

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

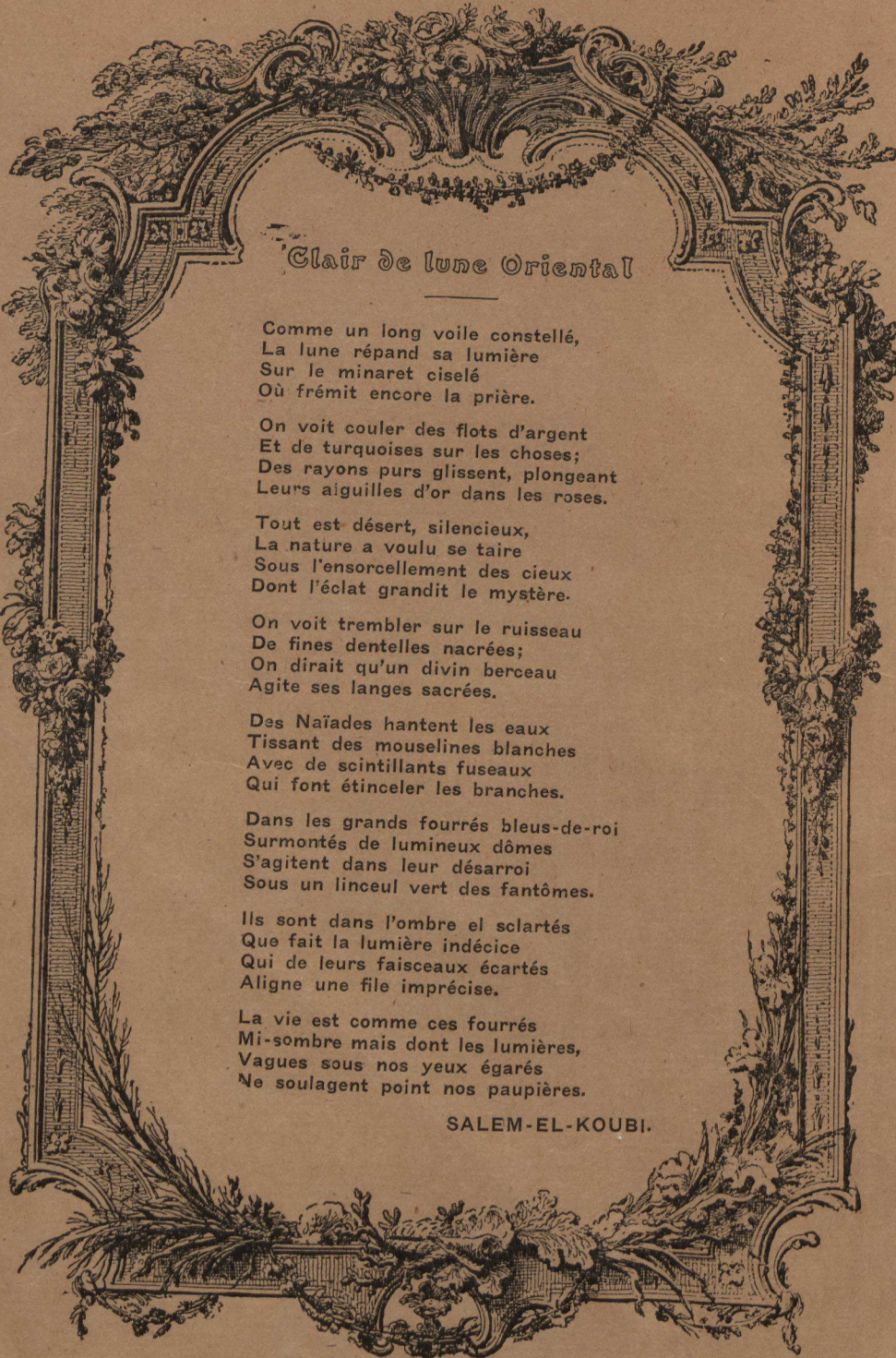
13e Année, No 6

JUIN 1920

PRIX: 20 CENTS



Les oiseaux amis de notre climat... (voir p. 17).



Clair de lune Oriental

Comme un long voile constellé,
La lune répand sa lumière
Sur le minaret ciselé
Où frémit encore la prière.

On voit couler des flots d'argent
Et de turquoises sur les choses;
Des rayons purs glissent, plongeant
Leurs aiguilles d'or dans les roses.

Tout est désert, silencieux,
La nature a voulu se taire
Sous l'ensorcellement des cieux
Dont l'éclat grandit le mystère.

On voit trembler sur le ruisseau
De fines dentelles nacrées;
On dirait qu'un divin berceau
Agite ses langes sacrées.

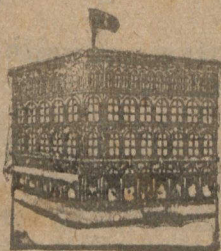
Des Naïades hantent les eaux
Tissant des mouselines blanches
Avec de scintillants fuseaux
Qui font étinceler les branches.

Dans les grands fourrés bleus-de-roi
Surmontés de lumineux dômes
S'agitent dans leur désarroi
Sous un linceul vert des fantômes.

Ils sont dans l'ombre et sclartés
Que fait la lumière indécise
Qui de leurs faisceaux écartés
Aligne une file imprécise.

La vie est comme ces fourrés
Mi-sombre mais dont les lumières,
Vagues sous nos yeux égarés
Ne soulagent point nos paupières.

SALEM-EL-KOUBI.



La plus importante librairie et papeterie française du Canada.

Fondée en 1835



Littératures canadiennes et françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

Catalogues sur demande.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs,
43, Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND J. MA... (partially obscured)

ne... groupe, se i...
ue. Ne disons plus que

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 6

Montréal, Juin 1920

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL.
131 rue Cadieux.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

JUIN ET NOTRE FETE NATIONALE

Juin! C'est enfin l'été, l'été trop court, si longtemps attendu. Aussi, qu'importe que le soleil, à coups de rayons, persécute gens et bêtes qui s'enfouissent dans le silence; qu'importe que, prise d'un affreux sommeil, après les crépuscules torrides, la nature s'endorme et cuve sa morne ivresse de soleil. Et, pour quelques nuits passées à la belle étoile, en quête d'un peu de brise, allons-nous nous lamenter au point de regretter l'interminable hiver dont le linceul monotone blanc cache toutes les verdures, toutes les fleurs et gèle nos enthousiasmes avec les saines joies? Non, c'est l'été, c'est la campagne, c'est le plein air, c'est le soleil qui mûrit les moissons et les fruits d'or, c'est les vacances, les promenades, c'est l'heure des sports et des serments; alleluia!

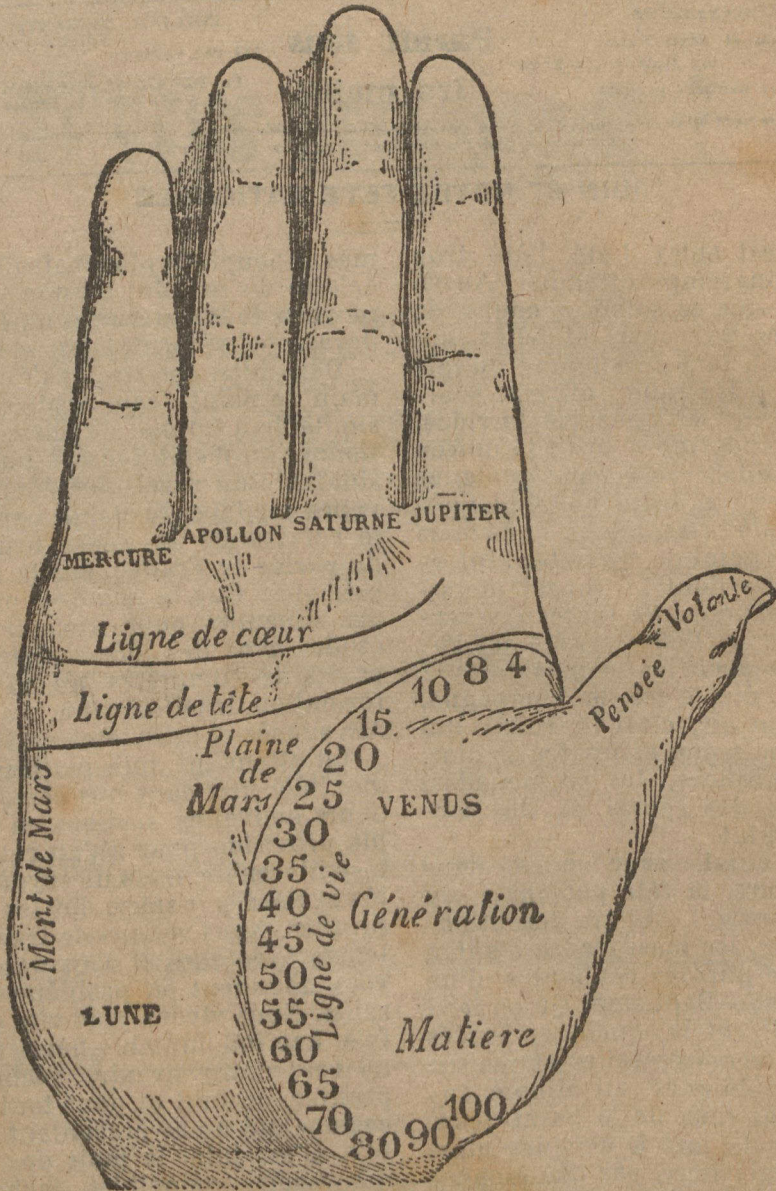
Et, c'est aussi, pour nous, dans quelques jours, la fête patronale du Canada-français. Ah! ne regrettons pas, de grâce, les mascarades d'antan et toutes les phrases ronflantes d'un plat Saint-Jean-Baptiste! Qu'on lance encore, ici et là, quelques fusées patriotardes vers les étoiles et que sur nos places publiques, on allume encore quelques feux de la Saint-Jean, il n'y a pas de mal à évoquer ainsi notre passé glorieux, par d'anciennes coutumes et réjouissances, mais ce qu'il faut, avant toutes choses, c'est moins de paroles creuses et des oeuvres, des oeuvres! L'heure des revendications a sonné et la race ne sera vraiment forte, grande et prospère, que si elle se groupe, se tasse, se remue. Ne disons plus que nous som-

mes le peuple le plus instruit et le plus éclairé du monde; prenons plutôt les moyens de le devenir et n'hésitons pas devant les réformes qui s'imposent.

Dans bien des cas, jadis, un lendemain de Saint-Jean-Baptiste était assimilable à un mal de cheveux conditionné; qu'il soit donc aujourd'hui assimilable au réveil des énergies nouvelles en face du noble combat pour la survivance des idées françaises et du parler de France, sur la terre d'Amérique. Que la jeunesse profite bien des vacances pour revenir vers les études avec des idées mieux définies et mieux comprises au sujet de sa formation intellectuelle, garantie de nos succès et nos victoires de demain!

En attendant, puisque c'est Juin et que l'été met dans nos coeurs des ardeurs nouvelles, sachons en faire ample provision pour qu'au retour de la bise hivernale, nous ne soyons pas gelés et rendus inertes, dès les premiers souffles. Nous venons de traverser des temps héroïques et ceux que nous vivons abondent en problèmes angoissants. Nous vivons plus vite qu'autrefois, une indomptable fièvre nous mène vers notre avenir, sachons donc profiter, en tout et pour tout, des occasions qui ne se présentent pas deux fois. C'est juin, le mois des roses et des espoirs invincibles, sachons avoir confiance en notre volonté, et ne repoussons pas l'espoir de voir un jour la glorieuse France cousiner avec plus d'affection et d'entrain, avec ses parents jusqu'ici trop ignorés des bords du Saint-Laurent.

C'est juin, c'est le soleil, et c'est la vie et c'est l'avenir! **Gustave Comte.**



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

Tout ce qu'on peut lire dans sa propre main

Signes modifiant l'effet des monts, des lignes et des formes de la main.—

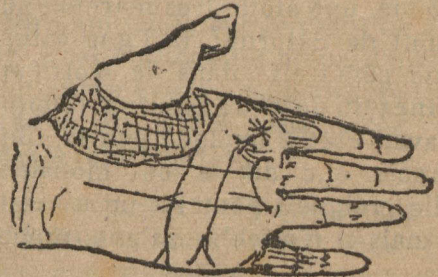
Les étoiles, le carré, le point, les croix, les rameaux, les rales, les grilles et la rascotte.

Selon que nous l'avons annoncé dans notre dernier article, nous avons à parler auourd'hui, des différents signes qui modifient l'effet des monts, des lignes et des formes de la main. En effet, s'il existe des règles à peu près fixes quant aux formes, lignes et monts de la main, ces règles, comme toutes les autres, ont leurs exceptions, et ces exceptions sont indiquées par des signes apparents. S'ils sont très prononcés, ils peuvent changer parfois, du tout au tout, des significations initiales et admises comme certaines. Donc, après avoir bien étudié votre main ou la main soumise à votre étude, quant à son aspect général, faites bien attention aux autres signes que vous pourriez y constater, c'est très important.

LES ETOILES

Une étoile annonce un événement qui semble en dehors de notre ligne arbitre, mais dont la raison et la résistance peuvent combattre les effets; elle est ordinairement placée sur les monts de la paume et sur les lignes; quelquefois elle se montre aussi pour indiquer les maladies et leur degré

d'intensité dans d'autres parties de la main, mais partout où elle se trouve, elle a une signification, quelquefois même une signification heureuse.



Ainsi, sur le mont de Jupiter, une étoile est toujours favorable. C'est ambition satisfaite, honneurs, amour heureux, prédestination à de grandes choses, élévation inattendue. Une étoile sur le mont de Jupiter, liée à une croix d'union, amène toujours l'amour ou le mariage avec une personne dans une position supérieure, peut-être même royale ou princière.

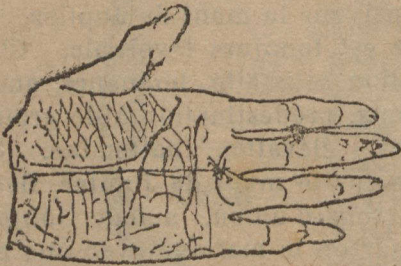
Tel que déjà indiqué, ce signe est infailible. Indiquons dans la gravure les signes qui peuvent expliquer la sympathique fluïdique, l'attraction, la fascination nerveuse, c'est-à-dire : main jupitérienne ambitieuse, sensuelle et en même temps habile, parfois même un pouce en bille : persévé-

rance sans relâche. Mais l'étoile accompagnée d'une croix d'union peut se trouver aussi dans la main d'une personne de talent accompli, d'un grand mérite et de la plus parfaite dignité.

Une étoile sur la première phalange du médius (Saturne) annonce des événements au delà des prévisions de l'humanité, une gloire comme celle de Napoléon, ou folie si l'organisme n'est pas en rapport avec l'importance de la destinée.

Une étoile sur le mont de Saturne est toujours menaçante; elle annonce paralysie, mort funeste, maladie souvent incurable.

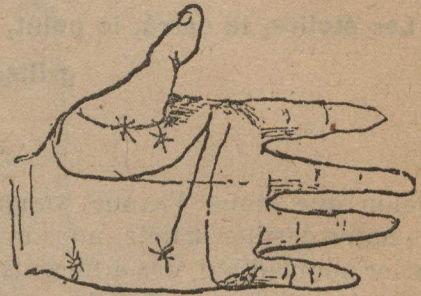
Une femme de lettres bien connue vit un jour, dans la main d'une personne riche qu'elle rencontrait dans le monde, une étoile très marquée sur le mont de Saturne; la ligne saturnienne pénètre dans la troisième phalange du doigt de Saturne. Comme elle avait étudié quelque peu la Chiromancie, elle dit à ce monsieur qu'elle craignait pour lui un assassinat; mais il n'attacha qu'une impor-



tance secondaire à cet avis, car nécessairement saturnien, il ne recevait jamais personne chez lui et ses portes étaient soigneusement fermées, excepté pour un caporal de la garnison qui faisait son ménage. Ce caporal apprit un jour qu'il partait pour toucher une forte somme d'argent, et à son retour il l'assassina avec de lourds

cailloux liés dans un mouchoir. Le monsieur n'avait pas touché son argent et le caporal fut arrêté et exécuté; l'étoile avait donné une prédiction juste.

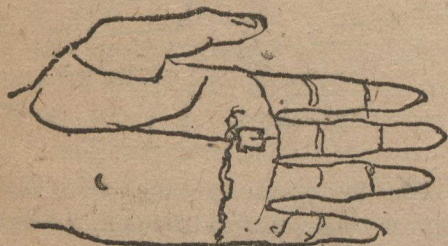
L'étoile sur le mont de Mercure, surtout dans la main d'un homme mal noté par la Chiromancie, annonce fourberie et assez souvent vol.



Une étoile sur le mont de la Lune annonce maladie où l'eau est représentée: comme hydropisie; elle annonce aussi des maladies de vessie et signifie trop souvent mort sur l'eau ou un grand danger dans un naufrage, surtout si elle se trouve sur une ligne de voyage à la percussion sur la Lune. Une étoile placée latéralement au bas de la seconde phalange du pouce et au-dessus de la ligne qui sépare cette phalange du mont, c'est malheur causé par les femmes et souvent malheur en mariage, surtout pour les Saturniens et les Soleils. Les Jupitériens seuls dominent cette influence, souvent même ils sont débarrassés par le veuvage, surtout dans le moment où la position peut devenir critique, comme par exemple par la perte probable d'un procès ruineux. Quelquefois l'étoile est placée sur la ligne même.—L'étoile au bas de la ligne de tête annonce folie ou blessure à la tête; une étoile dans le mont de Vénus annonce mort de parents ou d'amis.

LE CARRE

Le carré de la main peut être formé par quelques lignes rassemblées ordinairement dans la paume, mais souvent il se dessine très distinctement sans le secours des lignes. D'une façon ou de l'autre, il annonce toujours préservation dans un danger ou une infortune.



On cite, comme exemple, la main d'un peintre en bâtiment, qui était tombé d'un échafaudage, une fois d'un sixième étage, une autre fois d'un troisième, une fois aussi de la hauteur d'un quatrième et n'avait rien eu que d'épouvantables secousses, mais sans la moindre fracture ou blessure. Dans une de ces circonstances il avait été préservé en tombant dans un immense baquet de confitures qu'un épicier avait laissé refroidir dans la cour.

Le carré que le peintre avait dans la main se trouvait sur le doigt de Saturne, à la place même où se trouve l'étoile de l'assassinat, et il n'y a pas de doute qu'une étoile encadrée dans un carré sur le mont de Saturne signifierait tentative d'assassinat, mais qui devrait nécessairement avorter. C'est Saturne, on le sait, qui a la spécialité des chutes de lieux élevés, comme il a la spécialité des prisons et des blessures aux jambes, et d'autres du même genre.

Le peintre était naturellement saturnien, mais le carré remplaçait pour lui des ailes.

LE POINT

Un point annonce une blessure grave s'il est profond, une maladie nerveuse s'il est noirâtre ou bleuâtre; la couleur bleu clair est la plus menaçante dans les lignes; ce n'est pas folie, c'est bien maladie nerveuse. La folie est indiquée par une étoile.

LES CROIX

Les croix annoncent des changements de position, lorsqu'une ligne de chance, par exemple, est brisée et reprend par une croix. Une croix de Saint-André, X, sur le mont de Jupiter, c'est mariage ou union d'inclination (nous avons dit l'heureuse signification des croix lorsqu'elles sont liées à une étoile).

On remarquera fréquemment surtout dans la main de très jolies femmes, que la croix d'inclination ou de



mariage se voit toujours dans les mains des deux personnes unies, quelque bien souvent, très souvent, il n'y en ait qu'une seule qui aime. Ceci est à observer, car on pourrait paraître se tromper vis-à-vis de la consultante (on suppose, à tort peut-être, qu'en majorité ce sont les trop jolies femmes qui sont sujettes à être ai-

mées sans partager les passions), il faut dans ces occasions adopter cette formule: Vous avez été épousée par inclination. Et d'ailleurs cela devient tout à fait certain quand la ligne de chance ou de Soleil part de la Lune, qui signifie caprice, passion et élévation par protection.

Ainsi renseigné, on peut même, en regardant l'époque du départ de cette ligne, qui est une véritable ligne de chance, indiquer l'époque où la fortune donnée par la Lune a commencé.

Un jour, un monsieur, très riche et quelque peu journaliste ou éditeur de journaux, donna une brillante soirée où il nous invita à concourir, par nos révélations chiromanciques, à l'agrément de la réunion.

Nous étions entouré d'un essaim de femmes charmantes que nous faisons sourire et peut-être même rougir quelquefois, en signalant des dates, rien que des dates, mais importantes dans la vie, bien sûrs d'être compris, mais d'elles seules.

Une très jolie femme, couverte de diamants, s'était obstinée à ricaner, à jouer l'incrédulité, à essayer de mordre quelquefois. Nous n'y faisons pas attention et nous nous contentions d'amuser, par nos observations, notre brillant cercle. Enfin cette dame si parée tendit sa main en disant:

"Je ne crois pas un mot de toutes vos prétendues divinations.

—Et pourtant, répondîmes-nous, vous allez croire. Vous avez été très misérable dans votre jeunesse, et à dix-huit ans environ vous avez été épousée par une personne riche qui vous a fait votre position actuelle."

Elle rougit, pâlit et retira vivement sa main.

"C'est extraordinaire, dit alors un monsieur à l'apparence très distinguée

placé derrière elle, c'est l'exacte vérité, j'ai épousé madame à l'âge que vous indiquez, et elle n'était pas heureuse, en effet, mais j'ai reconnu en elle des qualités qui m'ont décidé à en faire ma femme."



Tout le commencement de la saturnienne était rempli de croix, de lignes en travers, d'obstacles de tout genre à la hauteur de dix-huit ans. Là seulement elle devenait tout à coup profonde, droite, bien tracée, splendide en un mot, tandis qu'une belle ligne partie du mont de la Lune traçait un beau sillon sur le mont du Soleil.

Mais quel était le type de cette dame, et comment avait-il été assez attractif pour conquérir cette position brillante? Elle était fort belle, sans doute, mais ce ne sont pas les plus belles femmes qui réussissent ainsi. La beauté de Vénus ne suffit pas, car la vraie Vénus, si faite pour être aimée et aimante elle-même, est presque toujours victime de sa loyauté en amour.

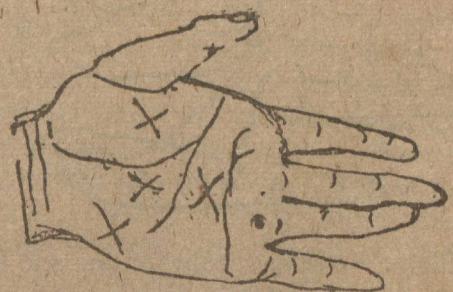
C'est Mercure, c'est l'adresse, souvent même la perfidie, c'est le savoir-faire qui conquièrent une position. Tout le monde sait que dans cette sphère ce ne sont pas les plus parfaites, mais les plus adroites qui attirent les papillons à leur intermittente lumière, et personne n'ignore aussi que les déités de ces parages n'arrivent

guère au trône du succès qu'à l'âge de trente ou trente-cinq ans, parce qu'il leur a fallu étudier et apprendre leur métier. Pour elles, il s'agit, avant tout, d'attirer les regards: écu-yères, danseuses, coryphées, figurantes même, dans des premières et du sport, dames de café, tout leur est bon. Elles se répandent, se prodiguent, se jettent sans cesse au-devant des regards qui ne les cherchaient pas et parviennent le plus souvent, avec une beauté d'emprunt, à se donner une étrangeté irritante qui fascine à la fois les innocents et les gens blasés. Mais si le type de Mercure prépare et enlève souvent la réussite, c'est le type Jupiter qui le conquiert. Cette femme était à la fois Jupiter et Mercure, et le mont de Jupiter dominait la main et était affirmé par une confiance en soi à toute épreuve. Cette femme qui, se sachant partie d'en bas et se trouvant admise tout d'un coup dans une société distinguée, ne craignait pas de mettre en relief, par son arrogance, son manque d'éducation, avait évidemment en elle une confiance presque cynique, et, par conséquent, la ligne de tête était chez elle séparée de la ligne de vie. Le type Jupiter était clairement écrit chez elle par la fraîcheur de son teint, la dimension anormale du mont de Jupiter sur lequel se lisait l'étoile jointe à la croix d'inclination (signe d'alliance de fortune ou de position), le doigt de Jupiter s'élevait presque à la hauteur du doigt de Saturne qui se penchait vers lui et annonçait une réussite basée sur un immense orgueil que favorisaient encore les doigts gras à leur base: appétits du confortable et du luxe. Ce type avait pour moyen d'action, une ligne de tête droite: avidité, calcul, volonté de têt-

te;—un pouce long: volonté d'instinct, domination, orgueil, persévérance;—un mont de Mercure très développé: adresse, ruse;—peu de ligne de coeur, c'est-à-dire une main égoïste et viveuse à la fois;—le Mont de Mars développé: audace, énergie.—Puis, pour moyen de séduction ou d'attractions nerveuses, le mont de Vénus rayé et l'anneau de Vénus. Belle, ambitieuse, dominatrice, persévérante, rusée, voluptueuse, mais maîtresse d'elle-même et puisant une énergie dans les instincts réprimés, ayant peu le goût des arts et du beau, comme le disait le doigt de Jupiter plus haut que le doigt du Soleil, elle avait tout pour réussir et elle avait réussi.

Nous n'avions donc pas à concevoir le moindre doute, et nous pouvions énoncer un pronostic un peu en dehors de nos habitudes. Mais il faut bien, en certains cas, établir la différence qui existe entre les gens d'étude et les bohémiens de carrefour.

Mais si les croix sur le mont de Jupiter lorsqu'elles se trouvent jointe à une étoile sont si heureuses, elles ont parfois une signification moins favorable; ainsi une croix sur Mercure est un nouveau signe qui n'est certainement pas un signe de probité.



La croix dans ce que l'on appelle le quadrangle, annonce des dispositions au mysticisme. Une croix au milieu de la plaine de Mars (l'espace

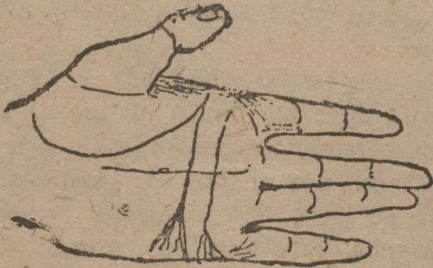
qui compose le creux de la main au-dessous de la ligne de tête) annonce un homme querelleur.

Une grande croix sur le mont de la Lune: exaltation, disposition à l'exagération dans les idées et dans les paroles.

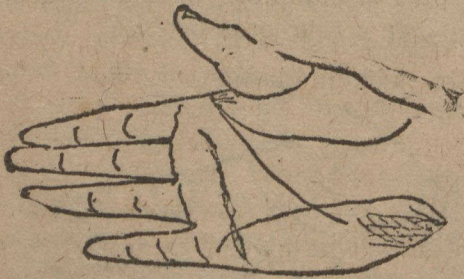
Une croix dans le mont de Vénus, c'est amour unique.

LES RAMEAUX

Les rameaux sont favorables toutes les fois qu'ils vont en montant et sans être coupés dans leur cours. Les rameaux qui se trouvent au commencement ou à la fin des lignes de tête



et de coeur offrent d'heureux pronostics, c'est un reste de tradition qu'il faut signaler comme une erreur. Les rameaux qui se trouvent à la fin de la ligne de tête annonceraient plutôt dé-

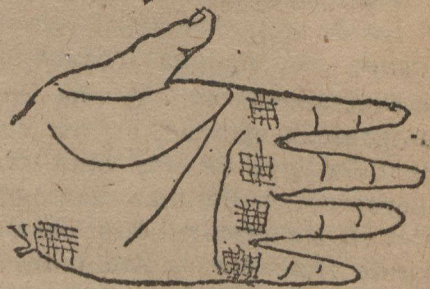


perdition de sève cérébrale, mais à la fin de la ligne de tête, divisée en deux et même trois lignes à peu près de même valeur, a une signification différente.

Les personnes qui ont le mont de la Lune très rayé sont sujettes aux pressentiments, aux rêves prophétiques, surtout lorsqu'on y remarque une ligne qui va de la Lune à Mercure en traçant une espèce d'arc, et qu'on nomme la ligne des pressentiments.

GRILLES

En Chiromancie, les grilles sont des obstacles, elles donnent ordinairement l'impuissance des monts dans leurs effets. Sur Jupiter, c'est enchaînement des qualités et des chances favorables inspirées par ce mont, des grilles sur Saturne, c'est malheur ou prison, sur le Soleil, c'est impuissance ou empêchement des inspirations solaires, sur Mercure c'est penchant au vol, à la ruse, c'est le mauvais emploi de la science. Les grilles sur la Lune, c'est exaltation, inquiétudes, spasmes nerveux, dispositions aux hémiplegies s'il se trouve en même



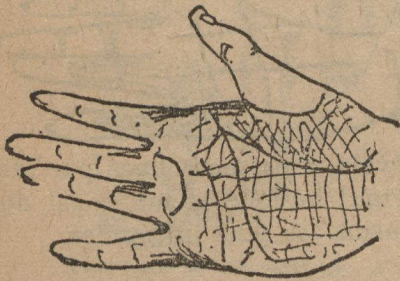
temps une étoile sur Saturne; quelquefois, cependant, en ce cas, quand il se trouve dans la main une belle ligne de Soleil, c'est disposition à la poésie, au lyrisme, à la littérature; presque toutes les femmes poètes ou qui écrivent ont des grilles sur la Lune, ces grilles indiquent aussi faiblesse des reins.

Les personnes qui ont des grilles sur la Lune, surtout quand toute la main est rayée, s'agitent sans cesse,

quand tout est calme et tranquille autour d'elles, semblables en cela aux peupliers et aux trembles dont les feuilles frémissent sans relâche, même lorsque la brise laisse la forêt tranquille et silencieuse. L'anneau de Vénus rend ces personnes encore plus sensibles.

GRILLES SUR VENUS

Les grilles sur le mont de Vénus donnent le goût des plaisirs étranges, quand la ligne de Soleil est bonne et que la ligne de tête est directe, et le pouce de résistance, les grilles sur le mont de Vénus donnent une irritabili-

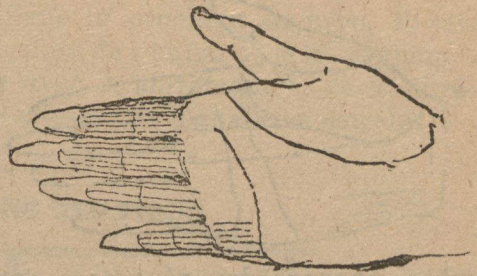


té nerveuse qui peut exciter l'imagination et peut alors être très utile puisqu'elles deviennent une augmentation de sève et parfois une fièvre productrice; en certains moments, avec une main pareille les grilles peuvent amener des forces utiles, excepté sur Jupiter et Saturne où elles restent défavorables.

RAIES OU LIGNES

Les raies ou lignes, quand elles se réunissent en grand nombre sur un mont ou dans un doigt, annoncent l'énergie électrique de la qualité attribuée au mont ou au doigt. Ce sont des effluves qui révèlent une sève, une vitalité plus grande, comme on devine

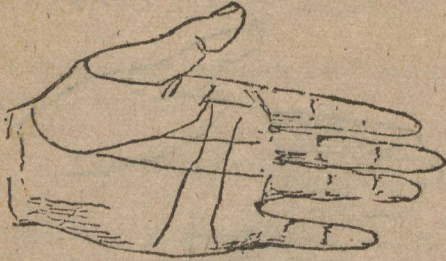
aux rides actives et nombreuses d'un torrent la rapide énergie de ses eaux. Mais ces lignes pour être favorables doivent toujours aller en montant, car les lignes en travers sur les doigts an-



noncent au contraire des obstacles dans l'exercice des aptitudes que chaque doigt représente. En examinant les doigts d'une main à l'intérieur, on devinera par le nombre des lignes ou raies l'aptitude plus ou moins grande aux qualités attribuées au mont. C'est comme la fumée plus épaisse qui, de loin, annonce un feu plus ardent. Le doigt de Mercure très rayé, c'est activité spéciale d'une des nombreuses qualités de Mercure et souvent aptitudes à toutes, mais surtout à la médecine, de même du Soleil. Saturne indiquera des dispositions pour la recherche des mines, pour la botanique, la chimie, pour l'agriculture. Jupiter une plus grande activité pour tout ce qui est ambition, administration, hau-

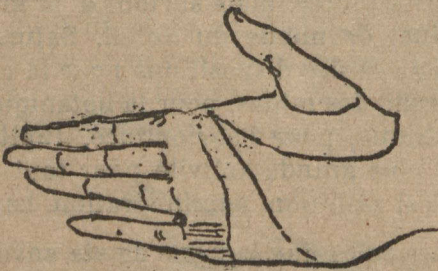
Les raies que la ligne de vie envoie en haut sont toujours favorables, et indiquent souvent des chances qui viennent alors du mérite personnel. Sur les monts, ces lignes, à l'exception des monts placés au-dessous des doigts, révèlent une irritation trop grande, surtout sur le mont de Mars, qui lorsqu'il est trop fortement sillonné, indique presque toujours moralement irritation, violence, et physiquement bronchites ou affections du

larynx. Les lignes verticales placées en flux sur la Lune signifient souvent diarrhées. Partant de la ligne de tête en allant en haut, si elles ne la coupent pas, elles peuvent, mais en petit



nombre, annoncer des réussites des idées intelligentes ; mais elles sont inutiles et plutôt nuisibles sur la ligne de coeur, et s'y trouvent rarement.

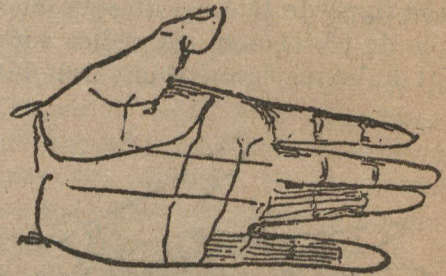
Sur le mont de Mercure, les lignes ou fortement tracées ou en grand nombre, en effluves serrées, indiquent les aptitudes scientifiques; toutes les personnes qui portent ces stigmates — qu'elles soient dans les arts, dans les sciences, dans la littérature et même dans le commerce — ou lisent avec



plaisir des livres de médecine, ou se font une médecine à elles, médecine instinctive qu'elles exercent sur elles-mêmes ou sur leurs amis. Toutes ces personnes ont eu l'idée de s'adonner à l'art de la médecine, et en ont été détournés par des événements qui les ont forcés, et souvent tout à fait contre leurs goûts, jetés dans d'autres carrières.

Il est rare que tous les doigts soient rayés, et en effet, on ne reconnaîtrait plus l'aptitude principale; mais les doigts de Mercure et du Soleil, quand il s'agit des savants et des artistes, sont souvent rayés tous les deux à la fois. La première phalange, celle du tact (la phalange onglée), est très rarement surexcitée par des lignes.

Les lignes sur le mont de Mars sont nuisibles. Mars sans lignes et très développé donne la résignation, surtout quand le mont de la Lune est plein et sans rides. C'est le mont de la Lune



qui révèle, ainsi corroboré par Mars, et surtout lorsque la main est dure, les marins les plus intrépides.

RASCETTE

La rascette est une ligne tracée sur la peinture du poignet, elle forme comme une espèce de bracelet, elle est souvent double ou triple.

Ces lignes en Chiromancie signifient chacune de vingt-cinq à trente ans d'existence, Trois belles lignes bien tracées forment ce qu'on appelle en Chiromancie ancienne le bracelet magique, c'est-à-dire santé et richesse. Il faut ajouter moins d'importance que les anciens à la perfection de ce signe, mais néanmoins c'est un très heureux pronostic, surtout si la main est intelligemment ou énergiquement disposée. Les anciens prétendaient qu'il se trouve une croix au milieu des lignes de la rascette, c'est

héritage. Autant d'héritages que de croix. Ces signes se sont généralement réalisés dans des expériences, mais il serait prématuré de les donner comme infaillibles; cependant, il semble avantageux d'avoir dans les lignes de la rascette une croix ainsi disposée.

Toutefois, il est certain qu'une ligne qui part de la rascette, sans la toucher absolument, et qui en traver-

sant toute la main s'élève droite jusque sur le mont du Soleil, annonce une réussite des plus brillantes soit en honneur, soit en fortune, quelquefois même en fortune et en honneur.

Dans le prochain numéro, il sera question de l'union de la chiromonie avec la chiromancie, de la phrénologie et des signatures astrales.

LA PEDICURE OU SOINS DES PIEDS



Pied gauche, déformée par la mauvaise chaussure et ongles mal taillés.

Pied droit, état normal, bonne forme et ongles proprement taillés.

L'hygiène et la propreté sont les deux choses nécessaires et essentielles pour entretenir la beauté de notre corps autant que pour conserver votre santé.

A ce sujet, notre gravure représente deux formes de pieds peu différents l'une de l'autre, mais si on les examine avec attention, on constate que la disposition des ongles et le pied lui-même des deux formes n'est pas la même.

La forme du "pied gauche" a été un peu déformé par le port d'une chaussure trop étroite que l'on a continué de porter quand même, sous prétexte qu'elle donnait à notre pied une **forme plus gracieuse.**

Le résultat a été désastreux pour le pied lui-même. Il s'est trouvé ainsi comprimé par la chaussure trop petite d'abord, et ensuite par le poids du corps qui y a aidé.

Les ongles des pieds privés de l'espace voulu, ont été comprimés à leur tour; petit à petit, ces derniers se sont incrustés dans les chairs, ce qui est le cas le plus fréquent du gros doigt de pied surtout; c'est ce que l'on appelle des ongles incarnés. On a vu des cas, où par la suite de ces derniers, le pied s'est enflammé, au point que l'intervention du médecin fut nécessaire.

Les ongles incarnés font souffrir; il est prudent d'y veiller et de savoir

les tailler. On ignore qu'il y a une façon de tailler les ongles des pieds; de cette opération dépend souvent la bonne condition du pied sans compter que la personne elle-même se trouve beaucoup mieux au point de vue de la marche.

Les ongles des pieds et des mains ont la tendance de croître en poussant en avant. On ne doit pas les couper trop courts mais les laisser assez longs pour protéger les bouts des doigts de la main et des pieds surtout.

Considérez la forme du " pied droit " que vous montre l'illustration ci-jointe. Vous y verrez que le pied a sa pleine forme, moins difforme que le pied gauche. Vous constaterez aussi la disposition normale des ongles et comment ils sont taillés.

Les ongles des pieds, en principe, doivent toujours être coupés carrés, jamais en rond; c'est le contraire de ceux de la main que l'on peut tailler en rond parce qu'ils ne sont pas dans les mêmes conditions que ceux du pied.

Il est essentiel aussi de ne pas trop les raccourcir, mais en les laissant un peu longs, ils protègent le bout et les côtés des chairs qui ne seront plus irrités ou enflammés par des ongles mal taillés.

Le choix d'une bonne chaussure où le pied est à l'aise, est le remède fondamental pour éviter les troubles et accidents des ongles de pied.

Les anciens n'avaient pas tant de troubles de ce côté; ils ne portaient comme chaussures que de simples sandales, qui ne couvraient le dessus du pied qu'en partie.

Ils laissaient pousser leurs ongles et quand ils étaient trop longs, la nature se chargeait elle-même de les faire tomber.

UNE HORLOGE ORIGINALE

Tout près du fauteuil présidentiel de la Chambre des représentants des Etats-Unis est suspendue une curieuse horloge, munie d'un disque graduée en minutes de une à six et d'une seule aiguille qui fait le parcours du cadran en 6 minutes. Ce mécanisme est mis en mouvement ou arrêté au moyen d'un levier installé à sa partie supérieure. L'orateur fait usage de cet appareil lorsque la Constitution du pays permet de limiter la durée des discours prononcés par les orateurs.

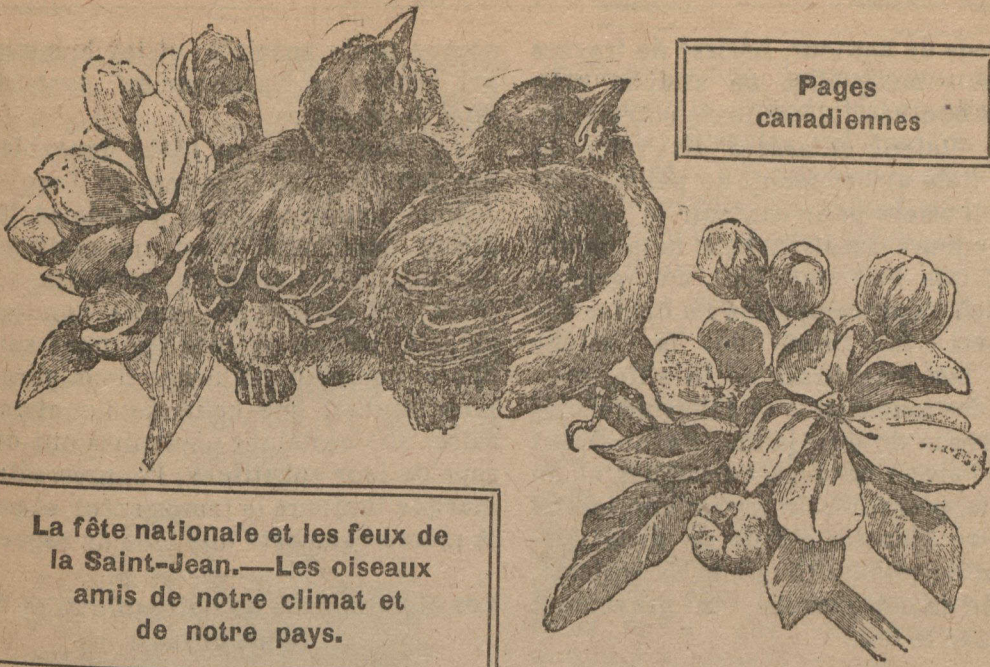
L'inventeur, un certain maître du baillon, croit-on, l'utilise aussi dans le cas des appels téléphoniques, où la durée ne doit pas dépasser trois minutes. A la partie inférieure du cadran est placée une marque écarlate. Quand on vous met en communication avec votre homme, vous poussez sur le levier, qui est à la lettre "O" et la machine est mise en mouvement. Quand l'aiguille est approchée de la marque rouge, vous comprenez que votre temps achève.

Il est étonnant de constater combien peu de personnes ont une idée de la durée de trois minutes. On a préparé un calcul que des \$92,800,000 dépensées annuellement au téléphone, \$49,600,000 sont gaspillées pour le temps payé et non employé. En effet, la moyenne de temps utilisé est de 1½ minutes lorsque les Compagnies ont été payées pour 3 minutes.

NETTOYAGE DES FENETRES

On obtient des fenêtres bien brillantes en ajoutant un peu de soude dans l'eau. Séchez vivement avec de vieux journaux et polissez avec une peau de chamois. L'alcool de bois est aussi très recommandable.

Pages
canadiennes



La fête nationale et les feux de la Saint-Jean.—Les oiseaux amis de notre climat et de notre pays.

C'est le 24 juin que, depuis de longues années, on célèbre la Saint-Jean-Baptiste, fête du patron Canadien-français. On a heureusement aboli les cirques et nombre de discours-pompiers, mais on a gardé la coutume des feux de la Saint-Jean, reste en superstition si l'on veut, mais bien inoffensive, de nos jours. Il n'en fut pas toujours ainsi, par exemple, surtout si l'on remonte aux origines de cette manifestation, au Moyen-Age, en France.

Autrefois, donc, cette fête provoquait de grandes réjouissances publiques dans les villes et les campagnes, et on n'aurait manqué dans la nuit du 23 juin, de faire flamber le tas d'herbes ou de fagots traditionnel. Le clergé venait le bénir en grande pompe avant qu'on y mit le feu.

“Des danses avaient lieu à l'entour et c'était à qui recevrait alors le baptême de la fumée en y plongeant la tête, ou s'emparerait d'un tison pour l'aller cacher dans un coin du logis,

comme un précieux talisman. Aujourd'hui, ce n'est qu'à titre de curiosité qu'on peut rappeler les anciennes coutumes des feux de la Saint-Jean. En Bretagne, les habitants mettaient autour de ces feux des sièges vides où leurs parents morts étaient censés prendre place. Les filles, pour être certaines de trouver un mari dans l'année, devaient danser dans la même nuit autour de neuf feux différents. Autrefois, à Paris, les échevins allumaient solennellement eux-mêmes la montagne de fagots entassés pour la circonstance sur la place de Grève.

“Quand le roi était au Louvre, c'était à lui que revenait l'honneur d'y mettre le feu. En 1471, Louis XI satisfait à cet usage, pour imiter ses prédécesseurs. Le dernier roi qui alluma le feu de Grève de ses mains fut Louis XIV, en 1648.

“Voici, d'après Dulaure, les détails curieux d'une de ces cérémonies, sous Charles-IX; “Au milieu de la place de Grève était planté un arbre de soixan-

te pieds de hauteur, hérissé de travers de bois auxquelles on attachait cinq cents bourrées, deux cents cotrets; au pied, étaient entassées dix voies de gros bois et beaucoup de paille; cent arquebusiers pour contenir le peuple. Les joueurs d'instruments, notamment ceux que l'on qualifiait de "grande bande", sept trompettes sonnantes accoururent le bruit de la solennité. Les magistrats de la ville, prévôts des marchands et échevins armés de torche de cire jaune, s'avancèrent vers l'arche entouré de bûches et de fagots, présentèrent au roi une torche de cire blanche garnie de deux poignées de velours rouge, et Sa Majesté, armée de cette torche, vint gravement allumer le feu."

"A cette fête populaire, venait s'ajouter une note discordante, par sa barbarie. L'usage voulait qu'on attachât à l'arbre, pour y être brûlé avec le reste, un sac renfermant deux douzaines de petits chats. Or, cette même année on avait eu l'idée d'y joindre un renard "pour amuser Sa Majesté..." ainsi qu'en témoigne la pièce suivante:

"A Lucas Pammereu, l'un des commissaires des quais de la ville 100 sous parisis pour avoir fourni, durant trois années, finies à la Saint-Jean 1578, tous les chats qu'il fallait audit feu, comme de coutume; même pour avoir fourni, il y a un an, un renard "pour donner plaisir à Sa Majesté" et pour avoir fourni un grand sac de toile où étaient lesdits chats."

"En ce tableau cruel, il devait y avoir une idée de superstition, mais, ce qu'il y a de certain, c'est que la Société protectrice des animaux n'existait pas encore.

"De nos jours, la fête de la Saint-Jean est une des plus importantes du calendrier, l'Eglise la célèbre avec une

pompe toute spéciale, et les hommages rendus au "précurseur" sont dignes de sa gloire.

La Saint-Jean est fêtée dans bien des familles, les prénoms de Jean et Jeanne jouissent d'une grande et légitime popularité. C'est une coutume charmante que celle de "souhaiter les fêtes", et surtout de rendre honneur au saint patron de ceux qui nous sont chers; combien cet usage nous paraît plus familial que celui de l'anniversaire, que certaines personnes ont essayé de leur substituer; l'anniversaire marque toujours le temps enfui, et par là même comporte une idée de regret.

Les oiseaux amis de notre climat et de notre pays

Puisque c'est enfin le doux mois de juin, parlons un peu de nos amis ailés.

Dès les premiers jours du printemps, quand, le matin, la gelée blanchit encore la terre, et que çà et là, apparaissent quelques touffes d'herbe un gazouillement joyeux se fait entendre dans le verger. Le chanteur est facilement reconnu par la couleur de son dos d'un bleu d'azur, plus foncé que l'azur d'un beau ciel d'été. C'est le rouge-gorge bleu. Il se perche de manière à pouvoir surveiller la surface de la terre au-dessous de lui et guetter pour en faire sa proie les insectes que le soleil déjà a vivifiées de sa douce chaleur. Plusieurs d'entre eux seraient prêts à commencer leur oeuvre de destruction si le rouge-gorge bleu, fidèle à sa mission, n'était là pour les détruire. Dès qu'ils les découvrent il s'élançait, les attrape et les gobe; il les anéantit avec leur nombreuse progéniture, sauvant ainsi les moissons qu'ils auraient dévastées dans les champs et les jardins.

Il est l'avant-coureur d'une foule d'autres oiseaux migrants qui nous

reviennent à mesure que le printemps s'avance. De bonne heure ils foisonnent sous la ramure, dans les arbres au feuillage touffu, sous les haies et dans les fourrés profonds. Ils s'épanchent dans les champs et les forêts, chassent dans l'air ou fouillent le sol, et presque tous travaillent dans l'intérêt de l'homme en s'attaquant aux hordes nuisibles qui, si elles n'étaient tenues en échec, rendraient à peu près inutiles ses efforts dans le domaine de la production agricole.



Quand l'homme abat la forêt, défriche la plaine, pour y substituer la semence ou les plantations diverses qui produiront la saine nourriture qui nous est nécessaire, il dérange l'ordre primitif des choses qui, dans leur ensemble, formaient l'équilibre de la nature. Souvent les insectes trouvent la végétation nouvelle plus succulente et plus attrayante que celle qui existait à l'état sauvage, et ils lui donnent la préférence.

Les oiseaux nous protègent Certains oiseaux ont augmenté en nombre grâce à la transformation des forêts en prairies par les travaux de l'homme; plusieurs autres trouvent un attrait séduisant dans les champs cultivés et se plaisent dans

leurs alentours. Nous devons, autant que possible, laisser les oiseaux détruire les insectes qui sont un fléau pour nous. Nous pouvons y arriver en protégeant ceux qui se sont, pour ainsi dire, adaptés, en une certaine mesure, notre genre de vie;—ceux qui viennent dans les jardins, les vergers et les prés les trouvent bons et y restent. Nous les apprivoiserons en leur donnant la nourriture nécessaire durant l'hiver, et en leur préparant des endroits propices pour y construire leurs nids. Ils demeureront ainsi parmi nous au temps où ils nous seront le plus utiles, époque où eux-mêmes ont besoin d'une abondante nourriture pour leurs petits, qui consomment une quantité énorme d'insectes.

Un buisson convenable, un enchevêtrement épais de plantes grimpantes et d'arbustes, une haie ombragée, leur offriront un abri en même temps qu'un refuge contre leurs ennemis, parmi lesquels est le chat, le pire de tous. S'il pouvait être banni, ou du moins surveillé, cela diminuerait le danger pour les oiseaux, qui s'apprivoiseraient plus facilement et nous récompenseraient amplement de nos peines.

Les dommages causés par les insectes nuisibles sont énormes, et l'on peut évaluer entre cinq et vingt-cinq pour cent les pertes annuelles dans les récoltes dues à ce fléau. Quant aux pertes subies dans la sylviculture, bien que plus difficiles à calculer, elles doivent être aussi considérables. Les oiseaux sont nos alliés contre cette peste dévastatrice, et ils nous aident à la combattre. Ces gentilles créatures, par leur seule beauté, méritent notre attentions et nos soins, comme les fleurs; certainement, nous les admirons et nous aimons leurs chants, qui mettent en notre vie un peu de gaieté, une note reconfortante; mais nous

leur devons aussi de la reconnaissance pour le bien matériel qu'ils nous font en travaillant dans notre intérêt depuis l'aube jusqu'aux ténèbres, et même durant la nuit, et c'est pour cela surtout que nous chercherons à les garantir de tout danger et veillerons à leur conservation.

Nos oiseaux les plus connus

Etudions les oiseaux qui vivent auprès de nous et réjouissent nos demeures par leur présence. Apprenons à bien connaître le merle, l'oriole, la mésange, le gai petit pinson à couronne rousse, ainsi qu'une douzaine d'autres. Nous serons peut-être alors tentés de connaître ceux qui protègent nos forêts, ceux qui vivent de préférence dans la solitude des bois. Timides, ils évitent les endroits fréquentés par les hommes, préférant le silence et le mystère. Parmi ces derniers nous remarquerons la grive solitaire, le gras-bec à poitrine rose, la grive de Wilson, et combien d'autres encore! Lorsque nous les connaissons nous serons leurs amis et protecteurs, et ils ne seront pas les seuls gagnants. A notre expérience s'ajoutera un plaisir nouveau chaque trille que nous entendrons prêter un charme de plus à nos excursions dans les bois; nous souhaiterons les écouter plus souvent et nous les apprécierons davantage. Ils nous attireront plus fréquemment hors des villes. Nos promenades auront un but nouveau, et en nous éloignant des choses mondaines de la vie pour aller jouir en plein air, au milieu de la belle nature, nous puiserons de nouvelles forces dans cette véritable fontaine de Jouvence pour revenir à nos occupations journalières plus frais et plus dispos.

Pour garder nos oiseaux

Quand arrive l'automne, nos amis de l'été abandonnent, l'un après l'autre, leurs retraites et disparaissent. Tous d'abord, nous déplorons leur départ; mais bientôt d'autres les remplacent, à notre grande joie. Les mésanges, les grimpereaux arrivent. Ils fouilleront chaque crevasse des arbres, chaque branche ou rameau, toutes les cavités afin d'y découvrir le ver ou la chenille en hivernage, ou mieux, les oeufs des insectes, les larves qui y sont cachés, et qui, au printemps suivant, seraient la ruine des arbres des parcs ou du verger. Attirons la mésange pendant l'hiver. Un morceau de lard ou de suif accroché dans un arbre la retiendra dans notre voisinage durant la froide saison. Sa présence nous fera connaître les jours moins longs, plus gais. Pourvoyons-la d'abris au moyen de boîtes ou maisonnettes préparées à son intention, clouées à des troncs d'arbres et dans lesquelles elle passera les nuits confortablement, ou cherchera un refuge contre tout danger.

Où vont nos oiseaux, l'hiver

Les oiseaux qui nous quittent à l'automne passent aux Etats-Unis, et vont même plus au sud. Le rouge-gorge bleu et le merle hivernent en Virginie ou en Californie. Là aussi, ils font la guerre aux insectes nuisibles et rendent de grands services à l'homme en détruisant cette peste en quantité appréciable. Ils aident à la conservation des récoltes, de grains, fruits, arbres. Leurs services sont appréciés de nos voisins qui, comme nous, reconnaissent la nécessité de les protéger par tous les moyens possibles, et de leur permettre de se multiplier librement. C'est à cette fin que les deux pays se sont entendus pour

passer un traité. Il est maintenant illégal par tout le Canada et sur toute l'étendue des Etats-Unis de tuer, blesser, prendre, dépouiller de leurs nids ou de leurs oeufs un quelconque des oiseaux insectivores migrateurs qui appartiennent à tous deux. Chacun de nous devrait se faire un devoir d'aider à la mise en force et à l'observation de ce traité. La meilleure manière de commencer est de protéger ceux de ces oiseaux qui viennent dans les jardins, les vergers, les prés, les fermes ou les bois. Si quelqu'un voit ou a connaissances que des personnes tirent sur ces oiseaux mangeurs d'insectes, qu'il en fasse un rapport au garde-chasse le plus rapproché, non dans le but de causer du trouble, mais afin de protéger la propriété publique, dont les services nous sont nécessaires.

Lois protectrices Les amateurs du sport cynégétique seront heureux de savoir que des saisons fermées ou prohibées, d'une période uniforme, ont été établies en vue de la protection des migrateurs et des gibiers à plume. La chasse de ces oiseaux au printemps est défendue. Ils peuvent maintenant revenir sûrement vers le nord où ils habiteront leurs nids, croîtront et se multiplieront. Une saison fermée permanente a été établie pour certaines variétés; et la loi est maintenant en vigueur prohibant la chasse des canard huppés, des canards eiders, des pigeons à queue rayée, des grues du Canada, du Mexique, et des grues d'Amérique; des cygnes, courlis, et de tous les oiseaux de rivage ou grève, excepté la bécasse, la bécassine Wilson, le pluvier à ventre noir, le pluvier doré, les grands et petits chevaliers à pieds jaunes. Avec cette protection assurée, ces espèces,

presque éteintes, augmenteront en nombre.

Comme de vrais sports, employons notre influence à aider à l'observation et à la mise en vigueur de la loi de la Convention concernant les Oiseaux Migrateurs. Le Canada a besoin de ces oiseaux insectivores pour qu'ils protègent nos moissons et nos bois, et il est de notre devoir de conserver pour la génération future le gibier et les oiseaux, afin que nos enfants et nos petits-enfants trouvent un héritage abondant sous ce rapport. Ayons nos exercices hygiéniques en plein air, mais n'anéantissons pas tout notre gibier. Ménageons-le pour que nos descendants puissent à leur tour jouir des mêmes privilèges dans ce domaine dont nous ne sommes que les gardiens, et pour qu'ils soient aussi attirés vers la vie extérieure, dans les bois.

LA TERRE QUI RENOUVELLE LES RACES

Les hommes ne sont pas faits pour être entassés en fourmillières, mais épars sur la terre qu'il doivent cultiver.

Les infirmités du corps ainsi que les vices de l'âme sont l'infatigable effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux (?) celui qui peut moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périssent en peu de temps. L'halcine de l'homme est mortelle à ses semblables. Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégèrent. Il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement.

L'AIMANT

Les anciens étaient émerveillés de la puissance et des effets de l'aimant et tous les auteurs en font foi. On lit au livre VII de la "Géographie" de Ptolémée, que des navires qui se rendaient aux îles Manéoles ne manqueraient pas d'être retenus par une force mystérieuse, si les constructeurs n'avaient pas eu soin de remplacer les clous de fer par des chevilles de bois. Ptolémée se demande si ce phénomène n'était pas dû à l'action de grandes mines d'aimant situées dans ces îles.

Plin raconte qu'il y a près de l'Indus deux montagnes dont l'une attire le fer et l'autre le repousse, et que si un voyageur porte des souliers garnis de clous de fer, il lui sera impossible de poser les pieds à terre sur l'une des montagnes, tandis que sur l'autre ses pieds restent fixés au sol. Le même auteur raconte aussi que Dinocharès, architecte de Ptolémée Philadelph, avait tracé pour la reine Arsinoé le plan d'un temple dont la voûte devait être un aimant, afin que la statue en fer de cette reine divinisée y restât suspendue. Les récits merveilleux sur la statue de Sérapis, suspendue dans le temple d'Alexandrie, sur la statue babylonienne du soleil, sur les veaux sacrés de Jéroboam, sur le tombeau de Mahomet ont la même origine.

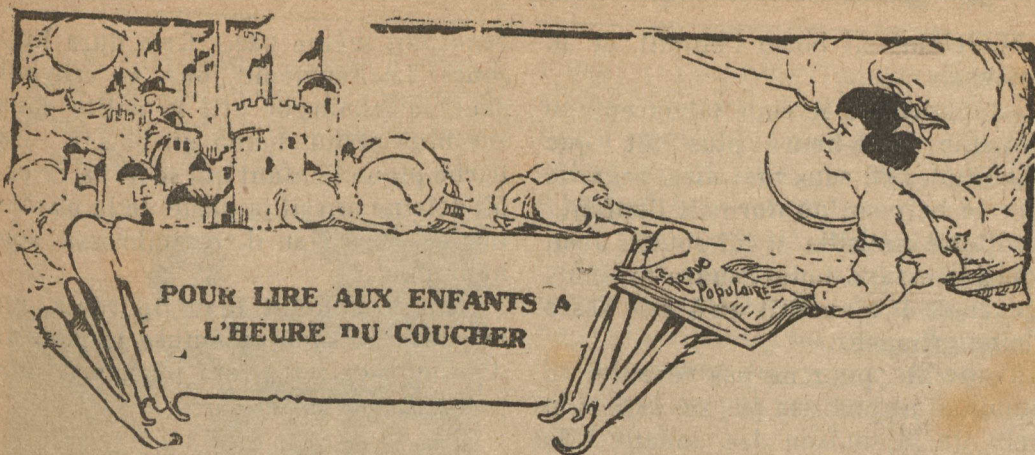
Claudien, dans un poème intitulé: "Magnes", décrit deux statuette d'un

petit temple d'or, l'un de Mars en fer, l'autre de Vénus en aimant, figurant les amours de ces deux divinités. Cassiodore fait mention d'un Cupidon de fer suspendu sans aucun lien apparent dans un temple de Diane. Dans un traité intitulé: "De la Déesse syrienne", qu'on dit être de Lucien, il est question d'une statue d'Apollon dans le temple de Junon, à Hiéropolis, en Syrie, qui se promenait librement, dans l'espace, dirigeant elle-même les prêtres qui la tenaient.

Au chapitre IV du livre XXI de "La Cité de Dieu", saint Augustin regarde l'aimant comme une des plus grandes merveilles du monde et s'indigne contre les prêtres païens, qui trompent les peuples par l'apparence de miracles perpétuels; il leur reproche d'avoir placé dans le pavé et dans la voûte d'un temple des aimants dont la force était calculée de manière qu'une statue de fer restât en équilibre au milieu de l'air, sans pouvoir ni descendre, ni monter par l'effet de deux attractions égales et contraires.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les usages qu'on a faits de l'aimant dans les expériences de physique amusante.

Enfin il est inutile de rappeler que la plus belle et la plus précieuse application des propriétés de l'aimant est celle qu'on en a faite à la boussole.



LE DEVOUEMENT DE JEANNE

—“Qu'est-ce que tu nous apportes si bien enveloppé dans ton devantier?” dit Jean Bourdon, de Saint-Léger, à sa femme, Madeleine, qui rentrait des champs.

—“Quelque chose d'assez drôle, répondit Madeleine, mais qui peut-être ne t'ira qu'à demi.

—Montre toujours, reprit un peu plus rudement le mari.

—Voici donc.”

Et Madeleine découvrit une fillette de six mois environ qui dormait dans le devantier, comme dans un berceau.

—“J'ai trouvé, dit-elle, cette innocente au pied de la croix Bocca, abandonnée là, pour y mourir de faim ou être mangée par les loups. La pitié m'a prise et je l'apporte.

—Belle affaire, gronda Jean Bourdon; encore une enfant de vagabond; et tu crois que je vais garder cet oiseau-là dans notre nid.

—Alors, on l'abandonnerait, la pauvre vrette!

—Je n'abandonne pas mes petits; mais je n'entends pas recueillir ceux des autres.”

Madeleine se prit à pleurer.

—“Autre histoire! continua rageusement l'homme: on pleure maintenant.

—Je m'en vais donc la reporter où je l'ai trouvée, dit enfin Madeleine.



J'ai trouvé cette innocente au pied de la croix Bocca

—C'est bien l'heure, maintenant que la nuit tombe. Donne-lui du lait dans le biberon; couche-la ensuite. Mais demain ça ne traînera pas.”

Madeleine fit boire l'enfant et la coucha.

Le lendemain le rude laboureur se leva une demi-heure plus tôt que d'habitude, et, sans mot dire, regarda dans le berceau où dormait l'enfant. La fillette s'éveilla et lui sourit. Jean Bourdon essaya de lui rendre son sourire, mais il n'aboutit qu'à une assez vilaine grimace.

Toutefois, pour ne pas réveiller sa femme, il ne chaussa pas ses sabots et sortit de la maison les tenant à la main.

Il laboura ferme jusqu'à neuf heures sans dire quatre mots à son aide.

La trouvaille de sa femme lui travaillait l'esprit. Ce n'est pas qu'il s'attendrit sur le sort de l'enfant ; mais il se reprochait un peu la rudesse de ses propos à Madeleine ; une femme qui lui avait apporté en dot quarante arpents de terre, dont six à froment et douze en bon blé ; deux vaches et, chose rare en ce temps-là, \$2,500 en or !

Avec cela, vaillante comme une sans-le-sou, jamais malade, et entendue aux choses du ménage !

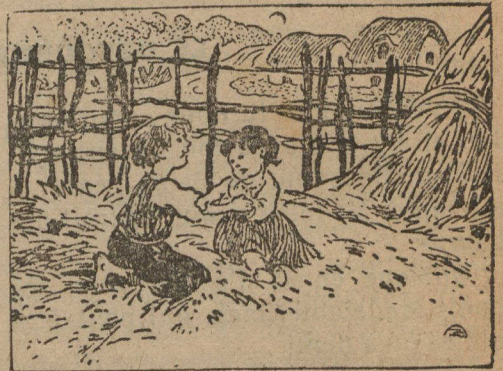
"Enfin, conclut-il, à cette heure c'est chose faite ; tout de même j'aime autant que cela se soit passé en mon absence ; dans quinze jours personne ne pensera plus à l'aventure." Et il détela ses boeufs.

La première chose qu'il vit en entrant dans le cour de sa maison, ce fut son Pierre, gamin de six ans, qui se routait dans la paille d'avoine à côté de l'enfant trouvée. L'agaçait et le faisait rire.

Il détourna la tête, mangea, comme d'habitude, sa soupe au haut bout de la table, et, toujours silencieux, repartit aux champs. Le soir, l'enfant était encore là. Jean Bourdon ne la

regardait même pas. Cela dura huit jours. Le neuvième jour, se croyant seul, le laboureur prit la petite dans ses bras et lui donna un baiser. Sa barbe piqua l'enfant qui se mit à crier. Madeleine ouvrit la porte de la chambre et, sans rien dire, embrassa son homme.

"Enfin, conclut Jean Bourdon, on la garde puisque ça amuse le gamin ; d'ailleurs ça nous fera plus tard une petite servante."



Pierre l'agaçait et la faisait rire

L'enfant était définitivement admise. Monsieur le Curé Pervin la baptisa, à tout hasard ; car, avec ses yeux noirs, son teint chaud, ses cheveux bouclés, l'enfant avait l'air d'une fille de vagabonds païens. On l'appela, de son petit nom, Jeanne, et, à cause de l'endroit où elle avait été trouvée : Bocca.

A Jeanne Bocca son parrain Gobain et sa marraine Pierrette firent de jolis cadeaux : une paire de petits chaussons à semelles de cuir et un bonnet à rubans rouges. Le rouge va très bien aux brunes. Maintenant ces choses compteraient pour rien du tout ; mais, en ce temps-là, cela parut tout à fait convenable.

Au bout d'un an la petite Jeanne était admise à la table commune. Ju-

chée sur une grande chaise d'osier, à côté de son ami Pierre, elle mangeait comme tout le monde la bonne soupe aux choux et au lard.



A cinq ans, elle menait pâturer les oies

A cinq ans elle menait pâturer les oies, et jamais elle n'en perdit une. Vers dix ans on lui confia les brebis. Elle les conduisait tantôt dans le champ Renou, où elle cueillait des violettes et récoltait des fraises parfumées qu'on ne trouve nulle part ailleurs; tantôt dans les champs Giraud, où il y a deux fontaines: l'une toujours chaude, autour de laquelle il pousse du cresson très beau, l'autre toujours froide, bordée, suivant la saison, de muguet ou de bardanes. Jamais on ne l'envoyait au champ du Fou, parce qu'il se trouve trop près du bois de Velottes, repaire de loups.

Pierre l'aimait toujours beaucoup, mais s'occupait moins d'elle. Toute la semaine il travaillait aux champs avec son père; le dimanche, il courait avec les garçons de son âge, jouait aux quilles en cachette de son père ou pêchait des écrevisses. Les choses allaient ainsi, d'un train régulier; Jean Bourdon reconnaissait avoir fait une excellente affaire en gardant l'enfant trouvé.

Active, adroite, toujours gaie, Jeanne faisait les choses comme en se

jouant; l'ouvrage fondait dans ses mains. Avec cela, douce de caractère, fine d'esprit, jolie de figure, ce qui ne gâte rien; et, quoique très réservée, d'accueil fort avenant.

On la nourrissait, on l'habillait, on la traitait comme une servante ordinaire, et c'était tout. Un jour, après une forte ripaille, Jean Bourdon parla de lui donner des gages; elle lui rit au nez et tourna les talons, sans répondre.

Pendant, les années passaient, et Pierre allaient sur ses vingt-quatre ans. C'était l'âge de se marier; même le garçon paraissait un peu en retard. Son père et sa mère lui avaient parlé de partis très convenables: Marie Boudot, qui aurait en dot le moulin Briquieu; Lucie Chéna, dont le père était habile maquignon; Pauline Dugon, qui apporterait toute une ferme à son mari. Pierre avait fait la sourde oreille. Du reste, il regardait peu les



La plus jolie rivière est sûrement le ruisseau

filles; il allait rarement au bal, surtout depuis qu'à la fête de Saint-Georges, à Quarré, il s'était battu avec Léon Beauveau, qui voulait danser avec la jolie Jeanne Bocca. Il continuait à pêcher le dimanche, mais plus des écrevisses; il lui fallait les belles truites du Ruisseau.

De toutes les rivières la plus jolie est sûrement le Ruisseau, particulièrement dans son cours sur le territoire de Saint-Léger. Il y coule tantôt à travers de grands prés, sous l'ombre des vergnes; tantôt sur des pierrailles dorées où il fait miroiter son eau rousse; tantôt sous de hauts rochers où il se creuse des trous noirs; mais toujours pressé, depuis le Moulin-Brûlé jusqu'au Moulin-Fourneau, où il entre dans la paroisse de Beauvilliers. A l'entendre gronder, et on l'entend d'une demi-lieu, à le voir courir d'une allure terrible, se tordre, sauter sur les pierres en écumant, vous le prendriez pour un torrent redoutable. Bonnes gens! Si le Ruisseau, sans se fatiguer d'ailleurs, n'actionnait pas ici et là quelques roues de moulins; s'il ne conservait pas toujours de l'eau, même au plus fort de l'été, vous pourriez le comparer à ces torrents qui, après une heure de pluie, font tant de bruit et de menaces, mais jamais de besogne et rarement du mal. Pour le Ruisseau, il n'a jamais noyé personne, pas même un ivrogne.

Or, un dimanche, vers le milieu de juin, Pierre avait été fort heureux à la pêche. Il y avait attrapé sept truites. Comme il revenait chez son père, en montant le chemin des Fontinottes, il rencontra une très vieille femme qui marchait courbée sur un gros bâton de houx. Il lui dit bonjour, car il était très poli et très respectueux envers les vieillards.

"Bonjour mon garçon, répondit la vieille femme, as-tu fait bonne pêche?"

—Pas mauvaise, voyez plutôt." Et Pierre ouvrit son panier.

"Oh! les beaux poissons! Si mon petit-fils Miton avait une truite comme celle-là, qu'il souperait bien! Ce pauvre gamin de huit ans qui ne peut quasi rien manger depuis quinze jours!"

—Une truite! dit Pierre, en riant, prenez-moi donc celle-ci.



Il rencontra une très vieille femme

Et dans la main de la bonne femme il mit une truite d'une demi-livre, bien picotée d'étoiles rouges, fraîche comme une jeune mariée.

"Tu es le meilleur garçon du pays, dit la vieille femme, puisses-tu faire un mariage agréable et un heureux ménage!" Et elle s'en alla.

“Mariage agréable, ménage heureux, répétait Pierre en montant le sentier pierreux. Pauvre vieille! j'en prends joliment le chemin!”

Il faut vous dire qu'un mois auparavant, il y avait eu chez les Bourdon une scène assez vive.

“Mon garçon, avait dit un jour le père, après souper, nous sommes d'accord, ta mère et moi, qu'il te faut prendre femme ; il en est grandement temps. Cete fois-ci, nous avons ton affaire : le père Landru m'a causé hier dans le pré d'Ecocorce. Tu connais sa fille Amélie; on te la donnera quand tu voudras, avec, en dot, le buisson Chauvichaire, le petit étang Crevot et trente-cinq arpents de terre. A quand la noce?”

— Mon père, répondit gravement Pierre, Amélie Landru est une belle fille, j'en conviens, le buisson, l'étang, les aprents de terre ne sont pas choses à dédaigner. Pourtant, jamais je n'épouserai Amélie Landru. J'aime ailleurs.

—Et où donc? Au château de Ruères, peut-être? Est-ce qu'il te faudrait la demoiselle de Briquemand?

—Ne vous moquez pas de moi, mon père; je ne me risque ni si haut, ni si loin. J'aime notre Jeanne Bocca, et je vous demande respectueusement de me la laisser épouser.

—Jeanne Bocca! oria le père, épouser Jeanne Bocca! Deviens-tu fou? Une fille de je ne sais qui, une enfant trouvée, qui n'a pas un sou! Veux-tu nous déshonorer? Jamais je ne permettrai ça. Entends-tu, malheureux, jamais.

—C'est bien, mon père, répondit Pierre, on n'en parlera plus.”

Alors, entre le père et le fils, ce fut une vie contrainte, silencieuse et morne. Chacun souffrait de son propre

mal et du mal qu'il faisait souffrir à l'autre.

Environ six semaines après cette scène, que d'ailleurs elle ignorait, Jeanne Bocca rencontra dans le chemin de Fondreaux la vieille femme à laquelle Pierre avait donné une truite. Assise sur une pierre moussue, à l'ombre d'un foyard, elle faisait des crougeottes, petites croix en cendrier.



Elle faisait des crougeottes

“Eh bien! grand'mère, lui dit Jeanne en souriant, cela marche-t-il, les crougeottes?”

—Assez bien, ma belle enfant, répondit la vieille; mais me voici forcée de m'arrêter, je viens de casser la lame de mon couteau. C'est dommage; j'ai promis cent crougeottes à des gens de Quarré, je n'en ai fait que quatre-vingts. C'est cinq sous que je perds, et pourtant j'en ai grand besoin.

—Ne vous désolerez pas, dit Jeanne, voici mon couteau; la lame ne cassera pas. Vous me le rendrez demain ou après-demain.”

Et elle tendait à la bonne femme son joli couteau à deux lames, que Pierre lui avait acheté à une foire de Rouvray.

“Mais vous ne me connaissez pas.

—Vous avez l'air d'une brave femme, cela suffit; vous me rendrez mon couteau demain ou après-demain. Adieu.”

Et Jeanne Bocca reprenait son chemin.

“Un moment, ma jolie, dit la femme. Prenez cette crougeotte, marquée de deux pointes rouges; faites-la bénir dimanche, et plantez-la au milieu du seigle en votre champ de la Breuille. Celui qui la trouvera vous aimera, et vous vivrez heureuse avec lui.”

Jeanne fit exactement ce que la bonne femme lui avait recommandé. “Et, si c'était Pierre qui trouve la crougeotte?” se disait-elle en la plantant.

D'ailleurs, quand vint la moisson, on ne songeait guère aux mariages. Les mariages sont fêtes d'hiver. Jean Bourdon s'était attaqué au seigle de la Breuille. Il y avait là, avec lui, son fils Pierre, Jeanne Bocca, même Amélie Landru, qui n'avait pas perdu tout espoir et comptait sur le hasard d'un coup de main donné à propos. Courbé vers la terre, chacun s'escrimait de la faucille et javelait les épis jaunes.

Tout à coup Pierre s'écria:

“La crougeotte! J'ai la crougeotte!

—Eh bien, mon garçon, tu payeras bouteille, dit simplement le père.

—Ah! mon Dieu, une vipère! Elle n'a mordu,” cria le jeune homme en jetant la crougeotte autour de laquelle

le s'était enroulée la bête venimeuse.

Le barbier du village, Louis Ponat, moissonnait dans le champ voisin. On l'appela; il accourut.

“C'est grave, dit-il, en regardant la vipère que Jeanne avait coupée en deux d'un coup de faucille. Un aspic rouge! Voyez la main qui déjà enfle et noircit; le bras va se prendre. Il faudrait qu'à la minute quelqu'un se dévoue, mette la bouche sur la plaie pour sucer le venin et le sang empoisonné.



Ah! mon Dieu! une vipère!

—Est-ce que ça serait dangereux pour celui qui suceraient, dit Amélie?

—Eh! pas mal; c'est un gros risque à courir, mais je ne vois pas d'autre remède.”

En ce moment Pierre fut pris de nausées.

“Ah! mon Dieu! dit Amélie, je m'en vais; je ne peux pas voir souffrir quelqu'un, c'est plus fort que moi.”

Alors, sans dire un mot, Jeanne Bocca appliqua ses lèvres sur la plaie envenimée et suçait tant qu'elle put. Elle tira et rejeta plus d'une demi-pinte d'une espèce de pus noirâtre. Enfin au bout d'un quart d'heure le sang vint, clair et vermeil.

“Assez! dit le barbier, Pierre est sauvé; ma fille, ce garçon-là vous doit la vie.”

Quoique fort dur, le père Bourdon pleurait.

“Eh bien! mon garçon, dit-il enfin, est-ce que tu persistes dans tes idées sur Jeanne?”

—Ah! père, dit le jeune homme, si je ne l'ai pas, autant valait me laisser mourir.

—Alors, ma fille, dit gravement Jean Bourdon en mettant la main de Jeanne dans celle de Pierre, si le garçon est de ton goût, prends-le, tu l'as bien gagné.”



Jeanne appliqua ses lèvres sur la plaie

Les jeunes gens s'embrassèrent.

Comme, avec le père et le barbier, ils rentraient au village, ils trouvèrent sous le foyard des Fondreaux la vieille femme au poisson et à la crougeotte. Elle souriait.

“Eh bien! mes enfants, dit-elle, sommes-nous contents? Petite, voici ton couteau que, bien sûr, tu croyais perdu.”

Puis, remettant à Pierre, toute ouverte, une énorme bourse de cuir où brillaient au moins deux cents pièces d'or:

“Prends cela, mon garçon, ajouta-t-elle; c'est le prix de ta truite et la dot de Jeanne Bocca.” Et elle disparut.

Etait-ce une Fée, était-ce une Sainte? Personne ne l'a jamais su. Dans ce temps-là, d'ailleurs, on n'y regardait pas de si près.

“Donne voir, cette bourse,” dit Pierre Bourdon.

En comptant, recomptant les pièces d'or, en les voyant briller au soleil, le père se sentait devenir respectueux pour Jeanne, et il la considérait comme une personne de grande conséquence.

Quant à Jeanne, elle ne voyait que Pierre, et Pierre ne voyait que Jeanne.

A leur arrivée, la bonne maman Madeleine, qui savait tout, sauf l'affaire de la bourse, mangea son fils de baisers; puis ce fut au tour de Jeanne.

“Ah! ma fille, disait-elle, deux fois ma fille. Comme le bon Dieu est bon!”

En moins de deux heures la nouvelle s'était répandue par tout le pays. Amélie Landru, de dépit, attrapa la jaunisse. En octobre, on fit de belles noces. Jeanne et Pierre vécurent très heureux, et leur mason devint une des premières de Saint-Léger.



Les deux tubes vides

Deux tubes sont d'abord montrés vides tous les deux, en les passant l'un dans l'autre et en les montrant à tour de rôles à l'auditoire qui peut voir et se rendre compte qu'il n'y a absolument rien à l'intérieur ni de l'un ni de l'autre.

Cependant, au commandement, différents articles sont montrés au public et sortis des tubes; ce sont des drapeaux canadiens, des mouchoirs, des fruits, etc., etc.

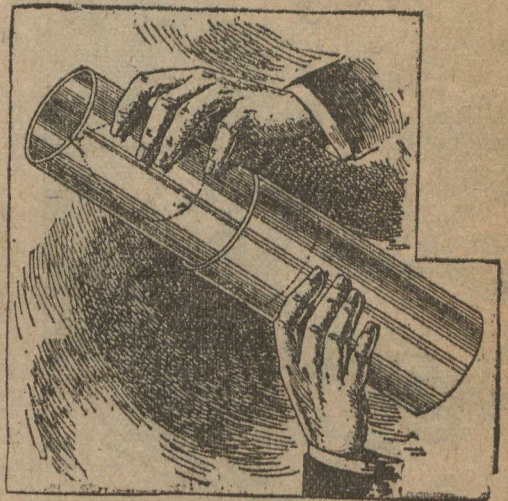
Le tour de magie est excessivement simple et tous les articles qui, à tour de rôles, sont montrés au public, sont placés à l'intérieur des "tubes vides" que vous venez de montrer à l'auditoire.

Ces articles sont attachés ensemble et suspendues à l'intérieur d'un des tubes à l'aide d'un petit crochet qui est fixé à la partie supérieure du tube.

Les deux tubes doivent être de hauteur égale mais l'un doit être plus mince que l'autre afin de pouvoir passer à l'intérieur de l'autre. Tous les articles à montrer sont dans le plus petit des tubes.

On montre d'abord le plus grand des tubes qui est vide, on le montre de manière à ce que tout le monde puisse voir au travers et constater qu'il est parfaitement vide.

Puis vous prenez le plus petit des tubes, vous le passez dans le grand et vous le montrez au public, qui constate qu'il est également vide.



Le crochet soutenant les articles restera toujours accroché au bord des tubes.

Lorsque le public sera parfaitement convaincu que les deux tubes sont vides vous commencez à sortir les mouchoirs, les fruits, les drapeaux, etc., etc.

Lorsque vous avez fini, vous enlevez les crochets et le public peut examiner lui-même les deux tubes.

Grandeur et décadence des anciens souverains de l'Autriche-Hongrie

Un grand nombre de princes et de princesses dépendent de la charité publique en Suisse

Les touristes qui veulent actuellement le spectacle de rois, de reines, de princes et de princesses détrônés et découronnés, et réduits à une pauvreté parfois réelle, n'ont qu'à se payer un voyage en Suisse, refuge des victimes de la colère populaire, et ils en auront pour leur argent. Plusieurs souverains et princes aristocratiques ont eu la sagesse d'emporter avec eux, dans leur fuite, assez de numéraire pour vivre dans une aisance encore enviable, mais il s'en trouve qui ont été empêchés au dernier moment de prendre de telles précautions et qui vivent dans un état voisin de la gêne. On trouve surtout ces derniers dans la haute aristocratie austro-hongroise d'avant la guerre.

Plusieurs princesses hongroises, descendantes en droite ligne des rois moyenâgeux sont obligées de se chercher des situations afin de ne pas mourir de faim, et elles ne réussissent pas toujours à en trouver. A Genève, actuellement, les princesses Festetic, Esterhazy, Batthyany et Odescalchi, dépendent de la charité publique, et les comtesses hongroises dans le même cas sont encore plus nombreuses, pour ne citer que la comtesse Zychi, la comtesse Hadik, la comtesse Apponyi, la comtesse Karolyi, la comtesse Pallffy.

L'illustre famille des Szechenyi, dont les membres sont tous nobles de naissance et fort nombreux, est dans



Plusieurs princesses durent s'enfuir sans avoir le temps d'emporter leurs richesses.



Et l'on voit des princesses, trop heureuses de pouvoir essuyer la vaisselle.

le plus entier dénuement, à l'exception du comte Lazle Szechenyi qui a eu la bonne fortune d'épouser la milliardaire américaine, Mlle Gladys Vanderbilt, avant la guerre. Il vit actuellement à New-York, aux crochets de sa femme.

A Genève, comme dans d'autres villes suisses, on peut voir déambuler tristement par les rues, des jeunes femmes, obligées de porter de riches toilettes démodées, parce qu'elle n'en ont pas d'autres, frapper de porte en porte pour demander du travail afin de pouvoir s'acheter de la nourriture. La plupart de ces princesses et comtesses, parce qu'elles pouvaient parler plusieurs langues, chanter, jouer du piano et du violon, s'étaient imaginées qu'elles étaient toutes désignées pour devenir gouvernantes dans les riches familles suisses, ou les familles étrangères établies en Suisse. Elles ont été cruellement déçues, car les bourgeois cossus, aussi bien que les nouveaux riches ou les propriétaires de grands hôtels n'ont pas voulu se servir de princesses pour élever les enfants ou servir d'interprètes.

Et l'on n'a pas eu complètement tort, au fond. On craignait que des princesses, habituées au luxe dès leur berceau, ne sauraient semer des idées d'économie dans les jeunes cerveaux des enfants.

La jeune princesse Batthanyi, appartenant à l'une des familles jadis les plus opulentes de la Hongrie, se rendit, sur la foi d'une annonce, chez l'épouse d'un épiciier suisse:

— Vous demandez une gouvernante, dit-elle timidement?

— Oui. Quel est votre nom?

— La princesse Batthanyi.

— Ah non, merci, nous n'avons pas besoin de princesse ici; au revoir. Bonne chance.

Ceci n'est qu'un échantillon de la réception qui attendaient la plupart des princesses et comtesses hongroises, partout où elles demandaient de l'emploi. Plus d'une d'entre elles dût se contenter d'une modeste position de fille de table, dans un restaurant de troisième ordre. Dans les grands hôtels ce sont des garçons de table qu'on emploie et non des femmes.

Et l'on voit aujourd'hui, de fines et aristocratiques mains, jadis couvertes de diamants fabuleux, servir le potage, la fricassée et les tartes, à de braves ouvriers vêtus de salopettes.

A Zurich, cependant, lorsqu'on apprit que l'une des servantes d'un certain café était une princesse authentique, on accourut de partout et c'était à qui, des jeunes bourgeois ferait de l'oeil à l'ancienne descendante des rois magyars.

Ainsi, la révolution austro-hongroise a démontré que les grandes dames de la haute étaient les plus inaptes à prendre soin d'elles-mêmes, à faire quoique ce fut de leurs dix jolis doigts. Elles sont trop délicates pour les travaux manuels, et elles ne sont pas même assez débrouillardes pour servir comme commis dans les grands magasins. Elles sont obligées de se contenter des plus humbles positions, et plusieurs d'entre elles sont descendues au rang de femmes de chambre ou laveuses de vaisselle. Quelques unes qui avaient certains talents, ont mis leurs titres de côté, et on les voit aujourd'hui chanter ou danser dans les vaudevilles.

Quant à l'empereur Charles et l'impératrice Zita, ils ne sont pas dans le dénuement, ils vivent même fort à l'aise, avec leur famille, en Suisse, mais cela ne les empêche pas de se lamenter sur leur pauvreté. Naturellement, lorsqu'on quitte malgré soi un

trône impérial maintes fois séculaire, pour devenir simple bourgeois comme vous et moi, ce n'est plus du tout la même chose. La princesse Zita était une Bourbon et elle possède suffisamment de propriétés en dehors de son pays d'adoption; elle est du reste fort bien apparentée, étant une cousine du roi d'Espagne, avec qui elle s'est toujours tenue en termes excellents.

Quant à "leurs altesses impériales" les archiducs et archiduchesses de la maison des Hapsbourg, leurs titres si ronflants ne leur procurent pas de quoi manger le lendemain. Quarante-vingt archiducs et archiduchesses de la famille impériale austro-hongroise sont aujourd'hui dans un état voisin de la misère, en Suisse, et plusieurs d'entre eux dépendent entièrement de la charité publique. D'autres essaient de "taper" l'empereur déchu, pour quelques deniers, tandis que d'autres essaient d'apprendre des métiers pour faire vivre leur famille. La famille des Hapsbourg est extrêmement nombreuse; elle ne compte pas moins de cent cousins de l'empereur qui dépendaient tous de lui, pour leurs pensions. Tout ce monde-là et l'empereur lui-même n'ont plus de revenus, de source austro-hongroise; tous les plus grands palais impériaux ont été confisqués par l'état et le palais impérial de Vienne a été transformé en un vaste orphelinat.

L'archiduc Frédéric, qui valait 50 millions avant la guerre n'a pas pu sauver suffisamment pour donner le pain quotidien à ses sept enfants. L'une de ses enfants, la célèbre archiduchesse Marie-Isabelle, qui fit un jour un mariage royal qui tourna mal, est aujourd'hui assistante infirmière dans un hôpital privé.

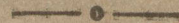
La magnifique comtesse Schonborn-Buchheim se trouve ruinée en-

tièrement, son mari ayant été dépossédé de tous ses biens. Mais, heureusement, c'est une Américaine, madame veuve Dandridge - Spottswood, avant son mariage, et elle possède certains biens personnels.

Avant la guerre, tous ces princes, princesses, comtes et comtesses possédaient des écuries d'une richesse fabuleuse, et leurs purs-sang allaient courir à Paris et à Londres. Quelle décadence... Le comte Elemer Bathiany, par exemple, ainsi que le baron Beck, deux des plus riches Hongrois d'avant la guerre, peuvent être vus presque chaque soir, faisant la queue, entre 7 et 8 heures du soir à l'une des grandes cuisines publiques, attendant pour leur chaudron de soupe devant constituer le repas du soir.

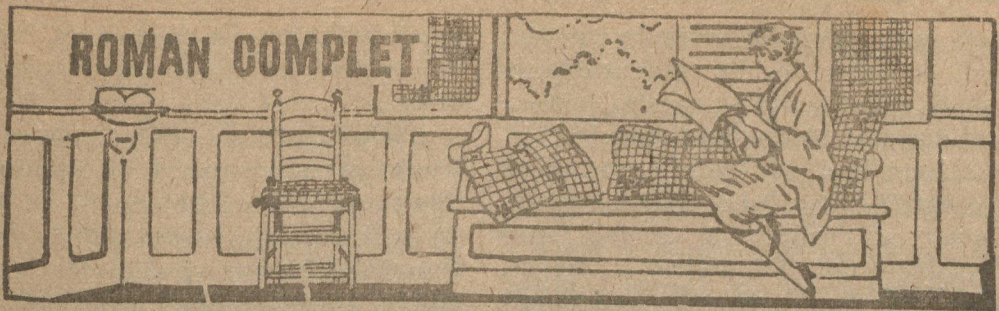
Quant à l'argent hongrois, il n'a pratiquement plus de valeur. Ainsi, un comte hongrois se croyait encore avec un million de couronnes qu'il avait pu apporter avec lui. Tout ce qu'il put en retirer, c'est \$2,500 et il achève de les manger, en dépit de la plus stricte économie.

La somme de toutes ces misères constitue une grande et terrible leçon pour ceux qui placent uniquement leur bonheur sur la richesse et le luxe.



POUR CONSERVER AU CIDRE SA DOUCEUR

Les cidres conservés en barriques deviennent durs, ce qui est dû à l'acidification notable qu'ils subissent en vieillissant. Un remède simple pour conserver leur douceur d'une année à l'autre consiste à ajouter par 20 gallons 3 onces de sous-nitrate de bismuth. Ce traitement peu coûteux arrête à peu près complètement l'acidification.



L'HOMME AUX YEUX BRILLANTS

Par MAXIME AUDOUIN

I.—Le mystère de l'hôtel Scott

Il y a de cela dix-huit mois, quelque peu surmené par mes travaux littéraires, je me rendais à Cannes faire une cure de repos et de soleil. J'avais pris à Paris le rapide de nuit, et je partageais mon compartiment avec un inconnu.

Allongés sur nos banquettes respectives, stores baissés sauf celui de la porte du couloir, lampe en veilleuse, nous dormions.

Il pouvait être une et deux heures du matin, quand une angoisse de cauchemar me tira de son sommeil.

Alors!...

Dormais-je encore?... Était-ce le cauchemar qui continuait?...

Là, devant!... cette face, blafarde comme un halo lunaire, que je devinais plutôt que je ne la distinguais, épaisse, écrasée à la glace du couloir!... Et ces yeux!... ô, ces yeux! ces pupilles félines ardemment dilatées dans la pénombre, l'emplissant toute de leur vert, et froid, et magnétique rayonnement!... Ces yeux! ces yeux!... Comment rendre leur éclat

insoutenable, et la fixité cruelle, fascinatrice, diabolique, de ce regard chargé d'une mortelle haine, double pointe de flèche empoisonnée dardée sur le calme visage de l'inconnu qui reposait sans défiance à mes côtés!...

Le mystérieux espion devait jouir de la faculté de nyctalopie des chats, car, à mon premier mouvement pour secouer le charme d'horreur qui un espace de temps inappréciable m'avait tenu médusé, brusquement la terrifiante vision s'abolit, me laissant sous l'oppression d'une hantise hallucinante, qui m'étreint encore la gorge, chaque fois que j'évoque ce souvenir...

En vain essayai-je de me rendormir. Ce me fut impossible. J'avais toujours présente l'obsession de ces deux trous de lumière vrillant les ténèbres...

A la fin, agacé, énervé, je sortis dans le couloir fumer des cigarettes. Mais j'eus beau parcourir le train de bout en bout, passant par les soufflets de voiture en voiture avec le secret espoir de me heurter—qui sait?—à l'être fantastique qui venait de poser

à ma curiosité cette irritante énigme; —du fourgon de tête au fourgon de queue, rideaux tirés, portes closes, tout dormait ou semblait dormir...

Et pourtant "l'Homme aux yeux brillants"—pour lui donner un nom—n'avait pu s'évader du convoi, lancé à quatre-vingts kilomètres à l'heure, sans arrêt depuis son étrange manifestation...

Déçu, je réintégrai mon compartiment, et, le jour venu, j'étudiai à la dérobée mon compagnon de route, sur la tête de qui désormais je me figurais sentir peser quelque effroyable fatalité.

C'était un personnage approchant de la cinquantaine, de haute mine, que, le lendemain, j'appris être le marquis Armand de Landéan, chef de la branche aînée d'une vieille famille bretonne.—un colosse qui eût endossé avec aisance le lourd harnois de guerre de ses ancêtres, les rudes compagnons de bataille de Duguesclin.

L'incident de la nuit m'avait inspiré à son endroit un certain intérêt. Un moment, j'hésitai si, pour lui suggérer de se tenir sur ses gardes, je ne l'aviserai point de la menace dirigée contre lui. Mais comment eût-il accueilli ma communication? D'ailleurs, je le jugeais de taille à se défendre,—et, en définitive, ce n'étaient pas là mes affaires.

Combien je devais regretter mon égoïste réserve!

A l'arrivée en gare de Cannes, le valet de chambre qui avait accompli le trajet dans une autre voiture, vint prendre les bagages de main de son maître, pour les porter à l'omnibus automobile de l'hôtel Scott.

Le choix du marquis dictait le mien. Je montai donc avec lui, décidé

à suivre l'aventure, si cher qu'il m'en dût coûter, au sens pécuniaire du mot.

L'hôtel Scott, en effet, se classe entre les premiers parmi ces imposants "palaces" qui s'échelonnent au long de la Riviera, rivalisant entre eux de somptuosité pour se disputer la clientèle des richissimes hivernants. Le luxe des chambres, des salons, des jardins, des serres, y est véritablement impressionnant,—et le luxe se paye.

Mais aussi, là comme ailleurs, il cote son homme.

Pour le prix relativement modique de trois louis par jour, je savourais la satisfaction de vanité d'occuper mon coin dans ce caravansérail à usage de millionnaires.

Puis, le hasard avait voulu que les fenêtres de l'appartement du marquis s'ouvrirent juste au-dessous de la mienne,—deux étages plus bas...

Enfin, quotidiennement, au dîner, où la tenue de soirée est de rigueur, du bout de table où je m'étais intentionnellement placé, et d'où, sous les feux des lustres, se développait devant moi en enfilade la double rangée des habits noirs ou des smokings alternant avec les blanches épaules chargées de bijoux princiers, j'avais tout loisir de m'attacher à interroger ces visages mondains, à y démêler sous leur correction surveillée tel profil révélateur, comme sous le sourire menteur des yeux tel éclat involontaire, tel fugitif reflet, qui me dénoncerait la face blême collée à une vitre de wagon,—et ces prunelles ardentes distillant silencieusement leur haine dans l'ombre.

Car il était là, j'en aurais juré, le redoutable félin, mais à cette foule

chatoyante, guettant, sous le masque, sa proie et son heure...

Une semaine avait passé, puis une autre, sans amener le moindre fait de nature à justifier mes appréhensions, et, pris par les séductions du séjour, par le charme enveloppant des paysages et du climat, emporté dans le tourbillon des fêtes, concerts, redoutes, veglioni, corsos carnavalesques, batailles de fleurs qui, sur le littoral, aujourd'hui ici, demain là, se succédaient en un programme ininterrompu, car j'arrivais au plein de la saison, songeais-je encore seulement à mes imaginations funèbres!

Le décor se prête si peu au drame!

Une nuit d'insomnie,—c'était, la précision à son importance, la nuit du 22 au 23 février,—accoudé à mon balcon donnant sur le boulevard de la Croisette, j'admirais le merveilleux panorama de la baie qui, sous un ciel sans lune mais palpitant d'étoiles, étalait sa moire frissonnante, criblé de paillettes vives, barrée d'argent à l'horizon de mer, et se fondant, à droite, dans la féerie vaporeuse de l'Estérel.

Je n'étais pas à cette place depuis cinq minutes, lorsqu'un bruit soudain me fit tressaillir,—là, au-dessous de moi, un bruit à peine perceptible,—comme un furtif égratignement de la pierre.

Me penchant, je distinguai une forme sombre, mouvante... Quelqu'un se laissait glisser de saillie en saillie le long de la façade, avec une agilité de chat sauvage.

Un cri m'échappa.

A ce moment, l'individu touchait le sol. Il leva brusquement la tête... Une fraction de seconde infinitésimale, ses yeux,—ah! d'avance je savais à qui j'avais affaire!—ses prunelles ver-

dâtres rayonnèrent vers moi leur froid scintillement.

Déjà, l'audacieux acrobate bondissait de massif en massif, escaladait la grille séparant du boulevard le jardin de l'hôtel, se perdait sur la Croisette.

Ainsi, le drame dont j'avais eu l'intuition venait de se produire,—"l'homme aux yeux brillants" avait consommé l'attentat que, seule, peut-être, avait empêché, quinze jours auparavant, ma présence dans le compartiment du marquis..

Je balançais encore, malgré l'évidence, à donner l'alarme, quand, pour répondre à mes derniers doutes, monta de la fenêtre demeurée ouverte un râle affreux..

Il ne m'était plus permis d'hésiter, je sautai sur mon phérophone, j'y hurlai un appel de panique.

Si sévère que soit la consigne de silence imposée au personnel par la direction de ces grands hôtels, où l'on ne recule devant aucune mesure pour étouffer un scanlale, une cause quelconque de trouble ou d'inquiétude pour la clientèle,—mais qui expliquera comment, avec quelle stupéfiante instantanéité, se propageant ces sortes de nouvelles?—en moins de rien, c'était un hourvari général.

Des gens en costumes sombres s'abordaient, s'interpellaient, s'exclamaient dans toutes les langues, finalement, s'attroupaient, muets et blêmes, devant une porte que le gérant essayait d'ouvrir avec une double clef; vainement, maintenue qu'elle était par un verrou intérieur.

Il fallut se décider à la forcer. En attendant le commissaire prévenu en hâte, on ne pouvait abandonner le blessé sans secours.

Une pesée,—l'huis craque, s'écar-

te,—le commutateur tourné, la pièce s'emplit d'une clarté subite...

Quel spectacle!...

Sur le tapis, le marquis git étendu de son long, à plat-dos, les bras en croix, la gorge trouée d'une horrible plaie béante, par où, quand nous entrons, la vie achève de s'égoutter.

Le râle a cessé,— quelques spasmes encore, et c'est la fin.

Au milieu d'un silence d'horreur, un médecin étranger, présent dans l'assistance, s'agenouille près du corps, sonde la plaie, d'où l'assassin a arraché le fer.

—L'arme, explique-t-il, a sectionné la trachée-artère, la carotide droite, probablement contourné les dernières vertèbres cervicales, pour ressortir par derrière, clouant littéralement la victime au parquet. Le coup a été porté avec une force terrible.

Comme j'objecte que l'individu que j'ai vu s'enfuir ne m'a point paru de taille à venir aisément à bout de ce colosse.

—Ne vous fiez pas aux apparences: une enveloppe frêle cache souvent des muscles d'acier. D'ailleurs, ici, il n'y a pas eu lutte, le marquis ne s'est même pas défendu.

—Vous dites?

—Voyez le lit. Il en a été tiré et frappé endormi, ou, plus exactement, anesthésié. La moustache est encore imprégnée de l'odeur du chloroforme.

—Mais, alors, pourquoi cette lugubre mise en scène?

—Ah! cela ce n'est pas mon affaire de l'expliquer.

Peu après, arriva le commissaire, qui fit retirer tout le monde, sauf le médecin, dont le concours pouvait lui être utile pour procéder aux premières constatations, et moi, l'unique témoin, dont il recueillit la déposition.

Déposition sommaire, car je crus devoir réserver pour une communication confidentielle au juge d'instruction les circonstances un peu subtiles relatives à "l'homme aux yeux brillants".

Je me disposais à prendre congé, quand le gérant ramena avec lui le domestique du marquis, Yvon Labrice, qui, logé dans une partie écartée de l'hôtel, venait seulement d'apprendre la triste nouvelle.

C'était un Breton, né en Landéan, et depuis un quart de siècle dans la famille. Une curieuse figure de serviteur de province, de serviteur l'autrefois. Rien du darbin avantageux, bien en chair, à la fois gourmé et obséquieux. Tout en peau et en os, pas trace de livrée, la mine plutôt d'un paysan.

En franchissant le seuil, à la vue du corps inanimé, un geste d'accablement,—sans plus,—mais combien émouvant dans sa sobriété tragique! —et, muet; concentré, farouche, tourné vers le magistrat, il attendait ses questions, pour y répondre d'un accent guttural, strictement, posément, en homme avare de ses paroles et en pesant le poids.

Je résume questions et réponses.

Le marquis, veuf, ayant gardé de la mort de sa femme un fond de chagrin, était venu chercher de la distraction à la Côte d'Azur. Mais ce n'était pas un homme de plaisir. Sa vie intime n'offrait pas la moindre prise à la critique. Il n'avait pas de liaison, pas de fréquentations douteuses.

—Pas d'ennemis?...

Le domestique parut se recueillir avant de répondre:

—Non.

—Vous avez hésité. Pourquoi?

—Parce qu'il ne faut rien exagé-

rer,—puis, c'est des histoires de chez nous.

—Expliquez-vous.

—A quoi bon? ça n'a pas de rapport.

Ses réticences avaient aguiché la curiosité du commissaire, qui insista impérieusement:

—Voyons, parlez!

Le visage fermé du vieux serviteur, en ce moment douloureusement contracté, trahissait le violent regret de s'être laissé engager dans une voix reconnue trop tard dangereuse.

Après une nouvelle et longue hésitation, cherchant ses mots, s'appliquant visiblement à atténuer l'importance de ces "histoires de chez lui", il se décida à en faire un exposé assez anodin, d'où ressortait simplement ceci, qu'entre les Landéan et leurs cousins les Tréboung, existaient des inimitiés datant de plusieurs générations, et que, les domaines se touchant, ces inimitiés s'étaient de tous temps traduites en contestations, procès, à propos de bornages, de droits de chasse, et autres chicanes courantes entre propriétaires terriens voisins.

Mais son attitude donnait à penser qu'il ne disait pas tout, et qu'il y avait autre chose.

—Vous nous dissimulez une partie de la vérité, l'admonesta sévèrement le commissaire. Il ne faut rien cacher.

—Encore une fois, parlez!

A ces vieilles querelles de voisinage s'ajoutait, en effet, entre les représentants actuels des deux branches rivales, un sujet de dissentiment plus sérieux.

Le marquis avait une fille, laissée par lui pour la durée de son déplace-

ment, chez une soeur de sa femme habitant Paris.

Diane de Landéan, une fort belle personne de vingt-six ans, était aimée de son cousin le comte Jacques de Tréboung, et le payait de retour. L'amour se moque des haines de famille et l'histoire de Roméo et Juliette est de tous les siècles.

Le père avait repoussé avec une hauteur insultante une démarche du prétendant, et celui-ci s'était retiré profondément froissé. Toutefois, depuis cette scène, six ans avaient passé, et, probablement assuré de la fidélité de la fille, qui avait refusé obstinément tous les partis, par ailleurs ayant cessé toute hostilité contre le père, le comte pouvait conserver l'espoir de fléchir la rigueur de celui-ci, et il était absurde de le supposer un instant capable d'avoir conçu une solution horrible, dont l'effet certain eût été de le séparer irrévocablement de celle qu'il aimait.

Ce fut aussi l'avis du commissaire, qui le cantonna désormais sur le terrain des détails matériels intéressant plus directement son enquête.

A quelle heure le marquis avait-il gagné sa chambre? Yvon l'ignorait, son maître le renvoyant chaque soir après s'être habillé pour le dîner, et lui rendant sa liberté jusqu'au lendemain matin.

Couchait-il, habituellement, sa fenêtre ouverte? En tout temps?

Enfin, un fait capital: l'après-midi précédant le crime, le marquis avait joué à Monte-Carlo, et il était rentré à Cannes avec un gain assez important,—près de quatre-vingt mille francs!

Du coup, le commissaire dressa l'oreille.

—Vous êtes sûr du chiffre?

—En s'habillant, comme de coutume, pour le dîner, mon Monsieur m'apprit qu'il avait été heureux au jeu, et, me tendant son portefeuille, m'invita à compter, car il ne s'en donnait pas la peine lui-même, étant insouciant de ses gains et de ses pertes. Je comptai soixante-dix-sept mille francs en gros billets, et trois billets de cinquante.

—Ah! ah!

—Partageons, mon vieux Yvon, me dit-il en riant, mets-moi de côté les gros, et garde pour toi les petits.

—Il avait la main large, votre Monsieur?

—Oui, il ne regardait pas à l'argent.

—Les soixante-dix-sept mille francs furent replacés par vous dans le portefeuille?

—Oui.

—Et le portefeuille?

—Dans la poche intérieure droite de son veston d'appartement.

—Veuillez vous assurer vous-même s'il y est encore.

—Non, constata le domestique, après exploration, il a disparu.

—Parbleu! grommela le commissaire, enchanté d'une explication aussi satisfaisante, il est évident que le crime n'a pas eu d'autre mobile que le vol, et que c'est un rat d'hôtel qui a fait le coup.

C'était, à mon sens, conclure un peu légèrement.

Cannes ressortit au Parquet de Grasse. Le procureur arriva dans la matinée, accompagné du juge d'instruction avec son greffier, et du médecin légiste.

Il s'était fait précéder de la Sûreté de Nice, mandée d'urgence, la qualité de la victime donnant de l'importance à ce drame, qui ne pouvait manquer de soulever une vive émotion parmi

la clientèle hivernante de la Riviera.

Les inspecteurs s'étaient incontinent attelés à la besogne. Ils avaient visité minutieusement tous les coins et recoins de la chambre, démonté la serrure, qui ne portait aucune trace d'effraction, enfin étudié les empreintes, fort curieuses, laissées par l'assassin dans le jardin.

Très "floues", informes le coquin s'étant avisé de s'emmailoter les pieds dans des linges, ce qu'on en distinguait dans les parties molles du terrain dessinait une double piste allant de la grille à l'hôtel, et de l'hôtel à la grille.

Notre homme venait donc bien de l'extérieur, pas l'ombre d'un doute à cet égard, et ma présence, quelques minutes plus tôt, à mon balcon, empêchait l'escalade, comme, une fois déjà dans le rapide, elle avait pu décourager une première tentative, — déplorable fatalité!

Quoiqu'il en soit, de leurs investigations les policiers niçois tiraient la même conclusion que le commissaire de Cannes.

Aussi avant de m'entendre, le juge d'instruction avait-il son siège fait.

C'était, suppléant le titulaire en congé, un jeune échappé de cabinet ministériel, bombardé à son poste par la faveur, peu préparé à ces délicates fonctions, néanmoins fort infatué de sa valeur, affichant un profond dédain des traditions.

—Eh bien, Monsieur le romancier, m'interpella-t-il d'un petit ton persifleur assez déplaisant, si vous comptiez sur un beau crime, vous devez être déçu?

—Etes-vous si sûr que cela, Monsieur le juge, de n'être pas en présence de ce que vous qualifiez un beau crime"?

—Allons donc! une affaire tout ce qu'il y a de plus simple, de plus vulgaire. Quelles complications voyez-vous là-dedans? Un de ces aventuriers cosmopolites dont nous sommes infestés pendant la saison, qui, sans cesse à l'affût d'un mauvais coup, se fauflent partout, voient tout et savent tout, ayant pisté le marquis depuis son gain au casino, ou peut-être même descendu au Scott, pénètre nuitamment chez le marquis pour le voler et l'assassiner. La subtilité de ses moyens d'introduction, l'usage du chloroforme et du poignard, armes favorites de cette engeance, tout dénonce ici la main du rat d'hôtel.

—C'est votre avis?

—C'est mon avis.

—Ce n'est pas le mien.

—Je serais curieux de connaître vos raisons.

—Celle-ci, d'abord, que, voleur avant tout, le "rat" ne tue pas pour tuer. Il ne se résout à cette extrémité que quand il ne peut faire autrement. Il répugne à verser le sang. Son arme favorite est, de préférence au poignard, le boudin de sable mouillé, dont il assomme proprement son homme, ou plus exactement l'étourdit pour l'immobiliser le temps nécessaire à ses opérations—sans plus. Si, par chance, comme ici, il a pu user de l'anesthésique, il ne s'amuse pas à aggraver son cas du risque de la guillotine.

... Vous ne nierez pas qu'on a volé?

—Il se peut que le vol n'ait eu pour objet que de créer une diversion en masquant le vrai mobile du crime.

—Qui serait selon vous?

—Une vengeance, par exemple. Encore une fois, un voleur ne tue pas sans motif, pour le plaisir, un homme endormi. Puis, pourquoi, ayant réso-

lu ce meurtre inutile, votre rat, au lieu de poignarder son homme sur place, se serait-il donné la peine de le tirer de son lit, inerte, incapable d'ébaucher un mouvement, pour l'étaler sur le parquet et l'y clouer littéralement comme chouette au portail?

—Coup de folie! le misérable n'est pas le fait d'une impulsion soudaine, mais bien d'une préméditation réfléchie. Il y a de la haine dans ces raffinements, une haine sauvage, qui s'est sauvagement assouvie.

—Hypothèse!

—Et si, à l'appui de mon "hypothèse", je produisais un fait troublant?

—Expliquez-vous.

Je retraçai alors de mon mieux mon étrange vision du rapide, dont la répétition, cette nuit même, dans les circonstances que l'on sait, précisait singulièrement la signification.

Il m'avait écouté, un sourire moqueur au coin des lèvres.

—Mais, gouailla-t-il, c'est du Grand-Guignol que vous me servez là, mon cher Monsieur? Je serais au regret de vous désobliger, mais, franchement, il ne vous paraît pas un tantinet ridicule de mêler de telles fantaisies à une instruction sérieuse? Voulez-vous que je vous dise? Il y a quinze jours, vous fûtes victime d'une hallucination. Vous dormiez, avouez-vous, vous vous réveilliez d'un cauchemar.

—Et cette nuit?

—Pure auto-suggestion consécutive à la forte impression produite par l'hallucination antérieure. Et je ne parle pas de la déformation professionnelle chez un homme d'imagination comme vous. Au surplus, qu'est-ce que cela prouverait, sinon que nous avons bien réellement affaire à quelqu'un de ces voleurs cosmopolites qui

n'écument pas seulement les grands hôtels, mais aussi les trains de luxe, au cours de leurs incessants déplacements?

A quoi bon s'obstiner contre un si évident parti-pris?

—Soit! m'inclinai-je, Monsieur le juge, j'aurais mauvaise grâce à insister. Même, soucieux de m'épargner le ridicule de passer pour un visionnaire, je vous serai obligé de ne pas faire état, dans vos communications à la presse de mes... hallucinations.

—Vous me gardez rancune?

—Oh! je ne pousse pas à ce point l'amour-propre d'auteur.

Là-dessus, nous nous séparâmes, plutôt froidement.

Je ne cacherai point que j'étais vexé du persiflage de ce robin. Comme c'est l'ordinaire, la contradiction n'avait eu d'autre effet que de m'enfoncer davantage dans mon opinion. Et puis enfin, morbleu! je savais bien, moi, ce que j'avais vu!

C'est dire que je m'attachai à suivre de très près les événements, avec le secret espoir de les voir tourner à la confusion de mon incrédule, et, quoi qu'il dût advenir à ma connaissance, me faisant un bon serment de le laisser patauger à son aise dans son erreur.

La presse, comme bien on pense, n'allait point se désintéresser du "Crime de l'Hôtel Scott".

Le soir même, mercredi, la "Vigie" de Nice, publiait, dans une édition spéciale, un récit circonstancié.

Tout en s'abstenant de commentaires explicites, la "Vigie" émettait, quant à la version du "rat", des doutes qui, rapproché des informations immédiatement à la suite, constituaient une insinuation détournée visant ce cousin de M. de Landéan dont

il avait été question dans la déposition du valet de chambre Yvon.

Cette information, empruntée à la "Liste officielle des étrangers", consistait en ceci,—simplement,— que M. le comte Jacques du Trébourg viliégiaturait à Nice, descendu dans un hôtel de la Promenade des Anglais.

Le cousin à la Côte-d'Azur,— il y avait là, en effet, une coïncidence plutôt bizarre.

La "Vigie" annonçait que Mlle de Landéan, prévenue dès la première heure, avait télégraphié qu'elle serait à Cannes dans la matinée du lendemain jeudi.

A l'arrivée de cette dernière, je me trouvais,—je ne dirai point par hasard,—aux abords d'un pavillon dépendant de l'hôtel, où le corps avait été transporté, pour l'autopsie et l'embaumement, dans une pièce de débarras située au rez-de-chaussée sur une rue de derrière,—quelle tristesse que la mort dans ces milieux d'élégante insouciance, où rien n'est aménagé qu'en vue du plaisir!

Yvon avait fait de son mieux pour disposer cette pièce en chapelle ardente, et il y avait passé la nuit, seul, en prières, près de la dépouille de son maître.

Il y était encore, lorsque je me glissai au sein d'une haie de mimosas formant rideau destiné à isoler du jardin ces communs.

J'avais choisi, la veille au soir, ce poste d'observation, d'où rien ne m'échapperait de ce qui se passerait dans le funèbre local.

Pour le moment, par l'entrebâillement de la porte, je distinguais, à la lueur tremblotante des cierges, le vieux serviteur agenouillé près de la bière ouverte, égrenant interminablement son chapelet.

Enfin, des pas se rapprochent, venant du jardin, et, re retournant, j'aperçois le gérant conduisant une personne au port de reine, les traits invisibles sous ses crêpes de deuil. C'était Mlle de Landéan. A côté d'elle marchait un garçon d'une trentaine d'années, de tournure distinguée, en qui je n'eus pas de peine à deviner le comte du Trébourg.

Il tenait à la main un journal froissé; une vive contrariété altérait son visage, qui devait être agréable au repos.

Involontairement, je le comparai à l'ombre que j'avais vu s'enfuir en bondissant vers la grille.

A la vérité, de près et au jour, il me semblait un peu plus grand, un peu plus fort que l'autre...

Mais la nuit déforme les apparences...

Le bouquet de mimosas dépassé, le gérant murmura en désignant le pavillon: "C'est là!..." et se retira après un salut respectueux, laissant en tête à tête les jeunes gens.

Mlle de Landéan continuait sa route; le comte, d'une pression légère, l'arrêta à quelques mètres à peine de ma cachette, d'où, conscient un peu tard de mon indiscretion, je ne perdis pas un mot de leur court entretien.

— Diane, bégaya-t-il d'une voix étranglée, avant de franchir ce seuil, il faut que vous sachiez l'infâme insinuation dont je suis l'objet. Lisez!

D'un geste violent, il tendait à la jeune fille le numéro spécial de la "Vigie".

Elle releva son voile, et ce fut un éblouissement. Jamais sculpteur ne rêva pour les ciseler dans le marbre des traits plus beaux.

A mesure qu'elle lisait, je voyais s'accroître l'arcure de ses sourcils,

et une rougeur d'indignation envahir la matité de son teint pâli par le chagrin.

—Oui, articula-t-elle nettement en rendant le journal à son cousin, c'est infâme! Abuser des radotages inconsiderés de ce pauvre sot d'Yvon pour oser vous accuser, vous, vous qui n'êtes venu ici que dans le but de faire votre paix avec mon père, sachant par moi qu'il était prêt à désarmer! Devant son cercueil, je dois écarter tout autre souci que celui de sa perte. Mais je ne puis m'empêcher de gémir sur la fatalité qui nous sépare, à la veille de la réconciliation qui allait enfin nous réunir!...

—Diane!... que signifient ces étranges paroles?... Comment! alors que, vous le reconnaissez vous-même, votre père, renonçant à ses rancunes, s'appretait à combler le fossé qui se creusait entre nous, ce serait alors, que vous songeriez, vous, à le rouvrir, de vos propres mains?

—Le monde ignore le changement qui s'était opéré dans les dispositions de mon père à votre égard, et après cette odieuse insinuation...

—Il n'y a pas à en tenir compte, en raison de son absurdité!

—L'on ne discute pas avec l'opinion. Voulez-vous donc que l'on puisse dire que j'ai épousé le meurtrier de mon père?

—Vous n'avez pas mesuré la cruauté de vos paroles?

—Non! conclut-elle avec une fermeté que l'on sentait invincible, pas un instant Jacques, je n'ai douté de votre innocence, — mais, tant qu'il subsistera un doute, tant que la lumière ne sera pas faite, éclatante, sur les circonstances de la mort de mon père, rien ne sera changé dans notre situation respective.

— Diane ! murmura-t-il, accablé, vous me désespérez !

— Venez ! dit-elle plus doucement, l'entraînant vers le pavillon, où ils disparurent, me laissant sous le coup de la plus grande perplexité.

Si c'est un comédien, pensais-je, il est fort habile, car il a joué son jeu dans la perfection. Pas une fausse note ! Après tout, il peut être sincère, et j'ai tort de le juger sous l'empire de mes préventions. Dans ce cas, il est à plaindre, car il ne fléchira pas la résolution de cette vaillante fille, tant qu'on n'aura pas réussi à démasquer l'assassin de M. de Landéan et j'ai comme une idée que ce ne sera pas aussi facile que veut bien s'en flatter ce présomptueux petit juge Grassois !

Rien ne me retenait plus à mon observatoire. Je savais que le corps devait partir dans l'après-midi pour la Bretagne, accompagné de Mlle de Landéan et du vieux serviteur. Je quittai donc la place pour me joindre à une bande joyeuse qui s'en allait en automobile visiter les pittoresques Gorges-du-Loup.

Rentrant de mon excursion dans la soirée, je me heurtai, dans le vestibule, à ces messieurs du parquet. J'eusse préféré les éviter, mais le juge d'instruction m'avait aperçu. Il fondit sur moi, rayonnant.

— Ah ! ah ! m'interpella-t-il d'un accent de triomphe, vous arrivez à point, Monsieur le romancier ! Je le regrette pour vous, qui y perdez définitivement un beau sujet de feuilleton, mais le mystère est éclairci, ou plutôt il n'y a pas de mystère dans cette affaire, tout ce qu'il y a de plus vulgaire comme je le pensais.

— Vous tenez l'assassin ?

— Et nous le tenons bien ! Il est mort. Vous ne savez donc rien ?

— J'ai passé la journée dehors.

— Alors, pour votre édification, voici. Et d'abord, apprenez que cet homme, un Piémontais, du nom de Domenico Ganeolo, était un domestique de l'hôtel.

— Oh ! oh ?

— Parfaitement. Par exemple, ce n'était pas un domestique ordinaire. Avant de venir s'échouer au Scott en cette qualité, il avait exercé trente-six métiers plus ou moins avouables, camelot, bookmaker, acrobate, croupier, quoi encore ? Taciturne, solitaire, ne frayant pas avec ses camarades qu'il affectait de dédaigner et qui, du reste, le payaient de retour, se défiant de lui, le soupçonnant même d'être affilié à la redoutable association de la Main-Noire, ce drôle avait des allures mystérieuses qui autorisaient toutes les suppositions.

“C'est ainsi qu'il s'absentait clandestinement la nuit, qu'on le rencontrait, à ces jours de liberté, élégamment vêtu ; qu'enfin, dans un but plus que suspect, il avait loué, au rez-de-chaussée d'une maison située sur les derrières de l'hôtel, une chambre où, par la fenêtre s'éclairant sur une ruelle, il pouvait recevoir qui il lui plaisait, entrer, sortir à toute heure, sans attirer l'attention des autres locataires.

“Ses allures n'étaient pas sans intriguer les voisins. Ce matin, l'un d'eux, passant par la ruelle et voyant la fenêtre ouverte, à la curiosité d'y jeter un coup d'oeil, et, tout de suite, se met à pousser des cris qui ameutent le quartier. Le commissaire, prévenu, accourt, et dès les premières constatations téléphone au Parquet. Nous arrivons.

“Le Piémontais a été étranglé. Autour de lui, un désordre indescripti-

ble: la literie bouleversée, éventrée, les meubles déplacés, les tiroirs vidés, leur contenu éparpillé sur le plancher. Evidemment, l'assassin était venu chercher quelque chose dans cette pièce, quelque chose qu'il s'imaginait devoir être caché là, et qu'il n'y a pas trouvé, mais que, nous, nous avons trouvé ailleurs, et qui nous a donné le mot de l'énigme.

—Ah! bah?

—Oui. Voici ce qu'en perquisitionnant dans la chambre que le domestique occupait à l'hôtel, nous venons de découvrir enfoui au fond d'une malle.

Sur son invitation, le greffier m'exhiba de sa serviette:

1° Le portefeuille du marquis avec son compte de billets au complet;

2° Les linges encore souillés de terre dont l'homme s'était enveloppé les pieds pour dénaturer ses empreintes;

3° Enfin, un long et robuste couteau satalan, à pointe acérée, que je pris en main pour l'examiner de près. C'était une arme terrible, telle que l'on pouvait imaginer celle qui avait pratiqué l'affreuse blessure, et sur la lame de laquelle se distinguaient les traînées de rouille caractéristiques.

—Eh bien! gouailla-t-il, que dites-vous de celle-là, Monsieur le romancier?

Comme je me taisais, il continua, abusant de ses avantages:

—Vous voyez qu'il n'était pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures?

—Vous tenez votre "rat"...

—Ou quelque chose d'approchant.

—Mais vous ne tenez pas son assassin?

—Peuh! gibier de même potence! un de ces louches individus qui fré-

quentait le Piémontais, et qui, le soupçonnant d'avoir fait le coup et d'en avoir caché le produit dans son domicile secret, l'a tué pour s'approprier un magot qui avait pris un autre chemin. En résumé, banale histoire d'un voleur volé. En dehors de cela, fantasmagorie, rocambolade, littérature de feuilleton...

J'étais battu.

D'autre part, le soir même, la Vigie publiait l'entrefilet suivant:

"M. le comte du Trébourg, s'étant ému de notre information d'hier le concernant, a prié deux de ses amis de venir s'en expliquer avec nous. MM. le baron Sospel et le marquis de la Madeleine, nous ont déclaré qu'après avoir passé la soirée de mardi, à Monaco, avec M. le comte du Trébourg, ils étaient rentrés avec lui, à Nice, par le train de minuit 44.

"Il n'était pas dans notre intention de mettre en cause ce galant homme. Si donc notre information a pu prêter matière à une interprétation désobligeante, nous n'hésitons pas à lui en exprimer tous nos regrets."

L'on ne peut être à la fois ici et là, et l'alibi était,—ou paraissait indiscutable...

Je dis "paraissait", car, à serrer de près la concordance des temps, il existait entre la rentrée du comte à Nice et celle du crime de l'hôtel Scott un écart de cinquante minutes, laissant une marge suffisante pour autoriser l'hypothèse d'une randonnée en automobile.

"Rocambolade"! eût ricané monsieur le juge. Il est de fait que les objections ne manquaient pas, mais comment s'expliquer le meurtre du Piémontais?...

Pourtant!...

De toute évidence, ce meurtre n'a-

vait eu d'autre but que de détourner la justice de la vraie piste. Et, maintenant, qui était intéressé à créer une piste fausse? Un seul nom avait été mis en avant, quoique très discrètement, par la Vigie,—le nom de M. du Trébourg. Or, l'insinuation paraissait hier soir,—Domenico était étranglé cette nuit, et le comte se présentait à sa cousine, ce matin, dès la première heure, ayant donc passé la nuit à Cannes. Tout cela ne laissait pas d'être troublant.

Peu après, ayant su que les scellés allaient être levés, j'obtins du gérant l'autorisation de visiter avant le nettoyage l'appartement du marquis.

Je n'insisterai pas sur le détail de la perquisition méthodique, minutieuse, à laquelle je me livrai, une heure durant.

Mes recherches étaient demeurées vaines,—quel espoir de glaner quelque chose d'intéressant après le passage des policiers!—découragé, pour un peu j'abandonnais la partie, quand je m'avisai de soulever le tapis.

Le sang, filtrant à travers l'étoffe, avait, dans un large rayon, laissé sur le parquet une sorte d'empatement, plus épais à une place qu'il me fut aisé de déterminer comme étant le point précis où l'arme avait rencontré le bois après son terrible trajet. Il y avait là un petit monticule de matière desséchée amassée autour d'un corps dur formant noyau, que j'isolai avec un canif. C'était solidement coincé dans une rainure d'où il émergeait à peine, un fragment de métal dont la cassure offrant une section quadrangulaire, caractéristique, me renseigna d'emblée sans hésitation possible sur la provenance de l'objet. J'avais devant moi la pointe d'un poignard,—du poignard qui, tant le coup avait porté avec violence, s'était bri-

sé dans le plancher en y "clouant" la victime!... Il me fallut recourir à une tenaille pour en arracher ces quinze ou seize millimètres d'acier, non sans effort.

Or, si l'on veut bien s'en souvenir, le couteau catalan, prétendue arme du crime, que j'avais tenu dans mes mains, examiné de près, à loisir, était muni de sa pointe, et celle-ci fort acérée. La substitution était donc flagrante, comme la sinistre comédie destinée à abuser la justice, en la détournant de la vraie piste pour l'égarer sur une fausse.

La vraie, c'était, à n'en pas douter, et j'en gardais la conviction inébranlable, celle qui eût mené à mon fantôme du rapide. Mais, celui-là, qui était-ce? Quelle personnalité s'abritait sous son masque de vampire? — le comte du Trébourg—ou un autre? Saurait-on jamais le mot de l'énigme?

Ma perquisition n'ayant pas eu de témoins, et nul ne soupçonnant mon étrange découverte, me blâme qui voudra, je décidai de garder pour moi le secret de ma trouvaille. Outre que j'avais sur le coeur les sarcasmes du juge, je me défiais trop de sa présumptueuse incapacité pour ne pas reculer devant la responsabilité que je m'exposais à encourir en me faisant son bienveillant indicateur.

Et je laissai le hasard se charger de dissiper le mystère de l'hôtel Scott...

II.—La chambre rouge

Plus d'un an avait passé. Repris par mes travaux, je ne me préoccupais plus guère de cette affaire déjà lointaine. Je savais seulement qu'elle était "classée", l'assassin du Piémontais n'ayant pas été retrouvé — pour cause. Je savais aussi, par un ami ha-

bitant les environs de Rennes, que Mlle de Landéan se cantonnait dans un deuil farouche, que le comte vivait de son côté à l'écart, que la malignité publique ne trouvait aucune prise sur eux, et je soupçonnais l'existence entre ces deux êtres d'un drame intime poignant, la jeune fille, qui estimait sans doute la lumière insuffisamment faite sur la mort de son père, se refusant, fidèle à sa promesse, à écouter les inclinations de son cœur.

Les choses en étaient là, lorsque des recherches se rattachant à mes travaux en cours me firent tomber sur une brochure intitulée "Les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie dans le pays Fougérais 1793-1800."

C'était un vieux "tirage" d'une de ces revues de province où, de tout temps, d'obscurs termites d'archives locales enfouirent de patientes compilations, souvent indigestes, ingrates, ennuyeuses, mais dans ledéblai desquelles parfois aussi l'historien rencontre de précieux matériaux.

Consciencieusement, avec le luxe habituel de citations, l'auteur avait accumulé rapports, procès-verbaux, communications officielles, extraits de registres de délibérations, le tout sans autre cadre que de timides essais d'exposition.

Voici le document que mon crochet piqua dans le tas.

Je cite mon auteur.

"La situation dans le district était assez précaire, lorsque François Loisel fut nommé commissaire du directoire exécutif à Fougères. Des bandes armées sillonnaient les campagnes, se livraient contre les biens et les personnes des patriotes aux pires violences, pillant, incendiant, assassinant, ne reculant devant aucune audace, abattant les arbres de la Liberté, interceptant les dépêches de l'adminis-

tration, molestant caisses publiques, empêchant par l'intimidation dans certaines communes les municipalités de se constituer, bloquant, voire mettant à sac des bourgs populeux.

"Pour imposer une fin à ses désordres, des mesures énergiques avaient été décrétées. Mais, Loisel, les jugeant encore insuffisantes, écrivait au commissaire-général Beauregard que le seul moyen, selon lui, de parvenir à exterminer le noyau de brigands qui terrorisaient les campagnes, c'était "la ruse et l'argent", et il proposait de créer ce qu'il appelait des "contre-chouans".

"En ayant obtenu l'autorisation avec les subsides nécessaires, il recrutâ un certain nombre d'individus qui, munis de passeports et d'un mot d'ordre de ralliement leur permettant de circuler librement dans le pays et de joindre sans éveiller leurs soupçons des malfaiteurs jusqu'alors introuvables et insaisissables, se chargeaient, moyennant une prime variable selon qualité, — par exemple cent livres pour la prise d'un émigré, — de les dénoncer et de les livrer à l'autorité pour en être faite bonne et prompt justice.

"Cette institution ne manqua pas son but, car non seulement elle permit d'atteindre et de punir nombre de ces scélérats, mais encore elle les amena parfois à s'entre-détruire, en semant parmi eux la défiance et le soupçon.

"L'on cite à cet égard un fait horrible.

"Entre un gentilhomme, Robert de L., dit Tête-de-Fer, et un membre de sa bande, Pierre L., dit Joli-Blond, — qu'on nous excuse de ne donner que les initiales, ces familles comptant des représentants encore vivants, — existait une rivalité d'influence qui, se

greffait sur une ancienne rivalité d'amour.

“Jadis, les deux hommes avaient courtisé une superbe créature, enragée brigande, dite la Louve, étrangère au pays, mais que l'on assurait fille de noblesse, et celle-ci avait marqué sa préférence en épousant Pierre L. . .

“Doit-on croire à une vengeance d'amoureux éconduit? — ou Joli-Blond avait-il réellement trahi? Le doute subsiste. — Toujours est-il qu'au cours d'une de leurs réunions nocturnes dans la forêt, Tête-de-Fer ayant au moyen de preuves vraies ou fausses convaincu son rival d'appartenir au corps des contre-chouans de Loisel, le fit condamner à mort par sa banda fanatisée.

“L'on frémira en apprenant que le malheureux fut, d'un coup de poignard dans la gorge, cloué à un tronc d'arbre où on le laissa angoisser sans l'achever.

“Cela se passa dans la nuit du 4 au 5 ventôse, an VIII — 22 à 23 février 1799.

“Peu après, sa retraite ayant été dénoncée par la veuve, Tête-de-Fer était fusillé à Louvigné.”

Nuit du 22 au 23 février! . . .

J'eus comme un éblouissement.

L'exécution du chouan avait eu lieu à la même date que le crime de l'hôtel Scott!

Or, il n'y avait pas que ce rapprochement chronologique, — pourtant déjà passablement suggestif.

La mise en scène du drame de Cannes rappelait terriblement celle de la forêt! . . .

De même façon, ici et là, un coup de poignard dans la gorge avait cloué au bois la victime.

L'initiale patronymique, — de L. . . — du meurtrier Fougérais était celle du marquis de Landéan! . . .

De cette triple coïncidence, qui ne pouvait être purement fortuite, pour moi une conclusion découlait:

Cette conclusion?

Tête-de-Fer était un marquis de Landéan. Joli-Blond un ancêtre de mon “Homme aux yeux brillants”. Il fallait donc voir dans ce dernier quelque illuminé se considérant comme l'héritier d'une haine aux racines lointaines, — dans le crime de l'hôtel Scott, l'épilogue d'une vendetta plus que séculaire.

Epilogue final, c'était à souhaiter.

Du moins, puisque la victime de Cannes laissait une fille, m'appartenait-il, à moi, seul initié à ce sombre drame, de m'employer de mon mieux à ne pas permettre au fanatisme de ce dangereux maniaque d'allonger la sanglante série.

Pour cela, il me fallait commencer par le démasquer.

Le moyen?

Le moyen, c'était de redescendre, par la voie généalogique, de l'ancêtre à son représentant dans l'actuelle génération.

Or, de même que pour Tête-de-Fer, mon document me fournissait l'initiale patronymique de Joli-Blond et, comme l'auteur indiquait, dans un renvoi de bas de page, la source locale où il avait puisé les éléments de cet épisode, — savoir les archives municipales de Louvigné-du-Désert, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Fougères, — il ne me restait plus qu'à me référer aux dites archives pour compléter ce nom, une fois en possession duquel, j'en avais la certitude, une courte enquête sur place me menait droit à l'assassin.

La brochure datait de trente ans à peine, — à cette époque, il existait encore des descendants du chouan, — donc . . .

Donc, puisque le mot de l'énigme est là-bas, finissons-en, — bouclons notre valise pour Fougères!

Dans la matinée du lendemain, je débarquais dans cette jolie cité ouvrière, où, à l'issue du déjeuner, mon hôtelier me procura pour me conduire à Louvigné, distant de quatre petites lieues, une victoria attelée d'un robuste trotteur.

"Hum!" me dit-il, en me mettant en voiture, je crains fort que vous n'ayez de l'orage.

Le temps, en effet, était lourd, gros de menaces. Mais il n'y avait pas là de quoi m'arrêter. Nous partons.

La route, pénétrant presque de la sortie de la ville dans une magnifique forêt de haute futaie qu'elle traverse en plein cœur, circule entre deux murailles de verdure sur une moitié du parcours.

C'eût été charmant, sans le soleil de plomb qui embrassait l'atmosphère au point de la rendre insupportable. On suffoquait littéralement.

Insensible aux attraits du paysage, je somnolais, congestionné par la chaleur, quand un brusque arrêt de la voiture dissipa mon engourdissement.

Le cheval s'était abattu, et le conducteur sautait de son siège, non sans défilé tout un chapelet de jurons.

Un examen sommaire suffit pour le renseigner sur la nature de l'accident, — la bête avait été frappée d'un coup de sang.

Me voilà bien!

— A quelle distance sommes-nous de Fougères?

— A deux bonnes lieues.

— Qu'est-ce que ce village que j'aperçois là-bas?

— Landéan.

Landéan! — Je bondis.

— La famille de ce nom aurait-elle sa résidence dans les environs?

— Le château est à deux kilomètres d'ici.

Une idée subite me vint. Dans l'impossibilité de gagner Louvigné, mon après-midi perdue, — et l'orage menaçant, — pourquoi ne pas profiter du contre-temps pour, sous prétexte de demander une hospitalité momentanée qui ne se refuse pas à un voyageur dans l'embarras, tenter d'approcher la belle Diane, et de sonder discrètement le terrain? Au surplus, cette visite rentrait dans le programme de mon enquête ultérieure. Je changeais l'ordre du programme, voilà tout.

— M'indiqueriez-vous le chemin?

— Oui donc! Suivez la route. Une demi-lieue passé le bourg, l'avenue s'ouvre sur votre gauche. Pas moyen de vous tromper.

Je donnai une pièce à mon cocher, et le laissant se lamenter près de sa bête, je partis de mon pied léger.

Qui m'eût dit ce que j'allais trouver au château de Landéan?

Très intéressant, ce château, reconstruit dans la première moitié du XVIIe siècle sur des ruines du XIIIe, dont une tour machicoulée a été conservée, restaurée avec goût, et ingénieusement raccordée au corps principal.

La vieille tour baigne ses assises chaussées de lierres dans les anciennes douves également respectées de ce côté et dans la partie arrière; une terrasse monumentale développe ses lignes de balustres sur la façade avant. L'ensemble, dégagé et mis en valeur par une large ceinture de pelouses semées de bouquets d'arbres et de massifs de fleurs, me produisit grande impression, lorsque je rébouchai de l'avenue bordée d'ormes centenaires qui y donne accès.

Le ciel se couvrait, une nuée énor-

me, recéleuse de foudre, rampait lourdement vers la forêt, précédée de sourds grondements; des gouttes de pluie, encore rares, commençaient de s'écraser sur le sol, larges comme des pièces de dix sous. Il n'était que temps de chercher un refuge. Je hâtai le pas vers la terrasse, où un domestique s'activait à déménager des meubles de jardin.

Je reconnus Yvon, l'ex-valet de chambre du marquis.

En fut-il de même de son côté? — le regard qu'il arrêta sur moi tandis que je cherchais une carte dans mon portefeuille me le donna à penser.

Après une courte absence, il revint pour m'inviter brièvement à le suivre dans un somptueux salon Louis XIII où, à peine introduit, je vis paraître Mlle de Landean, imposante dans le deuil sévère qui encadrait merveilleusement sa noble et classique beauté.

Il y avait de l'empressement dans sa démarche, et une pointe de curiosité avivait la mélancolie dont son pâle visage était comme imprégné.

A mes excuses elle répondit par les plus aimables mot d'accueil, puis, tout à trac:

— Mais, pardon, monsieur, sauf erreur causée par une similitude de nom, n'est-ce pas vous qui témoignâtes, à Cannes, il y a de cela dix-huit mois, au début de l'enquête relative à... à...

La gorge serrée, elle ne put achever.

— Relative à l'affaire de l'hôtel Scott? Oui, mademoiselle! Je suis effectivement le témoin qui assista à la fuite de l'assassin, — et, puisque vous m'ouvrez les voies, pourquoi dissimulerais-je plus longtemps que ce n'est point le seul hasard qui aujourd'hui m'amène auprès de la fille de sa victime?

Ses yeux jetèrent une flamme.

— Quel sens dois-je prêter à vos paroles?... Sauriez-vous quelque chose concernant ce misérable?... De grâce, monsieur, expliquez-vous?

— Je suis sur sa piste...

— Sur sa piste!... répéta-t-elle d'un accent indéfinissable, — mais, il est mort?...

— C'est la version officielle, — bien différente de la réalité.

— Mon Dieu!... murmura-t-elle douloureusement.

Je compris tout de suite sa secrète angoisse, et combien il eût été cruel d'en prolonger la torture.

— Le coupable, articulai-je, n'est point ce triste sujet de Domenico, au compte de qui il eut l'habileté de passer son crime — pas davantage, ajouterai-je, le galant homme dont le nom fut mis en avant avec une si coupable légèreté par un journal niçois.

Oh! ce soupir d'alègement! et le regard d'ardente gratitude dont la belle Diane, les traits soudain détendus, littéralement transfigurée, me récompensa de l'affirmation qui libérait son esprit d'un doute affreux!

"Je suis en mesure de prouver, si vous le désirez.

— Oui! oh! oui, parlez!

— Je vous demanderai le plus absolu secret, — vous êtes assurée que personne ne peut m'entendre?

— Personne, s'étonna-t-elle, non sans une nuance d'inquiétude. Mes domestiques sont partis à la noce du fils d'un de mes fermiers, je n'ai ici que mon vieil Yvon. Auriez-vous donc lieu d'appréhender la présence ici de quelque espion?

— Vous comprendrez d'un mot la raison de mes défiances, mademoiselle, — l'assassin de votre père est dans le pays.

— Vous me faites peur...

— Ecoutez.

Je lui dépeignis ma vision du rapide, qui, traitée d'hallucination et négligée comme telle par le juge, mais confirmée par sa répétition au moment du crime et par la trop éloquente attestation du crime même, me fit croire, dès le début à une vengeance, et persister dans cette croyance, nonobstant l'habile substitution par quoi le criminel sut donner le change à la justice, — substitution matériellement certifiée par ma trouvaille de la pointe du poignard.

Puis ce fut la découverte du document historique qui, par un rapprochement saisissant de date, de mise en scène et — tout au moins pour un des acteurs, — de nom, démontrant l'existence d'une vendetta, plus que séculaire, dirigée contre la descendance du Landéan "Tête-de-Fer".

Elle m'avait écouté avec stupeur, sans m'interrompre. Un moment elle demeura pensive. Enfin, hochant la tête.

— Cela peut paraître incroyable, et pourtant non, il n'y a pas à douter de l'existence de cette vendetta... Ecoutez à votre tour ceci: mon grand-père et mon arrière-grand-père, à trente ans de distance, sont morts d'un accident de chasse, tués eux-mêmes l'un et l'autre d'une balle soi-disant "perdue"... Je tiens le détail de mon pauvre père qui, ainsi, serait tombé comme eux sous les coups de l'ennemi héréditaire.

— L'on peut aller encore plus loin, mademoiselle.

— Que voulez-vous dire?

— Supposez l'instruction de Cannes conduite par un magistrat moins superficiel, ne s'arrêtant pas à l'hypothèse grossière du rat d'hôtel et voulant aller au fond des choses. L'accusation s'orientait fatalement vers votre cousin. Des charges, troublan-

tes, en raison de circonstances certainement connu de l'assassin, qui, certainement aussi chercha à les exploiter, pesaient sur M. du Trébourg, charges telles que moi qui dans la coulisse en savais plus long que quiconque, je pus croire à sa culpabilité — telles, enfin, que vous-même...

— Oh! se révolta-t-elle, pas un seul instant, je n'ai douté de l'innocence de Jacques!

— Innocent à vos yeux, affirmeriez-vous, mademoiselle, que vous ne l'avez pas tenu pour compromis devant l'opinion?

Elle baissa la tête sans répondre. Je poursuivis.

"Voilà donc M. du Trébourg engagé dans ces formidables engrenages de la machine judiciaire d'où l'on ne sort — quand on en sort — jamais complètement indemne. Or, quel est entre vous dans votre arbre généalogique votre filiation commune?"

— Robert "Tête-de-Fer" réunissait les deux titres de marquis de Landéan et de comte du Trébourg, lesquels, à sa mort, devenus distincts, allèrent, le premier à son fils aîné, le second à son cadet.

— De telle sorte qu'en assassinant le marquis de Landéan, et en poussant à l'échafaud le comte de Trébourg, le descendant de "Joli-Blond" tranchait d'un seul coup les deux rejetons d'une souche à ses yeux maudite!... Et qui oserait affirmer que son fanatisme dément se repose satisfait de la tâche sanglante accomplie?...

Diane frémit à la pensée de cette haine lointaine, qui poursuivait implacablement sa famille, — qui la côtoyait elle-même de son mystère menaçant.

— Mais qui est-il, enfin, ce fantôme? s'écria-t-elle exaspérée, qui est-

il? sous quel masque connu ou inconnu se cache-t-il?

— Ce masque, Mademoiselle, tombera, demain, puisque, je vous l'ai dit, demain les archives municipales de Louvigné me livreront le nom de "l'Homme aux yeux brillants". Le soir même, la justice sera saisie de l'affaire, et le misérable mis hors d'état de nuire désormais.

— Ah! Monsieur, Monsieur, que de grâce je vous aurai!... Mon père vengé! — puis, aussi, la sécurité reconquise pour notre maison!... Savez-vous que ce doute serait intolérable, qui empoisonnerait de défiance l'air que je respire, peuplerait mon esprit de soupçons!... Car, oui, qui est-il donc, cet espion si bien instruit de ce qui nous concerne les miens et moi?... Ah! je ne comprends que trop, maintenant, vos précautions oratoires du début!... Qui sait si ce monstre ne vit pas dans mon entourage? si je ne le compte pas au nombre de mes familiers? si, dans cet instant même, il n'est pas là, dans l'ombre, aux écoutes, ne perdant pas un mot de notre conversation.

Dans un accès d'énervement provoqué par mes confidences et qui surexcitait au paroxysme la tension électrique de l'atmosphère, elle se dressa brusquement, repoussant sa chaise, sur le parquet.

À ce moment, distinctement, elle comme moi, nous perçûmes un craquement...

Nous nous regardâmes, très pâles...

Le doigt pointé dans la direction de la porte, Mlle de Landéan souffla.

— Ici!... Il est ici!...

Déjà, je sautais sur la porte, violemment je l'ouvrais...

Rien!... je ne vis rien!...

Je courus au bout du couloir, — j'explorai le vestibule...

Le vestibule était désert comme le couloir!...

Pourtant! — il ne se pouvait pas que nous eussions été dupes deux à la fois d'une même illusion?

L'aventure se corsait.

Je rentrai au salon, je communiquai à la jeune fille le résultat négatif de ma reconnaissance. De plus en plus impressionnée, elle pesa sur le bouton d'appel.

Une sonnerie grelotta, — Yvon parut.

— Tu n'as vu personne?

Le visage placide du vieux domestique exprima de l'étonnement.

— Vous savez bien, mademoiselle, qu'il n'y a que nous dans la maison!

— Tu étais sur la terrasse?

— Oui, je rentre les chaises, — c'est en train de se gâter.

— Bien! Retourne à ta besogne.

La tranquille indifférence de son fidèle serviteur l'avait un peu rassurée.

Elle eut un éclat de rire nerveux.

"Je suis folle!... Ne vais-je pas m'imaginer voir partout votre "Homme aux yeux brillants"?"

— Folie contagieuse, — puisque je n'ai partagée avec vous. Mais je crois que le plus sage est d'écarter la han-tise de ce fantôme, qui, demain, ne sera plus à craindre, découronné de son prestige fantastique, et encadré de deux gendarmes. Pardonnez-moi de vous avoir troublée avec mon histoire de brigand, et permettez-moi de me retirer, emportant le souvenir de votre aimable accueil.

— Vous retirer? — par un temps pareil? — Vous n'y songez pas? — Ecoutez?

L'orage, en effet, arrivait, grondait et chassant devant lui, dans un galop de rafale un escadron de grêle qui mitraillait les vitres de ses crépitements.

— Si je vous laissais partir pendant cette averse, quel souvenir emporteriez-vous de mon accueil? Rien ne vous presse?

— Ma foi! non.

— Alors, attendez du moins le retour de mon chauffeur, qui vous reconduira à votre hôtel?

— Hum! mademoiselle, votre chauffeur est de nôce, et je risque fort...

— Vous risquez tout au plus de dîner ici.

— Je craindrais d'être indiscret.

— Imputez à mon compte l'indiscrétion. Pour être franche, vous m'obligerez de ne pas m'abandonner seule à ce que vous appelez la hantise de votre fantôme. J'ai peur de lui, — très peur!...

— Dans ce cas...

— Au dîner, — excellent, — la cuisinière, cordon-bleu à cheval sur la consigne, étant rentrée, — mais non le chauffeur, — la conversation se traîna languissante en dépit de nos efforts pour l'animer. Sur elle pesait la présence invisible d'un convive qui n'était point invité...

Cependant, l'orage, loin d'avoir épuisé ses fureurs, atteignait, au dessert, son maximum d'intensité. Avec cela, un déluge!... Et le chauffeur ne se décidait toujours pas à rentrer...

Devant mon inquiétude, Mlle de Landéan feignit une contrariété que démentait son sourire.

— Mon Dieu! monsieur, vous allez très certainement me maudire. Mais il y a cas de force majeure. Il faut vous résigner à subir mon hospitalité pour la nuit.

Sans attendre ma réponse, elle dit au serviteur qui revenait de l'office.

— Yvon, tu prépareras pour monsieur la chambre rouge...

Je me trouvais tourné du côté de la porte. Le vieux leva la tête vers moi.

Nos regards se croisèrent. Un choc d'une seconde. Ce fut tout. Et c'en fut assez pour m'imprimer au coeur, pour m'y laisser un malaise indéfinissable, qu'il ne me fut possible d'analyser que plus tard! Car jamais je n'oublierai, à cet ordre si simple donné par la maîtresse de maison, l'intensité et la complexité d'expression de ce regard dirigé vers moi, — flambée subite qui ne s'alluma que pour s'éteindre dans les prunelles mornes de ce bonhomme par moi jusqu'alors jugé insignifiant.

J'étudiai de plus près cette physionomie, — et je fus frappé de son caractère, — frappé? que dis-je — effrayé!

Sur un corps sec comme une trique de fagot, une de ces têtes ascétiques, patinées de vieil ivoire au masque rigide dépouillé d'humanité et comme pétrifié qu'un Jean-Paul Laurens se plaît à enfouir sous le capuce de ses sombres moines inquisiteurs.

Il était bien de cette race sans souplesse, aux rudes ascendances, aux souvenirs d'épopée, qui, jadis, en sabots et en peaux de bique, au poing la faux, la fourche ou le fusil, du sein de ses haies impénétrables guettait, patiente, les détachements des Bleus, prête à semer la mort dans leurs rangs, comme à s'égailler devant leurs baïonnettes, volée de moineaux insaisissable dans ses maquis d'ajoncs et de genêts.

Et maintenant ai-je besoin de formuler tout haut le soupçon, l'effroyable soupçon que je n'osais encore me chuchoter à moi-même tout bas?

Yvon, le bon vieux serviteur fidèle, ne serait-il donc, par hasard, qu'un loup domestiqué — loup fils de "La Louve"?...

J'eus garde, on pense bien, de communiquer à ma toute charmante hôtesse mon inquiétante supposition, qui

aussi bien exigeait un contrôle sérieux.

Mais conduit par elle dans un petit salon à usage de fumoir où elle se refusa à me laisser seul, affirmant que le tabac ne l'incommodait nullement, avisant à une panoplie une paire de superbes pistolets de tir, j'en décrochai un, que j'examinai et dont je fis jouer la batterie.

— Oh! oh? plaisantai-je, je ne conseillerais pas au fantôme de Landéan de se présenter à portée de ce fin canon d'acier, qui, entre des mains expertes, ne doit pas manquer son but!

— Vous êtes bon tireur, monsieur?

— Assez!

— Eh! bien, dit-elle, moitié riant, moitié sérieuse, emportez ce pistolet dans votre chambre, et placez-le pour cette nuit, à votre chevet?

— Précaution illusoire, mademoiselle, car il n'est pas chargé.

— Qu'à cela ne tienne.

Elle ouvrit un tiroir garni de munitions appropriées.

— Vous vous moquez?

— Non point! Songez que je vous loge dans le donjon, cadre propice à de telles apparitions, et qu'en l'absence de mes gens, vous constituez la garnison de la place à vous seul ou autant dire, car je ne crois guère mon pauvre vieux Yvon de taille à se mesurer avec un ennemi si redoutable, qui, ce tantôt du reste, mit sa vigilance en défaut.

— Allons, mademoiselle, je me rends à de si excellentes raisons. Je chargeai l'arme avec le plus grand soin, et je la serrai dans ma poche.

Tandis que le bonhomme me précédait, un candélabre à la main, dans l'enfilade des couloirs conduisant à ma chambre, qu'après m'avoir intro-

duit il me demandait, du ton le plus naturel, bourgeoisement, mes ordres pour le petit déjeuner du matin, je n'étais pas éloigné de tourner en ridicule mon soupçon et de me traiter d'halluciné et de couard.

Pourtant, quand je me retrouvai seul dans la "chambre rouge". — O! le pouvoir des mots sur l'imagination! — ce soupçon ridicule revint m'assaillir. Il s'était enfoncé comme un coin dans mon esprit, et, tenace, obsédante, sa hantise n'en voulait plus sortir.

Je possédais mon crime de Cannes par le menu, et tels détails, infimes ou jugés tels auxquels mon attention sur le moment ne s'était pas arrêtée, que cependant elle avait enregistrés à mon insu, se levaient l'un après l'autre, surgissait des limbes de ma mémoire, rapprochés de mes observations et de mes impressions de la journée et de la soirée, prenaient corps, ainsi qu'au fond de la cuvette du photographe les images, invisibles sur l'uniforme laiteuse de la plaque sensible, naissent, — du néant semble-t-il, pour rapidement s'affirmer et se préciser au contact du bain révélateur.

Or, toutes les pièces du dossier, toutes sans exception, concordait étonnamment à l'appui de ma nouvelle thèse, lui apportaient des arguments, sans laisser prise à l'objection.

Yvon Labrice, — dont, par parenthèse l'initiale du patronyme était celle fournie par la brochure, — répondait parfaitement par ses caractéristiques physiques de taille et d'embon point, au signalement de mon acrobate du jardin de l'Hôtel Scott. Que, sous ses allures engourdies, probablement affectées, il fût robuste et agile, je n'en doutais nullement. Cet homme, tout en peau et en os, aux muscles tendineux durs comme des

cordes d'acier, devait être un vrai ressort vivant.

Il accompagnait son maître à Cannes. Il avait fait le trajet dans le même rapide, — puisqu'il vint lui prendre ses bagages de main, à l'arrivée en gare, devant moi, — et si ce fut dans une autre voiture, on sait que les voitures des trains de grand parcours communiquent entre elles par des soufflets.

Il logeait dans une partie écartée de l'hôtel où, libre du soir au matin, son service cessant avant le dîner, ses allées et venues échappaient à tout contrôle, — où, après le crime, il avait eu le temps de se composer une attitude, en attendant qu'on vint le... réveiller...

Au courant des habitudes de son maître, il savait que le marquis dormait, sa fenêtre ouverte, d'un lourd sommeil, — toutes circonstances propices à l'attentat qu'il préméditait, — peut-être de longue date à l'affût d'une occasion favorable pour assouvir sa haine sans risque pour lui. S'il avait choisi ce chemin périlleux qui l'obligeait à franchir des grilles et à escalader des étages, alors qu'à lui, valet de chambre du marquis, il était si aisé de s'introduire simplement par la porte et, jusqu'au moment d'agir, de se cacher sous le lit, c'avait été évidemment et surtout pour échapper au soupçon, — mais aussi sans nul doute pour compromettre le comte du Trébourg qu'il n'ignorait pas villégiaturer à la Côte d'Azur. Avec quelle habileté hypocrite, par ses feints scrupules, par ses réticences calculées, il avait perfidement tenté d'engager ce dernier dans une voie mortelle, où, par bonheur, le juge ne l'avait point suivi!

Pour ce qui était du meurtre du Piémontais Domenico, tendait tortueuse-

ment au même but, — là encore, à le lui imputer. Quelle objection?

Prenant ses repas avec la valetaille de l'hôtel, au courant des potins de l'office, la légende formée autour de cet aventurier, ses multiples avatars, ses mystérieuses allures, le désignaient à son choix comme cadrant parfaitement à ses desseins.

Il l'avait suivi, observé, guetté, avec sa patience de félin, et, le moment venu, avait frappé ici, — voisin de chambre, opéré là son tour l'escamotage, libre dans ses entournures, puisque le pavillon isolé où il avait, — seul, — passé la nuit, ou soi-disant, à veiller le mort, s'ouvrait sur une rue de derrière, proche du domicile secret du Piémontais.

Ah! le vieux brigand! le vieux tarteufe! quel abîme, de scélératesse et de dissimulation! Comme il m'avait trompé! — et les autres avec moi! roulé! mis dedans! avec son attitude si sobrement émouvante devant le cadavre de son maître immédiatement après le crime, — et le lendemain encore, où je le revoyais, par l'entrebaillement de l'huis, agenouillé devant le cercueil. Très certainement il se savait observé, ayant entendu mon approche, et il continuait son ignoble comédie.

Est-ce qu'il ne voyait pas tout? est-ce qu'il n'était pas au courant de tout ce qu'il lui importait de voir et de connaître pour le succès de ses plans?

Et qui donc autre que lui, depuis un quart de siècle dans la famille des Landéan, vivant de leur vie, investi de leur confiance, pouvait être cet espion invisible et toujours et partout présent, à qui nul de leurs gestes n'échappait, au courant des moindres particularités de leur existence?

Qui, encore ce tantôt, sinon lui, seul d'ela maisonnée resté au logis, avait

pu se tenir aux écoutes de ce qui se disait entre sa maîtresse et moi, et trahir sa présence clandestine par ce craquement suspect?

N'avais-je pas eu, à mon arrivée, le sentiment d'être reconnu par lui? Or, me tournant le dos lors de notre unique rencontre pendant sa déposition à l'hôtel Scott, où donc eût-il eu l'occasion de graver mes traits dans son souvenir, si ce n'est tandis qu'il épiait, du couloir du rapide, ce qui se passait dans notre compartiment, — ou qu'arrêté dans sa fuite par le cri parti de ma fenêtre, il me devisageait, une seconde de ses prunelles de reptile?

Et ce regard, enfin, ce soir! ce regard d'une éloquence effrayante, qui, une seconde, m'avait ouvert des profondeurs d'abîme! ce regard où, maintenant, seul avec moi-même, par une sorte d'analyse rétrospective, je dé mêlais de la crainte et de la haine, et une menace et un défi! Pourquoi, de sa part, de tels sentiments à mon encontre, si je n'étais pour lui qu'un simple voyageur hospitalisé par hasard, un étranger indifférent?

De quel jour inattendu s'éclairait cette figure sinistre, cette âme de sphinx aux replis inaccessibles, insondable comme les gouffres sans fond de la mer!

Non, je n'avais plus à douter, — Janus double face, c'était bien, oui, le bénin Yvon, ce formidable coquin, "l'Homme aux yeux brillants"!

Cette constatation entraînait, par une pente logique, des réflexions pour l'instant assez inquiétantes.

La situation en effet était telle:

Le dément sanguinaire qui, déjà, froidement, avait accompli deux meurtres d'où il n'espérait aucun profit, savait, ayant entendu mes confidences, que Mlle de Landéan et moi étions actuellement les deux seuls

êtres au monde à suivre la piste qui demain me conduirait sûrement à lui. Que d'ici à demain ces deux voix, seules capables de s'élever pour l'accuser, fussent réduites au silence, et lui, le bon vieux Yvon, couvert au moyen de quelque comédie dans le genre de celle qu'il avait jouée sur le dos du Piémontais, après comme devant, le mystère qui l'abritait demeurerait impénétrable.

Or, la domesticité absente pour la nuit, — Mlle de Landéan livrée sans défiance à ses entreprises, — moi relégué à un autre bout de cette maison dont j'ignorais les aîtres, dans un donjon dont les dégagements les plus secrets lui étaient familiers. De telles prémisses la conclusion découlait d'elle-même, — inutile, n'est-ce pas, d'insister?

La conclusion fut que je me livrais à une exploration en règle de la "chambre rouge".

Cette chambre justifiait son nom par le ton dominant de ses tentures. Par ailleurs, c'était une pièce circulaire occupant tout un étage de la tour, vaste par conséquent, haute à proportion, et lambrissée, du parquet au plafond, en boiserie de chêne ciré patiné par le temps, comme le meuble, datant de l'époque de la restauration générale, massif, fort beau.

L'ensemble était riche, mais sombre, et d'un caractère, dans ma disposition d'esprit, peu réjouissant.

Une attaque était-elle possible? — et par où?

Le donjon plongeait, ai-je dit, ses assises dans la douve, des barreaux en dents de scie et des volets intérieurs défendaient l'accès des fenêtres, aux embrasures profondes de cinq pieds. Donc, même en cas d'escalade, pas de crainte de ce côté.

Pas davantage du côté de la porte,

munie, outre sa serrure, de deux robustes verrous que j'eus soin de pousser.

Enfin, la boiserie rendait un son plein sur tout son pourtour, preuve qu'elle épousait étroitement la maçonnerie, et par ainsi ne pouvait masquer derrière un de ses panneaux quelque issue clandestine évidée dans l'épaisseur du mur.

Seule, la cheminée m'inspirait de la méfiance.

Toute en granit, — ce beau granit bleu à grain fin qu'on extrait des carrières voisines de Louvigné, — de dimensions monumentales, elle évoquait son auvent à tympan sobrement sculpté au-dessus d'unâtre où nos architectes parisiens eussent logé une cuisine entière.

Or, on sait que dans nombre de ces anciennes cheminées existe une cachette analogue à celle où se fit prendre, à Nantes, la duchesse de Berry, et parfois communiquant avec l'extérieur par les combles ou autrement. De plus, le fond de l'âtre était occupé par une énorme plaque de fer, forgée en relief aux armes de Landéan.

Et, à l'encontre de la boiserie, cette plaque connaît le creux...

Ce pouvait donc être une porte susceptible de donner passage à l'ennemi...

Pour ces raisons, la cheminée constituait le point faible de la place.

Mais, comme elle se dressait à l'opposé de la pièce, en face du lit, je me promis de la surveiller, — dans la mesure du possible, — de mon chevet.

Il va de soi que je ne m'insinuai dans mes draps qu'après avoir glissé sous mon oreiller mon pistolet tout armé.

Longtemps, l'énervement où me plongeait l'influence électrique, ma découverte de la soirée, l'attente d'un

événement que je souhaitais plus peut-être que je ne l'appréhendais, me tint en l'état de veille, agité, fiévreux, mon attention avidement orientée vers le mystère béant de ce chemin de suite où s'engouffraient les grondements assourdis du tonnerre maintenant lointain — par où m'arrivait à intervalles de plus en plus espacés le froid et livide cillement d'un éclair.

Enfin l'orage cessa complètement, et je m'endormis, — mais "en gendarme", — de ce demi-sommeil où, par un curieux dédoublement de l'être, l'âme continue d'exercer sa vigilance sur le corps assoupi.

Quelle heure pouvait-il être lorsque, averti par cette moitié de moi-même qui protégeait mon repos, je m'éveillai, ayant cru entendre un craquement...

La nuit était absolue; autour de moi régnait un silence profond...

Un moment, — un long moment! — immobile, la respiration suspendue, étayé sur mes coudes, la nuque rigide, les yeux éperdument ouverts, sur le noir insondable, l'oreille tendue au moindre bruit, je regardai, j'écoutai...

Est-ce que le monstre, vraiment, allait venir... — Pourquoi non?... Tant de raisons pour lui de se défaire de moi!... Et, qui sait?... déjà ne rampait-il pas vers mon lit, invisible pour moi, tandis que lui, de ses yeux de félin, dont il éteignait la flamme, ne perdait pas un seul de mes mouvements?... Ce frôlement, là, n'était-ce pas sa glissée prudente sur le tapis?... Et, pris à l'improviste, n'allais-je pas sentir tout à coup, dans l'ombre, s'écraser brutalement sur mes lèvres le tampon d'ouate chloroformée, qui me réduirait à l'impuissance, — comme "l'autre"?

O cette incertitude, pire que les pires réalités!... A ce moment, je l'a-

voue, la durée de quelques minutes, je connus la peur, la peur ignominieuse des lâches, la peur abjecte qui hérissé la chair, mouille les lombes d'une sueur glacée. J'aurais pu compter les battements d'horloge de mon coeur détraqué...

Et voici que le craquement se reproduit, — cette fois perceptible, — partait de la cheminée!...

Je n'avais point été l'objet d'une illusion. La menace se précisait. L'ennemi annonçait son approche...

L'imminence du péril suffit pour rompre le charme qui paralysait mon courage, pour me réintégrer instantanément dans la pleine possession de mes moyens de défense, de toute ma lucidité d'esprit, de tout mon sang-froid.

Doucement, insensiblement, glissant ma main sous l'oreiller, je saisis mon pistolet, je me dressai sur mon séant, et, braquant le canon de mon arme dans la direction présumée de l'attaque, les nerfs rassis, le poignet ferme, j'attendis...

Alors, sans qu'une répétition du bruit avertisseur m'eût préparé à la terrifiante apparition, ce fut, soudain, à quelques mètres devant moi, dans les ténèbres, une double truelle de feu!

Ah! sans erreur possible, c'était bien lui, mon fantôme du rapide et du jardin de l'hôtel Scott! — mon "homme aux yeux brillants!..."

Une fraction de seconde d'hésitation et j'étais perdu!... Visant entre les deux points étincelants, je pressai la gâchette... Une détonation, — le bruit mat de la chute d'un corps, — j'avais fait mouche...

La bougie rallumée, je n'eus pas besoin, pour reconnaître le vieux gredin, de soulever le masque de drap

noir dont il s'était couvert le visage, — comme là-bas...

Ma balle l'avait tué raide, foudroyé.

Cependant, une fois rhabillé en hâte, je me trouvai dans la plus vive inquiétude, compliquée du plus cruel embarras.

Avant de s'attaquer à moi, le misérable ne s'était-il point chargé d'un premier crime?... Or, comment m'en assurer, et, supposé que je m'alarmasse à tort, comment informer ma charmante hôtesse du drame dont sa maison venait d'être le théâtre, et que je ne pouvais plus lui laisser jusqu'au jour?

Heureusement, sur ces entrefaites, retentirent au dehors des cris, des rires... C'était la bande joyeuse des domestiques rentrant de la noce.

A travers couloirs et escaliers je me précipitai dans le vestibule à leur rencontre, non sans provoquer chez ces braves gens un ahurissement bien compréhensible mêlé de terreur. Outre que j'avais, paraît-il, une mine peu rassurante, ils ignoraient totalement ma présence au château, et ce ne fut qu'après explication sur ce point, qu'une femme consentit à monter de ma part réveiller sa demoiselle.

La belle Diane accourut, vêtue à la hâte d'un peignoir, affolée, soupçonnant en partie, — non dans sa partie essentielle, — la vérité. Je ne me décidai à la lui révéler tout entière qu'après l'avoir préparée à l'entendre avec d'infinis ménagements.

Elle se refusait à y croire, tant l'horreur en était pour elle inattendue!

Pour la convaincre de l'identité de l'assassin de son père, je dus l'inviter à me suivre dans la "chambre rouge".

Alors, il lui fallut bien se rendre à l'évidence!

Ce fut une scène poignante que je renonce à décrire.

Avisée dès la première heure, la justice se transporta, le lendemain, au château.

Le corps avait été laissé "en l'état". A côté, gisait un poignard, — le poignard de Cannes, dont la pointe fraîchement refaite à la meule dénonçait la destination, — double, très probablement, — que l'on devine.

Au cou était pendu un sachet renfermant un parchemin portant écrites en breton quelques lignes dont voici la traduction :

"Je lègue à mes enfants, et aux enfants de mes enfants, et à ceux qui naîtront d'eux, la mission sacrée de venger leur père et aïeul, Pierre Labrice, mon mari, que le marquis Robert de Landéan a lâchement égorgé après avoir essayé de le déshonorer en l'accusant faussement d'avoir trahi la cause, — ce, pour se venger de ce que je lui avais préféré. Landéan! Landéan! Au seuil de la mort pe te

"maudis, et te voue, toi et les tiens, jusqu'à extinction totale de ta race, à l'exécration des miens! Maudit sois-tu, et avec toi ta descendance, pour l'éternité!

Anne-Marie Labrice."

C'était le testament de "la Louve", fidèlement souscrit par sa ligne de louveteaux, puisque trois générations de Landéan avaient payé de leur sang le crime de l'ancêtre, et qu'il n'avait tenu qu'à bien peu que ne se réalisât intégralement le programme d'extermination tracé aux héritiers de sa haine par la vindicative veuve du chouan.

Quant à l'épilogue de cette tragique histoire, on le devine.

Trébourg et Landéan, les deux branches longtemps séparées, se sont resoudées au tronc commun. Puisant dans cette fusion féconde une nouvelle sève, le vieux tronc reverdira, s'entourant de pousses vigoureuses, à l'abri des atteintes de son mauvais génie, pour jamais disparu avec le dernier des fils de "la Louve", "l'Homme aux yeux brillants."



GRANDS VOLS D'OISEAUX

La faveur toujours croissante de l'aviation a fait tourner l'attention des savants vers l'étude du vol des oiseaux. Certains d'entre eux accomplissent à cet égard des exploits extraordinaires de vitesse et d'endurance.

L'exemple du pigeon voyageur est bien connu. Dans un concours organisé il y a quelques années, un des animaux lâchés a été de Bayonne à Anvers en 10 h. 40, ce qui fait plus de 62 milles à l'heure, puisqu'il parcourut une distance de 642 milles.

Mais, n'en déplaise aux colombo-philés, les courses des pigeons voyageurs ne sont que des jeux d'enfants auprès des vols extraordinaires que fournissent certains oiseaux migrants.

Le récent rapport d'un naturaliste américain est puissamment intéressant à cet égard.

Chaque année, on observe aux Etats-Unis des vols considérables d'oiseaux qui quittent l'Amérique du Nord pour aller passer la saison d'hiver dans le continent sud-américain. La plupart d'entre eux partent des côtes de la Floride et, volant au-dessus de la mer, traversent le Golfe du Mexique.

Plus remarquable, encore, est le vol du pivier doré. Cet oiseau, qui se dirige vers le haut vers le pôle, quitte l'Amérique du Nord à l'approche des grands lacs et gagne le Labrador où il se repose quelques jours. De là, il gagne les rivages de la Nouvelle-Ecosse et, piquant sur la mer, descend vers le sud pour atteindre l'Amérique du Sud, après un vol merveilleux de 2,500 milles.

Mais l'oiseau le plus extraordinaire

est, sans contredit, le sterne, qui accomplit ce tour de force d'avoir deux domiciles, l'un dans le voisinage du pôle nord, l'autre dans le voisinage du pôle sud. Il faut, pour embrasser d'un seul regard le périple parcouru par cet incorrigible voyageur, avoir sous les yeux une face entière du globe terrestre.

—o—

LES DENICHEURS DE LIONS

Le métier de dénicher de lions est difficile, dit un journal algérien, et voici comment s'y prennent ceux qui le font. Quand un berger a remarqué la retraite où une lionne a mis bas, il observe pendant quelques jours les allées et les venues de cette mère de famille. Pendant les premiers jours, il n'y a rien à faire, la lionne étant dans l'enthousiasme de la maternité, elle ne quitte pas d'un pouce sa progéniture. Mais bientôt l'appétit la force à des absences de plus en plus longues. Le moment est venu d'opérer.

Le berger, après avoir vérifié de son mieux l'absence de la lionne, s'approche du repaire en rampant, saisit les petits lionceaux, les enveloppe dans son burnous et détail sans perdre de temps. Le côté dangereux de cette opération est que les lionceaux crient d'une voix aigue, et que leur mère perçoit leurs cris à un kilomètre de distance.

Le berger tâche de gagner le douar ou la tente la plus rapprochée. S'il y parvient, c'en est fait des lionceaux, leur mère ne les reverra plus. Si, au contraire, la lionne a entendu les cris de ses petits, c'est le berger qui est perdu; la lionne ne les manque jamais.

Notre roman

JACQUELINE

Par ANNE MOUANS

CHAPITRE I

— Quel temps, quel déluge! Brigitte, tu aurais pu t'égoutter dans l'antichambre.

— J'y ai laissé mon manteau ruisselant; mes bottines se sont un peu séchées sur le tapis de l'escalier pendant que je montais les trois étages.

— Ajoutons l'entresol, rectifia Jacqueline, avec un petit rire sec; j'ai toujours trouvé odieux de demeurer au quatrième, même quand j'étais petite fille; c'est pour m'illusionner que je dis: "les trois étages". Crois-tu que j'aie oublié notre bel hôtel? Plus je vais, plus je déteste ce qui me rappelle la déchéance!

Brigitte Chamoret qui s'était débarrassée de son chapeau, arrêta un regard interrogateur sur sa soeur. Celle-ci, accoudée à un grand métier de broderie, tournait vers elle son front orgueilleux, couronné d'une masse de cheveux clairs. Elle avait le teint laiteux, la douce carnation de certaines blondes aux yeux gris, et avec son port de tête altier, faisait penser à une rose superbe, consciencieuse et glorieuse de sa beauté. Sous le regard persistant de sa soeur elle se leva et fit quelques pas en avant. Sa robe de drap, très étroite, révélait les formes irréprochables et la grâce sou-

ple d'un jeune corps de vingt ans.

Comme Brigitte choquée répétait lentement "déchéance?"

— Et après? s'écria-t-elle, prenant la mine d'une enfant gâtée, as-tu fini de me faire les gros yeux, comme une maman à son marmot? Pourquoi? parce que je ne trouve pas divinement agréable de jucher dans une sorte de perchoir, d'y broder sans relâche, pour un gain dérisoire, de faire mes robes, d'orner mes chapeaux, sous peine d'être fagottée comme une femme de chambre! Ah! je ne pense pas qu'à moi, va; cela me fait bondir la pensée que maman, trop fatiguée maintenant pour donner des leçons, accepte des heures de lecture près de vieilles gens maussades, et que toi, tu cours le cachet du matin au soir! Nous étions nées pour autre chose!... Tu secoues la tête! Avoue, au moins, que tu n'as pas la tournure d'un pauvre petit professeur.

D'une main nerveuse, la jeune fille entraîna Brigitte jusque devant le miroir. D'instinct celle-ci leva les yeux sur son image. Elle n'était pas aussi belle que sa soeur, mais son visage délicat, sa taille, et jusqu'à ses moindres mouvements avaient un cachet de distinction simple et gracieuse.

—Tu te tais, reprit la voix mordante de Jacqueline; tu sens que j'ai raison.

—Quand cela serait! Je n'en suis pas moins heureuse que mon petit talent m'aide à gagner ma vie. Fais-moi le plaisir de réfléchir, ma pauvre mignonne; tu verras que nous ne sommes pas si fort à plaindre. Nous n'avons pas de dettes et nous vivons tranquillement, toutes les trois.

—Oui! à force de travail!

—Eh! bien; c'est le sort de presque tout le monde.

—Sans jouir de notre jeunesse, sans goûter à aucun des plaisirs de notre âge!

—Là encore tu es injuste. Nous avons mille occasions de sortir; on nous procure constamment des billets de concert et de théâtre. Avant-hier, nous occupions des places excellentes...

—Il y en avait de meilleures, où trônaient des femmes si délicieusement habillées! Nous serions comme elles, si notre père ne s'était pas ruiné avant de mourir! Brigitte assise, un ouvrage de filet à la main, tressaillit et s'écria:

—Jacqueline! tu me fais peur! Je t'ai quelquefois vue mécontente, mais pas comme aujourd'hui. Qu'est-ce qui te prend? Quelles prétentions as-tu donc?

—Aucune; je n'en pense pas avoir: je suis rivée à mon métier, comme toi à ta musique. Ne fais pas attention; l'ouvrage que je fais m'a énermée.

Brigitte devina-t-elle que ces vagues excuses cachaient le désir de ne pas se livrer davantage? Entre elle et sa soeur, la différence d'âge était faible, et ne l'autorisait pas à insister.

—Vois-tu, dit-elle simplement, le

temps de notre richesse est très loin, enseveli dans le passé. Au lieu d'en caresser le souvenir avec des airs de reine tombée tu ferais mieux de le laisser tranquille. Tu parles de "notre hôtel" comme du palais des merveilles; moi, je me rappelle surtout la grande nursery, avec notre bonne et la gouvernante anglaise, si raide! Quand nous sortions, gênées dans nos robes de dentelle et de soie, elles nous promenaient comme de précieuses petites poupées... et c'est à peine si nous apercevions maman que bals et diners, nous enlevaient. Après la catastrophe, elle nous a soignées elle-même. Ah! si tendrement!... Je la vois encore pâle et gentille dans ses vêtements noirs! C'est vraiment alors que commença notre vie, la vie à laquelle nous étions destinées!

—Ah! par exemple! protesta Jacqueline, révoltée.

Brigitte ne parut pas entendre, et reprit avec plus d'engouement

—Avec tes histoires tu m'as fais oublier que je meurs de faim! J'ai apporté de ces gâteaux que tu aimes tant, tu sais... et je t'invite à "mon thé". Nous aurons juste le temps avant ma leçon de cinq heures.

Sans lever les yeux, Jacqueline fit un signe d'assentiment et ne parut pas remarquer que sa soeur quittait le salon. Brigitte revint bientôt, portant sur un plateau à nappe brodée le thé élégamment servi.

—Conviens, chérie, que nos privations ne sont pas rigoureuses, dit-elle en faisant les honneurs de son petit goûter, Dieu merci, maman nous a conservé l'habitude de ces menus raffinements, qui sont comme l'atmosphère d'une femme bien élevée. Il ne m'en faut pas davantage pour aimer notre home; les soins d'une femme de

chambre ne me manquent pas... Mais t'ai-je dit qu'en passant j'ai revu la fourrure que tu as admirée? Je me suis informée du prix, il n'est pas inabordable: deux cents francs. Nous pourrons l'acheter demain, quand j'aurai touché mes cachets, chez Madame de Durieuse.

—Merci Gille; je n'en ai plus envie!

Le ton de Jacqueline trahissait de la lassitude, du dégoût. Sa soeur haussa les épaules.

—Allons donc! Tu ne vas pas me faire croire qu'après l'avoir convoitée depuis un mois tu es subitement guérie de ce grand désir. Nous irons l'acheter ensemble; tu pourras choisir, car j'en ai vu d'autres, aussi très jolies; avec les mouvements vifs des personnes toujours pressées, Brigitte avait remporté le plateau, fait bouffer gracieusement ses cheveux et remis son chapeau.

—A tantôt ma petite Jacqueline. Maman rentrera avant moi; tâche qu'elle te trouve plus gaie.

Quand Jacqueline se sentit seule, ses traits se détendirent. Au sourire menteur qu'elle avait exigé de ses lèvres, un pli de dédain, mais gracieuse quand même, succédait. Les sourcils rapprochés donnant à sa physionomie une certaine dureté, elle poursuivait la pensée qui, après avoir hanté son cerveau pendant des mois, tournait à l'idée fixe. C'était vrai pourtant, elle ne pouvait plus supporter son sort! Entre une mère et une soeur qu'elle aimait bien, et qui la chérissaient, dans ce logis mesquin, meublé des restes de leur luxe évanoui, et qui gardait un parfum de distinction, elle rêvait d'une autre existence, de l'imprévu du mouvement! d'une vie où son idéale beauté, dont elle avait pris

conscience, ne serait plus pour elle un joyau inutile!... Son esprit léger s'était montré rebelle aux études suivies qu'exigent l'obtention d'un brevet; mais elle avait accepté la supériorité de sa soeur sur ce point parce que son travail, quoique manuel faisait d'elle presque une artiste. Les somptueuses étoffes qu'on lui confiait (soie ou velours) sortaient de ses mains enrichies d'arabesques, jonchées de fleurs qui en décuplaient la valeur. Chez les tapissiers, les couturiers en vogue, ses travaux étaient appréciés sans réserve; aussi la laissait-on libre de composer les motifs suivant son inspiration.

Durant un certain temps, sa vanité s'en trouva exaltée; elle disait: "mes oeuvres" avec emphase; maintenant, blâmer sur ces petits succès, allait-elle vieillir devant son métier, soumise à l'éternel train-train de cette besogne, tourner dans le même cercle, avec quelques mesquines distractions, qui coupaient, de temps à autre, ses longs jours d'ennui et de labeur? C'était sa jeunesse, sa beauté sacrifiées, sa vie manquée, enfin, si elle se résignait...

... Mais elle ne se résignait pas! Les principes religieux, les idées de morale donnés par sa mère étaient trop solides pour avoir glissé sur son âme, sans y laisser leur empreinte; cependant ils ne la possédaient pas comme ils possédaient Brigitte. Leur influence se bornait à la défendre contre les tentations malsaines. Volontaire et révoltée devant son sort, Jacqueline Camoret entendait s'en libérer par un moyen qui était encore imprécis. Avec la foi un peu, folle des très jeunes, elle croyait que vraiment cela arriverait, qu'un événement imprévu viendrait briser ce qu'elle nommait "ses liens"!

Cet évènement qu'elle appelait de tous ses vœux tardait trop ! Alors, perdant patience, elle avait ce jour même, décidé qu'il fallait le provoquer, en déclarant à sa mère son dégoût pour leur existence actuelle.

—Maman ainsi prévenue, ne sera pas surprise de me voir, un jour ou l'autre, prendre un parti, murmura-t-elle passionnément. Lequel? Ah! peu m'importe! Elle comprendra ce que Brigitte ne voudra jamais admettre: qu'ici je suis à moitié enterrée... que je veux vivre... vivre!... vivre ! Il faut que maman le sache!

Sa résolution bien prise, Jacqueline sentit son cœur allégé; elle se remit à l'ouvrage. Ses mains fines dirigeaient l'aiguille, plaçaient les fils d'or et de soie avec une étonnante légèreté. Pour achever une longue guirlande de chrysanthèmes rose pâle et feu sur du satin gris-vert, elle avait depuis un instant tourné le bouton des ampoules lumineuses et piquait le dernier point quand Madame Chamoret entra.

Que l'on connût seulement l'une des deux sœurs, on lui trouvait avec la mère une ressemblance frappante: à Brigitte elle avait donné sa taille flexible et ses gestes harmonieux, à Jacqueline son visage arrondi, la pureté idéale de ses traits, ses yeux largement ouverts; mais les prunelles bleu-saphir noyées de douceur de la mère étaient encore le partage de Brigitte.

Un labeur opiniâtre, les soucis de son long veuvage avaient laissé leur empreinte sur les traits de Mme Chamoret, et blanchi prématurément ses cheveux. Sans lever les yeux, Jacqueline tendit son front aux lèvres maternelles.

—Tu arrives bien, mère; je termi-

ne à l'instant cette sempiternelle guirlande!... tu sais, c'est la quatrième pour les portières d'un boudoir. Ces fleurs réjouiront probablement les yeux de celle qui les a commandées, je lui souhaite de ne pas les prendre, comme moi, en horreur!

Madame Chamoret se pencha sur la broderie, puis s'éloigna un peu, pour mieux juger de l'effet.

—Quelle folie! ma Jacqueline. C'est tout simplement superbe!

—On voit que tu ne contemples pas ces affreuses fleurs japonaises depuis quinze jours!

—Oui... peut-être à la longue est-ce fatigant!...

...Hélas que veux-tu?

—Je veux reposer mes yeux en regardant ma petite maman, qui est toujours jolie, fit Jacqueline, assise près d'elle sur la causeuse, et la caressant avec des mines de grand bébé... Ce n'est pas une parole en l'air, va; on te donnerait à peine quarante ans, sans tes cheveux blancs.

—Et sans ceci, répliqua la veuve, désignant les rides précoces de son front, d'un air de parfait détachement. Jacqueline négligea l'interruption. Poursuivant sa pensée, elle changea soudain de ton.

—Maman, tu n'as donc jamais songé à te remarier?

—Jamais; répondit simplement Mme Chamoret.

—Pourquoi? d's-moi pourquoi?

—Apporter à un mari ma ruine et la charge de deux enfants! Ma fierté eût trouvé là un obstacle suffisant; mais la véritable raison fût dans mon amour pour ton père, que la mort n'a pas brisé...

—Eh bien, moi, je crois que les morts ne désirent pas être pleurés aux dépens de notre bonheur! riposta vi-

vement la jeune fille. Si tu avais pris un autre parti, nous serions peut-être aujourd'hui dans la situation que notre père désirait pour nous.

Loin de paraître offensée par cette inqualifiable critique, la mère conserva son sourire indulgent.

—Oui; c'est possible, dit-elle presque docilement; beaucoup de femmes dans les circonstances où je me suis trouvée pensent comme toi!... je ne les blâme pas... loin de là. Voistu, mon enfant, ce sont des questions délicates, où chacun peut avoir raison, en suivant des routes différentes. Enfin!... j'ai agi de mon mieux, j'ai travaillé pour vous sans relâche. Quant à vous refaire une brillante situation, la tâche était au-dessus de mes forces!

C'était la première fois que Jacqueline recueillait sur des lèvres de sa mère l'expression d'une souffrance cachée; sa légèreté ne l'avait jamais soupçonnée, aussi elle eut honte d'avoir provoqué cet aveu.

—Ah! petite maman, pardon! je t'ai affligée; c'est involontaire. Je ne suis pas une sainte, moi, pour comprendre les renoncements, et j'aimerais tant la vie!

—La vie? mais elle est à toi, ma chérie.

—Oui; devant mon métier à broder!

—Jacqueline! que veux-tu dire? exclama Madame Chamoret, alarmée, quoi! tu n'es pas heureuse près de nous?

—Chère maman, c'est d'être près de vous qui adoucit le reste.

Le cœur de la mère comprit ce que cachait cette réponse ambiguë; attendrie soudain, elle caressa la jeune tête qui s'abandonnait sur son épaule.

—Pauvre petite! tu as la nature ardente et mobile de ton père; tu ne peux te contenter de ce qui nous suffit, à Brigitte et à moi!

—Oh, je t'en supplie, ne dis rien à ma soeur; elle me blâmerait de t'avoir fait de la peine!

—C'est possible, comme les jeunes, elle mesure les autres à sa taille. Plus tard l'expérience lui apprendra qu'à certaines natures il faut le mouvement, le bruit, la joie, tandis que d'autres vivent facilement dans l'ombre, sans plus de mérite, sans grands efforts de vertu. Heureusement, ton sort n'est pas irrévocablement fixé; tu as vingt ans à peine!

Jacqueline ressentit une joie secrète. Dans la consolation banale des paroles de sa trop tendre mère, elle voyait l'assurance qu'elle ne rencontrerait pas d'obstacle le jour où des circonstances imprévues faciliteraient son désir de changement.

—Oui, poursuivit avec douceur Mme Chamoret, heureuse d'avoir ramené le sourire sur les lèvres de son enfant, un travail honorable ne condamne pas fatalement une jeune fille au célibat... tu trouveras...

—Un homme de notre monde? interrompit Jacqueline, maîtrisant à peine sa violence; ce serait trop beau! et je n'accepterai jamais un mari qui me serait inférieur! Mais, tu as raison, maman chérie, je n'ai que vingt ans, et je peux attendre les événements... Chut! voici Gitte; je reconnais son pas.

Brigitte rapportait une nouvelle qui la préoccupait si agréablement que l'air singulier de sa mère et de sa soeur lui échappa.

—Eh! bien, ma chérie, dit Mme Chamoret, tu viens donc de donner ta dernière leçon à Mlle de Durieux?

—Non; après demain, seulement, ce sera la dernière; c'est lundi qu'Éléonore commence à suivre les cours de M. Raoul Damirol.

—Un phénix celui-là! fit Jacqueline mordante.

—Non, ma chère; un artiste de talent. Lui et sa mère, tous deux premiers prix du Conservatoire, font des éducations musicales tout à fait remarquables.

—Alors tu admires ce monsieur qui te vole tes leçons?

—Je m'incline devant son mérite; les gens vraiment doués pour la musique, et capable de rendre brillants des élèves à dispositions médiocres sont rares; pense donc: faire passer ce que l'on sent dans une âme insensible, qui interprète à faux un chef-d'oeuvre!

—Oh! ce que j'en disais, c'était pour toi!

—Alors attends avant de me plaindre; monsieur Damirol a fait subir un petit examen à mon élève et a désiré ensuite me voir pour m'adresser des éloges. Il trouve que je donne d'excellents principes aux débutants (ce sont ses propres paroles), et comme les grands professeurs détestent réformer un enseignement défectueux, il parle de me confier de jeunes élèves qui suivront ses cours plus tard. Madame de Durieux était présente, elle a décidé tout de suite que je commencerai ses jumeaux le mois prochain, qu'en dis-tu?

—Tiens, tiens! pas si mal que je pensais, le phénix! riposta l'incorrigible railleuse, tandis que Mme Chamoret pressait sa fille aînée dans ses bras:

—Jeune ou vieux? dit encore Jacqueline... non: jeune puisqu'il a une mère encore d'âge à enseigner.

Voyons, tu dois savoir à peu près le nombre de ses printemps?

—Je n'en sais rien, avoua naïvement Brigitte; j'étais troublée par ses compliments. En y réfléchissant, je crois qu'il est jeune, avec un aspect assez froid qui le vieillit un peu; tu verras.

—Je verrai? Ce beau monsieur a-t-il, par hasard, propos de me donner des leçons? Comme il perdrait son temps!

—Il ignore jusqu'à ton existence. Je voulais dire que je trouverai sans doute l'occasion de te le faire voir.

Et Brigitte eut un mouvement d'épaules indulgent pour l'humeur folâtre de sa soeur: la Jacqueline qu'elle avait laissée deux heures auparavant déplorant son sort d'un air tragique semblait maintenant incarner la jeunesse heureuse et insouciante.

CHAPITRE II

En quittant la station du Métro, Raoul Damirol consulta son bloc-notes, pour s'assurer de l'adresse que Mme de Durieux lui avait donnée la semaine précédente. Trois maisons seulement le séparaient de celle habitée par les dames Chamoret. Après un bref colloque avec la concierge, il monta les quatre étages abhorrés de Jacqueline. A l'appel du timbre, la porte s'ouvrit, et dans la pénombre de l'antichambre le jeune homme distingua une gracieuse silhouette féminine, son oreille délicate d'artiste fût agréablement caressée par la voix d'or qui répondait à sa question.

—C'est ici, monsieur; veuillez entrer.

Jaqueline l'introduisit dans le salon éclairé par un soleil d'hiver un peu blafard. Là les deux interlocu-

teurs purent se voir, et rapidement la jeune fit ce qu'elle appelait "l'inventaire du personnage". Age: vingt-six à vingt-huit ans; tenue correcte; visage plutôt agréable; barbe en pointe; gravité de professeur... ce ne peut être que...

—Je désire m'entendre avec Mademoiselle Chamoret, au sujet des leçons dont nous avons parlé chez Mme de Durieux; voulez-vous, mademoiselle, avoir l'obligeance de lui remettre ma carte? Elle comprendra tout de suite.

—Ma soeur vient de rentrer, monsieur; je vais la prévenir.

Jacqueline poussa un siège vers lui et, à peine sortie, bondit jusqu'à la chambre qu'elle partageait avec sa soeur.

—Le Phénix est au salon, ma chère! Il t'attend... Tu sais, il est jeune, et il en a l'air! Pas mal, pour un professeur; voici sa carte.

Quand Brigitte parut Raoul Damirol avait encore les yeux fixés sur la porte qui lui avait dérobé l'éblouissante vision! Rappelé à lui-même, il salua mademoiselle Chamoret, et se mit à exposer très simplement le but de sa visite. Ne venait-il pas traiter une affaire?

—Votre mode d'enseignement pour les débutants me plaît infiniment, disait-il; Mlle de Durieux n'a pas le feu sacré, cela ne fait aucun doute pour moi, cependant vous avez développé chez elle le sens musical autant que cela est possible, et si je réussis à faire d'elle une bonne musicienne, c'est à vous, mademoiselle, autant qu'à moi, qu'elle le devra... Non, non; je n'exagère pas: un bon professeur pour commençants est très rare. Je viens donc vous prier d'accepter deux pe-

~~des élèves nous pourrez les garder~~

au moins trois ans avant qu'ils ne soient de force à suivre mes cours. Les soeurs aînées sont mes élèves, et les parents me laissent le choix de la personne qui donnera aux plus jeunes les premiers principes.

L'entretien se prolongea quelque temps sur le même sujet. Brigitte remerciait à la manière simple et joyeuse de ceux qui ont besoin de gagner leur vie, tout en prenant l'adresse de ses nouveaux élèves.

—C'est moi, au contraire, qui dois vous remercier, dit le jeune homme en riant; vous acceptez toute la partie fastidieuse de l'enseignement, et quand je vous prendrai ces élèves ce sera presque injuste, car vous pourriez les conduire beaucoup plus loin. Madame de Durieux m'a assuré que votre talent...

—Oh! un humble talent d'amateur, précieux pour moi parce qu'il me fait vivre.

—On n'est pas juge et partie dans sa propre cause, mademoiselle. Puis-je vous demander si enfin aurez-vous la gracieuseté de m'agréer comme auditeur?

—Dans les termes où nous voilà, vous y avez droit. Brigitte se dirigeait vers le piano, le jeune homme l'arrêta.

—Pas maintenant. J'aurais l'air de vous soumettre à un examen, ce qui est loin de ma pensée. Je vous renouvelerai ma demande une autre fois, car nous nous reverrons. Vous ne me refuserez pas l'honneur de continuer des relations si bien commencées; d'ailleurs j'aurai besoin de votre concours pour d'autres élèves.

Damirol se retira en jetant un dernier regard vers la porte que vainement il avait espéré voir se rouvrir devant Jacqueline. Dans le métro,

puis pendant ses cours qui, d'habitude, l'absorbaient tout entier, il évoqua plusieurs fois le souvenir de sa beauté blonde, toute rayonnante avec, pour cadre, l'ameublement d'une élégance un peu vieillotte du petit salon.

Pendant un mois la douce madame Chamoret vécut hantée par l'oppressante pensée que la plus gâtée, sinon la plus chérie, de ses filles souffrait secrètement, et qu'elle, la mère, toujours prête à se sacrifier, ne pouvait rien pour la rendre heureuse selon ses goûts. Jacqueline était-elle encore obsédée par ses diables bleus ? Elle n'en laissait rien deviner, montrant une humeur plus ou moins changeante. Morose un jour, le lendemain de gaité folâtre, elle travaillait de meilleure grâce, un nouvel élément apportant à sa vie une certaine somme de distractions. Orsana, un couturier dont la vogue allait croissant, avait décidé de lancer des toilettes du soir d'une originalité exotique, couvertes de broderies et de perles. Il avait précédemment confié de menus travaux à Jacqueline et ce fut à elle qu'il s'adressa pour l'exécution de ses projets, qu'il voulait garder secrets. Sa soeur et associée Mlle Wilhemine Orsana, une petite femme toute ronde, cachant sous un sourire naïf l'esprit subtil des affaires, voulut s'entendre avec la jeune brodeuse. En pénétrant chez Mme Chamoret, l'agencement du salon, ses raffinements de bon ton l'avertirent qu'il ne fallait pas traiter en ouvrière l'auxiliaire précieuse qu'elle venait chercher. Ce pressentiment devint certitude devant le premier salut et le premier sourire de Jacqueline. Quand elle prit congé, emportant une profonde impression de la beauté de la jeune fille, celle-ci,

conquise, était décidée à se surpasser pour créer les merveilles qu'on attendait de son aiguille. Les velours somptueux, les gazes brillants comme des ailes de papillon, les soies chatoyantes quittaient son métier chargés des riches ornements que M. Orsana et sa soeur combinaient avec le concours de leur brodeuse ! Les concilia-bules avaient lieu dans un salon particulier ; Jacqueline y rapportait les broderies terminées qui, aux yeux du grand faiseur, avaient la valeur d'un secret d'Etat. Madame Chamoret, quand sa fille lui racontait ces conseils pleins de solennité, l'écoutait, non sans une pointe de mélancolie.

—Voilà qui me reporte aux jours où, moi aussi, je passais des heures chez mon couturier, pensait-elle enfin, Jacqueline est plus contente... Ce mouvement, tout ce flot d'élégance, c'est son affaire!... Pour Brigitte aussi les choses vont à souhait!... Je suis bien heureuse ! Or, les choses qui marchaient bien pour Brigitte n'étaient autres que les rapports amicaux très vite établis entre elle et les Damirol. Depuis la première visite du jeune professeur, elle avait vu s'accroître rapidement le nombre de ses élèves. Raoul était venu lui proposer de nouvelles leçons, et avait saisi l'occasion pour se faire présenter à Mme Chamoret et à Jacqueline qui se trouvaient au salon.

—C'est moi qui suis votre obligé, mademoiselle, je vous l'ai déjà prouvé, dit-il en réponse aux nouveaux remerciements de la jeune fille, cependant j'accepterais volontiers une petite récompense !

Il désignait le piano, Brigitte se mit à rire, et se dirigea vers l'instrument.

—La récompense est très petite... peut-être même, tout à l'heure, trou-

verez-vous que c'est une punition.

Elle choisit du Chopin que son jeu fin, souple, correct, interprétait admirablement. Assis un peu en arrière, dans une attitude méditative, le jeune professeur écoutait, le regard posé sur la brodeuse qui, après un salut assez froid, avait repris son ouvrage, dans l'embrasement de la fenêtre.

Raoul avait vingt-sept ans; dans Paris, où les femmes séduisantes sont légion, aucune d'elles n'avait encore réussi à le distraire complètement de son art. et voilà que soudain, devant la beauté blonde de Jacqueline qui, en ce moment, semblait presque lumineuse, un trouble délicieux l'envahissait. La jeune fille ne se déroba pas, comme à leur première rencontre, il pouvait admirer son front uni, si délicieusement bombé, l'arc délié de ses sourcils, ses traits purs, encadrés de bandeaux clairs et mousseux!... et sous les doigts de Brigitte la musique palpitante pleine d'insaisissables mystères pour les oreilles profanes, semblent exprimer au jeune homme ses sentiments intimes!

Avec une curiosité passionnée, il se demandait si les mots que retenaient les lèvres fraîches, au pli orgueilleux, seraient doux ou cruels pour lui, si les longues paupières frangées de noir, voilaient des pensées qui attachaient Jacqueline là, dans ce petit salon, près du pauvre garçon que sa beauté royale fascinait, ou bien si elles s'envolaient au loin, vers un rêve de jeunesse, déjà formé et caressé? Cependant, malgré le trouble qui l'agitait, son sens subtil de musicien était charmé; aux derniers accords, il se leva et se rapprocha du piano.

— Je l'avais prévu, voilà une petite audition qui me laisse confus, mademoiselle. Comment vais-je encore

avoir l'audace de vous encombrer de mes jeunes ignorants.

— Osez, monsieur, ôsez, repartit Brigitte en riant; vous verrez que je ne boude pas devant la besogne.

— Alors j'y mets une condition qui me reconciliera un peu avec moi-même. Nous nous sommes réservés, ma mère et moi, la soirée du mercredi pour l'intimité absolue, et, naturellement, nous l'employons à déchiffrer les oeuvres nouvelles. Acceptez d'y venir faire votre partie, si Mme Chamoret y consent, comme je l'espère.

Un refus eût été difficile; d'ailleurs la veuve n'y songeait pas; elle accueillait sans arrière-pensée les avances de ce jeune homme, que sa gravité vieillissait malgré son physique agréable.

En passant près du métier de Jacqueline il s'arrêta et après une légère hésitation, la voix assourdie:

— Vous aussi, mademoiselle, vous avez du talent; ce que vous faites-là est incomparable, je le vois fort bien.

Cette fois elle leva vers lui ses yeux brillants, et avec un effroi comique, s'écria:

— Grand Dieu! seriez-vous un professionnel?

— Non, oh! non, dit-il enchanté d'entendre son joli rire; dans votre art, je reste un modeste amateur.

— Vous êtes bien heureux; je voudrais pouvoir en dire autant!

Le soir même Raoul instruisit sa mère de l'invitation faite à Brigitte, en colorant sa démarche du prétexte raisonnable qu'il s'était donné pour se l'expliquer.

— Une personne vraiment musicienne qui accepte les insipides leçons de débutants, c'est une trouvaille pour nous, voyez-vous, mère. Parmi mes répétitrices, les moins capables bougent devant cette tâche, et la remplis-

sent mal. Je désire donner une compensation à la bonne volonté de Mlle Chamoret, qui a réellement du talent.

Madame Damirol réfléchit un instant.

— Je comprends, mais ne pouvais-tu l'inviter le jour où nous réunissons d'autres musiciens? Voilà notre bonne intimité du mercredi compromise!

— Vous ne le regretterez pas; ces dames sont charmantes. Je dis "ces dames", car, bien entendu Mme Chamoret et sa seconde fille accompagneront Mlle Brigitte.

Ainsi graduellement Raoul menait ses plans suivant ses désirs. Chaque mercredi, partagé entre l'attrait irrésistible que son art exerçait sur lui, et la hâte d'arriver au soir, il donnait ses leçons avec une sorte de fièvre passionnée.

Jacqueline avait accepté du bout des lèvres l'invitation de Mme Damirol qui était venue elle-même renouveler à Mme Chamoret la demande de son fils.

— Tu m'excuseras, maman, dit-elle sous quelque bon prétexte.

Mais sa mère se récria:

— Tu n'y songes pas, mon enfant! Ce manque de procédé pourrait nuire à ta soeur. D'ailleurs, que ferais-tu seule ici toute la soirée?

— Je dormirais dans mon lit au lieu de sommeiller dans un fauteuil... c'est ce qui m'attend là-bas, répondit-elle lançant cette impertinence à l'adresse des Damirol, comme s'ils avaient pu l'entendre.

Cependant Raoul dont la pensée revenait sans cesse vers elle, avait su tout combiner pour lui éviter l'ennui qu'elle redoutait. Il était rentré apportant une collection de revues féminines les plus en vogue et les plus mondaines. Son marchand de journaux habituel n'avait pas été plus

étonné de les lui vendre que lui, au fond de les acheter. A la question de sa mère: "Que veux-tu faire de tout cela?" il avait répondu sur le ton le plus naturel:

— C'est pour la jeune soeur de Mlle Brigitte, que la musique n'intéresse pas du tout. Elle se vante presque de ne rien comprendre à Chopin! Je ne veux pas qu'elle baille, cette enfant, pendant que nous passerons une agréable soirée.

Madame Damirol parut une seconde peser les paroles de son fils, puis avec un geste de condescendance:

— Il me semble que, si la musique lui est antipathique, elle ferait mieux de ne pas venir ici!... Mais agis comme tu l'entends, mon ami.

Ce fut tout: sous l'influence de son fils elle favorisa inconsciemment ses vues, et témoigna une amabilité très marquée à Jacqueline. Les dispositions hostiles de celle-ci fléchirent devant ces flatteuses avances; elle montra sa grâce un peu hardie d'enfant gâtée qui la rendait particulièrement attirante.

Avant cette première soirée Raoul n'avait pas encore mesuré la violence et la douceur du sentiment qui l'envahissait. L'amour, si longtemps dédaigné par lui, prenait sa revanche. Il le cacha jalousement dans son âme, comme un trésor que l'on craint de profaner.

L'avouer à Jacqueline, apprendre à sa mère qu'il avait enfin trouvé le chemin du bonheur, et qu'il entendait le suivre jusqu'au bout, sans doute il savait qu'il faudrait en arriver là!... mais plus tard... quand il se serait assuré adroitement que cette enfant délicieuse était disposée à l'accueillir.

Vaguement il devinait la dissemblance de leurs natures, de leurs

idées, de leurs goûts! Il sentait que pour les rapprocher, lui, l'artiste vivant d'idéal, indifférent aux agitations et aux futilités du monde, mûr avant l'âge, et elle capricieuse, ardente; l'âme tendue vers les jouissances et les plaisirs de la jeunesse, il faudrait un miracle; mais pour l'accomplir, il avait foi dans la puissance de son amour.

Je la gagnerai peu à peu; en voulant brusquer le dénouement je compromettrais tout, pensait-il.

Et pour ne pas se trahir c'était de Brigitte qu'il parlait le plus souvent, de Brigitte qu'il s'occupait davantage quand ils étaient réunis... C'était elle qu'il demandait tout d'abord, quand il se présentait chez Mme Chamoret.

—Gitte, ce grave personnage te fait la cour, tu ne peux pas le nier! dit Jacqueline, dans un accès de gaieté.

—Tu es folle, ma pauvre soeur, protesta Brigitte, dont les joues devinrent plus roses.

—Certainement! Aussi je dis la vérité en riant, comme Triboulet. Pourvu que M. Raoul ne s'érige pas en Mentor, une fois devenu mon beau-frère! Bah!... d'ici là!

—D'ici là! que veux-tu dire?

—Rien, répondit la jolie brodeuse en piquant son aiguille dans le satin qu'elle couvrait de roses pourpres.

En effet, rien de précis ne motivait ses paroles... Seulement le souvenir très vif de ce qui s'était passé la veille... Mlle Orsana l'avait priée de venir dans l'un des salons d'essayage, celui réservé aux clientes que l'on soignait particulièrement. Une femme d'âge mûr, la Baronne de Trémont, désirait lui expliquer elle-même ses idées sur un devant de robe brodé. L'esprit fin de la jeune fille lui dicta ce qu'elle devait dire afin d'en-

trer dans les plans de Mlle Wilhemine; elle rectifia avec adresse et sans la froisser l'inexpérience de la grande dame. Celle-ci fut tellement charmée de ses manières gracieuses qu'en cinq quarts d'heure deux toilettes complètes avaient été combinées! Tout à coup, sur le ton de ceux auxquels le commandement est familier, elle désigna une pelisse de fourrure.

—Voulez-vous, mademoiselle, passer ceci, que je juge de l'effet.

Jacqueline avait à ces paroles relevé la tête et froncé les sourcils de telle façon que Mlle Orsana s'était écriée:

—Pardon, madame, Mlle Chamoret n'est pas une de nos employées, je vais appeler un mannequin.

Mais devant sa résistance la fantaisie de Mme de Crémont s'avisa et, très aimable, le plus flatteur des sourires éclairant son visage hautain:

—Mlle Chamoret me serait infiniment agréable si elle voulait bien essayer ce vêtement "elle-même", dit-elle.

Sans savoir comment cela s'était fait, Jacqueline avait vu aussitôt la grande psyché refléter son image, le souple velours de la pelisse l'enveloppant toute, son cou délicat entouré de la belle fourrure fauve qui contrastait avec la lumière blonde de ses bandeaux. Dans un mouvement de coquetterie enfantine, elle se souriait, quand l'étain du miroir lui renvoya une autre figure, un visage brun avec de fines moustaches et de grands yeux au regard brillant qui exprimaient sans contrainte la surprise et l'admiration.

—C'est vous, Hubert? Vous avez donc perdu patience en m'attendant? disait la voix calme de la Baronne; eh bien! donnez-moi votre goût.

Brusquement Jacqueline s'était tournée vers le jeune homme. Aucun

regard ne lui avait encore dit si éloquemment qu'elle était belle; ses joues s'étaient empourprées quand avec une élégante nonchalance Hubert de Crémont déclara, le sourire aux lèvres:

— Je n'ai jamais rien vu de si délicieux; mais je suis l'ennemi des décisions précipitées. Voyons d'autres modèles.

Alors Mlle Orsana, oublieuse de ses premiers scrupules, avait prestement dépouillé la jeune fille pour lui jeter sur les épaules ses plus riches créations. Au bout d'une demi-heure, la commande de la baronne s'était allongée; elle avait accordé à Jacqueline, pour prix de sa complaisance un "merci" souriant, et la jeune fille était rentrée chez elle toute frémissante. Était-ce de joie ou de colère? elle-même l'ignorait... joie d'avoir senti tout le prestige de sa beauté, colère de ne pouvoir crier à cette hautaine grande dame et à son fils, dont l'admiration avait une pointe d'impertinence, que ses parents étaient de leur monde, que quinze ans auparavant sa mère les eût éblouis de son luxe.

À vingt-quatre heures de distance Jacqueline revoyait cette scène avec le même frémissement étrange! elle entendait les derniers mots de Mlle Orsana la remerciant:

— Portés par vous nos modèles défient toute comparaison! Ah! si vous vouliez!!

C'était une offre à peine voilée qui avait d'abord irrité la fierté de Mlle Chamoret, puis graduellement lui paraissait moins choquante, presque acceptable! Puisqu'elle était condamnée à gagner sa vie, n'avait-elle pas le droit de choisir le moyen qui s'harmonisait le mieux avec ses goûts d'élégance et de coquetterie, qui la rapprochait de l'atmosphère mondain,

son véritable élément? A la question de Brigitte, elle avait répondu évasivement, certaine que sa soeur n'envisagerait pas les choses de la même manière. Le plus sûr était de préparer sa mère à ses projets, d'enlever son assentiment. Jacqueline savait gagner cette volonté, aussi faible que le coeur était tendre.

Mais de toute la semaine Mlle Wilhemine ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé. La jeune fille commençait à s'en inquiéter quand, un matin qu'elle rapportait des broderies, la grande faiseuse lui dit avec grâce:

— Pendant que nous sommes seules voulez-vous me rendre le service d'essayer deux toilettes ravissantes? Mlle Rosa, notre premier mannequin, est souffrante, Mlle Louise a perdu son père hier, les autres n'ont pas du tout la taille qu'il me faut. Il s'agit cette fois, de satisfaire une cliente richissime, nouvellement débarquée d'Amérique... toutes ces jeunes milliardaires recherchent des maris français... alors vous comprenez: l'affaire peut devenir très vite importante, dans le cas où celle-ci fixerait son choix sur l'un de nos compatriotes. Je compte sur votre complaisance que je saurai reconnaître de mon mieux.

— Soit; dit Jacqueline, cachant sa joie sous un peu de brusquerie; je perds évidemment mon temps pendant que je vous sers de poupée; or, en France comme de l'autre côté de l'Océan, "Time is money".

De l'air d'une reine qui laisse ses femmes la parer, elle se livra aux essayeuses. Orsana que sa soeur avait appelé pour juger leur oeuvre en dernier ressort, put lui dire sans un grain de flatterie.

— J'habille les élégantes les plus admirées, elles donneraient beaucoup pour porter la toilette comme vous,

mademoiselle. Vous êtes éblouissante !

Elle dédaigna de répondre. Se tournant lentement au gré de l'essayeuse, elle voyait fort bien, à l'aide des deux immenses miroirs, que cette gaine de satin vert pâle dessinait à ravir des lignes pures de sa taille, et que le voilage d'un rose éteint faisait rayonner sa beauté blonde.

Alors une idée folle traversa son esprit!... Un regret de ne pas rencontrer dans la glace les yeux ardents d'Hubert de Trémont! Il l'avait proclamée "délicieuse" quand elle était engoncée dans les fourrures des pelisses, que dirait-il maintenant?... Saisie d'une orgueilleuse griserie, Jacqueline ne résista pas aux désirs du célèbre couturier qui les exprimait en les accompagnant d'offres avantageuses! Elle promit de revenir le lendemain pour faire valoir les créations les plus idéales de la Maison devant la jeune américaine, et rentra portant au fond d'elle-même une surexcitation difficile à contenir.

Que tout lui parut terne dans le salon où son métier et le piano de Brigitte lui criaient la nécessité d'une vie laborieuse!! Sa soeur feuilletait paisiblement une nouvelle partition; dans la cuisine, Mme Chamoret hâtait les préparatifs du repas, car on était au mercredi, elles devaient passer la soirée chez les Damirol... Le même jour Raoul, après de longs raisonnements, avait pris une résolution énergique et pensait:

—Il faut que je trouve le courage d'une démarche, que je parle, non à Jacqueline, ni même à Mme Chamoret, dont je devrai, avant tout, obtenir l'approbation, mais à Mlle Brigitte. C'est une âme pénétrée de délicate bonté, nos goûts artistiques nous ont

beaucoup rapprochés. En somme, c'est avec elle que je suis lié davantage, et elle paraît adorer sa soeur. Aux premiers mots, je serai compris; elle me viendra en aide, car devant cette adorable Jacqueline je suis d'une poltronnerie qui frise la lâcheté!

Or pendant cette soirée Jacqueline se montra plus séduisante que jamais; ses boutades d'enfant gâtée, son rire musical étaient l'écho de son état d'esprit; elle vivait dans un rêve doré, imprécis et, se sentait heureuse de s'être figuré que, vêtue de robes luxueuses, elle avait frôlé la grande vie mondaine, celle qui, à ses yeux, renfermait tous les bonheurs. Alors devant la gaieté fébrile de son idole le courage et les résolutions du jeune professeur se glacèrent!

—Elle est trop brillante pour moi, et moi trop grave pour elle, se dit-il tristement. Ce soir le contraste devient encore plus frappant! Mes confidences feraient un effet déplorable, même sur Brigitte!

Et il s'occupa de la soeur aînée, avec une assiduité qui eût trompé les yeux les plus clairvoyants.

CHAPITRE III

Il était quatre heures de l'après-midi, Mme Chamoret rentrée plus tard que d'habitude, s'étonna de ne pas trouver Jacqueline devant son métier.

—Le beau soleil l'aura tentée! se dit-elle, indulgente, pauvre petite! elle a raison: sa vie ne convient guère à une nature comme la sienne! Ah! elle n'était pas loin; la voici.

C'était bien sa fille, vêtue de sa plus fraîche toilette, le teint animé, les yeux brillants. Devant cet épanouissement de jeunesse, dans un élan d'or-

gueil maternel, elle lui ouvrit les bras :

— D'où viens-tu, oiseau voyageur ?

— Tout bonnement de la Maison Orsana. Ah! maman chérie! aurais-tu reconnu ta fille, il y a seulement une demi-heure? je me le demande. Si tu savais comme j'étais belle dans la toilette mauve dont j'ai achevé les broderies l'autre jour, et dans celle en charmeuse citron, sur laquelle j'ai tracé ces délicates arabesques noires, et dans la robe de crêpe de Chine blanc, brodée de perles, tu te souviens? Un succès fou pour les Orsana et pour leur Mannequin.

Elle accablait de caresses sa mère qui, à ce dernier mot, l'écarta suffoquée :

— Tu ne veux pas dire que le mannequin c'était toi?...

Le moment était critique, car Jacqueline avait beaucoup escompté la douceur résignée de la veuve. Un beau rire cristallin, qui l'aida à retrouver de l'aplomb, fût sa première réponse.

— Le mot te choque? supprimons-le. Le premier mannequin en titre de chez Orsana, Mlle Rosa est malade en ce moment; les autres sont moins bien prises, moins élancées, plus petites aussi. Voilà pourquoi j'ai été priée et suppliée de remplacer Rosa devant une riche Américaine qui, naturellement, n'aurait pas attendu sa guérison. Cela m'a beaucoup amusé... je me sentais chez moi dans ces merveilles, et rassure-toi, je n'ai pas perdu mon temps: Mlle Orsana doit "reconnaître généreusement" ma complaisance; elle me l'a dit à plusieurs reprises.

— Soit, dit Mme Chamoret d'une voix un peu basse, par exception cela peut passer.

Sa fille s'était débarrassée de ses vêtements de sortie, elle effecta un insouciant mouvement de tête.

— Pour cela je ne répons de rien, j'ai plu extrêmement à Mlle Eliane Conway. Dans le cas où elle réclamerait avec instance sa grande poupée pour juger l'effet des innombrables toilettes qu'elle vient de commander, comment voudrais-tu que je refuse aux Orsana, qui me paieront largement?

Avec vivacité Mme Chamoret répliqua :

— Alors il ne faut rien accepter pour le service que tu leur as rendu; c'est le meilleur moyen de couper court à une chose qui me déplaît.

— Cela te déplaît! pourquoi? qu'y a-t-il de répréhensible.

— Rien en soi; je suis loin de blâmer les jeunes filles qui, n'ayant pas d'autre gagne-pain, acceptent ce genre d'emploi; mais toi, tu ne manques pas de travail! Consulte Brigitte, tu verras.

— Ah! je comprends! tu crains de blesser les susceptibilités exagérées de ma soeur; peut-être aussi de déplaire à ses chers amis Damirol! Je suis pourtant résolue à ne pas leur sacrifier l'amitié de Mlle Conway.

— Quelle folie as-tu en tête! l'amitié d'une étrangère qui n'a fait que t'apercevoir... et dans ce rôle de mannequin encore!

— L'a-mi-tié, scanda Jacqueline; petite maman, je t'assure que ta fille cadette voit très clair... J'ai plu prodigieusement à Miss Conway. Un instant, elle s'est entretenu en "a parte" avec Mlle Wilhemine, j'ai deviné qu'elles parlaient de moi, et, malgré mon rôle qui te choque, elle m'a traitée en égale.

— Je veux bien l'admettre, puisque tu l'affirmes; cela prouve en sa fa-

veur; mais enfin, tu ne la reverras probablement jamais!

— Je la reverrai, affirma la jeune révoltée sur un ton d'orgueilleux défi, je la reverrai! Personne ne m'en empêchera; pas même toi, petite maman. N'as-tu pas convenu dernièrement que mon genre de vie est mortel pour moi? Alors, pourquoi m'empêcher de l'adoucir quand l'occasion s'en présente?

Un silence suivit, Jacqueline voyait de la lassitude sur la physionomie de sa mère, la partie lui parut gagnée, et comme Mme Chamoret soupira.

— "Au moins, nous ferons bien de cacher tout ceci à Brigitte", elle eût un petit rire de triomphe.

— Comme il te plaira. Les mystères entre nous ne sauraient durer longtemps: Le plus simple serait que tu lui narres l'affaire; avec ta voix douce et ton air persuasif, tu racontes de façon délicieuse! Tout ira pour le mieux!

Jacqueline s'assit devant son métier, et reprit l'aiguille en fredonnant un air très gai; son visage tout éclairé, son attitude, ses moindres gestes chantaient les joies de la jeunesse et de la beauté. Sa mère la considérait; la pauvre femme sentit son cœur se gonfler de tristesse! Elle avait pu faire à ses filles une modeste situation dont l'aînée se contentait gaiement; pour Jacqueline, c'était un continuél sujet d'humiliations et de regrets. Comme l'oiseau captif attiré vers les grands espaces lumineux à travers les barreaux de sa cage, au premier contact avec le monde brillant d'où la ruine paternelle l'avait bannie, elle voulait y rentrer à toutes forces, et se meurtrirait fatalement à la barrière qui la séparait du fantôme séduisant... ou bien... elle s'échapperait!

A cette pensée, un grand frisson secoua la délicate et fière Mme Chamoret.

— Jacqueline! gémit-elle d'une voix angoissée.

La jeune fille releva la tête; ses yeux clairs rencontrèrent le regard qui l'implorait; d'un bond elle fut près de sa mère, sur la causeuse en velours fané, et l'acabla de ses irrésistibles câlineries.

— Ma petite mère!... Maman chériel te voilà bien fâchée parce que ta fille a été transformée un instant, comme Peau-d'Ane dans sa robe couleur du Soleil! Suis-je donc si coupable de savoir porter de jolies choses?... Même sans la psyché je l'aurais lu dans les yeux de Miss Conway. Quant à elle, tu peux être tranquille; elle n'a pas du tout le type de l'Américaine milliardaire et excentrique. C'est une douce petite fille, sans beauté, sans éclat, et qui semble plutôt supplier que commander. Je suis sûre que Gille la trouverait aussi raisonnable qu'elle-même. Va, ce n'est pas elle qui me soufflera des idées folles!

— Mais sur quoi donc t'appuies-tu pour assurer qu'elle désire te revoir? demanda Mme Chamoret un peu calmée.

— Comment t'expliquer? J'ai senti d'elle à moi un élan de sympathie spontanée; qui vivra verra. (Ici Jacqueline ordinairement franche jusqu'à la brusquerie, fit un effort pour achever.) Je me suis peut-être trompée, aussi ne faisons pas de cachotteries à Brigitte; tôt ou tard, je parlerais étourdiment devant elle. Sois plutôt mon avocate, petite Mère; fais-lui voir les choses d'une manière raisonnable.

Si Mme Chamoret avait conservé le moindre doute sur les dispositions de sa fille, ces derniers mots l'eussent détruit; elle, toujours ferme pour les sacrifices personnels, longtemps battue par la vie, ne savait opposer aucune résistance à la volonté de l'enfant gâtée. Un jour entier elle médita sur ce qu'elle dirait à Brigitte... Celle-ci l'écouta en silence, les paupières baissées. Quand elle les releva, le saphir de ses prunelles était plus sombre et plus profond.

— J'espère que tu n'approuves pas cette folie, commença-t-elle simplement; puis voyant sa mère esquiver un geste vague, elle reprit avec force: Une folie, le terme est exact. Reconnaissons-le, entre nous, Jacqueline est belle, et le sait trop! Ses regrets du passé, les illusions qu'elle nourrit pour l'avenir la dégoûtent de notre présent si doux auprès de toi. Il faut lui parler, lui démontrer que sa fierté aurait à souffrir dans un rôle subalterne qui la mettrait à la merci de tout ce monde.

— Essaye; dit tristement Mme Chamoret, elle t'écouterait mieux; vis-à-vis d'elle ma tendresse me désarme, Brigitte répondit par un signe de tête énergique; tant de fois elle avait triomphé des entêtements de Jacqueline!

Elle entrevoyait une scène violente, des pleurs mêlées de récriminations, de paroles aigres; mais n'était nullement préparée à la résistance passive qu'elle allait rencontrer.

Après un "Laisse-moi donc tranquille", et un mouvement d'épaules assez leste, les lèvres de Jacqueline semblèrent scellées. Elle continua de travailler avec une lenteur voulue, comme si elle eût craint qu'un geste trop vif ne lui fit perdre la maîtrise sur elle-même. Tout-à-coup, jetant

soies, dé, ciseaux, elle courut s'enfermer dans sa chambre.

— Ne la tourmente pas, dit avec douceur Mme Chamoret qui trouva Brigitte très montée, nous la gagnons peu à peu.

Ce soir là encore elles devaient se rendre à une invitation de Mme Damirol; grand fût l'émoi de Raoul quand il vit paraître Brigitte et sa mère sans Jacqueline.

— Rien de grave, une légère migraine, expliqua Mme Chamoret; demain il n'y paraîtra plus.

CHAPITRE IV

Eliane Conway était bien telle que Jacqueline l'avait décrite à sa mère: une aimable créature qui n'aurait attiré l'attention de personne, n'était l'aurole de ses millions. Ses cheveux très noirs, abondants, souples, faisaient ressortir la pâleur transparente quelque peu malade d'un visage aux traits fins, mais irréguliers. Aussi grande que Jacqueline elle paraissait plus petite à cause de sa taille très frêle et de ses épaules fuyantes qui lui donnaient l'apparence d'une très jeune fille poussée hâtivement. En fixant quelque temps ses yeux bruns, sans grand éclat, on leur découvrait un charme de mystérieuse suavité; c'était son unique beauté.

Assise sur un pouf bas, presque aux pieds de sa mère dans le confortable appartement qu'elles avaient loué à l'entresol d'un des meilleurs hôtels du centre, elle disait, avec la jolie sérénité qui la quittait rarement:

— Monsieur Hubert de Crémont, pourquoi pas? chère maman! Vous désirez que j'épouse un Français, mon père y consent. Alors... puisque vous connaissez la baronne depuis votre jeunesse...

— Ce sont des considérations secondaires, ma mignonne. Ici, comme en Amérique, nous ne serons pas embarrassés de trouver pour toi un parti... j'entends: un beau parti, mais j'entends aussi qu'il soit tout à fait de ton goût. Nous arrivons à peine, rien ne presse. De plus, ton père désire être présent lorsque tu prendras un engagement formel; c'est la seule condition qu'il ait posée.

— C'est vrai, mais, au fond, il se fie à vous si complètement.

— Oui, sans cela je ne t'eusse point parlé comme je viens de le faire. Dès la première visite qu'elle me fit, Mme de Crémont posa des jalons, lança quelques mots sur son désir de marier son second fils. J'avais feint de ne pas comprendre. Enfin, hier, elle m'a fait part ouvertement des projets qu'elle veut bien appeler "son plus beau rêve": t'avoir pour belle-fille! J'ai répondu de façon évasive, mais je prévois qu'elle ne s'en tiendra pas là, et me pressera de resserrer nos relations. Il faut donc que je sache si ce jeune homme ne te déplaît pas absolument.

— Rassurez-vous; il m'a paru... très bien; d'une distinction un peu froide; mais cela ne m'est pas désagréable... au contraire! S'il partage le désir de la baronne, j'accepterai sans peine l'idée de devenir sa femme.

— Alors, ma chérie... nous verrons! Nous laisserons aller les événements, dit Mme Conway, surprise de la joie qu'Eliane ne cachait pas. Tu sais, en France ces choses-là ne se passent pas comme là-bas; les préliminaires d'un mariage sont plus longs, et, dans un certain monde, rarement les jeunes gens s'accordent entre eux.

— Il y a pourtant des exceptions! Ne m'avez-vous pas raconté l'histoire de Mlle Elisabeth du Fortin, qui, engagée à un certain William Conway,

attendit sa majorité pour braver l'autorité de son tuteur, épouser son élu, et le suivre aussitôt jusque dans le Far-West, où ils ont embrassé la rude vie des colons. Mlle du Fortin était parisienne, et de bonne famille, maman, l'ignorez-vous?

—Enfant terrible! J'ai eu tort de te faire voir ta mère sous le jour d'une héroïne de roman! Toutes celles qui agissent ainsi n'ont pas la même chance. Moi, je dois reconnaître qu'au milieu des plus cruelles difficultés qu'il nous a fallu surmonter, avant d'arriver à la fortune, je n'ai jamais regretté mon coup-de-tête; j'avais si bien placé mon coeur! Mon brave tuteur, lui, ne songeait qu'à bien placer ma dot!... Mais revenons à toi; tu n'es pas romanesque, Eliane?

—Oh! pas de moins du monde; seulement je suis certaine que quand je m'attacherai, ce sera sérieux... pour toujours!... et... tenez, mère chérie, poursuit la jeune fille, tandis qu'un peu de rose lui montait aux joues, je ne me soucie plus guère des autres prétendants qui pourraient se présenter... je crois que Monsieur Hubert me plaira beaucoup!

Son accent était simple, son regard si candide que sa mère se demanda si elle avait pleinement conscience de son aveu.

Tout-à-coup, redevenant la petite Américaine qu'une affaire de coeur ne détourne jamais tout à fait des menues occupations de la vie, elle proposa une promenade en auto, puisque la "chère maman", menacée par ses rhumatismes, craignait la marche.

Le même jour Hubert de Trémont eut un entretien avec son père. Quand il entra dans son cabinet de travail, le Baron, ancien élève de l'École d'Athènes, membre d'un grand nombre

de sociétés savantes, avait près de lui son jeune secrétaire, M. Leroy. Enfoncé dans un fauteuil, les yeux mi-clos, pour mieux se recueillir il lui dictait lentement une lettre. Hubert savait par expérience que l'interrompre ç'eût été provoquer un mouvement d'impatience; or, comme il tenait beaucoup à trouver son père de bonne humeur, il attendit en silence, debout au milieu de la pièce, la fin de la dictée. M. de Trémont rouvrit alors les yeux, et l'aperçut:

—Tiens, c'est toi Hubert! que veux-tu?

—Causer un moment avec vous, si c'est possible mon père.

—C'est possible, oui... mais pas commode pour moi! Je m'étais tracé ma tâche d'aujourd'hui... Enfin! soit; monsieur Leroy, vous pourriez revoir la première partie du rapport que j'ai terminé hier; je vous rappellerai tout à l'heure.

Pendant que le jeune secrétaire s'éloignait, le Baron, avec un soin méticuleux, remit en ordre quelques feuilles éparses sur son bureau, puis brusquement:

—Eh! bien; qu'y a-t-il? Assieds-toi et parle.

—Il y a que ma mère m'a pris à partie après le déjeuner, qu'elle prétend me faire accepter un mariage...

—Ah! oui, la jeune Américaine, une gentille petite, paraît-il; et aussi une dot princière. Qu'y vois-tu à redire?

—Je ne croyais pas que ma femme me serait imposée; ce n'est plus de notre temps!

—Enfantillages!! Qui donc songe à te traîner à l'autel? parlons raison, mon ami, cela vaudra mieux. Dis-moi quand as-tu cherché à te faire une situation indépendante?

—Mon père... je suis avocat.

—Tu veux dire que tu as fait ton Droit, un peu malgré toi, car tu n'as jamais mordu à l'étude. Quant à tirer parti du parchemin que tu me jettes pompeusement à la tête tu n'as même pas daigné essayer. Je consens à reconnaître que ta mère a été pour beaucoup dans cette inertie qu'elle t'accapare, et ne peut se passer de toi; c'est ta seule excuse! On pourrait l'admettre si tu étais fils unique, mais vous êtes quatre, ne l'oublie pas. Tes deux soeurs mariées, ton frère qui nous reviendra du Maroc avec ses galons de capitaine et la Croix, partageront avec toi. Alors comment peux-tu te plaindre parce que nous désirons te faire un avenir sortable?... mieux que cela: enviable!

Hubert baissa la tête en marmottant:

— Dites tout de suite que je suis un "fruit sec", un incapable, qu'on cherche à caser!

— Non; mais un esprit léger. Tu es pris dans l'engrenage mondain, où il ne manque pas de sottises à faire; j'espère qu'au nombre de celles que tu as pu faire, tu n'as contracté aucune attache humiliante pour nous?

— Oh! Dieu non; je ne songeais pas à me marier maintenant, et puis je m'étais promis d'épouser une très jolie femme.

— Beaucoup d'autres, avant toi, ont formé ce projet, et se sont contentés d'une femme agréable; d'ailleurs, tu n'as fait qu'entrevoir Mlle Conway; es-tu sûr qu'elle soit laide?

— Pis que cela! Certaine laideurs piquantes valent la beauté. Elle a un physique absolument insignifiant; on peut passer vingt fois auprès d'elle sans la remarquer;

— Attends à la voir davantage avant de la juger.

Hubert esquissa un geste de contrariété.

— Alors, vous partagez les idées de maman?

— Si tu étais à ma place, et que tu aimasses ton fils, tu ne penserais pas autrement. Voyons, m'as-tu bien compris?

Un à un, M. de Trémont reprit tous ses arguments; il en ajouta d'autres, plus serrés, plaçant raisonnablement son fils en face des habitudes de leur monde, où les mariages de convenances sont beaucoup plus fréquents que les idyles; ses deux filles avaient ainsi contracté de brillantes unions, son fils Louis, le jeune capitaine, était fiancé à la fille d'un amiral, l'un des plus riches partis de Gascogne, Hubert n'avait su être que "le beau Cadet de Trémont" était-il en droit de repousser une grande fortune, qui le ferait marcher de pair avec le reste de sa famille?

Le jeune homme en quittant son père ne voyait plus les choses à la même manière; il acceptait tacitement la petite fiancée qui lui apporterait des flots d'or dans les plis de son voile blanc. Sans être avare, il savait que dans la vie telle qu'il l'aimait, l'argent est le grand moteur!

— Je ferai comme les autres, et je m'en trouverai bien! pensa-t-il. Mlle Conway n'a rien de ridicule c'est déjà quelque chose!... Allons, je vais me mettre en frais pour lui plaire, engager un flirt en règle, pas dans la note sentimentale; ce serait trop assommant!

Ceci lui ayant causé un baillement, il commanda l'auto, se fit conduire au Cercle, et, chemin faisant, se rassura par cette dernière pensée: "Bah! les Américains comprennent ces choses-là à demi-mot!"

Le lendemain, la baronne venait de se lever lorsqu'il entra chez elle.

— Eh bien! maman, j'accepte, dit-il mi-souriant mi-boudeur. Vous pouvez complotter tout ce qu'il vous plaira entre Mlle Conway et moi... pourvu qu'elle consente.

— Comment veux-tu que cette enfant refuse? s'écria Mme de Trémont au comble de la joie et contemplant le beau visage et la personne élégante de son fils.

Grâce au savoir faire qu'elle déploya, les choses marchèrent beaucoup plus vite que ne l'eût désiré la mère d'Eliane; Mme de Trémont multipliait ingénieusement les rencontres; c'était toujours "par hasard" qu'elle et Hubert se trouvaient sur le chemin des dames Conway. Remarquant l'air heureux d'Eliane, sa mère prit le parti d'envoyer à M. Conway un cablogramme équivalant à une lettre détaillée. Plus brève, la réponse de l'excellent homme ne se fit pas attendre. Après avoir rappelé à sa femme que, sur quatre enfants, Eliane seule leur avait été laissée, il ajoutait: "Notre fortune doit surtout servir à la rendre heureuse! Un grand nom ne me tente pas pour elle; j'eusse préféré un gendre s'adonnant aux affaires, mais puisque ce jeune homme lui plaît et que tu le juge digne d'elle, nous l'accepterons. Je ne pose qu'une restriction: pas de fiançailles officielles avant deux mois, époque où je vous aurai rejointes. Je veux être présent pour le premier grand pas de ma fille vers son bonheur."

A partir de ce jour, Hubert qui accompagnait sa mère partout, vit plus souvent Eliane dans une intimité relative.

Il s'en tint à son premier jugement: la jeune fille manquait d'éclat; cependant elle lui parut assez distinguée.

pour bien tenir sa place dans leur famille.

Madame de Trémont était disposée à brusquer la demande; il calma son ardeur.

—Pas si vite, maman; nous aurions l'air de viser uniquement aux millions; en quelques semaines, je puis entraîner Miss Eliane dans un flirt qui expliquera mon désir.

—Ton peu de hâte tient à ce que tu n'es pas épris, soupira la Baronne inquiète. Tes précautions sont superflues; j'ai parfaitement compris qu'après mes premières ouvertures Mme Conway avait sondé sa fille, et celle-ci est en ne peut mieux disposée en ta faveur, si elle ne l'aime pas déjà.

—Vraiment!... Alors je ne la comprends pas du tout! L'incompréhensible, pour Hubert, ce qui renversait son expérience mondaine devant cette révélation, c'était l'attitude d'Eliane en sa présence. Dès qu'il paraissait, elle témoignait une joie très franche, lui tendait la main en un geste confiant. Absolument dénuée de coquetterie, elle semblait ignorer l'art de plaire, avec ses cent petites manœuvres.

N'aurai-je donc que la ressource du genre sentimental? pensait-il assez gêné; est-ce à cela qu'elle s'attend? je ne me vois pas du tout dans un rôle d'amoureux transi. Eliane avait une âme simple et fraîche, beaucoup moins compliquée qu'il ne la supposait.

Un après-midi que Mme de Trémont et les deux Américaines avaient fait en auto des courses, et de longues stations dans les magasins, il alla les rejoindre, vers cinq heures, à une maison de thé en vogue. Parmi les équipages qui prenaient la file devant la porte, il reconnut la voiture de sa

mère et, hâtant le pas, put arriver presque en même temps que les trois dames, à l'entrée des salons déjà encombrés. Debout, elles cherchaient des yeux un coin libre.

—Suivez-moi, dit-il, saisissant la main d'Eliane. Il se faufila, louvoyant entre les tables jusqu'au fond de la salle. Deux petites tables y étaient innocupées, parce qu'on ne les voyait pas de loin; c'étaient des tables de deux.

—Installez-vous; je vais aux provisions, dit encore Hubert.

Quand il revint, après avoir obtenu du thé, il portait lui-même deux assiettes de gâteaux qu'il tenait élevées, à l'abri des heurts. La Baronne s'était assise en face de Madame Conway; Eliane, seule à l'autre table, l'attendait, et le regardait venir d'un oeil ravi.

—Si vous ne nous aviez pas rejointes, dit-elle quand, assis en face d'elle, il se mit à la servir, nous serions reparties sans une goutte de thé, ni le moindre gâteau, car ma pauvre maman, avec ses pieds douloureux, ne se fût pas résignée à luncher debout, comme ceux que nous apercevons là-bas. Je les plains; mais tout de même le goûter est amusant au milieu de cette foule animée!

—Est-il vrai que les thés soient beaucoup plus luxueux en Amérique? demanda Hubert.

—Oh! oui; comme tout le reste, dans la manière de vivre des riches. Ils déploient pour la plupart un luxe excessif; mais le goût, la délicate élégance française ne les a pas encore pénétrés, même quand ils l'ont admirée ici. Peut-être ne l'imiteront-ils jamais parfaitement.

— Vous ne flattez pas vos compatriotes, fit observer le jeune homme en souriant.

— Pourtant je les aime beaucoup; ils ont de belles et grandes qualités; mais j'ai peu fréquenté la véritable société américaine; presque toute ma vie, vous le savez, s'est écoulée dans le Far-West, au milieu des immenses prairies où les exploitations de mon père formaient un oasis. Avant de nous embarquer pour la France, nous avons passé une seule saison à New-York, et ma mère m'a tellement inculqué ses goûts, que je suis arrivée ici à demi Française.

La foule qui emplissait la salle appartenait au meilleur monde; cette cohue à l'entrée n'était pas bruyante; on s'entretenait à mi-voix; néanmoins le sourd murmure de ces multiples conversations, le frou-frou des étoffes soyeuses, le son argentin des petites cuillers isolaient les luncheurs autant qu'un grand brouhaha.

Hubert trouvant le moment favorable, demanda:

— Puisque vous êtes à mi-route, consentiriez-vous à devenir tout à fait Française?

S'attendait-il à la voir se troubler? Eliane attachait sur lui des yeux dans lesquels il pensa qu'on pouvait voir toute son âme limpide. Elle répondit:

— Cela réaliserait le plus cher désir de ma mère qui adore son pays. Par affection pour elle, mon père s'est rallié à cette idée.

— Et... la fille de madame votre mère?

— Moi!... cela dépend de celui qui m'offrira un nom Français, dit la jeune fille avec une franchise qu'Hubert trouva stupéfiante.

Il se fit entre eux un court silence. Hubert la considérait, enfonçant gaiement ses petites dents nacrées dans

la pâte savoureuse des gâteaux. Elle paraissait plus jeune que toutes les jeunes filles qui les entouraient, et dont les poses contrastaient avec ses manières spontanées.

Enfin Trémont murmura:

— Eliane, puis-je croire que je ne m'abuse pas? comprenez-vous l'espoir contenu pour moi dans vos paroles?

Quand elle répondit, sa voix avait une douce fermeté.

— Je comprends parfaitement, monsieur Hubert, et je maintiens ce que j'ai dit... parce que je crois que je vais vers le bonheur.

— Alors, vous me permettez d'annoncer à mes parents...

— Oh! tout ce que vous voudrez! j'ai confiance en vous.

— Et aussi... vous m'aimez un peu?...

Ce fût un souffle, qui, au milieu du bourdonnement de la salle, apporta ces paroles aux oreilles d'Eliane.

Elle rougit faiblement.

— Une fille loyale ne donne pas sa vie à un indifférent, dit-elle, usant encore de la même simplicité, quoique d'un accent plus ému.

Ce fût tout. Mme de Trémont s'était levée et leur faisait signe de la suivre. En auto, elle insista pour retenir ses amies à dîner; un mot d'Eliane fit tomber les hésitations de sa mère. C'était la première fois que la baronne formulait une de ces invitations in-promptu qui ont le caractère d'une intimité exclusive.

Pendant toute la soirée Hubert étudia la jeune fille, du coin de l'oeil; elle demeurait naturelle et souriante, comme si rien ne s'était passé entre eux. Quand il annonça la grande nouvelle à sa mère, il riait franchement.

— Je ne me doutais guère que Mlle Conway ferait presque tous les frais de ma déclaration! Vous pouvez vous

vanter d'avoir choisi une belle-fille originale, dit-il.

— Oui, originale à force de candeur! Tu la rendras heureuse, mon ami?

— Parbleu!... vous savez bien que je ne suis pas un monstre.

Le lendemain, la mère d'Eliane reçut la visite du baron, et il fût convenu pour respecter les désirs de M. Conway, que l'engagement des jeunes gens jusqu'à son arrivée resterait un secret entre les deux familles.

CHAPITRE V

Il y avait une heure qu'en présence du grand Orsana les deux premières essayeuses tournaient autour d'une robe de tulle brodé. Debout depuis le même temps, Jacqueline Chamoret levait un bras, puis l'autre, se prêtait à tous les mouvements, à toutes les attitudes qui eussent pu former un pli disgracieux. En raison de l'importance de la cliente, qui payait de façon princière, la jeune brodeuse avait consenti à cette séance exceptionnelle.

— La tunique tombe à merveille et le dessous est drapé de façon idéale, déclara le "Grand Maître". Voilà, dans le genre très jeune, notre plus gracieuse création de l'hiver!

— Reste à savoir comment Mlle Conway la portera, reprit Mlle Wilhemine; ses mesures ont beau être celles de Mlle Jacqueline, qui voudront le croire en voyant l'une et l'autre.

— Aussi est-il important qu'elle l'admire sur notre inappréciable "modèle", répondit son frère, n'osant employer le mot: mannequin. Faites fortune, mademoiselle, et confiez-moi le soin de vous habiller; l'inspiration ne me manquera jamais, on citera vos toilettes dans tous les carnets mondains!... Mademoiselle Camille, allez

donc demander si les dames Américaines sont arrivées; j'ai donné ordre au chasseur de les introduire dans le salon privé, car nous avons aujourd'hui une longue série d'essayages.

L'employée revint presque aussitôt annoncer que Mlle Conway attendait, en compagnie d'une dame et d'un jeune homme.

— Un jeune homme! répéta Mlle Orsana, en serions-nous déjà aux préliminaires de la corbeille? Ces étrangères vous mènent rondement les choses!... Allons, Mademoiselle Jacqueline, marchez au triomphe!... doucement... prenez garde, il faut descendre deux marches.

La voie triomphale que la jeune fille devait parcourir, était un sombre couloir éclairé par des ampoules électriques. En retrouvant le grand jour, à l'entrée du salon, elle avança, les yeux mi-clos, éblouie par le plein soleil. Une voix les lui fit rouvrir brusquement!

— Oh! la merveille! disait Eliane; qu'en pensez-vous, madame?... et vous, M. Hubert?

Jacqueline, à ce nom, ressentit une légère commotion; encore une fois les grands yeux d'Hubert de Trémont se posaient sur elle, exprimant un mélange d'admiration et de curiosité impertinente. Il se tenait debout, en arrière des fauteuils d'Eliane et de la Baronne qui approuva:

— Parfait à première vue; mais vous allez essayer vous-même, mignonne.

Le jeune homme intervint:

— Attendez donc, maman; c'est extraordinaire comme vous vous hâtez de juger en bloc une chose composée de mille détails délicats.

Avec un imperturbable sang-froid, il entreprit la critique de l'oeuvre du

grand couturier, Mlle Orsana avait réponse à tout; un peu fébrile, elle donnait tout bas de petits avis brefs à Jacqueline. "Tournez à droite... à gauche... marchez un peu." La jeune fille s'y conformait ponctuellement et se retranchait dans une fière indifférence; elle comprenait qu'Hubert prolongeait la séance à dessein, et l'admirait avec un plaisir à peine dissimulé. A la fin la Baronne intervint:

—Allons, puisque Mlle Orsana t'a fait une concession en modifiant ces deux plis, laisse Eliane essayer, ce sera la véritable épreuve.

—Je suis prête, dit Miss Conway; mais cet amour de robe n'y gagnera rien, au contraire!

Elle disparut avec Jacqueline et l'essayeuse derrière la portière du petit réduit destiné aux changements de toilette, quand les circonstances l'exigeaient.

Les lèvres d'Hubert esquissèrent une moue imperceptible, donnant raison aux craintes d'Eliane. Le chef-d'oeuvre d'Orsana qui, la minute d'avant, enserrait si gracieusement Mlle Chamoret, et faisait valoir sa juvénile beauté, accusait maintenant assez brutalement les imperfections, les formes étriquées d'une taille tout d'une venue.

Déjà les mains expertes de l'essayeuse travaillaient à dissimuler ces défauts en faisant bouffer le voilage. Jacqueline qui avait revêtu sa robe très simple soulevait la portière pour suivre des yeux ce travail. Au moment où Eliane, sur la prière de Mlle Orsana, s'éloignait jusqu'au fond du salon, afin que l'on juge mieux l'effet des retouches, elle vit un léger filet de fumée monter du tapis et caresser le voilage. Ce fut l'affaire d'une seconde... avant qu'elle put dire un

mot, une flamme claire courait sur le léger tissu et le dévorait.

—Le feu, balbutia la Baronne paralysée par l'effroi.

Son fils bousculait les ouvrières pour secourir Eliane; mais Jacqueline l'avait devancé, elle étreignait la jeune fille et la roulait par terre, étouffant intrépidement les flammes dans ses deux mains.

—C'est fini; aidez-moi maintenant, dit-elle, soulevant la pauvre enfant pâle, inerte.

Le danger immédiat, si terrifiant était en effet écarté; Hubert sans s'occuper des autres femmes qui criaient follement, prit dans ses bras sa petite fiancée, et la déposa sur la causeuse.

Quand ranimée par les soins de la baronne et de Mlle Orsana elle rouvrit les yeux, il la regardait, très ému... presque tendre, et lui sourit en murmurant des paroles rassurantes. Eût-elle pu deviner l'impression de déplaisir qu'il avait ressentie en la voyant sous la même parure que Jacqueline, si belle?...

Très ému la baronne allait de l'une à l'autre des jeunes filles; Eliane, malgré sa robe roussie, n'avait pas une brûlure mais Jacqueline était cruellement atteinte aux mains. Ce fût d'elle que le docteur amené assez promptement eût surtout à s'occuper. Sans une plainte mais les traits contractés par la souffrance, elle subit un premier pansement.

— Je ne veux pas la quitter, je la reconduirai moi-même chez elle, répétait Mlle Conway, les larmes aux yeux.

— Vous êtes encore toute pâle, Eliane, vous tremblez, répondit Mme de Trémont en la forçant à prendre un breuvage calmant. Que dirait votre mère si je me permettais cette imprudence?

Et avec fermeté le docteur ajouta :

— Laissez-vous emmener, mademoiselle; votre présence n'est bonne ni pour vous, ni pour la blessée qui a besoin de calme.

— Alors, il faut que j'aie de ses nouvelles dans une heure!... Monsieur Hubert, promettez de m'en venir donner; et demain j'irai en prendre moi-même.

Elle s'approcha de Jacqueline qui dominait son mal et le cachait courageusement sous un sourire.

— Vous êtes ma première amie Française... à bientôt; vous pouvez compter sur mon affection et sur celle de ma chère maman, dit-elle en l'embrassant.

CHAPITRE VI

— Eh bien; ces pauvres mains; toujours enveloppées?

— Cela va mieux; voyez, celle-ci n'a plus qu'une ombre de pansement, dit Jacqueline, montrant à Mlle Orsana sa main gauche à demi dégagée; le docteur Leriote assure que les cicatrices paraîtront à peine.

— Votre médecin ordinaire?

— Ah! Dieu non; un ami de M. Hubert de Trémont, qui revient d'un long voyage en Algérie, une sorte de célébrité. Ces dames ont tenu à me l'amener.

— Il vous a donné une assurance bien consolante; elles sont aussi jolies qu'adroites ces petites mains; la pensée qu'elles seraient gâtées devait vous affliger. Quant au reste de votre personne, on ne dirait jamais que vous avez subi un pareil assaut! Votre visage est peut-être légèrement aminci, mais il est d'une fraîcheur. Pour employer l'expression consacrée: vous êtes en beauté. La flamme n'a pas touché Mlle Conway, mais elle reste souf-

frante, avec des accès de fièvre très déprimants et un ébranlement nerveux. Il est à craindre qu'elle ne soit plus riche en dollars qu'en santé! Ces dames ont reparu chez nous une seule fois, pour obtenir que Gaston, le domestique coupable d'avoir laissé tomber l'allumette qui s'est enflammée sur le tapis ne soit pas congédié. Quant aux commandes, Miss Conway s'en est tenue aux premières toilettes livrées la semaine dernière.

— Je sais, dit simplement Jacqueline.

— Vraiment! Vous l'avez donc revue?

— Presque tous les jours elle est venue ici; mais elle devient d'une faiblesse inquiétante; depuis mardi c'est moi qui vais la voir.

— Avec vos mains empaquetées?

— L'auto de Mlle Conway vient me chercher et me ramène.

— Allons!... c'est pour le mieux!

Après une pause, la grande faiseuse qui admettait difficilement l'intimité entre deux personnes de conditions si différentes, ajouta:

— J'avais supposé que la baronne de Trémont convoitait cette riche étrangère pour son fils. Vous savez peut-être...?

— Je sais seulement qu'on ordonne à Mlle Eliane un repos absolu, et un séjour à la campagne.

— Tant pis pour nous; cela retarde la toilette de mariée! mais vous verrez; je me trompe rarement sur le chapitre mariage! La Baronne, très avisée, s'est choisi une petite bru cousue de bank-notes!

L'entrée de Brigitte changea le cours de l'entretien. Aux yeux de Mlle Wilhémine tout l'intérêt de la vie tenait dans les affaires; le but principal de sa visite était de savoir combien de temps encore Jacqueline resterait

inactive. Les femmes de cette trempe, malgré leur finesse, manquent souvent de tact; en prenant congé elle se trahit.

—A bientôt, chère mademoiselle ; faites de belles visites tant que vos mains se refusent au travail. Ensuite je vous prévins que mon frère leur prépare de la besogne. Il ne veut livrer l'exécution de certains projets qu'à vous, et ses créations pour l'été seront un événement. Faites-nous signe, n'est-ce pas, dès que vous pourrez reprendre l'aiguille. Jacqueline eut un sourire énigmatique.

— Je n'aurai garde d'y manquer, mademoiselle; vous apprendrez cette bonne nouvelle tôt ou tard!

Quand Brigitte eût reconduit la visiteuse, elle demanda:

—Pourquoi cet air singulier? Jusqu'à présent Mademoiselle Orsana te plaisait.

—Je la trouve fort aimable... et particulièrement soucieuse de ses intérêts; mais puis-je lui assurer une chose dont je ne suis pas certaine moi-même?

—Quelle plaisanterie! tu sais parfaitement que vers la fin de la semaine tes mains seront libres, que dans quinze jours au plus...

—Je pourrais travailler, oui; seulement rien ne dit que je le ferai; au contraire, tout m'annonce...

La jeune fille s'arrêta, et, affectant un air distrait, se mit à tourmenter les dentelles de son peignoir.

—Jacqueline! s'écria sa soeur, as-tu juré de me faire perdre patience? tes réticences continuelles deviennent insupportables; on dirait que tu veux te soustraire à notre intimité. C'est blessant, offensant pour nous!

—Parce que tu as envie de t'offenser, ce qui te va bien Gitte! Tu es

gentille comme tout quand ton visage s'enflamme d'indignation! Essaie un peu devant ton Phénix!... Voyons, puisque tu tiens à ce que je parle sérieusement...

Jacqueline planta son regard droit dans celui de sa soeur et prit un ton posé.

—Je ne travaillerai pas de si tôt, parce que Mme Conway et sa fille ont insisté pour que je les suive à la campagne.

—Et tu as accepté?

—Naturellement.

—Sans l'avis de maman!

—Quelle naïveté, oh! ma chère aînée! Rappelle-toi sa joie quand Mme Conway a reconnu en elle sa compagne préférée du cours de dessin. La vois-tu maintenant tourner le dos à cette excellente femme, et refuser l'invitation d'Éliane!

— Je vois que tu te prépares une situation déplaisante. Sans doute tu seras traitée d'égale à égale par cette jeune fille que sa fortune place dans une condition sociale si différente de la nôtre; mais son entourage?... Tu es pourtant fière, ma pauvre Jacqueline, mais pas de la même manière que moi!

—Bravo! cette fois tu touches la vérité: je suis fière sans timidité ombrageuse; je sais ce que je vaudrais, alors pourquoi craindrais-je d'être déplacée à côté de Miss Conway? Inutile de te mettre en travers de mes projets, va! Je veux vivre, et ici j'étouffe!!

D'un geste violent Jacqueline se leva et se mit à arpenter la pièce. Un profond silence se fit entre les deux soeurs. Brigitte avait pris machinalement un ouvrage de broderie et travaillait d'une main fébrile. Ce fut Jacqueline qui parla la première.

— L'auto Conway va venir me prendre, c'est l'heure; veux-tu habiller ton bébé Gitte?

Brigitte alla chercher le chapeau de sa soeur et le posa sur ses beaux cheveux qu'elle fit bouffer d'un geste quasi-maternel. Comme elle achevait de lui mettre sa jaquette, les lèvres de l'enfant gâtée effleurèrent sa main; deux larmes répondirent à leur caresse. Alors soudain émue Jacqueline demanda:

— Soeurette, pourquoi pleures-tu?

— Pourquoi je pleure? Hélas! ce n'est ni la faute de maman ni la mienne si tu n'aimes plus notre vie.

— Je sais... mais suis-je plus coupable que vous? Que veux-tu... il me faut autre chose. Gitte, embrasse-moi et faisons la paix. Quant à maman, sois tranquille, je vais lui annoncer moi-même mon départ.

— Est-ce bientôt?

— Dans quelques jours.

— Vous partez seules?

— Que veux-tu dire?

— Que si M. de Trémont est fiancé à Mlle Eliane, peut-être...

— Allons donc! est-il question de ce mariage, ailleurs que dans le cerveau de Mlle Orsana!... un cerveau de grande couturière qui voit partout occasion à la réclame pour ses surprenantes créations! Non, le docteur Leriote a invité M. Hubert à faire une croisière sur son yacht, et il paraît enthousiasmé.

... L'auto Conway roule avec un doux balancement Jacqueline parfaitement à l'aise dans la riche voiture, toute parfumée de fleurs, laisse sa pensée courir vers ce qui l'attend. Ne fût-ce que d'une façon passagère, elle va goûter à la vie dorée dont la ruine paternelle l'a frustrée. La joie qu'elle en ressent n'est pas le contentement

d'une âme vulgaire en face des satisfactions de luxe et de plaisir avidement convoitées. Il lui semble qu'elle rentre en possession de son bien, de sa place dans le monde; elle se dit que faite pour occuper cette place, quelque chose l'aidera à la conserver... "Quelque chose"... peut-être un événement heureux, imprévu!... celui que toute fille, jeune et jolie, est en droit d'attendre, qu'elle voit toujours à l'horizon!

L'auto s'immobilisait à cause d'un embarras de voitures; elle consulta sa montre et eût un frémissement d'impatience. Quand Hubert rendait visites aux dames Conway, c'était à peu près l'heure où il prenait congé. Lui et Jacqueline se rencontreraient dans le hall de l'hôtel; ils s'arrêtaient le temps de se saluer et d'échanger deux ou trois paroles banales; mais combien précieuses, ces minutes! La voix, le regard du jeune homme se gravent dans la mémoire de Jacqueline; elle vit de ce souvenir jusqu'à leur prochaine rencontre, car c'est toujours la même voix qui l'a proclamée "délicieuse", le même regard ébloui et troublant qu'elle a rencontré dans la grande psyché d'Orsana!

Hubert souhaite-t-il également vivre ces secondes fugitives? elle en est venue à se poser la question. Elle a observé que le premier jour, apercevant l'auto de la fenêtre du salon, il avait dû prendre congé précipitamment pour se trouver sur son passage; la fois suivante quand elle était apparue, il s'attardait certainement devant les corbeilles fleuries du hall, pour l'attendre... maintenant il dissimulait à peine ses petits manèges! Si cette fois Jacqueline arrivait beaucoup en retard, à qui penserait-il en s'éloignant? à elle... ou bien à Eliane...

Eliane peut être sa fiancée dans le désir de ses parents, mais à coup sûr pas la femme de son choix!

Regarderait-il jamais comme un engagement d'honneur un projet formé contre ses aspirations, à lui, le principal intéressé? Mais Eliane n'encourageait guère les Trémont: à la voir près d'Hubert, toute simple, sans la moindre velléité de flirt, à son aise comme avec un ami d'enfance, il était permis de croire qu'elle ne ferait pas leur jeu.

Sur cette dernière réflexion, Jacqueline quittant l'auto entra dans le grand hall; il y avait beaucoup de mouvement, des voyageurs se préparaient au départ, et les domestiques s'empressaient. Les yeux de la jeune fille scrutèrent les groupes, Hubert de Trémont n'était pas là. Lentement elle traversa l'immense salle, et commença de gravir l'escalier du pas mesuré d'un enfant qui compte les marches. Son pied se posait sur la dernière, au fond du couloir la porte de l'appartement des dames Conway s'ouvrit, et le jeune homme parut.

A mi-chemin il s'arrêta, le chapeau à la main, dans une pose d'attente pleine de bonne grâce.

—Qu'est-ce que je viens d'apprendre, mademoiselle, dit-il gaiement dès que Jacqueline l'eût rejoint, Miss Eliane vous enlève, et vous vous laissez faire sans vous informer jusqu'où vos ravisseurs veulent vous entraîner!

—Le docteur n'a-t-il pas parlé de la campagne?

—Oui, certes!... nous verrons de verdoyants paysages, d'admirables avenues, des maisons perdues dans un océan de fleurs; mais notre vie sera mouvementée, presque nomade!... et vous l'aimerez, j'en répons! A bientôt Mademoiselle.

Sur le tapis de l'escalier, le bruit assourdi de ses pas ne s'entendait plus... Jacqueline clouée à la même place répétait, toute saisie: "Notre vie sera mouvementée". Une immense allégresse s'emparait d'elle, quelque chose comme la certitude qu'Hubert avait saisi avec joie l'occasion de lui apprendre qu'il serait du voyage. Puis une seconde impression succéda à cette joie: à quel titre M. de Trémont suivait-il Eliane, s'il n'était le futur compagnon de sa vie? En France, un voyage ainsi partagé semblait la consécration de fiançailles; mais de l'autre côté de l'Océan on professe des idées plus larges; la liberté d'allures répondant à d'autres usages que les nôtres. Peut-être Miss Conway n'attachait-elle aucune importance à la présence de ce jeune homme qu'elle traitait en bon camarade.

Jacqueline voulait se rassurer, elle y réussit parfaitement grâce à l'optimisme de son inexpérience. Quand elle entra chez les dames Conway, rien ne paraissait de tout cet émoi, sauf le rose plus avivé de ses joues. Eliane, à demi soulevée sur sa chaise longue, les mains s'offrant à elle, s'écria.

—Ah! chère; que vous êtes belle! belle et aimable! Combien je suis heureuse à la pensée de vous posséder pendant des semaines!

Mme Conway, elle aussi, accueillait la visiteuse avec des témoignages affectueux. Son regard souriant enveloppait le groupe des deux amies allant de l'une à l'autre, et, telle est la puissance de l'amour maternel qu'Eliane, frêle et palotte n'ayant d'autre attrait que la mystérieuse caresse de ses yeux bruns, ne lui semblait pas en danger d'être éclipsée par la superbe créature qui étalait près d'elle sa grâce séductrice.

—Dites-nous, chère enfant, si madame votre mère accepte favorablement nos projets. Sans le docteur qui s'est fait attendre hier, je serais allée moi-même lui présenter ma requête. J'espère que mon abstention ne lui a pas paru incorrecte?

—Ma mère ne sait encore rien, madame; je vais l'avertir en rentrant. Je parle de "l'avertir": cela veut dire que je n'ai pas le plus léger doute sur la nature de sa réponse: peut-elle désirer mieux que de me savoir près de vous et d'Eliane?

—Oui, oui; votre mère est délicieusement bonne, approuva Miss Conway dans un accès de joie enfantine? nous aurons son approbation. A vous de deviner maintenant... nos plans sont changés, car M. Hubert m'a démontré que ne pouvant courir les bois et les champs, la campagne serait mortellement ennuyeuse pour moi. J'attendais l'opinion du docteur avant de vous faire connaître notre nouveau programme. Mouvement et distraction sans fatigue, voilà le suprême avis de la Faculté... alors devinez vers quelles régions nous allons nous envoler!

—Non; je préfère vous suivre les yeux fermés, fit Jacqueline ressaisie par l'anxiété.

Miss Conway poursuivit avec une joyeuse vivacité:

—Le docteur Leriote est venu voir maman pour nous prier de nous joindre à ses invités, à bord de son yacht, pendant la croisière qu'il se prépare à faire sur les côtes et les canaux de la Hollande. Il a fait cette offre en termes d'une courtoisie charmante; et la Baronne paraissait désirer que nous acceptions... en un mot: cela s'est conclu avec une surprenante facilité.

Bientôt nous glisserons tous entre les rives verdoyantes des innombrables canaux Hollandais dans un pays enchanteur au printemps, assure-t-on! Quand je d's tous, le mot n'est pas exact; Mme de Trémont reste auprès de sa seconde fille qui attend un bébé. le Baron est retenu par un congrès de savants, M. Hubert, lui, devait déjà faire partie de la société que le docteur emmène. Je suis certaine, oh! parfaitement certaine qu'un voyage fait dans ces conditions me rétablira! Dans deux mois, quand mon père arrivera, il n'y aura plus trace de cette petite fièvre nerveuse qui me dévore encore la nuit. Que dites-vous, chère, de ce projet?

— Tout ce qui est mouvement et imprévu m'enchantent! déclara Jacqueline dont le beau sourire était revenu: à quand le départ?

— Probablement dans trois jours. Lâtez vos préparatifs.

... Brigitte sortie pour ses leçons. Mme Chamoret était seule à la maison. Jacqueline pensa que le moment de parler s'offrait à elle très favorablement, car elle savait que sa mère ne résistait jamais à ses procédés d'enfant caline. Elle n'eut pas de mal à lui faire partager ses idées. Prenant la jolie tête blonde entre ses deux mains, la mère considéra tendrement le beau visage radieux. Oui, c'était vraiment l'occasion désirée pour donner à ce jeune esprit tourmenté l'élixir de distractions sans danger!

— Te voilà bien heureuse, ma petite fille! Dis-moi seulement que tu nous reviendras satisfaite... que tu seras heureuse de nous revoir.

Triomphante, Jacqueline lui fit un collier de ses deux bras et rapprocha le satin de sa joue des lèvres maternelles pour quêter un baiser.

— Peux-tu en douter, maman chérie? Ah! toi, au moins, tu me comprends!

Et il ne fût plus question que des préparatifs du voyage.

CHAPITRE VII

Raoul Damirol consulta sa montre; il avait une heure devant lui avant de commencer son cours; c'était plus qu'il ne lui fallait pour une visite aux dames Chamoret.

Les brûlures de Jacqueline, en interrompant leurs réunions du soir, avaient été pour lui une source de soucis et de chagrins dont sa timidité gardait jalousement le secret; son idole souffrait sans qu'il pût l'entourer de tendres soins, et, elle recevait ses visites avec la jolie indifférence qui, à maintes reprises avait paralysé son aveu! Sur cette souffrance intime que Raoul connaissait depuis l'éclosion de son amour, était venu se greffer un nouveau tourment: Mme Chamoret en lui expliquant les circonstances qui avaient accompagné l'action courageuse de sa fille l'avait mis brusquement face à face avec le danger qui menaçait son rêve... Jacqueline manœuvrait chez un grand couturier! Comment n'eût-il pas protesté! Photestation humblement acceptée d'ailleurs, par la mère trop faible.

— Je sais; oui... vous avez raison!... Que voulez-vous; une fantaisie d'enfant gâtée, que notre vie sévère ennuie! Ce milieu élégant flatte ses goûts, puis les Orsana qui lui fournissent du travail ont tellement insisté! Espérons qu'elle s'en lassera.

— Je l'espère avec vous, chère maman.

Voilà tout ce que le pauvre garçon avait osé dire, bien qu'il portât en lui-même l'horreur de ce qu'il tenait pour

une profanation: la beauté de sa Jacqueline exposée à une curieuse et, peut-être, insolente admiration!... Ce jour-là lorsqu'il sonna chez ses amies, tenant à la main une nouvelle partition (le prétexte de sa visite) ce fût Brigitte qui ouvrit. Comme si elle l'attendait, elle dit simplement:

— Voulez-vous entrer au salon!

Il la suivit dans l'ombre du couloir jusqu'au seuil de la pièce où ses regards cherchèrent tout de suite le fauteuil préféré de Jacqueline depuis qu'elle était inactive. Le siège était vide! Alors sans grande attention pour le geste de la jeune fille l'invitant à s'asseoir, il l'interrogea:

— Mademoiselle Jacqueline?

— Sortie avec ma mère, très affairée; elle fait ses préparatifs de départ.

— Une absence de quelques jours, peut-être, articula faiblement le jeune homme.

Aux heures décisives de la vie, un seul mot, un simple regard suffisent pour vous instruire du bonheur ou du malheur qui approche. Les yeux saphir de Brigitte plongèrent dans ceux du jeune professeur, et ce qu'elle y lut la bouleversa; c'était l'aveu passionné d'un amour... qui ne s'adressait pas à elle! Dans la lueur azurée de ses prunelles, Raoul lut qu'elle l'avait compris; alors un soudain élan de confiance le souleva:

— Mademoiselle Brigitte, votre bonté vous rend clairvoyante; vous entrez dans mon cher secret! Ah! jamais vous ne saurez ce qu'il m'a donné de douceurs ni la somme d'angoisses que j'ai endurées par lui... pour lui, surtout depuis que je sais le rôle qu'il consent à jouer chez ce couturier. Jour et nuit je sens courir sur elle les regards curieux, hardis, offensants peut-être, de ce monde qui l'admire

dans des parures excentriques! Pour mettre fin à ce jeu dangereux je m'étais résolu à me déclarer avant sa complète guérison. Ne m'objectez pas que bien des filles honorables font impunément ce métier, je le sais, mais il est plein de dangers, et elle est belle à miracle! je crains follement que d'autres... qu'un autre, plus séduisant que moi, mieux fait pour lui plaire, ne me l'enlève!

—Calmez-vous, balbutia Brigitte; autour d'une fille sans dot les prétendants ne sont jamais légion.

—Les hommages que sa beauté lui attire n'en sont que plus redoutables, riposta le jeune homme avec violence. Excusez-moi, mademoiselle, ne voyez aucune pensée blessante pour elle dans mes paroles. Mon expérience des hommes fait tout craindre à mon amour, et, je le devine maintenant, il y a des choses que j'ignore; vous avez prononcé le mot départ?

Brigitte s'était assise en face du jeune homme; sur ses traits légèrement pâlis il ne pouvait lire son amère déception, car, par un effet d'étonnante énergie, elle voulait oublier sa propre souffrance. La voix calme, un sourire rassurant sur les lèvres, elle expliqua:

—Mademoiselle Conway, que son docteur envoie se rétablir à la campagne pendant quelques semaines, a prié ma soeur de l'accompagner; lorsqu'elle reviendra, les Orsana auront certainement été contraints de prendre un parti si leur premier mannequin est encore malade. Enfin, les commandes de broderies qui se seront amassées retiendront Jacqueline devant son métier. Vous voyez, monsieur, que le petit voyage dont vous vous alarmez peut arranger les choses suivant votre désir.

Un lourd silence suivit; Damirol, plongé dans ses réflexions, semblait oublier la présence de son interlocutrice qui le considérait douloureusement. Enfin il releva la tête.

—Mademoiselle, comment vous remercier de votre sympathie. Vous me comprenez; vous voulez me donner un espoir bien doux... est-ce donc une grande présomption de ma part que de voir en vous une alliée... une amie?

—Non, non; si votre bonheur dépendait de moi, vous seriez heureux, je vous le jure!

—Merci; soupira Raoul naïvement satisfait de cette réponse ambiguë; j'en étais certain; alors faites-moi la grâce de répondre franchement: Mademoiselle Jacqueline souffre-t-elle d'être astreinte à ce travail assidu?

—Dire qu'elle en souffre, serait peut-être excessif; les professionnels qui lui reconnaissent un talent remarquable l'ont accablée de compliments, et je l'ai vue très fière de ses petits chefs-d'oeuvre.

—Oui; au début; mais à présent?

—Un écolier bien doué a beau obtenir les premières places, il préfère tout de même le jeu à l'étude; c'est le cas de Jacqueline qui demeure plus jeune que son âge.

Avec un mélancolique sourire le jeune homme approuva:

—Je l'avais bien jugée dès ma première visite ici, et, vous l'avouerais, ce fût la source de l'espoir que je nourris depuis. J'ai beau n'avoir que vingt-huit ans, je me suis dépourvu de brio. Je suis d'un naturel trop réfléchissant pour attirer sa jeunesse exubérante; mais je pense la débiter de son existence laborieuse, lui assurer la satisfaction de ses moindres désirs... Vous le voyez, hélas! mon amour va

Jusqu'à la lâcheté. Je l'épouserai, même avec la certitude qu'elle fait un mariage d'intérêt! Combien de fois ai-je pris la résolution de parler? je ne saurais le dire!! Un mot d'elle, un sourire plus railleur, un rien mettant en lumière la dissemblance de nos natures, et mon courage se glaçait!... Aujourd'hui tout est changé, je la sens prête à partir, je crains de la perdre; il faut que je connaisse sa réponse avant son départ, dût-elle m'enlever mes plus chères espérances.

— Ma soeur quitte Paris après-demain, dit Brigitte.

— Trente-six heures! c'est plus qu'il ne faut pour fixer mon sort, puisque vous voulez bien venir à mon aide. Ah! mademoiselle! dites-lui que si elle consent à devenir ma femme elle sera la plus heureuse la mieux obéie qu'il y ait sur terre!

— Je lui dirai que vous l'aimez; d'un homme tel que vous, monsieur, cela suffit, dit Brigitte dominant sa poignante émotion.

Raoul fût frappé de cette noblesse.

— Oui, vous avez raison; le désir de la toucher m'enlève toute mesure. Je le sens, si elle me jugeait comme vous, mon bonheur serait certain!

Quand ils se séparèrent Brigitte n'avait plus conscience des dernières paroles échangées; elle était à bout de forces quoique soulagée de demeurer seule en face de son rêve brisé.

Les attentions du jeune homme jointes aux insinuations plaisantes de Jacqueline l'avaient donc abusée, infiltrant peu à peu dans son coeur la douceur d'un sentiment qu'elle croyait partagé. Lorsqu'ensemble ils avaient joué quelque belle page d'un maître c'était dans les yeux bleus de Brigitte que Damirol cherchait l'écho de son propre enthousiasme... rarement il

s'asseyait près de Jacqueline, et l'on eût dit alors qu'il se contraignait pour se ployer aux futilités qu'elle débitait. Cependant sa beauté l'avait captivé; il en était venu au désir de s'amoindrir pour se rapprocher d'elle!

Jamais Brigitte n'avait jugé sa soeur comme en cet instant; car elle était certaine d'avance de l'accueil réservé à la requête du pauvre amoureux: une femme vaniteuse ne consent pas à épouser celui qu'elle a choisi pour cible de ses railleries. D'un geste de sa jolie main, Jacqueline allait écarter l'homme bon et loyal, assez fou pour l'avoir prise au sérieux... à moins que, poussée par un égoïste besoin de jouissances et de luxe, elle accepte ce mari-esclave, disposé à satisfaire tous ses caprices!

— Pas cela, non, pas cela! murmura douloureusement la pauvre fille; elle ne peut descendre si bas; ce serait pis qu'un refus. Si elle doit le dédaigner, qu'elle agisse franchement! Le coup sera brutal, mais un jour viendra où affranchi de cet amour, il dominera son chagrin. Je guérirai bien, moi! "Je veux guérir!"

Elle passa dans sa chambre pour baigner d'eau fraîche son visage enflammé, après quoi, docile à l'aiguille de la pendule qui lui rappelait l'heure d'une leçon, elle se prépara et sortit.

Lorsqu'elle rentra, la voix de Jacqueline remplissait le petit appartement d'un air au rythme étrange. Madame Chamoret dressait le couvert; elle rendit le baiser de sa fille aînée et dit tristement:

— Allons, il faut avoir le courage d'en convenir, ta soeur est heureuse de nous quitter!

— Vous n'auriez pas dû le permettre, dit nettement la jeune fille.

— Ma pauvre enfant, comment veux-tu que je m'oppose à un désir

aussi légitime de la part d'Eliane que de la sienne. La délicatesse de Mme Conway lui interdit les présents de valeur, aussi veut-elle par tous les moyens, prouver sa reconnaissance. Après tout, ce voyage me délivre d'un grand souci: Jacqueline avait besoin de changement, de distractions. C'est avec ennui que je la voyais en chercher chez les Orsana. La mère d'Eliane elle, est une femme de meilleur monde. Mais, j'y pense, tu ignores encore la nouvelle combinaison que ta soeur m'a apprise en chemin. Leurs plans sont changés: ce n'est plus à la campagne qu'elles vont, c'est en Hollande, à bord du yacht du docteur Lerirot. La baronne de Trémont et son fils ont beaucoup pesé sur cette décision.

— Sont-ils du voyage?

— Monsieur Hubert seulement; le docteur l'avait invité depuis longtemps.

Dans l'obscurité croissante de la salle Mme Chamoret occupée à tourner le bouton des ampoules électriques ne vit pas l'expression soucieuse de sa fille aînée.

La chambre des deux soeurs était sens dessus dessous; une grande malle qui occupait le milieu, et un sac de voyage ouvert sur la table recevaient, tour à tour, des objets disséminés un peu partout. Jacqueline hâtait ses préparatifs en fredonnant toujours son étrange refrain.

— C'est toi, Gitte, dit-elle sans tourner la tête, prends garde, ne dérange rien, tout est posé en ordre, et je n'ai pas de temps à perdre.

— Il faut pourtant que tu t'interrompes un instant; nous avons à causer.

— Ah! par exemple! quelle prétention! Le sujet de ce grave entretien, s'il te plaît? Tes leçons, tes élèves?

Va, je te donne la parole, et moi je poursuis ma besogne.

— Tu es donc bien décidée à partir?

Jacqueline tournait le dos; elle fit volte-face.

— Perds-tu la tête où est-ce une plaisanterie?

— Ni l'un ni l'autre. Tu sais que je t'ai désapprouvée quand tu as accepté l'invitation des dames Conway.

— C'est entendu; passons!

— Maintenant que je connais leur nouveau projet je te blâme formellement, prononça Brigitte, dédaignant l'interruption de la railleuse; il ne s'agit plus d'un séjour à la campagne entre deux amies.

— Non, non; Dieu merci, pour moi! La campagne n'était qu'un pis-aller. Il s'agit non-seulement de s'éloigner de Paris mais de quitter la France! de voguer à l'aventure! Je m'étonne, à présent, que l'autre projet m'ait plu! Gitte me diras-tu enfin pourquoi tu prends l'air d'un juge, au moment de la sentence?

Pour mieux marquer le cas qu'elle faisait de la réponse de sa soeur, Jacqueline se retournait déjà vers la malle; mais Brigitte lui saisit les poignets et l'entraîna vers deux sièges restés libres.

— Ecoute ce que j'ai à te dire est très sérieux; tu dois l'entendre avant ton départ... Aujourd'hui même quelqu'un m'a parlé de toi!

— Un jeune homme, interrogea Jacqueline, moqueuse.

— Oui; un jeune homme.

Pauvre Brigitte! sa souffrance la rendait maladroite; possédée du désir de remplir la promesse qu'elle avait faite à Damirol, elle n'avait pas songé à prévenir sa mère, et allait droit au but, sans les ménagements et les transitions qui eussent dû amener sa confiance. Mais Jacqueline ne cher-

chait plus à lui échapper; une idée folle se présentait à son esprit! Ses yeux brûlants s'attachaient aux lèvres de sa soeur, qu'elle voyait frémir, et d'un ton passionné:

— Parle donc! Ce monsieur, je le connais, sans doute... que veut-il?

— T'enlever au travail que tu abhorres car, il l'a compris, tu détestes travailler!... T'offrir une position indépendante... une vie heureuse.

— Avec son amour alors?

— Oui; il t'aime, articula péniblement Brigitte.

— Il m'aime! C'est à toi qu'il s'est adressé! Pourquoi? s'écria la jeune fille, en proie à la folie de son rêve et incapable d'en saisir l'invraisemblance. Où l'as-tu vu?

— Ici, cet après-midi.

— Chez nous!!

— Oui; il était venu m'apporter une partition... nous étions seuls... alors...

— Ah! comment?... de la musique! tu ne veux pas parler de... monsieur Raoul? c'est impossible.

Craignant de se trahir, Jacqueline couvrit son visage de ses deux mains; elle tomba de si haut!... Mais presque aussitôt elle releva la tête.

— En voilà une histoire! Le Phénix amoureux! et c'est pour me conter cela que tu me fais perdre mon temps.

Un rire la secouait, rire nerveux qui amène des larmes sous les paupières; chacun de ses insolents éclats faisait à Brigitte l'effet d'une lame aigüe qui lui eût déchiré le coeur. Elle fit bonne contenance, et dit très doucement:

— Ma petite Jacqueline l'heure n'est pas aux plaisanteries et les minutes sont comptées, car maman va nous appeler pour dîner. Sois gentille, écoute moi; au lieu de t'obstiner à déguiser M. Damiroi en ridicule men-

tor, rends-lui justice: il est distingué, jeune...

— Oh! si peu!!

— Il est bon et généreux, poursuivit Brigitte avec plus de force. Son talent et sa fortune lui permettent de choisir une femme bien douée, dans un monde où, vraisemblablement tu ne prendras jamais place...

— Qu'en sais-tu?

— Je vois l'avenir dans la réalité, je n'escompte pas le coup de baguette d'une fée!... Réfléchis donc sérieusement: ce qu'il t'offre c'est tout ce que tu désires avec ardeur: l'indépendance, une situation flatteuse, les mille satisfactions de luxe et de coquetterie que l'argent procure. Attends pour me répondre; ne refuse pas avant d'avoir bien pesé le bonheur qui vient à toi... Crois-tu donc que les jeunes gens riches qui songent à prendre pour femme une jeune fille pauvre sont nombreux?

Jacqueline écoutait, mais la dernière phrase, quelque chose passa devant ses yeux; une silhouette élégante, puis un beau visage masculin, au sourire flatteur et prenant. Ce fût comme une bouffée de joie orgueilleuse qui balaya tous les raisonnements de Brigitte.

Les pas de Mme Chamoret qui venait appeler ses filles se rapprochaient.

— Tu m'en reparleras demain, fit rapidement Brigitte, et suivant ta décision, nous dirons à maman...

— C'est inutile; je refuse qu'il n'en soit plus jamais question!

... Le lendemain ce fût en vain que Raoul attendit un mot d'espoir. Avec la maîtrise de son caractère bien trempé, il fit ses cours, remplit sa tâche journalière, sans donner le plus léger signe de faiblesse; à mesure que les heures s'enfuyaient il ressentait

l'impression du naufragé qui, cramponné à une épave trop faible pour le soutenir, s'enfonce lentement dans l'abîme. La nuit tombait quand quelques lignes signées : "B. C." lui furent remises disant :

"Demain, entre trois et quatre heures, je serai seule, venez."

Pas un mot d'espérance; il devinait son sort.

Comme l'avant-veille, Brigitte vint lui ouvrir; mais le couloir où elle le précédait était éclairé par les portes que l'on avait ouvertes pour faire passer la grande malle, et qu'on avait négligé de refermer. Les meubles étaient déplacés, l'ordonnance coquette du petit logis semblait bouleversée, comme par un ouragan. Assis l'un en face de l'autre, les deux jeunes gens se regardaient sans oser prononcer un mot. Ce fût Brigitte qui rompit le silence. En voyant les ravages causés par l'agonie morale sur les traits nobles et doux de son ami, elle murmura :

— Mon Dieu, comme vous souffrez! Il eût un faible sourire.

— Peut-il m'être autrement? Elle est partie sans me laisser un mot d'espoir! Parlez, mademoiselle, je suis préparé à tout entendre.

— Je crois que le moment était mal choisi; elle avait ce voyage en tête, et n'y eût renoncé pour rien au monde. De plus, après notre entretien je n'ai pas pu la revoir seule, parce qu'elle a passé la journée d'hier avec ses amies, pour faire ses dernières emplettes. A son retour, je la prierai de réfléchir sérieusement, et...

— A son retour mademoiselle Jacqueline ne réfléchira pas... pas du moins pour me donner une bonne réponse, répliqua le jeune homme avec une gravité douloureuse. Si elle avait dû accueillir mon offre, elle l'eût fait tout d'un élan. Ah! je la connais bien,

allez! Pendant que mon coeur acceptait joyeusement de devenir son esclave, ma raison par un phénomène bizarre l'étudiait, sans être aveuglée par mon amour. Son tempérament et sa beauté la classent dans la catégorie des femmes qui ne sont pas faites pour une tâche sérieuse. Elle aime le plaisir, le luxe, tout ce qui peut l'embellir encore et la rendre irrésistible, voilà pourquoi je pense que si elle n'a pas accepté les moyens d'atteindre tout cela c'est qu'elle espère mieux... c'est qu'elle espère mieux... c'est qu'elle aime ailleurs!

— Elle aime! qui mon Dieu!! Vous savez? s'écria Brigitte.

— J'ignore le nom de celui qui me l'a prise, mais "il existe" et, j'en ai la certitude, il est jeune, beau, riche... sans quoi elle fût venue à moi, poussée par l'horreur de la médiocrité et du travail.

La jeune fille refoulait ses larmes avec peine.

— Ah! monsieur, comme vous la méprisez!

— Ne croyez pas cela; je suis plein d'indulgence pour ses faiblesses de jolie femme. Jeune brillante elle ne peut s'attacher à un homme sérieux comme moi.

— Et vous songiez sans crainte à l'épouser!

— Pas sans crainte; mais mon amour me soutenait. Je l'eusse gagnée à force de tendresse.

Brigitte le regardait fixement; dans l'azur de ses yeux une flamme passa... quelque chose de si doux que malgré son accablement le jeune homme lui sourit.

— Vous êtes bonne, mademoiselle, et quoique la différence d'âge entre elle et vous soit faible, elle reste encore une enfant, tandis que votre être moral est dans son plein épanouisse-

ment. Voilà pourquoi j'ai osé me confier à vous.

Voulez-vous me garder le secret, même vis-à-vis de madame votre mère? J'espère cacher ma peine à maman qui en souffrirait beaucoup. Voulez-vous aussi me conserver votre amitié?

—De grand coeur, répondit la jeune fille en plaçant sa main dans celle qu'il lui tendait. Mais qu'est-ce que cela auprès de ce que vous espérez! Au retour de Jacqueline, j'essayerai encore de plaider votre cause; comptez sur moi.

Si je peux la ramener vers lui, pensait-elle courageusement, elle sera sa femme.

CHAPITRE VIII

"Petite maman, Gitte chérie, vous avez dû recevoir des cartes illustrées d'Ostende, lieu de notre embarquement, à bord de la "Rafale", le charmant yacht du docteur Jean Leriôt, qui décidément est un original peu plaisant. A Flessingue où nous avons fait escale et pris plusieurs de ses invitations, j'ai lancé un deuxième petit carton portant une jolie vue et quelques mots. Vous en recevrez encore d'autres... vous en recevrez tout le temps que durera le voyage. Ces messages, si brefs, sont le signe que je me porte bien et que je suis heureuse. Ne m'en demandez pas davantage; vous savez que je suis brouillée avec la plume et le papier, ces instruments de torture de mes années d'étude! D'ailleurs, à quoi bon de longues phrases sur mes premières impressions? Quand la "Rafale" a croisé les embouchures de l'Escaut et de la Meuse, il paraît que c'était superbe! Moi, toute aux douceurs du mal de Mer, je n'ai pas daigné ouvrir les yeux, et je n'a-

vais de force que pour maudire les vagues qui nous secouaient en tous sens. En vrai yankee, Eliane a le pied marin; elle trouvait cette danse très gentille!... la pauvre est pourtant bien fragile!

"A Katwijk, village dont on a reculé trois fois l'église devant les fureurs de l'Océan, nous sommes enfin entrés dans un grand canal, et depuis lors, je suis ressuscitée, j'oublie mes misères du début... C'est délicieux! nous voguons, nous glissons entre les berges de multiples canaux secondaires aussi nombreux que les routes, dans cet étrange pays.

"Six heures du matin viennent de sonner au petit bourg près duquel nous avons mouillé pour passer la nuit; à bord, sauf les domestiques, l'équipage et moi, tout le monde repose encore. Je me suis installée sur le pont, à l'abri d'une tente aux vives couleurs, en vue de grasses prairies dont l'herbe veloutée est d'un vert invraisemblable. Plus loin, des vergers que mai commence à réveiller forment une mer de fleurs blanches, roses rouges. Sur la berge, une douzaine de moulins (dont les pompes, paraît-il, assèchent les terres) sont rangés de distance en distance. On les a peints de nuances éclatantes, et leurs bras immenses, en tournant, ont l'air de me faire des signes désespérés. Que me veulent-ils? m'empêcher de passer? Peine perdue: dans deux heures au plus, vogue la galère! nous repartons vers l'inconnu qui m'attire et me grise de joie!

"Donc, c'est convenu, petite maman Gitte chérie, cette lettre sera "l'unique"... Il vous est permis de dire que votre Jacqueline est paresseuse; les cartes illustrées continueront à vous renseigner sur ce qu'elle

voit, et vous porteront de bons baisers comme ceux que vous trouverez ici."

Jacqueline Chamoret.

Post-Scriptum: Je crois que nous allons redescendre vers Delft et la Haye, villes que nous aurions pu visiter; mais le docteur tenant à longer d'abord la côte jusqu'à Ratnijk; il parle de nous emmener par les canaux visiter Amsterdam.

Tout en glissant la lettre sous enveloppe, Jacqueline se laissait emporter par un rêve qui donnait à son visage un indéfinissable rayonnement. Elle avait tracé au bas de la première page ces mots: "l'inconnu qui m'attire et me grise".

Était-ce vraiment "l'inconnu" ce fantôme séduisant vers lequel tout son être s'élançait? Elle le sentait là, très proche, à demi caché par un nuage mystérieux; mais elle le connaissait bien, et peu lui importait qu'il se fût dérobé à plusieurs reprises, juste au moment où elle croyait le saisir!

Le jeu la piquait au vif, la rendait plus hardie pour marcher à la conquête du bonheur qui serait le couronnement de sa beauté!

Comment, elle présente, Eliane eût-elle captivé l'attention d'Hubert?... Que faisait pour cela, d'ailleurs, cette fille simple et douce? On eût juré qu'elle songeait uniquement à placer Jacqueline en avant, que son bonheur était surtout de la faire admirer... et elle y réussissait à merveille! Si les Trémont avaient convoité pour leur fils la richissime héritière, si lui-même, sous leur pression, ébloui peut-être par le scintillement des dollars, s'était tacitement rallié à leurs désirs, depuis le début de ce bienheureux voyage, il s'était ressaisi. Quand Miss

Conway célébrait les charmes de son amie, ses regards à lui en disaient long sur ce chapitre!

Il y avait aussi les commentaires de ces regards que Jacqueline s'entendait murmurer, dans les rapides minutes qui les rapprochaient l'un de l'autre sans témoins. Avec plus de sincérité, elle se fût avoué que les mille petits manèges de sa coquetterie avaient en tout ceci, un rôle très actif; qu'en face de sa science de jolie femme, la charmante droiture d'Eliane était désarmée! Mais ce n'était plus l'heure de descendre dans sa conscience; chaque jour, un fait nouveau, un incident inaperçu dès indifférents fortifiait son espoir! Hubert laissait bien subsister entre Eliane et lui une intimité affectueuse, il cultivait même ostensiblement cette sorte de camaraderie dont Mlle Conway se montrait heureuse; mais le projet ébauché par ses parents était mort dans sa pensée!

Un léger bruit attira l'attention de la rêveuse qui tourna la tête... A trois pas, Trémont, appuyé au mat, les bras croisés la considérait.

- Quoi, monsieur, vous étiez là!
- J'étais là, mademoiselle!
- Depuis... longtemps?
- Quelques minutes à peine; cela vous fâche-t-il beaucoup?
- Pas du tout; ça m'est égal.
- Voilà qui est encore pis!
- Pourquoi?
- Vous ne devinez pas? Il est souverainement désagréable pour un homme de recevoir d'une joie bouche ce témoignage de suprême indifférence. Le destinataire de cette lettre est plus heureux que moi, si j'en juge par l'expression joyeuse, mieux encore, attendrie, de votre visage pendant que vous procédiez au cachetage.
- Décidément, c'est de l'espionnage!

— Là! quand je disais que ma présence vous ennue! Nous nous étions si bien quittés, hier soir, que je m'attendais à un bonjour amical ce matin.

Jacqueline qui faisait une jolie moue, glissa de côté un regard espiègle et, tendit la main en imitant le geste large, mais peu gracieux, d'Eliane.

— Pour faire la paix, essayons du "shake-hands" américain.

— Merci, c'est trop banal.

— Hubert saisit tout de même la main douce aux doigts fuselés, aux ongles nacrés, qui s'offrait.

— Je savais que vous étiez ici, j'ai reconnu votre pas quand vous traversiez le salon... alors j'ai pensé que rien n'ouvre l'appétit comme de voir lever le soleil, et je suis venu vous inviter à déjeuner sous la tente. Nous allons faire la dinette. Voyons... un petit signe d'acquiescement... ce sera très gentil.

Il laissa retomber la jolie main, et disparut, sans attendre de réponse, puis revint presque aussitôt portant lui-même sur un élégant plateau, un thé pour deux, et le plaça sur la table où la jeune fille avait écrit. Pour cacher son ravissement, elle protesta:

— Mais, j'attends presque toujours Eliane pour le thé du matin.

— Pas quand vous vous êtes levée avant l'Aurore. Je lui expliquerai que je ne pouvais vous laisser mourir de faim en son honneur. Elle m'approuvera, ou même elle me remerciera.

— Elle est si bonne! fit Jacqueline, touchée d'un vague remords.

— Très bonne; voilà pourquoi il faut la laisser dormir tranquille... deux morceaux de sucre, n'est-ce pas?... et ces jolies tartines! Les servantes Hollandaises excellent dans tous les détails d'un thé confortable!

Jacqueline mordit dans la mince tranche de pain beurré, mais s'arrêta pour écouter.

— Entendez-vous? Quelqu'un marche dans le salon!

Il se mit à rire.

— En vérité? que va dire ce quelqu'un?... Si c'est madame Conway elle nous souhaitera bon appétit... Mme de Rausin ajouterait, en admirant vos cheveux, que ses préférences sont pour les blondes (parce que sa belle-fille est brune) Louis d'Astanges s'occuperait surtout de friser sa moustache avant de vous saluer... Quand à Fernand de Rausin, il ne voit rien, hormis les yeux de sa femme, dont il fait son miroir tout le long du jour.

— C'est un mari excellent; un jour où l'autre, vous le prendrez pour modèle, fit Jacqueline, redevenue taquine.

— Heu... heu! Cela dépendra!

— De quoi donc?

— Des yeux qui seront offerts à mon admiration.

Un court silence suivit: soudain troublé par les deux étoiles grises qui brillaient entre les cils noirs, très longs, le jeune homme hésitait.

Jacqueline avait-elle conscience de ce trouble? Son jeune corps, drapé dans l'étoffe bleue de la robe qui en voilait à peine la grâce juvénile, jolie ainsi qu'une princesse de légende, elle vivait une minute d'attente passionnée; lui, grisé par le charme de cette beauté triomphante, eût acheté au prix d'une folie le droit de parler, comme il l'avait toujours fait, au gré de son caprice, et d'oublier jusqu'au souvenir de son engagement avec Eliane. Tout-à-coup, il vit le regard de la jeune fille se hausser par dessus la chaise qu'il occupait, et ses

joues se couvrir d'une brûlante rougeur; il se retourna brusquement.

—Toi, Jean! s'écria-t-il d'une voix irritée.

— Moi-même, mon ami, j'allais vous complimenter sur... votre heureuse idée! Exquis, ce déjeuner sous la tente! Un troisième convive pourvu d'un bon appétit y fera belle figure, aussi je viens m'offrir... Voyons, invite-moi... ou plutôt non; c'est à vous mademoiselle que s'adresse ma requête.

—Certainement, docteur, en recourant à moi vous serez servi deux secondes plus tôt, deux siècles pour un homme affamé. Je vais appeler...

—Ne prenez pas cette peine, dit Jean Leriôt, en portant à ses lèvres un sifflet d'argent dont l'appel fit accourir son groom.

—Du thé, une tasse, des tartines, ordonna-t-il... Maintenant puis-je vous demander le sujet de la conversation agréable... que j'ai interrompue... Ah! question sans curiosité! c'est simplement pour y mettre mon mot!

Jean Leriôt avait une personnalité bien marquée, que sans doute Trémont jugeait peu intéressante pour une jeune fille, puisque un instant auparavant lorsqu'il passait en revue les hôtes de la "Rafale" il avait oublié son propriétaire. La précoce calvitie qui atteint souvent les hommes d'étude avait vieilli le front du jeune docteur; mais ses mouvements vifs, sa démarche souple, sa physionomie mobile, une voix sonore, aux inflexions fraîches n'accusaient que trente ans, son âge véritable.

Cependant de cet extérieur assez remarquable, Jacqueline ne connaissait que les yeux, d'un bleu glauque. Leur regard énigmatique semblait se

poser doucement sur un interlocuteur et doucement aussi devenait si pénétrant qu'il inspirait à la jeune fille une crainte irraisonnée.

Ce fût donc en contemplant obstinément les grands moulins, qu'elle répondit:

— Notre conversation n'était guère suivie; nous avons effleuré plusieurs sujets. En dernier lieu, M. de Trémont me faisait remarquer que le jeune ménage de Rausin oublie ciel et terre pour s'enfermer dans son bonheur.

Le docteur se mit à rire, et, s'adressant à Hubert:

— Est-ce que cela t'étonne?

— Oh! c'est-à-dire... pas le fait en lui-même; les premiers mois de mariage! mais enfin Fernand de Rausin me paraît taillé pour la bonne vie prosaïque, et sa petite femme (soit dit sans t'offenser, puisque vous êtes alliés) sa petite femme, dis-je, ne rachète même pas sa mine chiffonnée par un brin de chic!

— De là tu conclus qu'il leur est impossible de mettre un peu d'idéal dans leur union. C'est bien ta pensée, hein?

— Dame!

— Quel gamin tu restes! On voit que tu as sauté des bancs de lycée dans notre monde, où le vrai est presque toujours faussé, où l'on admet plus que trois mobiles au mariage: l'intérêt, un caprice presque aussitôt évanoui et une grande passion que justifie la beauté purement physique. Apprends donc que sous son air bon-enfant Fernand est un délicat d'une espèce particulière. Il aurait pu épouser de très jolies femmes ornées du fameux "chic"; il a préféré chercher une "vraie" jeune fille conforme à l'idéal traditionnel et très français que représentent ces mots.

— Une petite... personne aux plumes blanches, bien lissées? persifla Hubert.

— Justement: une enfant candide au point d'attendre sans hâte celui dont les sentiments et les goûts lui donneraient confiance, et de lui garder son coeur, "tout son coeur", sans l'avoir jamais mené... j'allais dire: à la recherche de prétendants.

— Elle risquait de le garder tout à fait, dit Jacqueline ironique.

— Sans doute; mais elle préférerait cela au risque de le déflorer, repartit Jean Leriôt qui la regarda sérieusement et amena de nouveau une vive rougeur sur ses joues.

Hubert comprit-il? Levant sa tasse de thé, il s'écria.

— A la santé des jeunes Rausin! Tout est bien qui finit bien; ce brave garçon a rencontré l'étonnante héroïne que ses vœux appelaient, un modèle à peu près perdu!

— Pour ceux qui vivent dans ton atmosphère artificielle, rectifia tranquillement le docteur; ces femmes-là, les seules capables de nous refaire une race forte et saine sont encore légion, Dieu merci!

— Allons donc, Leriôt!

— Tu protestes, jeune aveugle, quand sur la Rafale même, il y a un second échantillon de ce type exquis. J'avais cru comprendre que tu l'appréciais beaucoup. Voyons, mademoiselle, dites-nous votre opinion sur Miss Conway, dont vous paraissez être l'amie.

— Charmante... quoique dans une note un peu... exotique, balbutia Jacqueline, prise au dépourvu.

Sans s'arrêter à cette restriction, Leriôt approuva:

— Vous êtes dans le vrai, mademoiselle; elle respire un charme de simplicité, de fierté... de force mo-

rale aussi. C'est une femme qui saura se faire aimer de celui qu'elle aimera, et je gagerais qu'elle dédaignera les manœuvres des coquettes!... Une cigarette Hubert?... Elles sont excellentes; as-tu déjà essayé le tabac Hollandais? Lorsqu'elle quitta les deux jeunes gens, Jacqueline avait juste assez de maîtrise sur elle-même pour conserver son air dégagé; elle infligeait une cruelle morsure à ses lèvres roses. Ne l'avaient-elles pas trahie, en balbutiant si gauchement la cruelle épithète: "Charmante?"... Au fond, le vrai coupable c'était son coeur qui n'avait pas su trouver un élan affectueux en échange de la tendre amitié prodiguée par Elaine. Ce pauvre mot "Charmante" elle l'avait accordé à regret, avec une restriction soulignée par un sourire d'Hubert.

De sa trahison, la coupable ressentait une souffrance faite de honte et de remords; elle s'efforça de l'étouffer.

— Je n'y peux rien! Je veux conserver "son" amour; il m'aime, j'en suis certaine à présent, donc je ne fais aucun tort à Eliane. Il n'a même pas répondu aux louanges dont le docteur le couvrait! De quoi se mêle M. Leriôt? Son éloge des jeunes filles modèles, de vraies jeunes filles, un blâme à mon adresse; à peine déguisé. Il me regardait en prononçant le mot "coquette" d'un accent méprisant, et ce qui est pis, ce qui me révolte, il voyait clairement mon embarras.

... Son opinion, je m'en moque; mais je ne souffrirai pas qu'il me diminue devant lui. "Pourquoi ne révéte-t-il pas pour lui-même une idylle, genre Rausin?... l'héroïne est toute trouvée avec les millions en plus!... Quel joli dénouement pour tout le monde.

Enfermée dans sa cabine, Jacqueline parachevait sa toilette; elle noya

le reste de sa colère en revivant la scène exquise et troublante que le docteur avait interrompue. Deux coups frappés à la porte, la voix riieuse d'Éliane demandant la permission d'entrer lui firent l'effet d'une douche glacée.

Caressante, Mlle Conway l'attira dans ses bras.

—Eh! bien, chère; il paraît qu'on s'est levé avec l'Aurore! J'ai remercié M. Hubert de vous avoir forcée à déjeuner sans moi. Vous vouliez m'attendre; c'était très bon de votre part; mais je suis ravie que vous ayez cédé à ses instances. Encore un baiser, et puis, venez. Nous avons quitté le mouillage, tout le monde est sur le pont.

Sous la tente la petite société était réunie; les dames causaient, les jeunes gens s'étaient groupés à distance pour fumer librement. Il y eut entre Jacqueline et ses compagnes de voyage un échange de paroles agréables.

—Voilà pour votre mère, chère enfant, dit Mme Conway, et mettant un baiser sur sa joue.

Jean Leriôt faisait les cent pas, en compagnie de son vieux Capitaine, la jeune fille crut s'apercevoir qu'il l'observait; elle lui tourna le dos et, accoudée à l'arrière, se mit à suivre des yeux le paysage.

La "Rafale" glissait à la façon lente d'un promeneur dans la magie d'une lumière blonde, à travers les immenses plaines qui s'étendaient à perte de vue. Les potagers, avec leurs bordures d'aulnes, étalaient les feuillages divers, aux nuances variées de tous les légumes, le Printemps poudrait les vergers d'une brillante floraison, les champs de blé, de lin, de colza, se succédaient lentement. Plus loin, le Soleil faisait flamboyer les

verres des serres monumentales au milieu des parterres où toutes les fleurs imaginables étaient cultivées.

La beauté de ces tableaux, jusqu'alors insoupçonnés de Jacqueline, se présentait à elle avec l'attrait irrésistible de la nouveauté. Ce printemps qu'elle admirait ne ressemblait en rien au joli et mièvre printemps de Paris; le charme en était plus violent il activait chez elle l'impétuosité de sa nature. Une foule d'impressions étranges la pressaient et l'envahissaient. Elle pensa au monde de travailleurs qui avaient fécondé cette terre, jadis ingrate... Ça et là, de grandes filles robustes, occupées dans les jardins, levaient leurs visages roses et souriaient à l'élégant yacht. Jacqueline crut voir dans leurs yeux clairs un reflet de l'existence forte et saine qu'elles menaient, et, tout-à-coup, son rêve de bonheur, celui pour lequel sa volonté tendue luttait avec tant d'âpreté, se décolora.

—Elles seront plus heureuses que moi, pensa-t-elle assombrie

—L'autre jour, mademoiselle, vous proclamiez votre prédilection pour la vie intense, de quelque manière qu'elle se manifeste. La vue de cet Eden septentrional doit donc éveiller en vous l'idée d'immenses sacrifices de travail d'argent, d'intelligence, de ténacité dans une oeuvre gigantesque.

Est-ce que cela excelle votre sympathie enthousiaste pour le bon peuple Hollandais?

Jean Leriôt l'observait-il depuis longtemps quand au son de sa voix, Jacqueline le vit près d'elle? Les émotions qui la remuaient en ce moment étaient si profondes qu'elle ne chercha pas à se dérober, comme chaque fois qu'il tentait d'engager la conversation avec elle.

Sans se retourner, elle répondit lentement :

— Je pensais, en effet, à l'existence de tous ces gens, et à leur puissance d'activité... à leurs jouissances aussi; ce ne sont pas celles que je pourrais jamais goûter... J'y vois le mirage d'un bonheur qui va disparaître à mes yeux avant que j'aie pu en saisir l'énigme et... je voudrais le retenir le temps de le comprendre!

Jean eût un sourire pensif.

— C'est cela même: devant certains spectacles nous nous trouvons tout à coup capables de sentiments supérieurs à ceux que nous traînons dans la banalité de la vie ordinaire; mais ils sont liés à la cause qui nous a fait sortir de nous-mêmes; avec elle ils nous échappent, nous laissant seulement la conscience du peu que nous sommes!

Toujours accoudée au léger appui, le buste gracieusement incliné, Jacqueline tourna la tête et regarda le jeune homme; elle ne défendit pas ses yeux des yeux qui les cherchaient et qui eurent un éclair pénétrant.

— Oui, j'ai bien saisi ce que vous vouliez exprimer, dit-il, me permettez-vous de traduire ce que je lis maintenant sur votre physionomie?... Vous êtes étonnée que nous puissions sentir les mêmes choses, de la même manière.

— C'est vrai, déclara-t-elle franchement omettant d'ajouter que cette découverte la flattait.

— Et savez-vous, mademoiselle, d'où vient cet étonnement?

— Mais...

— Tout simplement de ce que je suis le seul ici qui ne vous ait jamais témoigné d'admiration pour ce que tous les autres admirent en vous; autrement dit: pour votre beauté. Mlle Eliane ne tarit pas sur les charmes de sa "chère amie", chacun de nos com-

pagnons fait plus au mieux écho à ses louanges! De mon abstention vous avez conclu à une antipathie, peut-être à une secrète hostilité, très éloignée de ma pensée. Apprenez donc que, n'étant pas, par nature un emballé, je vous observais en silence avec intérêt et, puis-je le dire sans vous blesser? avec pitié pour l'amas d'illusions que nourrit votre coquetterie.

— Il m'est précieux, monsieur, de savoir comment un homme de mérite me pèse et me mesure!

Leriot ne parut pas atteint par l'impertinence qui accentuait ces mots; sur le même ton détaché, il poursuivit:

— Je n'aurais pas parlé si mon opinion ne s'était modifiée.

— Votre opinion sur moi? Elle a changé, tout à coup; quelle bonne fée à joué de sa baguette? contez-moi cela.

En dépit de son ironie, Jacqueline se sentait fière d'avoir retenu l'attention d'un homme inaccessible à sa beauté et à sa coquetterie.

— Mais oui, mademoiselle, mon jugement vient de se modifier tout-à-l'heure, quand j'ai vu que vous pouviez pour un instant oublier un tas d'idées fausses et vous laisser émouvoir par un beau spectacle jusqu'à concevoir la vie sous son véritable aspect.

— Vous en doutiez?

— Certainement... avant de vous entendre parler des lignées de braves gens qui ont usé leurs forces à féconder ce sol rebelle. Vous avez même éprouvé le regret de n'être que ce que vous êtes: une gracieuse jeune fille, presque un objet de luxe!

— Et... c'est là ce qui me relève dans votre opinion?

Il y eût un court silence, puis Leriot prononça d'une voix à peine dis-

fincte, comme répondant à une pensée intime:

— Oui... c'est l'étincelle d'un foyer dont vous ne soupçonnez même pas la nature; il sera étouffé où il s'animera, suivant la voie que vous prendrez.

— Ah! mais, décidément, cela ressemble aux prédictions d'une somnambule! Puisque vous cultivez ce genre de prophéties vous n'ignorez pas qu'il y est toujours question d'un jeune homme à l'horizon, brun, blond ou roux, c'est obligatoire!

— Dans la mienne, il n'y en a pas, affirma Jean de plus en plus indifférent à son petit rire provoquant. Si vous en voyez un sur votre route, soyez certaine, mademoiselle, que, pour le moment, c'est un fantôme.

— De mieux en mieux! Savez-vous, docteur, que vos oracles sont instructifs!

— Surtout si vous les acceptez comme les conseils d'un ami... d'un ami dans le vrai sens du mot: capable de vous déplaire au besoin, pour vous servir. Voulez-vous, Mademoiselle Jacqueline, m'accorder ce titre et ce rôle?

Les yeux agrandis par la surprise, la jeune fille dévisagea Jean Lorient.

— Si je comprends bien, vous sollicitez la permission de me dire mes vérités?

— C'est parfaitement cela... avec la restriction de ne les dire qu'à vous seule.

— Et... quel intérêt trouvez-vous à...

— Oh! simplement le désir de faire du bien.

— En redressant mes erreurs; une sorte d'éducation secondaire? Je vous suis mille fois reconnaissante, monsieur, et, pour la rareté du fait, je

consens à en faire l'expérience; mais je vous préviens que vous vous préparez de grosses déceptions; je ne fais jamais que ce que je veux.

— Je le sais; sans cela, où serait le mérite de mon rôle? répondit-il tranquillement... Ah! regardez donc ces champs de fleurs; ce sont les plus beaux que nous ayons encore rencontrés! et quels parfums ils nous envoient!... des Jacinthes! ces gens font la cueillette

La voix du jeune docteur s'était élevée pour marquer la fin de leur causerie intime... les Rausin se rapprochaient...

Quoique l'émotion éprouvée par Jacqueline fût très différente de celle qui le jour même près d'Hubert avait fait battre son cœur, la nature plus forte et plus riche de Jean Lorient exerçait sur elle un ascendant qui la courbait sous le charme d'une sorte de crainte attendrie.

Ce pacte d'amitié proposé et conclu par surprise avait un côté piquant; il caressait sa vanité, et lui rendait la bonne opinion d'elle-même très ébranlée depuis le matin. Là, comme dans l'amour de Trémont, elle présentait le mystérieux inconnu qui aiguillait son esprit tourmenté. Qui pouvait dire, d'ailleurs, si en voyant le docteur occupé d'elle, Hubert ne hâterait pas l'heure de son aveu?... Jacqueline n'avait pas cherché ce petit chantage sentimental; mais il lui était bien permis d'en profiter! Assise près du rocking-chair où Eliane se balançait en babillant, elle suivait ses propres pensées, sans manquer d'à-propos en répondant à son amie.

Fernand de Rausin avait emmené sa femme à l'endroit même que Jacqueline et Lorient venaient de quitter; ils s'absorbaient dans une tendre cau-

serie; Mesdames Conway et de Rausin, leurs lorgnettes à la main, admireraient le décor du frais paysage qui continuait à se dérouler lentement. Hubert, un peu plus loin, achevait une cigarette et enveloppait dans un même regard les deux jeunes filles: Mlle Conway, palotte et si frêle, avec ses épaules fuyantes, sa taille tout d'une venue, lui parut complètement écrasée par le voisinage de son amie qu'il comparait à une jeune déesse. La tête de Jacqueline, légèrement relevée, recevait le rayonnement du soleil reflété par l'eau; on voyait courir sous le délicat épiderme le sang vermeil qui donnait à son teint une rose de fleur. Elle sourit à Hubert, et aussitôt il esquissa un mouvement pour se rapprocher; mais Eliane qui s'était levée vint à lui et l'arrêta.

— Quel air grave, mon ami! Je suis tentée de vous proposer le marché que font entre eux nos écoliers. "One penny for your thoughts?"

— Un marché tout à mon avantage, car je doute qu'une de mes pauvres pensées ne vaille le prix que vous en offrez. Laquelle choisir, grand Dieu, pour répondre à votre royale générosité?

Le jeune homme parlait avec entrain; Eliane, heureuse, le regardait rire. La petite flamme qui, à certaines heures, la rendait presque jolie, se mit à briller au fond de ses yeux bruns. Elle reprit à mi-voix pour n'être entendue que de lui seul:

— Vous dédaignez mon humble penny; mais sachez bien, monsieur mon futur mari, que je ne l'offrirai pas toujours!... Plus tard, vos secrets seront "les miens"!

Elle s'exprimait avec la grande ingénuité qui avait déroulé Hubert dans ses premières tentatives de flirt, ce joli jeu sous lequel il lui eût été plus

facile de masquer son indifférence. Il éprouva un léger embarras, et rougit.

— Vraiment! mademoiselle ma future femme! Peut-être qu'en feuilletant le Code vous avez trouvé un article inconnu de moi, et qui autorise cette charmante tyrannie.

— J'ai cherché en effet, mais dans le Code de ceux qui s'aiment, et j'y ai trouvé ce gage de bonheur. Vous voulez être heureux, n'est-il pas vrai Hubert?

— C'est l'unique désir raisonnable ici-bas, affirma-t-il dans son jeune égoïsme.

— Alors, vous n'aurez qu'à me suivre; je connais le chemin où les bons époux trouvent le bonheur; et s'il fallait sacrifier le mien au vôtre, je n'hésiterais pas.

— Ne parlez pas ainsi, Eliane, protesta le jeune homme soudain ému, vous me faites peur! Nous serons heureux "tous deux", j'y emploierai aussi toute ma bonne volonté.

Pour Eliane ces paroles équivalaient au grand élan d'amour qu'il n'avait jamais eu près d'elle. Profondément convaincue que Trémont partageait son ardente affection, sa confiance émuissait chez elle le sens le plus délicat du cœur féminin, qui exige des témoignages de tendresse en retour de ceux qu'il donne. Gentiment, elle reprit:

— Quelques semaines encore, et nous irons chercher mon père au Hâvre pour avoir la permission de publier nos fiançailles le plus tôt possible. Pauvre papa! il ne se doute guère de la contrainte qu'il nous impose!

— Etes-vous donc certaine que personne ici ne soupçonne notre engagement?

— Certaine. Excepté le docteur auquel vous l'avez confié pour provoquer son invitation, et qui se comporte

comme s'il l'ignorait, personne ne paraît s'en douter.

— Même... Mlle Chamoret n'a reçu de vous aucune confiance.

Eliane parut scandalisée.

— Non certes! puisque le désir de mon père me le défend.

— Vous lui obéissez scrupuleusement. C'est vrai, vous n'avez pas un seul des défauts de votre sexe!

— Est-ce que vous le regrettez?

— Non, non, vous êtes très bien ainsi.

— Comme vous désirez que soit votre femme? insista la petite fiancée.

— Oui, je ne peux rien souhaiter de mieux... Mais nous approchons de Delft, Leriôt a commandé les autres pour l'excursion que nous ferons à la Haye, après un bon déjeuner; il serait temps de vous préparer.

— Dans cinq minutes je serai prête; venez-vous Jacqueline.

Mlle Conway s'aperçut alors de ce que Hubert avait vu depuis un moment: elle et lui restaient seuls sur le pont. Elle gagna promptement sa cabine sans remarquer l'air excédé du jeune homme en la quittant.

CHAPITRE IX

Inondée du joli soleil printanier, Delft offrait aux touristes les douces perspectives de ses canaux ombragés de beaux arbres, et enjambées par de petits ponts à arceaux. Jean Leriôt s'était chargé de piloter les passagers de la Rafale jusqu'au meilleur hôtel, où le déjeuner fût servi avec tout le confort luxueux et raffiné de la Hollande.

Les convives se dispersèrent ensuite, chacun à sa guise, dans l'antique cité; les plus graves se taillèrent un itinéraire qui ne demandait pas beaucoup de marche. Le jeune ménage Rausin saisit l'occasion d'une fugue

en tête à tête. Louis d'Astanges s'égarait seul, en quête de notes intéressantes pour une revue mondaine...

Cependant, sous le ruissellement d'or du beau soleil, Jacqueline avançait sans plaisir; la brise tiède avait beau caresser ses joues en fleur, les délicieuses fossettes que le moindre sourire y creusait étaient invisibles! Eût-elle voulu croire, le matin même, qu'avant le milieu du jour elle serait jalouse d'Eliane? Il y avait une heure que durait leur promenade à travers la vieille ville pittoresque, et qu'Hubert semblait oublier sa présence près d'elle. Cheminant entre Mlle Conway et son amie, il avait d'abord essayé d'éveiller l'intérêt de cette dernière par les souvenirs historiques conservés à Delft, comme des trésors; mais son enthousiasme ne trouvant pas d'écho, il s'était tourné vers Eliane qui, elle, se passionnait visiblement pour ces réminiscences du passé. Elle connaissait admirablement l'histoire, assez compliquée, des "Gueux de la Mer", ces nobles révoltés contre l'oppression Espagnole, et dont le chef: Guillaume le Taciturne, est resté en Hollande le héros de mille légendes merveilleuses.

Eliane citait des détails pleins d'intérêt, écoutait les commentaires du jeune homme, lui donnait la réplique avec à propos, et précision.

Quand ils eurent admiré dans la "Nieuw Kerk" le mausolée du célèbre "Beggars Water", sur le vieux pont qui mène au cloître Ste-Agathe, Jacqueline demanda:

— Qu'allons-nous voir encore?

— Le lieu où Guillaume de Nassau a reçu le coup mortel, répondit Trémont.

— Et cela vous intéresse?...

— Evidemment; c'est presque de l'histoire vécue, vous le sentez comme nous.

Ce "nous" qui rapprochait dans un même sentiment Hubert et Eliane, cingla la jalousie de la jeune fille.

— Non; je ne sens pas comme vous; je ne lis jamais les "Faits divers", pour éviter le récit répoussant des crimes.

— Ah! permettez, se récria Hubert; il ne s'agit pas des méfaits de misérables rôdeurs de barrière!... et d'ailleurs notre sympathie ne va ni au crime, ni à l'assassin; elle s'adresse à la victime: cet homme extraordinaire qui, malgré son humeur sombre et son visage hautain, exerça une mystérieuse fascination sur les hommes, et séduisit le cœur de tant de femmes!

Pendant qu'il parlait, Eliane remarqua le froncement des fins sourcils de son amie.

— Notre enthousiasme vous paraît exagéré, chère, dit-elle à son tour; pour ce qui est du mien, il faut l'excuser; je suis née aussi dans un pays qui a dû s'affranchir au prix du sang. Chaque année, là-bas, on célèbre l'anniversaire de l'Indépendance! votre grand LaFayette y est exalté! Au soir d'une de ces fêtes, le désir m'est venu de connaître l'histoire des hommes qui ont voulu arracher leur Patrie à la domination étrangère; mon père m'a fait présent alors d'un ouvrage dans lequel j'ai trouvé, entre autres, l'histoire de Guillaume le Taciturne.

Ils arrivaient devant la porte du fameux cloître; obstinément, Jacqueline restait muette. Miss Conway, de l'air d'une enfant qui demande pardon, dit avec douceur:

— Si cela vous ennuie trop, chère, nous n'entrerons pas.

— Quelle idée! riposta Hubert en donnant un formidable coup de sonnette; mademoiselle Chamoret aura l'amabilité de nous attendre un instant dans la cour.

Mais comprenant qu'elle jouait un mauvais jeu, Jacqueline ripostait déjà:

— Vous allez trop loin, ma chère Eliane; ces vieilleries me laissent indifférente, c'est tout; elles ne m'inspirent aucune aversion. Je ne demande que la liberté de ne pas me pâmer d'admiration devant elles.

A l'appel de la cloche, le gardien était accouru; il introduisit les visiteurs dans une cour dont l'aspect austère donna le frisson à Jacqueline. Ses compagnons en firent le tour lentement, se parlant à mi-voix, s'arrêtant, comme si chaque pierre les retenait; elle n'accorda un regard d'intérêt ni à ce lieu, ni à la salle où le héros avait été frappé. Dans ce cadre évocateur d'un passé glorieux et terrible, elle ne voyait que la petite personne à la silhouette quelconque, au visage effacé, dans laquelle elle venait de reconnaître une supériorité qu'elle ne pourrait pas lui disputer: sa vive intelligence enrichie, développée par une instruction aussi solide que brillante. De toute évidence, Trémont qui en ce moment en s'entretenant avec Eliane éprouvait un plaisir équivalent quoique d'une autre nature, à la joie troublée qu'il avait goûtée ce même jour sous la tente du petit yacht,

Pour la première fois, Jacqueline regretta l'ignorance relative dans laquelle sa paresse d'enfant gâté l'avait laissée.

— Cela ne peut pas, ne doit pas durer, pensa-t-elle, soulevée par la colère d'une femme qu'on dépoussède de son bien.

Cela dura pourtant jusqu'à la fin de leur promenade; des souvenirs historiques, les deux jeunes gens en vinrent à parler littérature. Miss Conway, sans l'ombre de pédantisme, citait ses auteurs favoris, justifiait ses préférences, faisait montre d'un esprit d'observation très original, et Hubert, le beau mondain, intoxiqué de snobisme, redevenait l'homme instruit qui sait vraiment causer.

En vue de l'hôtel, ils hâtèrent le pas, car les autres stationnaient devant la porte; on n'attendait qu'eux pour partir.

— Arrivez donc, jeunes traînants, dit Mme Conway; vous êtes en retard de vingt minutes; lequel des trois faut-il gronder?

— Aucun de nous, madame, riposta lestement Jacqueline; le seul coupable est Guillaume le Taciturne. Son ombre a donné audience à mes deux compagnons dans l'horrible prison qu'il avait choisi pour villa. Estimez-vous heureuse que nous en soyons sortis!

Tout en se laissant envelopper de son voile et de sa pelisse d'auto, Eliane la menaça du doigt:

— Vous êtes une petite fée moqueuse! dit-elle en riant.

... Les voitures roulaient à toute vitesse, longeaient des prairies à l'herbe haute, filaient à travers de jolis villages aux fermes riantes et propres. Les sites ravissants fuyaient de chaque côté de la route. Durant cette course vertigineuse, Jacqueline avait pu garder le silence et se posait une question unique: dans l'opinion d'Hubert était-elle vraiment diminuée?

Assis en face d'elle, dans la plus grande des voitures, il avait de nouveau son air de souriante indolence; de temps à autre son regard cherchait le visage exquis dont l'éclat s'adoucis-

sait sous la soyeuse gaze blanche; graduellement, ce regard devint plus persistant.

On arrivait à La Haye; les autos prirent une allure moins folle pour parcourir les rues, bordées de somptueux magasins, et traverser des places qu'entourent des demeures princières.

— Trois heures à dépenser ici, annonça Jean Leriote; comme à Delft, rendez-vous général vers cinq heures. Nous arriverons à Sheveningen pour le dîner. Je vous prie de m'excuser si je ne vous accompagne pas, j'ai des visites à faire ici.

De nouveau la petite société se disloqua; mais cette fois Louis d'Astanges se joignit aux jeunes.

— Vous venez avec nous, n'est-ce pas, mademoiselle? dit-il à Jacqueline devinant qu'elle hésitait.

— Je... ne sais-je...

— Mais moi je sais, interrompit Trémont qui avait entendu. Si vous nous laissez, Miss Conway serait trop triste.

Les deux étoiles grises devinrent très brillantes sous leur masque de gaze.

— Est-ce pour cela qu'il faut que je vienne? demanda Jacqueline dans un murmure prêtant à sa voix d'harmonieuses intonations.

Oui... et aussi pour me faire plaisir, ajouta Hubert dès que d'Astanges se fût un peu écarté; sans cela je croirais que Guillaume de Nassau et son assassin nous ont brouillés!... Voyons, levez ce vilain voile; je veux m'assurer que vous ne boudez pas. Dites, que dois-je faire pour vous voir sourire?

Trémont penché vers elle semblait s'adresser à un enfant gâté; le coeur de la jeune fille bondit de joie, et ce fût à grand peine qu'elle s'exprima posément.

—Je vous serais reconnaissante de vous faire un peu mon cicérone dans le musée de peinture; je comprends mieux les tableaux que les vieilles pierres.

—Eh! bien, soyez satisfaite; nous allons visiter le Maruishuis, la célèbre galerie des chefs-d'oeuvres réunis par le prince d'Orange; je la connais parfaitement, et je mettrai toutes mes lumières à votre service.

Longtemps Jacqueline conserva le souvenir de cette visite, et de l'empressement que le jeune homme déploya pour remplir sa promesse. Se doutait-il qu'il calmait ainsi sa folle jalousie? Elle fût en droit de le penser lorsque, s'arrêtant longuement devant l'un des trésors de la superbe collection, il laissa Eliane et d'Astanges les dépasser, puis entra dans une autre galerie, sans les prévenir.

Jacqueline montrait une intelligence très ouverte aux choses de l'art, une parfaite connaissance du coloris, et cette finesse de goût qu'est toujours un don naturel.

—Madame Conway m'avait bien assuré que vous peignez avec votre aiguille, dit enfin Hubert; pourquoi n'essayez-vous pas du pinceau? vous pourriez être à la fois peintre et... le plus ravissant des modèles, ajouta-t-il en riant.

—Notre situation modeste ne me permet pas la fantaisie.

—Mais elle peut changer... elle changera, quand... vous vous marierez.

—Jamais, alors!

—Jamais! Quel grand mot tranchant! Vous savez bien que vous vous marierez; je vous défie de dire le contraire.

Jacqueline ne répondit pas; elle eût craint que sa voix ne tremblât... Vi-

siblement son compagnon luttait contre le désir d'ajouter quelque chose. Tous deux avaient oublié les peintres Flamands!!

Ils se dirigèrent vers la sortie où d'Astanges et Miss Conway les attendaient; celle-ci les cherchait anxieusement des yeux, parmi les visiteurs assez nombreux.

—Comment avez-vous fait pour nous perdre? demanda-t-elle, un léger reproche dans la voix.

Trémont se mit à rire.

—C'est ma faute: j'avais promis à Mlle Jacqueline de lui désigner les toiles les plus célèbres, mon zèle m'a entraîné, parce que votre amie est beaucoup plus sensible aux beautés de l'oeil qu'aux barbares tragédies historiques. J'espère que le Maruishuis lui a fait oublier le cloître Ste-Agathe?

—Oh alors, tout est pour le mieux, déclara Eliane; chérie, vous vous étiez trop ennuyée là-bas!

CHAPITRE X

—Je me croyais assez bon psychologue! Me suis-je cette fois trompé grossièrement? Connaît-elle l'engagement qui lie Trémont et Miss Conway?... Si oui, elle ne serait qu'une vulgaire, une misérable intrigante!... Mais non: Hubert profite de ce qu'elle l'ignore; il s'anime à ce jeu qui l'amuse; il est séduisant avec, en plus, le prestige du nom et de la fortune; il exalte la coquetterie de cette enfant qui se grise de sa propre beauté! Pour elle, cet entraînement finira par un désastre moral!...

Un naïf de la sorte irait jusqu'au bout; mon caprice pour cette charmante créature deviendrait bel et bien l'amour qui conduit tout droit au mariage, car si elle est pauvre, elle est

de bonne famille... Mais Hubert (un produit de notre génération féroce-ment égoïste) sait cultiver les sentiments sans racines, et en jouir, jusqu'au jour où son intérêt lui conseille de les arracher... il n'a garde d'oublier tout à fait ses fiançailles que l'exigence sentimentale du père Conway lui rend le service de garder secrètes, et il a pour sa petite fiancée des attentions... très adroites.

Devant la table à écrire de son étroite cabine, jouant d'une main distraite avec un coupe-papier pris dans les feuillets d'une revue, Jean Lerié monologuait ainsi. De temps à autre, il prêtait l'oreille au murmure des voix de ses hôtes réunis sur le pont, et il percevait le rire si frais de Jacqueline.

Le glissement silencieux du petit Yacht donnait à l'existence de ceux qu'il portait une apparente uniformité; mais elle était réellement très mouvementée par les mille incidents nés d'excursions quotidiennes dans les jolies cites que traversaient les canaux.

Jacqueline et Hubert y trouvaient journallement autant d'occasions de poursuivre leur flirt, sans que la confiance d'Eliane en fût ébranlée.

— Chère maman, disait-elle, voyez avec quelle délicatesse Hubert sait exprimer sa reconnaissance à Jacqueline pour m'avoir préservée des flammes!

Et madame Conway, cette femme intelligente que l'amour maternel aveuglait, acceptait l'étrange interprétation de l'attitude du jeune homme, répondait:

— N'est-ce pas naturel, chérie? Que serait-il devenu en te voyant si cruellement blessée!

Dans sa pensée Hubert aimé de sa fille, devait être à jamais insensible à la grâce d'une autre femme.

...Le premier itinéraire tracé par Jean eût conduit ses hôtes vers Amsterdam, mais il fût modifié sur la demande des Rausin qui comptaient faire près de Nimègue un séjour de deux mois chez des amis. On venait de visiter Arnheim, et Tremont y avait fait la rencontre d'un jeune Hollandais, habitué des concours hippiques, avec lequel il avait lié à Paris d'agréables relations.

Rudolphe Weert possédait à quelques lieues de Nimègue une vaste propriété, et des écuries modèles dont il était très fier; voyant Eliane passionnée d'équitation, il lui offrit de les visiter. L'offre fût acceptée avec enthousiasme, et Rudolphe prit pour un jour passage sur la Rafale, après avoir télégraphié chez lui qu'il amenait des hôtes. Comme bon nombre de ses compatriotes, c'était un homme d'humeur douce et contenue, bien que depuis la veille, il fit assaut de gaieté avec la jeune bande.

Leriot en observant l'air de candide admiration de son honnête visage, chaque fois qu'il s'adressait à Jacqueline n'avait pas eu de peine à deviner d'où lui venait cet entrain extraordinaire. La jeune fille traitait son nouvel admirateur avec la bonne grâce d'une jolie femme, habituée à tous les hommages; néanmoins son attention restait tendue vers les moindres actes, les paroles les plus banales de Trémont.

Pour donner une conclusion à ce qu'il observait, le docteur murmura: "Une orgueilleuse beauté, soit! mais, au fond, son caractère ne manque pas d'élévation. Elle a entendu dire que Weert est immensément riche, et ses hommages ne la détachent pas d'Hubert! Dans son inexpérience, la pauvrete le croit très épris! Simonne!... ma Simonne! je crois assister une

deuxième fois au naufrage de ta vie! et c'est bien là ce qui me pousse à vouloir sauver cette enfant égarée non gâtée. Ma tentative de rapprochement n'a pas produit ce que j'espérais; elle feint d'oublier notre fameux pacte Comment faire? Ou je me trompe fort, ou à la prochaine arrivée du père Conway, Hubert, contraint de changer d'attitude, lui ouvrira les yeux... elle comprendra... et c'est alors qu'il sera temps de venir à son secours, d'essayer ce relèvement moral dont elle est digne. Je fais une folie peut-être; mais une folie qui me séduit depuis que je l'ai étudiée.

Le cliquetis des verres et de l'argenterie rappelant à Jean l'heure du dîner, il rejoignit ses hôtes.

Pendant la soirée Eliane raconta avec un plaisir visible ses prouesses d'intrépide écuyère, là-bas, dans les plaines immenses du Far-West. Son père qui l'avait stylée toute enfant, la laissait sans crainte monter des chevaux à peine dressés. Dans le feu de son récit, sa petite main qui se crispait, semblait retenir la bête indomptée. Weert l'écoutait complaisamment, d'Astanges s'étonnait en silence, Hubert amusé, finit par dire:

—L'enthousiasme vous transfigure, mademoiselle; nous avons devant les yeux une autre Eliane Conway.

Demain, chez Weert, vous eussiez pu nous faire admirer votre maîtrise d'écuyère, malheureusement vous n'avez rien de ce qu'il vous faudrait.

—Vous vous trompez, répondit-elle vivement; je ne voyage jamais sans une amazone courte dans mes bagages, un enfantillage qui, cette fois, me sert à souhait. J'aimerais tant essayer une des jolies bêtes dont vous me parlez, monsieur Weert!

—Vous n'aurez qu'à choisir; ils sont ardents; mais vous les trouverez très maniables auprès de vos montures demi-sauvages, s'empressa de répondre Weert. Je pense que mademoiselle Chamoret monte aussi? Il s'était tourné vers Jacqueline avec certitude; il fût décontenancé par le regard et le bref: "Non, monsieur" qu'elle jeta en s'éloignant, et comme il adressait à Eliane une muette interrogation, elle dit naïvement:

—C'est dommage; ne pensez-vous pas qu'à cheval on pourrait la prendre pour une reine?

—Mademoiselle Chamoret peut prétendre à toutes les comparaisons flatteuses, prononça le jeune Hollandais d'un ton convaincu.

Laissant Weert et d'Astanges poursuivre avec Eliane la conversation sur les diverses races chevalines, Hubert aussi s'était éloigné. Il alluma une cigarette et parut suivre d'un oeil attentif le mouvement des massifs bateaux à voiles rouges ou brunes, qui sillonnaient le cours large du fleuve, leur manoeuvre lente et habile quand ils plongeant profondément sous le poids d'un chargement d'énormes troncs d'arbres. De petites barques gracieuses se fauilaient à vive allure parmi ces lourds convois.

Tout-à-coup Trémont pensa que lui aussi, il louvoyait entre mille écueils, qu'il dépensait une somme d'adresse considérable pour ménager les deux jeunes filles! L'une le tenait sous le charme de sa captivante beauté, l'autre lui inspirait une sorte d'affectueux respect qu'il subissait à chaque mot doucement prononcé pour lui rappeler son titre de fiancé. Lorsque, sur les instances de sa mère, il avait accepté d'arranger ainsi son avenir c'était parce qu'il voulait la vie

facile et brillante... et voilà qu'avant même d'être entré dans son rôle de futur époux, il se sentait enserré par une insupportable contrainte!

Cependant la pensée de rompre avec Eliane ne l'effleurait même pas. Il soupirait bien, en murmurant: "Pourquoi, n'est-ce pas, cette délicieuse Jacqueline?" mais il reprenait un à un les arguments de son père, pour se convaincre à nouveau que la jeune milliardaire était le parti raisonnable, qui le maintiendrait à son rang, sans lui coûter d'efforts... le parti enfin le mieux fait pour un homme de son caractère et de son monde!

... Nimègue apparut dans la brume dorée, comme une cité vraiment chimérique; établie au sommet et au flanc d'une colline, elle prolongeait ses antiques rues sinueuses jusqu'aux bord du Waal.

Lentement, la Rafale longea les quais magnifiques que bat le clapotement de l'eau jaunâtre, et gagna le petit port. Après de cordiales poignées de mains échangées avec leurs compagnons de route, les Rausin gagnèrent une élégante voiture qui les attendait, celle de la vieille amie que Mme de Rausin se réjouissait de revoir. On devait demeurer jusqu'au surlendemain chez Rudolphe Weert; mais d'Astanges demanda la permission de rester pour prendre des notes et des vues de la ville, qui l'enthousiasmait, et il décida Leriot à demeurer une journée avec lui, avant de profiter de l'hospitalité si chaleureusement offerte par le jeune Hollandais.

Weertjoen, sa propriété, était un ancien château-fort transformé, comme beaucoup d'autres dans cette contrée, en habitation de luxe. De loin, à travers le feuillage, son architecture massive et ses quatre tours vous transportaient en plein moyen-âge; mais

tout le plateau du renflement du terrain sur lequel il reposait était devenu un parc et un jardin anglais, somptueux décors d'une vie élégante. Le soleil commençait à baisser quand l'auto déposa devant l'entrée principale, avec le maître du domaine, les dames Conway, Jacqueline et Trémont. Une tante de Rudolphe, Mlle Malhilde Weert tenait la maison et jouait son rôle de châtelaine avec une souriante bonhomie. Dans l'ancienne sallé d'honneur remplie des meubles indiens rapportés par ceux des ancêtres qui avaient fait la fortune des Weert, un thé attendait les arrivants. L'argenterie lourde et ciselée, les délicates porcelaines, constituaient un luxe exotique, étrange pour des yeux habitués aux choses modernes.

En regardant Jacqueline croquer du bout des dents les fines pâtisseries et boire la boisson parfumée dans une tasse sans prise, Hubert pensa qu'avec sa beauté fière elle parfinissait le riche décor qui les entourait. Involontairement il regarda Rudolphe, crut lire sur sa physionomie la même impression, et en ressentit une sorte de dépit! Celui-là était indépendant, il pouvait choisir sa femme, se déclarer franchement, tandis que lui, Trémont, éprouvait une gêne humiliante entre la petite fiancée affectueuse et prosaïque qu'il ne voulait pas inquiéter, et Jacqueline si adorablement jolie! son dernier flirt avant d'entrer dans la vie sérieuse! ... "son dernier!" Alors pourquoi n'en pas jouir jusqu'au bout? Quel tort cela faisait-il au bonheur qu'Eliane se tallait dans le bleu? Le lendemain il saurait bien tout arranger pour consoler Jacqueline de son ignorance en équitation!

— Et les chevaux, pourrais-je les voir avant la nuit? demanda Eliane.

Weert n'attendait que cette invite pour entraîner son monde vers les écuries, à trois cents mètres du château. Mme Conway resta seule avec la tante Mathilde, et une heure s'écoula pour la petite Américaine ravie à passer de box en box, sa main fluette caressant chaque animal. La conversation était animée, mais Jacqueline ne parlait pas; certain pli de ses lèvres trahissait une préoccupation désagréable; il se creusa encore lorsque son amie choisit le cheval qu'elle désirait monter le lendemain; un pur sang, aux formes irréprochables.

—Zéphir, fils de Brise-Tout et de Pomone, dit Weert, vous avez le coup d'oeil d'un connaisseur, mademoiselle; mais si vous n'aviez pas monté des bêtes demi-sauvages, je vous en conseillerais une moins ardente. Vous m'accorderiez l'honneur de vous escorter, n'est-ce pas. Quel dommage que Mlle Chamoret ne puisse venir aussi! ajouta-t-il, presque malgré lui.

—C'est vrai! s'écria Eliane soudain troublée dans son plaisir. Que ferez-vous pendant notre promenade, ma chère Jacqueline?

—Elle vous suivra, et moi aussi, répondit gaiement Hubert; Weert, vous avez bien quelque voiture légère à nous offrir?

—Certes; un dog-cart avec une juvénescence incomparable. Elle a bien le départ un peu vif, mais je connais votre façon de conduire, repartit le jeune sportman.

—A merveille!... Nous serons les témoins et les juges de vos exploits, mademoiselle Eliane. Pour ma part, je suis très curieux de savoir à quelle école d'équitation se rattachent les amazones du Far-West.

Le premier mouvement de Miss Conway ne fût peut-être pas une franche satisfaction... elle parut hésiter,

puis, ayant jeté un regard sur Jacqueline, son visage s'éclaira d'affectueuse bonté.

—Merci, Monsieur Hubert; vous pensez à tout! Vraiment je ne jouirais pas de la belle chevauchée que Monsieur Weert me promet, si je laissais mon amie seule à la maison! Acceptez, chérie, ce sera délicieux et, dans quelque temps, quand notre vie en Fance va être... bien organisée je vous donnerai des leçons. Il faut que vous goûtiez ce plaisir unique. Oh! je suis certaine que vous me dépasserez tout de suite; vous êtes si supérieurement douce!

La jeune fille saisit le bras de Jacqueline qui n'avait pas dit un mot; elle s'arrêta encore devant chaque box, pour bien classer dans sa mémoire les explications que Weert venait de lui donner.

CHAPITRE XI

Le soleil du lendemain se leva radieux; Eliane eût un frisson de joie en ouvrant la fenêtre, au contact de l'air tiède et léger qui promettait une splendide journée. Elle passa dans la chambre où Mme Conway dormait encore.

—Maman, il serait temps de vous éveiller; tout s'agite déjà dans la maison et, vous savez, la promenade est fixée à dix heures et demie, aussitôt le déjeuner.

—Tu as raison, mignonne; vois-tu, cette dernière crise de rhumatismes m'a rendue paresseuse! Je perds mon activité, que ton père aime tant.

—Il aime aussi à vous voir chevaucher près de moi!

—Oui; mais je n'ai pas d'amazone, d'ailleurs il est poli que je reste avec notre hôtesse. Nous devons faire elle et moi, la visite des serres et des po-

tagers; ensuite nous monterons aux étages supérieurs du château, remplis d'objets rares et précieux! Amuse-toi; c'est sans crainte que je te laisse aller; ton fiancé veillera sur son trésor.

— Oh! une fois en selle je suis sûre de moi! Mais vous avez raison de dire qu'Hubert m'entoure d'attentions; il a compris que mon plaisir ne serait pas complet si j'abandonnais Jacqueline ici, alors il a proposé de l'emmener en dog-cart. Ce doit être un gros sacrifice pour lui qui raffoie du cheval! Voyez-vous mère, plus je le connais, plus je suis fière de mon choix! Au déjeuner Eliane qui avait déjà revêtu son amazone était transformée; sa taille frêle, habituellement perdue dans les plis vagues des blouses légères, se révélait élégante et souple dans la gainé sévère qui l'enserrait; le vert foncé du drap donnait une jolie transparence à la pâleur délicate de son teint; Trémont en fût agréablement surpris. Jacqueline éprouva le même étonnement avec une pointe d'irritation que fondit à demi le sourire affectueux de son amie; d'ailleurs Rudolphe placé près d'elle à table semblait visiblement déterminé à ne pas lui permettre de se perdre dans ses réflexions, et, pour capter son attention parlait d'abondance.

— Eliane, dit à mi-voix Hubert quand ils rentrèrent dans la salle d'honneur, savez-vous que vous êtes faite pour porter ce costume?

— Je m'y trouve si parfaitement à l'aise! répondit-elle simplement; là-bas je le portais tous les jours.

— Je serai très fier de vous accompagner ainsi au Bois!

— Moi aussi, je serai très heureuse, murmura-t-elle émue de ce compliment, le premier qu'il lui adressât... A propos, depuis hier soir je me

suis fait de grands reproches; je vous ai si mal remercié pour le sacrifice que vous vous imposez.

— Quel sacrifice?...

— Celui de vous priver d'une belle course à cheval pour m'épargner le regret que Jacqueline reste seule à Weertjoen. Regardez donc comme elle paraît heureuse! Ne vous fait-elle pas penser aux belles roses que nous avons admirées hier dans le parterre?

Très obéissant, Trémont regarda, mais ne sut que répondre trouvant inoui que sa naïve fiancée le plaignit d'emmener cette belle Jacqueline sous ce brillant soleil.

Le domestique annonça que les chevaux étaient prêts, et l'on procéda au départ, sous les regards bienveillants des deux dames qui restaient au château.

A peine Eliane effleura-t-elle l'appui que lui offrait Hubert; d'un bond admirablement calculé, elle se mit en selle; Zéphir, dont le maître n'avait pas exagéré le naturel ardent, parut surpris de cette brusque prise de possession; il piétina sur place, se mit en coquetterie, comme une bête insoumise et prête à la révolte. Miss Conway en avait vu bien d'autres. Ses mouvements étaient pleins d'aisance, ses doigts fuselés devenaient de fer pour maintenir la bête qui prit le parti de la soumission.

Dans le dog-cart, près de Jacqueline, Hubert pensa tout haut.

— Elle est surprenante de grâce et d'assurance!

— Vous l'admirez?

— Certes, oui, je l'admire. Si vous étiez tant soit peu... éclairée sur cet art passionnant, le talent de votre amie vous transporterait, comme moi.

Cette réponse fit sur la jeune fille l'effet d'une morsure; l'amertume déjà ressentie à Delft l'envahit et elle

en comprit la folie, car Eliane méritait ces éloges.

Trémont poursuivait :

— Si vous aviez pris seulement quelques leçons... assez pour vous tenir en selle, je me serais fait fort de vous guider. Quelle amusante partie nous eussions eue ensemble.

— Pourquoi vous en priver, monsieur? Rentrons; avec une bonne monture vous aurez vite fait de rejoindre nos amis!

Le front hautain, l'oeil en feu, la lèvre tremblante, Jacqueline, avec cet air outragé était si éblouissante que le jeune homme crut d'abord à un jeu de coquetterie.

Il la salua d'un sourire.

— Alors vous m'accusez de préférer un temps de galop à votre société? Est-ce assez absurde. Le cheval ça se retrouve, tandis que vous...

— Tandis que moi? interrogea-t-elle curieuse.

— En vous confiant à moi dans ce léger véhicule, vous me faites une faveur que j'apprécie, acheva-t-il, préférant lui cacher qu'il pensait à la fin prochaine de leur flirt.

— Eliane et de Weert filant au trot allongé se croyaient suivis de près par le dog-cart qui ralentissait son allure; ils allaient disparaître sous une allée d'arbre séculaires.

La compagne d'Hubert devenue muette ne perdait pas de vue ces deux points, dont l'un, l'innocente Eliane, avec son talent d'écurière, avait déchainé dans son âme une tempête de jalousie.

— Pourquoi ai-je mérité qu'on me mette en pénitence? dit tout à coup le jeune homme; je croyais que cette promenade en voiture vous serait agréable; au lieu de votre incompréhensible bouderie, je mérite une récompense.

— Que vous prétendez tenir de moi?

— Je fais mieux que de prétendre! Je le veux! Mademoiselle Jacqueline, regardez la nature en fête. Je connais ce coin admirable; après les grasses prairies aux hautes herbes que nous longeons, va venir un bois mystérieux, puis nous nagerons littéralement dans de miraculeuses floraisons. Nous sommes dans la Beturve, enfin le Paradis de la Gueldret... Nous allons faire une promenade de rêve, à condition que, quittant votre air maussade, vous me montriez le joli sourire qui me ravit.

Les lèvres relevées par un demi-sourire ironique la jeune fille riposta:

— Bravo! ma gaieté est nécessaire à votre plaisir, et je vous la dois; que me donnerez-vous en échange?

— Tout ce que vous voudrez!

— C'est beaucoup, mais c'est vague... Eh bien, je désire une course vertigineuse si possible, dans le bon air tiède la vitesse me passionne.

D'une main expérimentée Trémont enleva le cheval; celui-ci progressivement stimulé, ne tarda pas à dévorer l'espace, et la jeune fille parut s'absorber dans la griserie du tourbillon qui l'emportait. Devant son incompréhensible mutisme, une idée bizarre traversa l'esprit d'Hubert: La veille au soir, Weert l'avait emmené au jardin, sous prétexte de fumer un cigare, là il s'était adroitement informé de la famille et de la situation de Jacqueline, que sous l'impulsion d'un sentiment très vif, il ait pris une soudaine décision justifiée par sa complète indépendance et l'étonnante volonté de sa race, la chose n'était pas invraisemblable. Sans se donner le temps de chercher à quel moment le maître de Weertjoen avait pu se déclarer à la jeune fille, Trémont fût dès ce mo-

ment persuadé que son trouble n'avait pas d'autre cause, et résolut de s'en assurer. Elle, les yeux grands ouverts croyait entendre dans la jolie brise qui chantait à ses oreilles les paroles louangeuses à l'adresse d'Eliane; sa finesse y avait deviné chez Hubert une secrète satisfaction, dont la cause lui échappait.

Le jeune homme peu désireux de passer à cette allure folle devant Weert et sa compagne, avait obliqué par une autre route qui tournait le bois. Au milieu de prés à l'herbe verdoyante, de belles vaches tachetées paissaient; quelques-unes à l'approche de la voiture levèrent la tête en faisant tinter la clochette qu'elles portaient au cou.

— Toujours songeuse, mademoiselle; devenir châtelaine ne vous sourit donc pas? lança Hubert à brûle-pourpoint.

— Châtelaine, moi! Pourquoi pas marquise de Carabas?

— Eh! eh! la chose est peut-être équivalente! Nous sommes encore sur les terres de Weertjoen; à une lieue, les paysans nous répondraient certainement: "Ces bois, ces champs fleuris appartiennent à M. Rudolphe Weert."

Interdite, la jeune fille regarda son compagnon.

— Vous aimez les énigmes, moi, je ne sais pas les deviner; que voulez-vous dire?

— Tout simplement que je ne serais pas étonné de voir le sieur Rudolphe mettre Weertjoen et son possesseur à vos pieds!

— Oh! monsieur de Trémont, quelle folie!

— Folie? Parions qu'il parlera avant notre départ... si ce n'est déjà fait!

— S'il parlait, je... refuserais...

— Pourquoi?

Le visage de Jacqueline s'empourpra, et Trémont qui rencontra ses yeux, sentit que lui aussi rougissait.

— Pardon, hégaya-t-il avec embarras... je suis un indiscret!... je voulais dire...

Sa phrase fût coupée par un choc violent qui les fit rebondir sur leur siège; d'un chemin de traverse une auto débouchait; elle passa comme un éclair, en faisant retentir sa trompe extravagante, le brutal écart du cheval surpris était la cause de ce choc. Hubert aussitôt voulut maîtriser la bête excitée par l'allure ultra-rapide qu'il lui avait donnée, elle secoua la tête; elle reprit sa course, en l'accélégrant, et la coupant de bonds désordonnés... Une minute, elle parut se calmer, puis se cabra, retomba sur ses pieds, et, prise d'une nouvelle lubie, fonça droit dans un pré. Sur ce terrain plus mou, son conducteur eût réussi à la fatiguer; mais il frémit en voyant miroiter, trente mètres plus loin, les eaux d'un grand canal!

Devant l'imminence du danger, le jeune homme, après un bref: "Ne bougez pas", s'élança d'un bond désespéré, et roula dans l'herbe haute; debout aussitôt, il fit un saut prodigieux pour saisir aux naseaux l'animal qui, enfin, s'arrêta, suffoqué. En même temps le bruit d'un craquement sec annonça le bris des brancards.

Un homme qui de loin avait vu la scène, accourut, et maintint la pauvre bête toute frémissante.

— Nous sommes sauvés! il était temps!... Pouvez-vous descendre, mademoiselle?

Jacqueline demeurée à sa place, les mains crispées au tablier de la voiture; raidie, les paupières closes pour ne pas voir le gouffre qui allait les engloutir, eût un grand frisson en enten-

dant la voix de Trémont. Elle rouvrit les yeux et, en silence, comme en rêve, obéit.

La connaissance sommaire du Hollandais qu'avait Hubert lui suffit pour se faire comprendre du paysan, dont l'empressement redoubla au nom de Rudolphe Weert. Il fit signe qu'il se chargeait de l'attelage, et montra aux jeunes gens une ferme perdue dans la verdure.

— Venez, dit Hubert en guidant sa compagne.

Elle marchait appuyée à son bras, et lui s'inclinait vers elle, d'un air de tendre intérêt; mais très vite elle retrouva sa vaillance et se redressa.

— Une faiblesse passagère, dit-elle; quelle sottise!... Je vous prie de m'excuser.

Il sourit;... elle vit ses lèvres murmurer des mots inintelligibles qu'elle entendit pourtant distinctement.

— Vous excuser, pourquoi ? parce que vous avez accepté mon appui ? Je n'ai jamais été si heureux qu'en vous l'offrant, Jacqueline... vous êtes adorable!

Elle tressaillit; mais la jalousie qui la torturait depuis le matin s'exhalait dans un dernier cri:

— Et vous, vous êtes trop prodigue de compliments! Ce matin, ils étaient pour Eliane!

— Très sincères. C'est une écuyère émérite... mais je sens ce qui manque à Miss Conway pour me plaire! et je puis bien vous dire qu'aucune femme ne m'a jamais paru aussi belle que vous... Vous le savez déjà... avouez que vous le savez... et que cela ne vous fâche pas trop!

Il riait et cherchait à lire dans ses yeux qu'elle détournait, craignant de trahir l'intensité de sa joie. Cette fois, enfin, c'était le triomphe!

Bien, raille Hubert, vous voilà toute rose; l'horrible émotion est passée. Ces bonnes gens de la ferme auront certainement quelque cordial à nous donner pour en effacer les dernières traces.

CHAPITRE XII

Cinq heures sonnaient à la grosse horloge du vestibule. Après une nuit d'insomnie, Jacqueline s'agitait sur sa couche, elle avait vu poindre l'aube et salué le soleil qui maintenant éclairait la campagne. Trois petits coups furent frappés par Eliane contre la muraille de la chambre voisine, c'était son appel ordinaire, à l'heure des matinales effusions. Dans ses longs vêtements blancs, l'énorme natte de ses cheveux blonds rasant le sol, la jeune fille pénétra chez son amie.

Eliane toute pâle, assise sur son lit, lui tendit les bras.

— Jacqueline chérie, avez-vous bien dormi?

— Et vous? demanda-t-elle pour éviter de répondre autrement que par des baisers.

— Moi... j'ai rêvé affreusement! Je voyais cette voiture emportée, l'eau prête à nous engloutir, et un homme sur la berge me demandait lequel des deux il fallait sauver!

— Et quel nom avez-vous prononcé? demanda Jacqueline très émue.

Miss Conway se serra contre elle, pour se cacher le visage sur son épaule.

— Ah! chère! dans la réalité une telle alternative m'eût rendue folle! Mais c'était un rêve, et dans un rêve la raison est absente!... Je crois que j'ai crié: Hubert... je voyais uniquement que sa mort emporterait ma vie!

— Monsieur de Trémont! vous l'aimez, s'écria Jacqueline se dégageant

avec une brusquerie dont elle rougit aussitôt.

Le trouble de Miss Conway était si grand qu'elle n'en parut pas choquée. Dans un geste virginal, elle croisa les bras sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son coeur, et répondit simplement :

— Si je l'aime! . . . Ne vous en doutez-vous pas, Jacqueline chérie? . . . Cela prouve alors que j'ai été extraordinairement fidèle à la volonté de mon père, qui tient à être présent quand nous annoncerons officiellement nos fiançailles. Heureusement Hubert sait la vérité. Le premier, en France, il m'a été proposé pour mari, et je n'ai pas voulu entendre parler des autres prétendants; mon choix s'est fixé tout de suite. Dans quelques semaines, mon cher papa nous aura rejointes . . . ce seront aussitôt les fiançailles, au grand jour! . . . Et ensuite commencera la douce vie à deux, où tout est partagé, les peines comme les joies . . . où l'on s'appuie l'un sur l'autre avec confiance, parce qu'on se l'est promis devant Dieu! Vous souriez, mon amie, vous secouez la tête! N'est-ce pas ainsi que vous comprenez l'amour dans le mariage?

Les lèvres de la pauvre fille s'étaient, en effet, crispées dans un douloureux sourire; ce fût avec peine qu'elle les desserra pour parler.

— C'est probablement la manière la meilleure et la plus sage de le comprendre. Monsieur de Trémont est si mesuré, si réservé, que je n'ai pu rien deviner.

— Ah! chère petite amie, quand vous aurez rencontré l'homme qui doit prendre votre coeur, vous verrez combien il est doux de lui vouer une confiance au dessus de toute atteinte! Hubert a parlé; m'a demandé qu'il soit peu démonstratif, cela ne m'inquiète

pas; l'amour doublé de soupçon et de jalousie n'est pas le beau sentiment que Dieu a mis dans l'âme de l'homme, pour son bonheur!

Stupéfiée, Jacqueline regardait le blanc visage d'Eliane tout à coup irradié, ses grands yeux bruns qui rayonnaient d'une douceur inexprimable! Et il y avait dans l'accent de cette frêle créature une autorité, une noblesse écrasantes pour l'âme en révolte qu'elle désirait persuader.

— Maintenant que vous savez tout, ma Jacqueline, me pardonnez-vous le choix que j'ai fait pendant mon cauchemar? Je vous le répète; dans la vie réelle, la demande de cet homme m'aurait rendue folle.

— Mon choix, à votre place, eût été le même, trancha la voix amère de Jacqueline.

— Vous savez vraiment être juste! Me voilà toute calmée. Embrassez-moi; je vais essayer de dormir un peu; faites comme moi, le déjeuner n'est qu'à neuf heures. Dormir! le conseil parut à Jacqueline le comble de l'ironie! Elle craignit de crier la vérité à l'enfant candide qui lui envoyait un dernier baiser. C'était toute vibrante d'espoir qu'elle avait quitté sa chambre, en y rentrant, il lui sembla qu'elle venait d'assister à l'écroulement d'un édifice, dont les ruines gisaient au fond de son âme, dur comme un roc!

Néanmoins, elle avait un désir si tenace de bonheur, et sa vigueur naturelle était si grande que la souffrance du premier choc s'apaisa. Les paroles d'Eliane, son aveu qui ne permettait aucun doute, s'effacèrent presque devant les mots murmurés la veille par Trémont.

Oui, elle avait soupçonné la baronne de convoiter cette petite bru, si riche et si douce, elle allait même jus-

qu'à reconnaître que Hubert avait pu subir son ascendant, et ne s'était pas ouvertement opposé aux projets maternels; mais à peine engagé par ce demi-consentement, le coeur du jeune homme avait réclamé ses droits!

Si après la terrible minute où les eaux du canal avaient été si près de se refermer sur eux, Eliane l'avait entendu, se croirait-elle encore sa fiancée?... Je sais trop ce qui lui manque pour me plaire. Ce sont ses propres paroles, pauvre illusionnée. . . Voilà tout ce qu'il a su dire de vous! murmurait passionnément Jacqueline. Pourriez-vous les prendre pour l'expression de son amour, que vous croyez posséder. Mais maintenant que vous avez parlé je ne puis souffrir d'équivoque. Tout ce que je concéderai, par amitié pour vous, c'est de garder notre secret jusqu'au retour à Paris.

Avec une vivacité fébrile, elle procédait à sa toilette, faisait de ses cheveux une immense torsade lumineuse, qu'elle retenait en y plantant des épingles d'écaïlle. Une fois prête, elle se glissa sans bruit hors de la chambre. Les galeries, l'escalier, le hall de l'imposante demeure étaient déserts. Par la porte grande ouverte, le soleil entraît triomphant. . . Plus loin que les corbeilles fleuries du parterre, sous les frais ombrages, elle pensa qu'Hubert promenait peut-être son beau rêve!

Au premier détour d'une allée, elle aperçut, en effet, un homme; mais en le reconnaissant elle eût un violent désir de reculer. Trop tard! Leriote, lui aussi, l'avait vue... probablement le premier; debout près d'un banc circulaire qui marquait le croisement de plusieurs chemins, il pa-

raissait l'attendre. Forcée fût donc à la jeune fille d'avancer.

—J'étais à peu près sûr de vous trouver la première au jardin, dit-il.

—En vérité! docteur!... quelle savante déduction vous a donc conduit à la certitude que je n'avais pas moi-même il y a un quart d'heure?

Jean voulut ignorer son ironie, et répliqua simplement:

—Hier une mort affreuse vous a menacée; ce merveilleux épanouissement de la nature devait vous attirer, comme le symptôme de la vie que vous aimez passionnément, et que vous avez ressaisie avec ardeur.

Elle releva la tête et, très jeune dans son élan:

—La vie! oh! oui; je l'aime! et tous les bonheurs qu'elle comporte!

—Parmi ces bonheurs, vous faites, n'est-il pas vrai, une part à l'amitié, la vraie, vous savez?...

—Je sais; l'amitié modèle! qui se manifeste surtout par de sévères critiques!

Et que le plus sincère dévouement anime, compléta le jeune docteur, toujours insensible à la raillerie. Au nom de cette amitié, voulez-vous bien, mademoiselle, m'accorder quelques minutes d'entretien?

Ne trouvant dans son esprit troublé aucun prétexte de refus, Jacqueline s'assit sur le banc qu'il lui désignait; son émotion s'accrut devant la gravité de Leriote, qui semblait poser ses paroles avant de commencer.

—Lorsque les dames Conway m'ont amené chez vous en consultation, elles m'avaient fait le récit de la scène qui a laissé ici quelques traces, dit-il en désignant les légères cicatrices sur les mains de la jeune fille. Vous connaissiez à peine Miss Eliane, et pour la sauver, vous avez cruellement souff-

fert... ensuite n'est-il pas vrai qu'elle vous est devenue très chère?

— Je l'aime sincèrement.

— Alors, si un danger plus grand encore la menaçait, votre dévouement ne faiblirait pas? Lorsque nous aurons causé tous deux, vous ne voudrez plus lui voler l'amour d'Hubert, qui est toute sa vie...

Jacqueline se leva frémissante.

— C'est cela que vous vouliez me dire! De quel droit, je vous prie? Ah! oui, votre extraordinaire amitié! je veux bien l'admettre... mais vous êtes dans l'erreur, monsieur, comme elle, la pauvre Eliane, qui vit d'une chimère! Jamais, entendez-vous, jamais "il" ne l'aimera. Qu'a-t-elle pour fixer un homme aussi brillant?... l'argent?...

— C'est le moindre de ses atouts, prononça fermement Leriote; Mlle Conway possède tout ce qu'il faut pour s'attacher d'une manière durable celui qu'elle a choisie; elle a le grand levier d'un amour fort et généreux. Je défie un garçon pas plus gâté par le vie que ne l'est Hubert de vivre dans le rayonnement de ce coeur-là sans devenir meilleur. Il l'eût déjà compris; mais vous vous êtes trouvée sur son chemin!

— Quand j'ai consenti à suivre Eliane, j'ignorais qu'il serait du voyage, déclara Jacqueline avec hauteur.

— Et vous n'avez pas pensé qu'il avait un titre près de ces dames pour les accompagner?

— On ne m'a fait aucune confiance; maintenant je ne puis rien changer à ce qui est.

La jeune fille qui contenait à peine sa violence ne cherchait pas cependant à s'éloigner; le regard profond de Jean la clouait sur place, parce qu'il lui paraissait exprimer une profonde pitié.

— Je partage votre sentiment, mademoiselle; vous n'avez pas le pouvoir de changer ce qui est... ce qui sera. Hubert épousera Mlle Eliane et, quoiqu'il en puisse penser aujourd'hui, quand ils seront mariés elle triomphera de son indifférence.

Des gouttes de plomb brûlant tombant sur le coeur de la jeune fille ne lui eussent pas causé une douleur plus cuisante que ces derniers mots. L'accent, la voix, la physionomie du jeune docteur lui donnaient une autorité qui ébranla sa belle assurance.

— Voulez-vous dire qu'il me trompe? murmura-t-elle.

— Il s'abuse plutôt sur vos sentiments. Hubert connaît toutes les ruses et les nuances du flirt, tel qu'on le pratique en France, où il est rarement innocent; il passe maître dans ce jeu dangereux pour les âmes aimantes. Vous l'avez pris au sérieux, mais lui n'a pas supposé un seul instant. Je vous fais souffrir, ma pauvre enfant; c'est une partie très dure de la tâche que je me suis imposée envers vous. Pardonnez-moi, et songez combien plus cruel eût été de vous laisser dans l'illusion.

Appuyée au tronc d'un gros arbre, Jacqueline le regardait fixement. Tour à tour dans ses grands yeux gris passèrent les reflets de ce qu'elle éprouvait... incrédule, douloureux étonnement, fierté blessée. Elle traduisit franchement ces différentes impressions.

— Je dois vous avouer, monsieur, que je ne comprends pas votre rôle, ni le but que vous vous êtes proposé en m'offrant cette amitié extraordinaire! Jusqu'alors les fruits ont été très amers; cependant, je vous crois loyal... loyal et animé de bonnes intentions. Reste la clairvoyance; elle peut vous faire défaut; je l'espère; je

le crois! J'irai jusqu'au bout... oui, oui; il faut que j'entende la vérité, de sa bouche à lui! D'un mouvement si prompt qu'il coupa la réplique de Leriôt, elle s'élança dans l'allée voisine.

CHAPITRE XIII

Rien ne prête mieux à la fantaisie que le vrai tourisme où, sans s'écarter beaucoup de l'itinéraire primitivement adopté, le voyageur sait faire la part de désirs et de caprices qui en modifient les détails.

Weertjoen était loin; après un lunch somptueux pendant lequel Jean Leriôt avait été surpris d'entendre le rire étincelant de Jacqueline, les hôtes du jeune Hollandais avaient pris congé, pour retourner à Wimègue, à peine entrevue par Mme Conway et les deux jeunes filles. D'Astanges se surpassa en célébrant le charme étrange, unique, qu'offraient ses parcs admirables, ses vieux remparts transformés en promenades, ses hôtels modernes et ses antiques et pittoresques masures. Depuis l'avant-veille, les touristes la parcouraient en tous sens, escortés d'un joyeux soleil. Pendant ces promenades, Jacqueline s'attachait à Eliane, comme à son ombre. Était-ce hasard ou calcul? L'opinion de Jean fut vite faite sur ce point; mais Hubert, surpris, s'en impatientait. Les deux amies devenues inséparables, comment prodiguer à Eliane, loin de Jacqueline, les menues attentions qu'elle interprétait si tendrement?

Du même coup, il se trouvait frustré du flirt si entraînant qui avait été pour lui le principal attrait de ce voyage. Pour échapper à une ennuyeuse situation, il s'était mis à accompagner d'Astanges, quand ce dernier allait prendre des vues.

Par un brillant après-midi, les trois dames et Leriôt s'étaient réfugiés sous les grands arbres du Kelfleensbosh, Eliane, que la chaleur alanguissait, cherchait néanmoins si une silhouette masculine bien connue ne se dessinait pas à l'extrémité de la vaste esplanade, plus rapprochée du parc. Mme Conway s'en aperçut et profitant d'un arrêt dans le récit que leur faisait Jean, demanda:

—Eliane, as-tu bien expliqué à M. de Trémont où il pourrait nous rejoindre?

—Oui, maman; je croyais avoir été très précise. Est-ce trop vous demander Jacqueline de traverser ce grand espace ensoleillé pour vous assurer si M. Hubert n'est pas avec M. d'Astanges dans l'une des allées du parc?

—Je puis me charger de la commission, mademoiselle, dit Jean, esquissant un mouvement.

—Merci, docteur; ma Jacqueline est la complaisance même; de grâce ne nous privez pas de la fin de votre histoire, que devint cette pauvre fille?

Sur le sol desséché de l'esplanade, Mlle Chamoret se hâtait; elle était heureuse d'échapper à la réponse du conteur dont le récit semblait fait de toutes pièces pour lui donner une leçon. Triste aventure d'une institutrice qui avait bravé les dangers d'une situation délicate pour demeurer près de ses élèves après la mort de leur mère. De son dévouement que le père des enfants cherchait à reconnaître par de nombreuses attentions était né un rêve d'amour qui fût peut-être devenu réalité sans l'intervention des parents de la jeune morte. Un jour, pressé par eux, leur gendre se laissa convaincre qu'en épousant une jeune fille pauvre il allait commettre une espèce de mésalliance...

— Le moyen de me faire un serment était ingénieux ; par malheur je ne connaîtrai pas le dénouement et le sort de son héroïne, pensa la jeune fille, un pli dédaigneux aux lèvres, et cherchant à refouler l'inquiétude que la persistance de Leriote éveillait en elle.

Le parc, presque désert, était situé sur un mamelon, sillonné de belles allées, avec de chaque côté, des sous-bois d'une extrême fraîcheur. Fouillant des yeux toute cette verdure, Jacqueline se décida pour un chemin, aux détours capricieux ; au bout, l'horizon s'élargissait tout à coup sur un majestueux panorama. Loin en bas de la colline, le Waal suivait lentement son cours à travers des bruyères et de vastes pâturages, remplis de troupeaux. Dans l'air très pur, les bruits montaient et la distance leur prêtait une harmonie confuse ; elle assourdisait les pas des promeneurs... soudain la voix d'Hubert résonna près de la jeune fille :

— Que faites-vous ici, belle rêveuse ? Qui cherchez-vous ? Je n'ose me flatter que ce soit moi, car, depuis quelques jours vous vous faites un jeu de m'éviter ; peut-être même avez-vous oublié que j'existe !

— Cette tirade suffirait pour le rappeler à ma mémoire affaiblie ; mais je viens précisément à votre recherche, envoyée par Eliane.

— Mademoiselle Conway vous a priée...

— De vous chercher dans le parc, oui, monsieur, et de vous amener au rendez-vous assigné par elle, sous les arbres du Kelfkensboch.

— J'ai conservé une vague idée de ce rendez-vous ; mais la tentation de l'oublier n'est pas loin, puisque c'est vous qui venez me chercher, dit gaiement le jeune homme.

— Alors je ne vous laisserai pas céder à la tentation ; ces dames et le docteur vous attendent.

— Ils sont installés à l'ombre, situation idéale pour attendre, et ils sont très patients, riposta Hubert dont la belle humeur contrastait avec la physionomie fermée de son interlocutrice ; voyons, vous m'accorderez bien un petit instant d'entretien ?

Elle parut hésiter, puis tout à coup :

— Soit ! restons un instant ici... et dites-moi ce que vous pensez d'Eliane.

— Oh ! tout le bien possible !

— Mais encore ?...

— Que voulez-vous de plus ? riposta le jeune homme dont l'impatience s'accroissait ; j'aimerais à pouvoir ajouter qu'elles est jolie, brillante, que dans le monde de grands succès l'attendent !... vous croiriez que je suis un peu fou !

— Il est une folie qui mène à ces erreurs-là.

— L'amour ! exclama Hubert, il n'est pas de la partie, vous le savez... Pourquoi m'obligez-vous à le dire ?

Une bouffée de joie éclaira le visage anxieux de Jacqueline ; tremblante elle murmura :

— Parce que je veux être certaine qu'elle se trompe... qu'elle s'abuse... que jamais vous n'avez pensé sérieusement à l'épouser.

Au dernier mot la voix lui manqua. Trémont ne s'attendait pas à ce coup droit ; il se mordit les lèvres et sentit avec dépit qu'il rougissait comme un coupable.

— Certainement, de moi-même je n'y aurais jamais pensé, dit-il essayant un ton bref.

— Mais d'autres y ont songé pour vous : vos parents... cela se comprend ! une fille si riche !... Et quand

ils vous en ont parlé, vous n'avez rien objecté à leur projets.

— Mademoiselle Jacqueline! s'écria Hubert perdant contenance, je croyais passer ici un moment agréable avec vous, comme tant d'autres pendant notre voyage, et vous me faites subir un interrogatoire... de quel droit je vous prie?

Ce n'était plus son joyeux camarade, son jeune adorateur, mais un homme hautain et distant!! Frémissante comme sous un coup de fouet, elle se dressa pour lui jeter sa réponse:

— Du droit, monsieur, qu'à toute fille honorable de s'éclairer sur le rôle qu'un homme joue près d'elle!

Trémont lui donna un long regard; jamais elle n'avait été plus séduisante qu'avec ses beaux yeux en détresse et ses joues tragiquement décolorées. De nouveau il s'amollit et retomba sous le charme.

— Mademoiselle commença-t-il avec douceur, l'accusation que je devine sous vos paroles est injuste; rappelez vos souvenirs: dans le flirt charmant mené entre nous, pas une fois vous n'avez paru choquée. Pas une fois non plus mes paroles ne vous ont permis de supposer que ce jeu devait finir devant l'autel! Vous ne semblez pas vous rendre compte des exigences du monde... mes soeurs sont mariées richement, mon frère poursuit une brillante carrière... on me fait comprendre que je dois marcher de pair avec eux.

— Et c'est pour cette raison mesquine que vous consentez à épouser une femme que vous n'aimez pas?

— A défaut d'elle c'eût été une autre, riche aussi et peut-être moins bonne! Ce n'est pas sans un amer regret que je vous verrai disparaître de mon horizon... mais nous ne pouvons rien aux caprices de la fortune!

Secoué par une émotion plus forte qu'il ne l'eût voulu, Hubert la regarda; il craignait de voir des larmes dans ses yeux; mais non! Tournés vers le fleuve majestueux ils étaient sècs et brillants... si brillants qu'il douta qu'elle l'eût entendu et compris.

— Pauvre Eliane! quel sort! dit-elle simplement, puis avec une lenteur un peu rigide elle se tourna vers les allées profondes, et son fier sourire reparut.

— Voici venir, là-bas, M. d'Astanges; il est temps d'aller rejoindre votre fiancée qui doit s'impatienter.

Sans un mot de plus il la suivit, stupéfait et surtout mortifié de ce calme si tôt retrouvé. Il ne soupçonnait pas, lui, étranger à tout effort, quelle somme d'énergie Jacqueline dépensait! Maintenant, elle parlait avec d'Astanges qui les avait rejoints, et paraissait oublier jusqu'à la présence d'un autre auprès d'elle. Toute la journée, elle sut conserver une aisance, une tranquille gaité en face desquelles Hubert se sentit irrité, mal à l'aise, diminué!

Mais à l'hôtel, le soir venu, quand la pauvre fille se trouva seule dans sa chambre, elle s'affaissa sur son siège et pressa dans ses mains sa tête brûlée! Une insurmontable défaillance l'envahissait. Pendant quelques instants, elle demeura sans pensée, ne conservant que le souvenir bien net de sa défaite. Vaincue! elle était vaincue! non par l'innocente enfant qu'elle avait regardée avec pitié du haut de sa royale beauté, mais par les millions placés dans la chétive main d'Eliane. L'argent faisait tout le mal, car ils n'étaient pas menteurs les regards à la fois éblouis et attirants d'Hubert quand il lui murmurait les paroles charmeuses qu'elle prenait pour un demi-aveu! Elle était... "elle eût été" la femme de ses rêves, si, en plus de

sa beauté elle avait possédé "l'essentiel". Avec quelle inconscience du mal qu'il lui faisait n'avait-il pas essayé de lui faire accepter ses théories! Et maintenant qu'il connaissait la folie de son espoir n'allait-il pas prendre près d'elle une attitude différente, devenir déflant et hautain, tel qu'elle l'avait vu un instant? . . . il lui faudrait vivre encore longtemps de la même vie, près d'Eliane . . . et de son fiancé!

Jacqueline se souleva frémissante, révoltée! A tout prix elle voulait se soustraire à cette douloureuse situation, y échapper le plus tôt possible! Elle allait écrire à sa mère qui serait très heureuse de la revoir pour s'étonner que l'enfant chérie voulut abrégier le temps de la séparation. Son style en main elle était déjà devant le feuillet ouvert d'une carte-lettre sur lequel elle traça ces lignes:

"Petite mère, Gîtte chérie, j'en ai décidément assez des moulins, des canaux et des paysages Hollandais. Eliane très bien rétablie, peut parfaitement se passer de ma compagnie. Ces dames qui iront au Hâvre pour recevoir M. Conway à son débarquement, comptaient me ramener à Paris avec elles, mais je n'aurai pas la patience d'attendre si longtemps pour revoir notre "home". Inventez une raison, un prétexte, fût-ce la santé de maman qui, souffrante, désire ma présence. Pas de longues explications, je tirerai facilement parti d'un billet laconique pour vous revenir au plus tôt. Mille baisers,

Votre Jacqueline

Sa lettre cachetée, la jeune fille descendit promptement. Dans le hall d'entrée le bruit et le mouvement avaient cessé; deux grooms retenus

par leur service babillaient à voix basse. Au moyen d'une pièce d'argent, le plus petit devint un commissionnaire empressé, et courut à la poste avant la dernière levée. Jacqueline s'avança presque sous le globe électrique de la porte pour le suivre des yeux. Elle ne vit pas deux hommes qui, assis dans un coin sombre du jardinet précédant l'entrée, fumaient en devisant.

— Missive importante et mystérieuse, dit Trémont ironique, quand sa tête blonde eût disparu. Serait-ce une réponse à Weert? Aurait-il écrit?

— Pourquoi? demanda Leriot.

— Pour déclarer sa flamme! Malgré son rang et sa fortune, il reste simpliste, très attaché aux vieux usages du pays qui permettent aux jeunes gens de s'accorder entre eux.

— Comme en Amérique, alors?

— Comme en Amérique, concéda Hubert très nerveux; j'espérais l'avoir dissuadé . . .

— Pour quelle raison? Aurais-tu peur d'un rival?

— Ah! mon cher, ne m'agace pas! Si tu t'avises de me faire la morale . . .

— Depuis un mois, ai-je donc risqué un seul conseil . . . un seul?

— Non, mais à présent ta voix sonne le reproche.

. . . Rentrée dans sa chambre Jacqueline s'était rapprochée de la fenêtre pour offrir son front brûlant à la jolie brise qui faisait frémir les feuilles; son nom prononcé en bas la cloua sur place.

— Oui, disait le jeune docteur, j'aime la franchise. Sois donc sincère avec toi-même; tu supportes mal la pensée qu'un autre s'occupe de Mlle Chamoret, et l'aime peut-être, parce que tu t'es laissé entraîner trop loin à ce jeu de coquetterie.

— Elle est exquise, attirante, dis-

tinguée aussi, gémit Hubert avec humeur... mais impossible au point de vue mariage!

— Sans doute pour toi qui n'as pas de situation à lui offrir.

— Ah! oui, il y a longtemps que tu ne m'as lancé mon indolence à la tête. Mais quand même je l'aurais cette situation, me vois-tu proposer à mes parents avec leurs idées, à la place de la richissime Eliane, cette jolie fille sans autre dot que son titre de brodeuse. Quand on appartient à l'élite de la société on doit conserver sa place, coûte que coûte.

— Coûte que coûte est désobligeant pour ta petite fiancée... un trésor.

— Heu... gentille... oui, bonne, trop parfaite! Pas un brin de coquetterie, c'est ridicule.

— Laisse donc tes folies; tu auras près d'elle une existence heureuse et digne. Elle t'aime profondément, et son amour est de ceux qui élèvent.

— Alors tu penses que j'ai besoin de monter! Qu'ai-je de si défectueux?

— Une maladie de notre époque: le snobisme qui ne laisse plus de place à ton véritable "moi".

— Charmant ami!

— La preuve en est dans ta conduite présente: fiancé, tu es heureux de troubler un autre coeur que celui de ta fiancée, un snob doit flirter!

Mon dernier flirt avant le mariage! J'y ai mis de l'entrain! mais j'ai des excuses: d'abord le charme de Jacqueline, puis sa coquetterie. Pourquoi est-elle venue d'elle-même à ce jeu?

— Parce qu'elle croyait à autre chose! pauvre enfant orgueilleuse! Elle s'imaginait que sa beauté lui tenait lieu de tout; ce n'est pourtant pas le meilleur d'elle-même!

— En tous cas, dit Trémont, rallumant sa cigarette, elle a cherché une

explication; j'ai dû lui faire comprendre... une scène ennuyeuse, mon ami! Moi-même j'étais bêtement ému, enfin, c'est fini.

— Pour toi, certainement; sans quoi tu ne parlerais pas avec cette désinvolture d'une jeune fille que tu as fait souffrir. Tu lui as dit une chose très dure, et aussitôt après avoir déclaré que la comédie est finie, tu t'administras l'absolution, en invoquant sa coquetterie.

— Voyons, Leriot, elle est coquette, cela saute aux yeux!

— Alors pourquoi reproches-tu à ta fiancée de ne l'être pas? Mais occupons-nous de l'autre... de ton dernier flirt, comme tu dis... As-tu oublié son mépris du danger quand elle sauva Mlle Eliane du feu? Les autres femmes ne savaient que orier, c'est de toi que je tiens ces détails. Eh! bien, une fille capable d'un pareil élan n'est pas la première venue; pas une poupée, bonne uniquement à se griser de compliments: Elle a une âme très forte, un coeur chaud, généreux, étouffés par certains défauts, je te le concède; mais enfin dignes de respect.

— Ah ça, elle te préoccupe beaucoup, Mlle Chamoret, railla Trémont embarrassé.

— Beaucoup, j'en conviens.

— Alors, vas-y! Riche, indépendant, affranchi volontaire des raffinements de nos préjugés, tu pense épouser qui tu veux... quand tu voudras. Seulement... je ne crois pas que tu lui plaises!

— Voilà pourquoi tu m'exhortes, bon apôtre, à tenter l'aventure, Weert est joli garçon; ta vanité s'arrangerait mieux de voir ton charmant flirt faire un mariage de raison et d'argent. Mais coupons court à ces sottises; l'intérêt que je porte à Mlle Jacque-

line n'emprunte rien à l'éternelle question amour.

—Que tu traites par le mépris?

—Que je traite avec respect. Si je fonde jamais une famille. l'âme de ma compagne sera en telle correspondance avec la mienne qu'elles n'en formeront plus qu'une. pour traverser la vie et accepter ses tristesses.

Admirable!! Deux perfections n'en formant plus qu'une!

Non; deux coeurs tellement unis qu'ils supportent sans lassitude leurs défauts et leurs mutuelles erreurs.

—Jean, tu divagues; tu passes les bornes! Va donc proposer cela à Mlle Jacqueline!

—Moi, non; mais un homme qui ayant mes idées et mes croyances, saurait la comprendre, lui inspirer de l'affection. et qui, de son côté, lui donnerait autre chose qu'un simulacre d'amour, en ferait une autre femme. Il se fit un silence, puis Trémont reprit:

—Mon ami, tu es un brave garçon, et moi je ne suis pas aussi mauvais que tu le crois; ton émotion finit par me gagner! Mais où diable la puises-tu, pour qu'elle ait la vertu de se communiquer, même à un "snob"?

—Dans l'amertume d'un remords.

—Toi!

—Oui, moi; écoute: quand ma mère mourut, nous n'avions pas encore hérité de la belle fortune de notre vieux cousin; la rente qui, en partie, nous faisait vivre, s'éteignait avec elle; les ressources qui restaient, à moi et à ma soeur Simonne (je n'ai jamais parlé d'elle) étaient faibles. Afin de m'aider à terminer mes études musicales, Simonne accepta un poste d'institutrice dans un château, chez la comtesse de Trébois.

"L'année suivante cette jeune fem-

me fût emportée par une maladie foudroyante. Mon devoir me commandait de rappeler ma soeur près de moi; mais sur les instances du comte j'eus l'imprudence... non, il faut l'avouer, j'eus l'égoïsme de consentir à ce qu'elle restât près de ses élèves; la situation était très belle; mes études demandaient un dernier effort; je m'endormis sur les assurances données par M. de Trébois qui fit à l'institutrice et aux enfants une vie à part, dans une aile du château. Seul, le repas du soir devait être pris en commun. Je ne calculai pas que c'était suffisant pour mettre ma soeur en danger; elle était jolie, avec les mêmes faiblesses et les mêmes illusions que Mlle Jacqueline. Aux vacances, elle me revint radieuse, et me confia que M. de Trébois, après la visite qu'il allait faire, avec les enfants, aux parents de sa première femme, viendrait me demander sa main. Elle attendit confiante, puis anxieuse; ce fût une lettre qui vint et qui glaça toutes ses espérances. Le comte, d'une nature irrésolue, capitulait devant l'hostilité de ses beaux-parents. Il pleurait lâchement son amour, mais se laissait imposer une riche alliance, et il pensait, sans doute comme toi, que tout était fini; un coeur meurtri ou même brisé, ce n'est rien!

"Comprends-tu maintenant? Au fond je me suis toujours regardé comme aussi coupable envers ma soeur que M. de Trébois, car je l'avais exposée, autant par égoïsme que par inexpérience. Voilà pourquoi je m'intéresse à Mlle Jacqueline, pourquoi je la défends, pauvre enfant! Dieu veuille lui venir en aide! Quand Simonne est morte elle avait surmonté sa peine.

Le docteur s'était levé. Trémont le suivit en disant:

—Un coeur meurtri!... un coeur brisé! Voyons, Leriôt, tu ne vas pas

me faire croire que j'ai fait tant de mal!

Jacqueline entendit leurs pas résonner dans le hall, puis s'étouffer sur le tapis de l'escalier. En se penchant elle vit que toutes les fenêtres étaient closes; personne, hormis elle, n'avait entendu; de plus l'appartement des dames Conway donnait sur le grand jardin. Elle se laissa glisser sur une chaise toute proche, et, dans l'absolue solitude de cette belle nuit étoilée, se demanda en face du vide et du silence qui se faisaient en elle, si les confidences des deux jeunes gens l'avaient rendue plus malheureuse, ou bien l'avaient soulagée.

... Moins d'une heure auparavant, elle souffrait jusqu'à l'exaspération et maintenant... maintenant avec quel calme elle se répétait ce qu'elle venait d'entendre: "Exquise, attirante, mais impossible au point de vue mariage!" C'était bien le résumé de son dernier entretien avec Hubert!... et il déclarait "tout fini"! Le coeur de Jacqueline ne protestait pas; sans révolte, elle mesurait toute l'étendue de son erreur. Oui, elle s'était follement prêtée au flirt que, dans sa témérité, elle prénaît pour le chemin du bonheur, et il avait fallu un coup de foudre: l'aveu naïf d'Eliane, l'aveu forcé d'Hubert, pour lui ouvrir les yeux!

Par le brusque revirement d'une âme très ardente la pauvre enfant se jugeait avec d'autant moins de pitié que l'étoile de Trémont pâlisait devant elle.

Le héros d'hier, prêt à tout sacrifier pour son amour, se transformait en un mondain séduisant qui borne son horizon à la jolie vie de luxe et de plaisir où brillent tant de non-valeurs!

Pas méchant, malgré sa dureté envers moi, murmura-t-elle dans un souffle imperceptible et dédaigneux,

mais au dessous... tellement au dessous de l'autre!

L'autre, Jean Leriôt, avec son front sévère, si physionomie fermée, son regard droit et profond subissait aussi devant elle une soudaine métamorphose. Cédant à l'abandon d'un entretien très intime, il venait de se révéler dans la sincérité de sa belle et forte nature. En quels termes lumineux il avait affirmé ses espérances qui repoussaient loin, oh! si loin toutes les conceptions chimériques de bonheur caressées par Jacqueline! Elle pensait: Quelle joie, quelle fierté d'être associée à la vie d'un tel homme! et elle s'efforçait d'imaginer ce que serait celle qui fixerait son coeur. Supérieure par l'intelligence, par les sentiments, et croyante aussi... il a parié de ses croyances. Ah! pauvre Jacqueline! que tu es peu de chose, malgré ta beauté, comparée à cette heureuse inconnue.

C'était cependant Leriôt qui jetait un peu de reconfort sur son humiliation; de ses lèvres venait de tomber la même affirmation qui l'avait intriguée sur la "Rafaie": "Sa beauté n'est pas ce qu'il y a de meilleur en elle". et il avait ajouté qu'elle était digne d'inspirer une affection plus pure, plus haute que celle d'Hubert. Dans un vague désir de partager quelque chose avec Jean, la jeune fille s'agenouilla, et murmura les prières oubliées depuis plusieurs mois.

CHAPITRE XIV

Au milieu du sifflement des trains qui partent, arrivent, se croisent, le Rapide du Nord vient de s'arrêter. Jacqueline, empressée, s'élança; son sac à la main, elle se hâte vers la sortie, et oublie, dans l'émotion du re-

tour. l'amertume de ses derniers jours en Hollande. Dans le groupe compact de parents et d'amis qui attendent les arrivants elle cherche des yeux les chers visages joyeux... une voix connue prononce son nom.

— Mademoiselle Jacqueline; par ici!

A la sobre élégance de sa mise, à sa taille un peu épaisse, la jeune fille a reconnu Mme Damirol avant de distinguer sous la voilette le regard doux et intelligent qui rappelle celui de Raoul. Pour dire quelque chose, elle balbutia:

— Ah! madame, quel heureux hasard... Je cherche ma mère et ma sœur, les avez-vous vues?

— Non; pas ici, ma chère enfant.

Et avec la hâte de ceux qui craignent de se troubler, Mme Damirol explique: Brigitte est retenue près de sa mère souffrante; leur amie a proposé de venir à leur place au-devant de la voyageuse. Vite le bulletin des bagages... une voiture est retenue; Jacqueline peut s'y installer en attendant qu'on apporte sa malle...

Vaguement inquiète, elle laisse Mme Damirol agir seule; mais quand celle-ci s'assied près d'elle et dit au cocher:

— Gare Saint-Lazare! une exclamation lui répond:

— Comment? nous n'allons pas à la maison!

— Vous allez voir votre mère tout de même; je n'ai pas encore eu le temps de vous donner des détails, chère petite; elle s'affaiblissait rapidement; une crise d'anémie; le docteur exigeait un changement d'air. Alors j'ai mis à la disposition de Mme Chamoret notre villa de Châlon; la vieille nourrice de Raoul et sa fille sont con-
oerges, et la tiennent ouverte toute

l'année, c'était le service assuré, et la malade soignée quand votre sœur revenait à Paris pour ses leçons. Le soir nous y rentrons aussi, mon fils et moi, car voici les vacances qui approchent, les cours sont à peu près terminés.

Quoique Mme Damirol parlât avec assurance, Jacqueline avait l'impression que son sourire était forcé.

— Je comprends; c'est bon... c'est très bon de votre part, dit-elle brusquement; mais vous me cachez quelque chose, maman est...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge; avec le même effort pour sourire, sa compagne acheva la phrase:

— Elle est d'une extrême faiblesse, sans autre symptôme alormant. J'espère que vous allez composer votre visage. Il faut qu'elle vous voie très gaie; c'est ainsi qu'elle vous attend.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas rap-
pelée?

— Elle s'y opposait; d'ailleurs, depuis trois semaines vos cartes ne disaient rien de votre itinéraire.

— C'est vrai! balbutia Jacqueline qui par la pensée revit Weertjoen et les grands arbres du Kelfkensbock.

Là, hélas! elle avait oublié les coeurs si tendres qui la suivaient partout!... Elle n'avait plus le courage d'interroger, et ne s'étonnait même pas qu'après le refus laissé par elle à Raoul comme adieu, les Damirol, une connaissance de moins d'un an, fussent ainsi entrés dans la vie intime de sa famille.

A la villa, Brigitte l'attendait dans le vestibule; une Brigitte pâlie, un éclat fiévreux au fond des yeux, et qui la serra passionnément dans ses bras, sans pouvoir parler.

— Gitte est-elle très mal? gémit la voyageuse implorant une parole rassurante.

La parole ne vint pas; alors Jacqueline éclata en sanglots. Sa soeur la fit asseoir sur la banquette du vestibule, et lui tamponna les yeux avec son mouchoir.

— Sèche vite tes larmes, dit-elle de la voix ferme et douce qui tant de fois avait grondé l'enfant gâtée; tu as de la volonté, c'est le moment de t'en servir, ma chérie. Maman sait que tu arrives, elle est impatiente de te voir, et de te voir "souriante", ne l'oublie pas.

— Je vais faire l'impossible, soupira la pauvre fille en refoulant ses sanglots; est-elle inquiète de son état?

— Non; cependant elle a fait demander le prêtre avant-hier; tu connais sa foi vive!... Allons, viens.

Comme une automate, Jacqueline entra dans une vaste chambre qu'éclairaient les lueurs grises du crépuscule. Sur un grand lit, richement drapé, une forme mince se dessinait; c'était bien sa jolie maman; ses cheveux argentés auréolant son visage diaphane, dont toute la vie se concentrait dans les yeux.

— Jacqueline, ma petite bien-aimée, viens m'embrasser, dit-elle d'une voix faible...

— Maman chérie! comme je t'aime; comme c'est bon de revenir près de toi!

Elle couvrit de baisers le visage émacié de la malade et se souvenant des recommandations de Brigitte elle retrouva, par un effort suprême de volonté, son plus brillant sourire. On eût dit qu'il se reflétait sur la pauvre figure diaphane!

— Bien, bien; je retrouve ma fleur, ma jolie rose toute fraîche! On voit que ce voyage a été un enchantement pour toi! Hélas! ici, près d'une malade, tu vas perdre ta gaieté!

— Chut, petite mère, rien ne vaut qu'être avec toi. J'aiderai Gitte à te dorlotter et tu vas guérir très vite, ce ne sera pas long!

— Non, ce ne sera pas long!

Les blanches paupières voilèrent les yeux de saphir, si pareils à ceux de Brigitte. Sans les relever, Mme Chamoret ajouta:

— Tu ne peux imaginer la touchante bonté de Madame Damirool et de son fils! Brigitte te dira... Je bénis la Providence qui couronne ainsi ma vie de travail; avec de tels amis vous ne serez pas délaissées si...

— Maman! gémit Jacqueline épouvantée.

— Du calme, enfant; je ne demande pas à vous quitter... cependant cette pensée ne me cause plus d'effroi ni pour vous, ni pour moi. Ma barque est attachée au rivage éternel; mais elle voguera encore longtemps ici-bas, si Dieu juge que vous avez encore besoin de moi. Maintenant, va te reposer; nous causerons demain. Va, mon amour; tu es exténuée, je le sens.

A bout de forces, en effet, Jacqueline se laissa emmener. Elle prit docilement un peu de nourriture après quoi Brigitte la mit au lit, comme une enfant. Elle s'endormit d'un sommeil de plomb, et n'en fût tirée qu'à l'aube naissante. A peine eût-elle conscience de l'action de Brigitte lui passant un peignoir, et l'entraînant vers la chambre de leur mère.

Douce devant la mort comme en face des rudes combats de la vie, Mme Chamoret répondait à l'appel divin, laissant à sa frêle enveloppe le sourire ineffable des bienheureux!

CHAPITRE XV

— Gitte, le facteur a-t-il enfin apporté une lettre pour moi?

—Pas encore, chérie ; peut-être tantôt, ou demain...

—Demain, tantôt! tu me répètes cela à chaque courrier. Voilà trois semaines qu'Eliane doit connaître notre malheur, elle ne m'a pas encore donné signe de vie, c'est inouï!

—Ta lettre court peut-être après elle, comme les siennes couraient après toi, quand j'ignorais vos déplacements.

Jacqueline ne répliqua pas ; les paupières closes, abîmée dans un fauteuil, à la place ordinairement occupée par son métier, elle passait des heures entières sans parler, le visage rude d'expression. Parfois, quand Brigitte était absente, elle promenait des regards moins vagues autour d'elle, autour du petit salon à l'élégance démodée. Chaque meuble, chaque bibelot rappelait la mère admirable dont la tendresse avait su les dorloter, toutes deux, en dépit de sa ruine.

Jacqueline se revoyait sur le point de quitter ce doux foyer, le cœur gonflé d'orgueilleuse espérance, puis, par le cours naturel de ses pensées revivait le rêve enchanté! Il passait devant elle dans son décor brillant de champs fleuris et parfumés, de bois verdoyants, de mystérieuses cités. Dans la sensibilité exaspérée de tout son être, elle en ressentait à nouveau toutes les émotions, depuis l'ivresse du triomphe jusqu'à l'intolérable souffrance de la défaite! S'abandonnant alors à une douleur qu'alimentait deux sources si différentes, elle ne retenait plus ses larmes brillantes et pressées!

Un jour, sa soeur ayant répondu à son éternelle question: "Pas de courrier ce matin, rien qu'un prospectus", ajouta:

—Ne m'as-tu pas dit que ces dames doivent aller au Havre recevoir M. Conway? Dans ce cas, M. de Trémont les aura quittées; il est peut-être de retour à Paris; il pourrait te donner des nouvelles.

—Non; il sera resté près d'Eliane; ils sont fiancés, ne te l'ai-je pas dit aussi?

—Certainement non.

—C'est possible, reprit posément Jacqueline; notre peine fait oublier tout le reste!

Très calme elle soutint le regard anxieux de Brigitte qui finit par l'enlacer tendrement.

—Ah! ma chérie! cela me délivre d'une grande inquiétude! J'avais peur... enfin... ne te froisse pas... je craignais...

—Que Jacqueline se crut au temps où les rois épousaient les bergères? Est-ce cela? Sois tranquille, je discerne fort bien la vie réelle du conte de fée...

—Après la démarche de M. Damirol, balbutia Brigitte, tu pouvais penser...

—Que tout le monde est aussi désintéressé que lui, veux-tu dire? Mon injustice n'a pas été si profonde; et puis il s'est montré rempli d'attentions près de maman, nous a ensuite secondées avec tant de délicatesse pour nous épargner les horribles détails de la cérémonie!... Va, j'ai sincèrement regretté mes sottes railleries...

—Ne regrettes-tu pas... autre chose?

Jacqueline, étonnée, cherchait à comprendre. Est-ce cela? Sois tranquille, je discerne encore allusion? Ah! de grâce! empêche-le de la renouveler! Pourquoi pâlis-tu?

— Parce que... je t'en prie, répète ce que tu viens de dire.

— Quoi? que je ne veux pas épouser M. Raoul? rien n'est plus vrai. Ni lui, ni un autre, du reste! Je l'apprécie, j'ai pour lui une affectueuse reconnaissance, mais...

— Alors, s'il devenait... ton frère? souffla Brigitte dont le visage se fit vermeil.

Un long et profond regard échangé entre les deux soeurs acheva la confiance. Brigitte reprit en tremblant:

— Je t'en supplie, ne crois pas que j'aie rien fait pour l'attirer à moi; je ne voyais rien de plus désirable pour toi que ce mariage! Quand je lui ai transmis ton refus, il était si malheureux que je lui ai promis...

— ... De le consoler, railla doucement Jacqueline.

— Non, de l'aider à te conquérir.

— Triste conquête! Mais arrête; c'est moi qui vais terminer l'histoire! Monsieur Raoul avait été d'abord ébloui par le pauvre papillon que je suis; moi absente, l'impression "ineffaçable" s'est effacée devant la pureté, la douceur, la chaleur de ta belle petite âme!...

— Jacqueline, voilà encore que tu déraisonnes!

— Pas du tout! Les voyages, vois-tu, c'est précieux pour acquérir de l'expérience. Moi, j'en reviens mûrie, presque vieille! Il me semble que ta confiance, l'approche de ton bonheur me cause une joie toute pareille à celle que maman ressentirait. Elle savait tout, n'est-ce pas?

— Oui, l'avant-veille de sa mort, elle nous a bénis tous deux... Tu sais reprit Brigitte après une pause, notre foyer sera le tien jusqu'à ce que tu te maries, à ton tour.

— Merci chérie, c'est toujours fortifiant de se sentir un port d'attache,

où l'affection vous attend; mais je ne songe pas à vivre en tiers dans votre ménage et à vos dépens!

— Quels projets as-tu donc en tête?

— Chut! Ma réponse n'est pas prête; je t'en parlerai quand il sera temps. Maintenant je vais sortir pour m'acheter des gants; l'air du matin me fera du bien.

— Les magasins sont à peine ouverts!

— Tant mieux, j'aurai le choix des employés.

Seule dans la rue, la pauvre Jacqueline se répétait la question de sa soeur: "Qu'allait-elle devenir? Quels projets former?" Tout s'effondrait autour d'elle! Brigitte, quoiqu'elle en pensât, serait entraînée par son mariage à de nouveaux devoirs qui relâcheraient entre elles les liens si étroits jusqu'alors!... De jolis êtres tyranniques viendraient bientôt prendre son coeur d'assaut, y laissant une place secondaire à la petite soeur, jadis si gâtée. De plus, la vie matérielle dressait devant la jeune fille ses inévitables exigences, en face de ressources trop faibles pour lui permettre d'avoir un "chez elle"! Il faudrait prendre un parti... un grand parti! Lequel?

Cachée sous son voile noir, elle se mit à errer au milieu de la foule parisienne; puis cherchant instinctivement à fuir le brouhaha, elle se dirigea vers les Champs-Élysées.

Il était environ neuf heures. Quelques amazones et des cavaliers montaient l'avenue. La jeune fille rejeta son voile en arrière et s'assit pour respirer librement, car la journée s'annonçait chaude et le soleil était déjà brûlant. Les piétons, peu nombreux, suivaient l'ombre des arbres; parmi eux, un homme à mise correcte s'avavançait lentement, une revue à la

main. Il s'arrêta tout à fait, probablement absorbé par un passage de sa lecture plus intéressant, mais au moment où il levait les yeux en tournant la page, une exclamation lui échappa et il vint droit à Jacqueline.

— Mademoiselle Chamoret!

— Vous, vous, docteur! Où est Eliane!

— Ces dames sont en Amérique, près de M. Conway gravement malade. A peine aviez-vous quitté Nimègue, le même jour, je crois, Mme Conway recevait un cablogramme re-expédié de Paris par la baronne de Trémont qui l'avait reçu, et leur annonçant la mauvaise nouvelle. Elles ont gagné en hâte le port le plus proche où elles pouvaient trouver un paquebot en partance, et se sont embarquées, accompagnées par Hubert qui n'a pas voulu les quitter.

— C'est son devoir, dit Jacqueline avec une tranquillité fière qui fit tressaillir le jeune homme.

— Tous ont quitté l'Europe, ignorant votre deuil; moi-même j'ai abandonné la "Rafale" aux soins de mon vieux capitaine, et je suis rentré à Paris par un chemin assez fantaisiste. J'ai trouvé votre faire-part dans le courrier qui m'attendait; mais mon absence avait trop duré; j'ai été contraint d'érépondre avant toutes mes occupations. Je pensais me présenter chez vous aujourd'hui même, pour vous exprimer toute ma sympathie. J'ai perdu ma mère, il y a longtemps; je comprends votre chagrin par le mien, qui ne s'est jamais effacé.

En l'écoutant Jacqueline le considérait, et pensait que lui comme ses autres compagnons de voyage, se faisait lointain. Dans sa tenue, un peu sévère, elle ne retrouvait pas l'élégant yachtman; il était redevenu le savant, encore jeune, mais très grave.

Jean, de son côté, pensait: "Toujours jolie, mais pâle, amaigrie! Elle donne dans ses vêtements noirs, l'impression d'une fleur brisée."

— Ainsi Eliane ne sait rien encore, disait-elle tristement; croyez-vous que ma lettre lui parviendra?

— Je l'espère, mademoiselle. En tous cas, j'ai écrit pour la prévenir, aussitôt la lecture du faire-part. Malheureusement j'ignorais les détails; êtes-vous arrivée à temps?

— Je l'ai revue... oh! un instant si court! pauvre maman! Elle n'avait que si peu de jours à vivre, et je l'avais quittée pour courir après le bonheur... Je lui ai préféré une chimère; quelle chimère, grand Dieu!

— Je vous en prie, mademoiselle, rappelez vos souvenirs: l'avant-veille de votre départ, j'ai entendu Mme Chamoret dire en votre présence à Mlle Eliane: "Je suis heureuse, très heureuse, de vous prêter un peu ma Jacqueline".

Lorsque vous l'avez revue, vous a-t-elle donc adressé des reproches?

— Aucun; jamais elle ne s'est montrée plus tendre!... C'est dans votre rôle, docteur, d'appliquer un pansement sur les plaies vives, reprit la jeune fille, après une pause... même sur les plaies morales! Mais cette fois vous offrez vos soins à une récalcitrante; j'aime mieux souffrir! Je veux que mes blessures saignent jusqu'à en mourir!!

— Autrement dit: vous préférez la douleur stérile et patiente à la douleur chrétienne?

C'était la voix ferme et incisive de Jean, celle qu'elle lui connaissait quand ils discutaient à bord de la "Rafale", mais son regard droit et profond était chargé de pitié.

—Païenne ou chrétienne, la douleur est la douleur, répondit brusquement Jacqueline qui se raidissait pour réprimer des sanglots. Pour moi, je croyais la mesure comble, mais non: ma soeur se marie; l'unique affection qui me restait n'est plus à moi, et je vais être seule... seule! comprenez-vous?

—Hélas! oui; votre détresse est grande. Vous souffrez beaucoup; raison de plus pour réagir.

Elle fit un geste de violente dénégation; Jean hésita, tira sa montre; puis, résolument:

—Etes-vous libre de votre temps?

—Entièrement libre, jusqu'à midi; j'ai perdu l'habitude du travail, je ne sais plus m'y remettre.

Son ton était devenu amer; on eût dit qu'elle voulait braver l'opinion de Leriôt. Lui, de plus en plus grave, ne cherchait pas à protester.

—Alors voulez-vous me faire le plaisir de m'accompagner; je me rends à la consultation gratuite d'un dispensaire.

—Quelle idée!... Que vais-je faire là-dedans?

—Vous m'attendrez... et nous reprendrons notre conversation quand j'aurai terminé... Venez; cela vous fera voir des choses nouvelles, qui vous distrairont de vos tristesses.

—Drôle de distraction! et puis, pour qui vont me prendre tous ces gens?

—Personne ne sera étonnée; il arrive souvent que des dames viennent voir en quoi consiste la tâche d'une infirmière, car, vous allez trouver là des femmes du monde, affiliées à la Croix-Rouge; je vous en prie consentez à venir.

Encore irrésolue Jacqueline finit par baisser son voile et marcher à côté du jeune docteur.

— Vous allez voir bien des misères, expliquait-il; j'espère que cela ne vous inspire pas de répulsion?

—Aucune. J'ai vu très peu de pauvres, de près, parce que depuis notre ruine maman ne pouvait plus les visiter. Tout son temps était pris par ses leçons; mais le soir, après des journées fatigantes, elle tricottait pour une oeuvre de bienfaisance.

—Et vous?

Elle eût un petit rire triste.

—Vous me cherchez des vertus? Hélas! je voudrais ressembler à ma pauvre mère, mais elle avait un stimulant: elle luttait pour ses enfants.

—Pour atteindre son plein épanouissement, l'amour maternel lui-même a besoin d'un point d'appui; Madame votre mère était de celles qui trouvent leur force plus haut, là où les chrétiens la cherchent.

Ils étaient arrivés au dispensaire.

—La séance ne sera pas assez longue pour éprouver votre patience dit le docteur en jetant un coup d'oeil autour de la salle d'attente sur les bancs occupés par les malades. Ah! voici la directrice, Mme d'Esprat.

C'était une femme de cinquante ans, d'aspect distingué.

—Bonjour docteur, dit-elle gaiement; votre suppléant était parfait, ce qui ne nous empêche pas d'être très heureuses de votre retour. Est-ce une recrue que vous m'amenez? demanda-t-elle souriant à Jacqueline.

—Non, pas précisément. Mlle Chamoret était parmi les amis que j'ai promenés sur mon yacht; je l'ai engagée à faire ici un autre voyage de découvertes; elle n'a jamais vu de dispensaire.

—Le jour est bien choisi; pas de cas graves. On pourra vous admettre dans la salle, mademoiselle si, toutefois vous consentez à revêtir une blou-

se blanche. J'en ai justement une seconde à moi. Venez... mais venez donc!

Quand, pour complaire à Mme de Trémont, Mlle Orsana avait enveloppé Jacqueline dans des pelisses luxueuses, la métamorphose ne s'était pas effectuée plus rapidement. Mme d'Esprat qui l'introduisit dans son cabinet, la revêtit de la longue robe de toile, avec la promptitude d'une infirmière accomplie.

— Je n'ai pas de coiffe à vous prêter, dit-elle; mais voilà qui fera l'affaire.

Et elle enferma les blonds cheveux dans un fichu de mousseline, qu'elle noua à la Bordelaise.

— Bien; à présent lavez-vous les mains; vous ne toucherez aucun malade; mais les plus minutieuses précautions sont prescrites.

Sans s'étonner du rôle passif qu'elle jouait, Jacqueline sentait sa curiosité s'éveiller; elle pénétra dans la salle des pansements. Trois infirmières s'y tenaient dans leur classique et blanche toilette; elles saluèrent la nouvelle venue d'un sourire et la séance commença. Ce fût un défilé de gens pauvrement vêtus, de femmes jeunes, pour la plupart, dont le visage ravagé disait les privations et les durs labeurs, d'adolescents et d'enfants chétifs. Presque des premières se présenta une jeune femme affreusement brûlée à la poitrine et au bras gauche; sur son bras, elle portait son enfant, dont la tête était bandée... elle l'avait tirée des flammes.

— Depuis hier il ne geint plus, dit-elle en le présentant à l'infirmière.

— Et vous, souffrez-vous moins?

Elle eût un geste d'insouciance.

— Quand je revois la lampe éclater et le berceau flamber, je ne pense qu'à mon pauvre mioche qui aurait pu

rôtir! Je remercie le bon Dieu, et ça me semble presque bon de souffrir... aïe! oui c'est dur tout de même!

Le visage de la patiente se crispait malgré la légèreté de main de l'infirmière qui la pansait sous la surveillance de Leriote. Quand il fallut la rhabiller, Jacqueline demanda timidement:

— Ne pourrais-je pas l'aider?

— C'est cela; ce sera un premier essai, répondit vivement Mme d'Esprat.

— Tiens! fit la blessée en regardant les petites mains qui s'affairaient autour d'elle, vous en avez goûté aussi du feu.

— Oui; un petit accident.

— Oh petit! Enfin, quand on en a souffert, on sait bien mieux soulager les autres! Merci, madame, au revoir!

— Au revoir, dit Jacqueline, sentant une singulière douceur dans cet au revoir entre elle et la pauvre femme.

Ses yeux s'arrêtèrent encore sur d'autres misères, elle entendit bien des gémissements; mais elle était frappée de la sereine résignation de tous ces malheureux, s'abandonnant à un traitement souvent voisin de la torture. Le docteur, tantôt dans son cabinet de consultation, tantôt dans la salle des pansements, allait et venait, donnait des ordres laconiques et précis. L'expression de son visage avait quelque chose de particulièrement reconfortant pour tous ces êtres endoloris.

— Du courage, bonne mère; vous en verrez bien d'autres avant de mourir! disait-il à une vieille que sa lancette effrayait... Et toi, petit, montre que tu es un homme; tu sais, les hommes ne pleurent pas.

La séance terminée Jacqueline reprit sa sombre tenue et donna de cha-

heureuses poignées de mains aux infirmières.

De nouveau, elle marchait à côté de Jean, dans la rue.

—Je vous remercie d'être venue, dit-il; vous êtes-vous beaucoup ennuyée?

—Vous ne le pensez pas; ces pauvres malades sont si intéressants! D'ailleurs cela n'a pas duré longtemps.

—Presque deux heures.

—Vraiment? C'est juste! dit-elle en consultant sa montre.

—Et vos chagrins, mademoiselle; ne devons-nous pas en reparler.

Elle tarda à répondre, puis avec la lenteur d'une enfant qui déchiffre une page nouvelle.

—Mes blessures, elles sont toujours là... mais on dirait que vous les avez pansées aussi. Je ne sens plus cette obsession de désespoir; elle me ferait honte, après ce que je viens de voir! Tant de vaillance, tant de résignation chez ces déshérités! C'est apaisant, consolant de soulager des malheureux... de plus malheureux que soi!

—Il ne tient qu'à vous d'essayer!

—Comme ces dames-infirmières? Hélas! c'est impossible. Il faudra gagner ma vie; je ne sais comment l'arranger; le mariage de Brigitte la bouleverse.

—Ce n'est pas un fait accompli; en attendant, essayez le remède qui vous est offert. Venez me rejoindre vendredi au dispensaire; vous avez tout ce qu'il faut pour faire une infirmière parfaite: du sang-froid, de l'adresse, et aussi un coeur que Dieu a ouvert par la souffrance, n'essayez pas de le refermer. Allons, mademoiselle, du courage, un bel élan comme celui qui vous a appelée au secours de Mlle

Conway. Rattachez-vous à la vie, pour les autres, sinon pour vous-même. Le dévouement, c'est la port de bonheur des âmes généreuses. Votre place est plus haut, beaucoup plus haut que vous ne l'avez rêvée.

Un frémissement joyeux passait dans les paroles de Jean, sa physionomie était illuminée, Jacqueline s'étonna de ne l'avoir jamais trouvé beau!

Elle lui serra la main, dit simplement: "A bientôt!" et s'éloigna d'un pas rapide.

—Si je pouvais suivre son conseil! pensait-elle tout en marchant!... Ah! vraiment son estime m'est précieuse... mille fois plus que l'admiration de... l'autre!

Brigitte l'entendant rentrer accourut dans le vestibule.

—Je croyais que tu ne rentrerais pas, tant j'étais impatiente. Regarde ce qui t'attend.

Elle lui présentait une de ces enveloppes larges et épaisses, particulières aux Etats-Unis.

—D'Eliane, enfin! enfin!

"Ma Jacqueline, écrivait Mlle Conway, je viens seulement d'apprendre le grand malheur, et je verse en vous écrivant les larmes qu'il m'eût été si doux de mêler aux vôtres. Votre chère maman a droit à tous mes regrets, elle qui s'est privée de vous pour me donner la joie de vous posséder. Ma mère se montre très affligée de ne l'avoir pas revue; elle plaisait, et on l'aimait tout de suite; pauvre chère!... Comme vous et votre soeur devez souffrir!

"De notre côté, nous avons été enlevées de France, comme par un ouragan. Une dépêche nous appela à New-York près de mon père atteint d'une pneumonie. Nous nous sommes précé-

pitées pour prendre le plus prochain paquebot; c'est ainsi que nous avons ignoré votre deuil. Hubert a voulu nous accompagner; pendant la traversée qui nous paraissait interminable, il avait mille moyens de nous réconforter. Nous avons trouvé notre malade hors de danger, mais d'une extrême faiblesse. Je crois que la joie d'être soigné par maman a vraiment achevé de le tirer d'affaire. Maintenant il fait chaque jour de nouveaux progrès; demain, nous partons pour la campagne, le médecin assure que c'est à présent l'unique remède efficace.

"Vous ne pouvez croire combien Hubert et papa sympathisent. Nos fiançailles se feront aussitôt après notre installation à la campagne, et notre mariage avant la fin de l'été, dans la plus stricte intimité. Hubert affirme que ses parents feront le voyage avec plaisir. Je ne regretterai pas du tout la pompe dont la baronne désirait nous entourer, ni tout ce monde élégant qui m'intimide un peu; mais je vous regretterai vous, ma bonne et charmante amie; "mon sauveur" que je rêvais de voir près de moi dans ce jour plein d'émotions. J'ai fait devant mon père cete unique objection à ce que mon mariage soit célébré en Amérique. Il a voulu que j'aie, au moins, la joie de vous envoyer un souvenir tout de suite... celui qu'il avait décidé de vous offrir, le jour de nos noces. Vous l'accepterez, chère Jacqueline, par affection pour votre petite Eliane; elle aurait un profond chagrin si la délicatesse où la fierté qui fait souvent briller vos beaux yeux vous empêchait de comprendre que c'est un très faible témoignage de notre reconnaissance, et que "jamais jamais" nous ne nous croirons quittes envers vous.

"Notre retour définitif en France n'aura pas lieu avant l'année prochain-

ne; Hubert est ravi de l'Amérique, et désire la bien connaître avant de bâtir notre nid. Alors, chère, je vous reverrai, et nous reprendrons notre délicieuse intimité qu'aucune relation mondaine ne saurait remplacer pour moi.

"Maman me prie de joindre ses baisers à ceux que je vous envoie; mon cher papa vous remercie encore d'avoir bravé ces terribles flammes pour me sauver. Je suis chargée aussi de vous offrir les respectueux hommages d'Hubert.

Affectueux souvenir à Mlle Brigitte.
Votre Eliane

Sous la même enveloppe se trouvait une feuille longue, étroite, couverte de timbres étrangers, de numéros d'ordre... Jacqueline la considéra avec stupeur. C'était un chèque de cinq cent mille francs sur une grande banque de Paris!...

... Dès qu'elle eût compris, la stupeur fit chez elle place à un mouvement de révolte: Cette fortune qui lui était offerte par la fiancée d'Hubert, avait été détachée des millions qu'ils possèderaient bientôt en commun! Prête à le froisser, la main nerveuse de Jacqueline serra le chèque, mais pendant que ses doigts se crispèrent pour le déchirer, son coeur s'amollit.

Ce petit bout de papier, avec quelle tendresse Eliane avait dû le glisser sous l'enveloppe. C'était là le "souvenir" qu'elle priait si humblement son amie d'accepter!... A travers les lieues et les lieues, Jacqueline vit le regard à la petite flamme suave qui implirait et remerciait. Que dirait-elle à Eliane pour expliquer son refus hautain?

L'enfant confiante dont elle avait été si près de voler le bonheur, avait droit à tous ses égards; ce n'était que

justice de répondre à son affection, même au prix d'une humiliation... elle lui adressa un sourire mouillé de larmes.

— Ma petite soeur, qu'as-tu? demanda Brigitte qui l'avait laissée seule et revenait aux nouvelles.

— Lis toi-même.

Jacqueline lui remit l'enveloppe avec tout son contenu, et suivit avidement les impressions qui se succédèrent sur le visage de sa soeur, à mesure qu'elle comprenait. Enfin celle-ci s'écria, secouée par l'émotion:

— Ah! l'admirable, l'angélique enfant! Il faudrait avoir un coeur de pierre, une âme endurcie d'orgueil pour refuser le "oui" qu'elle quête comme une aumône.

— Tu crois donc que je vais accepter?

— Est-ce que tu en doutes? oui, je vois l'hésitation que la fierté te soufle, mais songe combien la reconnaissance est un sentiment plus élevé, plus noble.

— Va, écris sans retard, et mets dans ta réponse tout ce que ton coeur contient de bon et de chaud. Que Dieu bénisse le bonheur d'Eliane!

— Alors, Gitta... nous partagerons.

— Inutile, Raoul me préfère pauvre. Toi, tu vas facilement arranger ta vie et attendre près de nous un parti qui te convienne. Voyons, as-tu une idée, des projets?

— Je crois que oui, murmura Jacqueline en pensant à la blouse et à la coiffe des infirmières.

CHAPITRE XVI

— Ma chère, ma belle Jacqueline!

Après s'être jetée dans les bras de son amie, Mme Hubert de Trémont s'éloigna un peu pour la contempler.

— Que j'aime à retrouver votre vi-

sage, vos beaux yeux, toute votre idéal personne! C'est le regard qui me semble changé... le sourire aussi.

— Vous devriez être la dernière à vous étonner que ces deux années aient laissé quelques traces sur moi, Eliane; elles vous ont entièrement transformée! Qu'avez-vous fait de ma frêle petite amie, avec son teint pâle et son mince visage? Vous avez embelli, vous le savez bien!

— Oh! je n'y suis pour rien, s'écria la jeune femme en riant; c'est l'oeuvre de la bonne Providence; elle m'a fait si heureuse! tout mon être s'est dilaté sous la pousée du bonheur! Hubert est chaque jour meilleur et plus affectueux; dans la société de mon père, il prend des idées sérieuses, ce qui lui manquait un peu. Mes parents sont au comble de leurs vœux... enfin j'ai mes bébés, mes deux mignons, nés ensemble pour que tous soient satisfaits: mon père et mon mari désiraient un garçon, maman et moi une fille, nous avons fille et garçon!... Ils dorment dans la nursery où nous irons les voir. Papa et maman sont sortis, Hubert est à Rouen jusqu'à tantôt, je vous possède à moi toute seule, pour plus de deux heures!

Tout en parlant, la jeune Mme de Trémont, débarrassait Jacqueline de son vêtement et de son chapeau, et faisait bouffer ses bandeaux mousseux, avec un geste de soeur aînée assez piquant. Elle s'assit et continua:

— J'aurais voulu aller vous embrasser en quittant le paquebot; c'est la naissance très proche des petits qui m'a contrainte à venir m'installer ici tout de suite; installation très simplifiée: le château nous a été vendu avec le mobilier.

— Une habitation princière, dit Jacqueline, jetant par la fenêtre ouverte, un regard sur le parc; situés

dans cette belle campagne Normande, c'est délicieux!

—Et puis nous y voici réunies; que de confidences nous avons à nous faire! Parlez-moi de votre soeur.

—Brigitte est heureuse, comme vous; j'aurai un neveu ou une nièce au mois de septembre.

J'irai voir Mme Damiroi cet hiver; nous passerons trois mois à Paris; mais vous, chère, quand me ferez-vous l'honneur de m'inviter à votre mariage?

J'ai eu beau poser la question dans mes lettres, vous possédez le talent de répondre seulement à ce qui vous plaît. Voyons, n'avez-vous pas encore rencontré l'élu?

—S'il existe, Dieu le mettra sur ma route, répondit tranquillement Jacqueline; j'ai connu une pauvre fille qui a gâté sa vie par une course insensée après le bonheur. D'ailleurs je vieilliss...

—A vingt-deux ans, peut-on dire! Regardez-vous donc dans la glace, au lieu de lui tourner le dos. Vous êtes toujours la belle, la gracieuse Jacqueline, avec, en plus, quelque chose qui rehausse votre charme... et cela doit venir de l'âme, puisque c'est la physionomie qui a changé.

Eliane prit à deux mains la tête de son amie, et plongeant affectueusement ses yeux dans les siens:

—Si au moins il existe, si vous lui donnez un visage et qu'il vous connaisse, je ne doute pas du dénouement, j'attendrai avec patience.

Le sourire de Jacqueline exprima une émotion fugitive.

—Attendre s'est s'immobiliser dans l'espérance d'une chose qui ne v'endra probablement jamais, et moi j'aime vivre, user mes facultés à quelque oeuvre bonne et utile... pour les au-

tres, puisque, grâce à vous Eliane, les soucis matériels me sont épargnés.

—Alors, peut-on savoir ce que vous rêvez de faire?

—Oh! c'est très simple; comme beaucoup d'autres bonnes Françaises j'ai suivi les cours de la Croix-Rouge, fait mon stage à l'hôpital et, avec l'appui du docteur Leriôt, j'ai reçu dans une clinique un supplément d'instruction.

—Monsieur Leriôt est resté en relations avec vous! pourquoi n'en a-t-il jamais dit un mot dans ses lettres à mon mari?

—Je le vois rarement; mais il s'est lié d'amitié avec mon beau-frère; ce sont des natures très différentes que des idées communes rapprochent.

—Pas complètement, dit la jeune femme en haussant les épaules; le docteur est un vieux garçon endurci.

—Je crois que vous vous trompez, Eliane; depuis deux mois, il parle ouvertement des joies qu'il se promet quand il aura son foyer, de l'éducation que recevront ses enfants; et quand il dit: "Nous ferons ceci ou cela, on devine qu'il est sûr de l'assentiment de sa future compagne.

—Oh! oh! quelle nouvelle! Son nom, savez-vous?

Jacqueline secoua la tête.

—Vous le connaîtrez avant moi, car... écoutez, ma chérie, j'avais pris la résolution de vous dire mon secret à l'heure des adieux, il m'échappe malgré moi. Je suis au nombre des infirmières qui vont partir pour le Maroc remplacer une équipe dont le temps de service se termine. A la fin de la semaine j'aurai quitté la France.

—Vous Jacqueline! je vais déjà vous perdre!

A ce cri de détresse la jeune femme joignit un regard angoissé; mais elle aussi était vaillante; devant les gran-

des résolutions elle faisait prévaloir la raison.

— Je comprends; il faut des femmes de coeur qui sachent soigner les pauvres soldats malades ou blessés pour la Patrie. On se bat là-bas... et si plus tard une grande guerre éclatait vous seriez à la hauteur de la tâche. Combien de temps resterez-vous au Maroc?

— Un an... et plus; si j'en reviens. Puis-je vous demander de n'en rien dire aux vôtres pendant que je suis chez vous?

— Comme vous voudrez; allons voir mes bébés.

Quand elles eurent longuement admiré les deux petits êtres aux minois tout pareils, et que Jacqueline les eût caressés à son aise, elle pensa, non sans un peu d'émoi que bientôt la famille seraient réunie, qu'elle allait voir Eliane dans son rôle d'épouse, et Hubert devenu le mari, rempli d'attentions que sa femme adorait.

Les parents d'Eliane rentrèrent les premiers; Mme Conway embrassa Jacqueline affectueusement et la présenta à son mari. Le richissime William Conway était un homme très simple; taillé en Hercule, c'était lui qui avait transmis à sa fille ses yeux et son sourire attirants.

Dans l'expression de sa reconnaissance on retrouvait la même note naïve et franche qui vibrait chez Eliane. Trémont ne parut qu'à l'heure du dîner; le premier regard que Jacqueline et lui échangèrent fût chargé de surprise; le jeune snob à l'élégante tournure, le héros de Jacqueline s'évanouissait pour jamais devant cet homme déjà un peu alourdi et au regard tranquille, à l'expression apaisée. Lui, comme Eliane, retrouvait bien la silhouette de la jeune fille dont l'image l'avait longtemps obsédé, avec son ex-

quise beauté, son port de tête gracieux, ses yeux étincelants, mais sous une influence mystérieuse elle lui parut s'être ennoblie.

— Votre visite met le comble aux désirs de toute la famille, mademoiselle, dit-il en la saluant, particulièrement à ceux de ma femme dont le coeur vous est resté très fidèle.

— Fidélité partagée, monsieur. Je n'ai pu répondre plus tôt à l'invitation d'Eliane; mais j'avais hâte de la voir et d'embrasser ses bébés.

Si Hubert éprouvait encore une gêne secrète, elle se fondit en face de l'air détaché qui soulignait cette réplique. Eliane se montrait véritablement transportée; sa gaiété jointe à la bonne humeur de M. Conway, donna au repas un tour d'intime cordialité.

— Vous ne nous quittez pas aujourd'hui, Jacqueline, dit Mme Conway voyant qu'elle consultait sa montre.

— Je vous demande pardon, chère madame; mon beau-frère doit m'attendre ce soir à l'arrivée du rapide.

— Quelle idée! Nous espérons vous garder plusieurs jours!

Madame de Trémont intervint:

— C'est impossible; elle m'a dit ses raisons. Une autre fois, nous la garderons longtemps. Hubert, vous allez la conduire en auto jusqu'à Rouen; n'est-ce pas?

— Pourquoi déranger M. de Trémont, protesta la jeune fille; le chauffeur m'a amenée, il m'emmènera de même.

Mais Eliane tint bon; Hubert ne pouvait sans singularité se dérober. Il remarqua que Mlle Chamoret cherchait à brusquer ses adieux et que sa femme, au contraire, s'efforçait de les prolonger. Enfin Jacqueline détacha elle-même les deux bras que son amie lui avait noués autour du cou, et dit avec une douce autorité:

—Adieu, chérie, il faut nous séparer.

... L'auto roulait; la clarté de cette belle soirée de printemps combinée avec le rayonnement du phare de la voiture jetait assez de lumière à l'intérieur pour que les voyageurs pussent reconnaître leurs silhouettes. Ils causaient; c'était Jacqueline qui menait l'entretien, avec une tranquillité que Trémont devinait souriante, puis un silence se fit... Hubert le rompit:

—Comment avez-vous trouvé Eliane ?

—Embellie, avec un air de santé, gaie, heureuse!

—Quel homme serait assez dur pour la rendre malheureuse.

—Vous l'aimez bien, murmura Jacqueline.

C'était toujours la même voix aux jolies vibrations mais si étrangement adoucies! et combien l'accent différait! Le jeune homme en fût frappé; il répliqua:

—Pas comme j'eusse aimé... une femme plus brillante; c'est par sa bonté qu'elle m'a conquis, par son inaltérable douceur à supporter mon humeur inégale, les premiers mois de notre mariage. Elle ne me faisait aucun reproche, et j'en étais toujours à regretter mes boutades. A peine m'en suis-je rendu compte, pourtant c'est vrai qu'elle a redressé mes penchants, élevé mes idées, mes sentiments... que je ne suis plus un être superficiel, un snob asservi à de ridicules préjugés. Comment s'y est-elle prise? Je vous le répète, je n'en sais rien; mais le fait est là, indéniable! Je jouis de sa tendresse, et je me suis rattaché aux croyances qui font d'elle une épouse et une mère admirable, capable d'élever les enfants dont je serai fier. En un mot, si j'avais été avant

mon mariage l'homme que je suis devenu, je n'aurais pas à regretter certaines folies... Voulez-vous me les pardonner, mademoiselle?...

D'une voix calme, Jacqueline répondit:

—Un simple pardon peut laisser la porte ouverte aux souvenirs; l'oubli est plus efficace pour établir entre moi et le mari d'Eliane des rapports tels qu'elle les désire.

—Et que vous voulez bien m'accorder, n'est-ce pas? Vous êtes venue dans ces dispositions, je l'ai deviné tout de suite; moi qui me demandais ce qu'allait être notre rencontre, j'ai pu aborder sans embarras ce sujet délicat. Vous reviendrez, et vous resterez longtemps avec nous; promettez-le.

—Je m'y engage... mais ce sera pour un peu plus tard, quand je serai libre. Allons, voici la gare; j'ai mon billet, et juste le temps de gagner le quai. Inutile de descendre, monsieur; au revoir.

Leurs mains se serrèrent... Avant de donner au chauffeur l'ordre de se mettre en route, Hubert la regarda s'éloigner à pas pressés, jusqu'au moment où sa jolie silhouette se perdit dans le fond du hall...

Eliane attendait le retour de son mari; quand elle l'aperçut ce fut en sanglotant qu'elle s'écria:

—C'est fini; elle est partie!!

—Oui, pour cette fois; mais après promesse de faire un long séjour ici. Voyons, ma chère enfant; vous, si raisonnable d'ordinaire!

—Vous ne savez pas tout, Hubert; c'est peut-être un adieu définitif. Elle reviendra... si aucun accident ne lui arrive, si aucune épidémie ne la frappe mortellement! J'ai fait la brave devant elle, je n'aurais pas voulu l'ébranler... mais maintenant!

Appuyée à l'épaule de son mari, Mme de Trémont toute en larmes, lui redit les confidences de Jacqueline.

—Tiens! c'est Leriote qui l'a aidée, murmura Hubert songeur, il ne m'en a rien dit en m'écrivant. Décidément, ce garçon là sait juger son monde.

—Que voulez-vous dire?

—Oh! seulement qu'il avait compris la valeur morale de notre amie, tandis que moi je ne voyais en elle qu'une très belle personne, très fière de ses charmes, je le confesse à ma honte!

— Ah! mon ami, comment avez-vous pu!

— Cela prouve que je ne suis pas psychologue. A présent j'estime Mlle Jacqueline à sa véritable valeur. Voyons, ma chère petite, séchez vos larmes; s'il y a eu quelques malheurs, le plus grand nombre des membres de la Croix-Rouge qui sont allés au Maroc en sont revenus sains et saufs. Votre amie nous reviendra, peut-être avec un fiancé.

— Elle n'y songe guère allez.

— On y songera pour elle... si ce n'est déjà fait! vous verrez!

Mais, malgré les instances de sa femme, Hubert refusa de donner un sens précis à sa prophétie.

CHAPITRE XVII

Jacqueline avait congédié sa domestique; son petit appartement était rangé et clos; elle devait dormir sa dernière nuit à Paris sous le toit de Brigitte.

C'était justement la date choisie, chaque mois, par des amis de Damirol, pour faire chez lui une petite séance musicale. Il voulut la remettre à la semaine suivante, sa belle-soeur s'y opposa.

— Vous désirez donc me traiter comme une mourante qu'on pleure

d'avance, mon cher Raoul. Je pars de mon plein gré, pour me donner à une oeuvre que j'aime, la musique est tout à fait de circonstance, dit-elle en riant..

Pendant le dîner, elle seule fit preuve d'une parfaite liberté d'esprit; Brigitte était triste, Raoul plus grave qu'à l'ordinaire. A la fin du repas, il dit:

— J'ai rencontré le docteur Leriote; il dîne chez un ami, et viendra ensuite vous faire ses adieux. La jeune fille eût un éclair de joie intime dans les yeux.

— Me faire ses adieux? ceci n'est pas de lui... il va tout simplement me souhaiter bon voyage, vous verrez!

En attendant ses invités la pauvre Brigitte voulut avoir sa soeur tout près d'elle, et l'accabla de recommandations, elle n'obtint que des réponses pleines de confiante gaieté.

— Sois tranquille, à la Croix-Rouge je suis au milieu d'amies. Nous partons à cinq, très amies et notre infirmière-major a déjà fait trois fois le voyage.

— Ecriras-tu souvent?

— Toutes les fois que le service me le permettra.

Un coup de timbre, puis un second forcèrent Brigitte à s'occuper des arrivants. On devait mettre au point des morceaux d'ensemble, et les premières politesses échangées, personne ne s'occupa plus de Jacqueline. Elle alla s'asseoir dans une niche de paille au coin du balcon.

Une brise tiède rendait la soirée exquise. Les mains croisées sur ses genoux, la tête levée vers le ciel, la jeune fille suivait le cours de ses pensées. La mission de charité qui l'attendait au loin c'était la seconde étape de sa vie! étape qu'avaient préparés les deux dernières années!... Celles-là elle les revoyait parfaitement dans l'ensemble

et dans les détails... leurs heures d'étude, leurs jours employés à soulager des êtres souffrants... autant de degrés de l'ascension lente mais continue de son âme. Maintenant, elle escomptait joyeusement tout ce qu'il lui serait permis de semer de consolations et de joies sur la terre lointaine, arrosée du sang français!... Avant son départ pour la Hollande, en une heure de folle exaspération, elle avait crié à Brigitte; "Je veux vivre"; aujourd'hui, devant les horizons lumineux qu'elle entrevoyait, ses lèvres murmuraient encore: J'aime la vie; mais non plus pour un bonheur égoïste: Je veux vivre mon devoir, celui que je me suis créé, afin de rendre mes chagrins féconds et chrétiens. Leriot lui avait indiqué le remède à sa douleur inutile; les résultats pouvaient le rendre fier! Maintenant elle comprenait la droiture de ses intentions; elle savait que sa froide gravité cachait un enthousiasme juvénile pour toute cause noble et bonne; et ce qui l'avait poussé vers elle c'était le désir de lui apprendre à s'élever au-dessus d'elle-même, de lui prouver que la beauté de l'orgueilleuse Jacqueline n'était pas sa véritable richesse! Allait-elle savoir le remercier, en prenant congé de lui?... Il était là!

Jean venait, en effet, de franchir la porte-fenêtre par laquelle s'envolaient les trilles et les accords des musiciens. Se croyant seul, il s'accouda au balcon, à deux pas de la guérite. Sous le blanc rayonnement de la lune, sa tête intelligente, aux traits accentués, au beau front de penseur se détachait en un vigoureux relief. Un léger mouvement de Jacqueline trahit sa présence; il se retourna et fit un auvent de sa main pour reconnaître l'habitant de la niche de paille.

—C'est vous, mademoiselle! et vous me laissez me morfondre?... Entré sans bruit, au milieu de ce beau morceau, j'attendais la fin ici où je me suis réfugié en me demandant ce que vous étiez devenue.

—Réfugiée aussi, docteur; cela est fait pour nous assurer quelques minutes de tranquillité... à moins que vous ne préféreriez rentrer?

—Pas du tout, dit le jeune homme avec vivacité, demain vous vous mettez en route; je l'ai appris par le second chirurgien qui fait partie de notre équipe, et c'est pour vous souhaiter bon voyage que je suis venu ce soir. Je ne m'attendais pas à trouver tant de monde.

—J'ai exigé que cette réunion ne fût pas renvoyée, cela enlève Brigitte à sa tristesse. La pauvre chérie se fait beaucoup de chagrin!

—Plus que vous, mademoiselle?

—Je ne la quitte pas sans un serrement de coeur; il est passé le temps de cruelle insouciance où j'avais hâte de m'éloigner de ma pauvre maman! Mais enfin, personne n'a plus besoin de moi: je laisse ma soeur près d'un bon mari et d'une excellente belle-mère.

Après l'émotion du départ, elle s'absorbera dans ses joies intimes. Il en sera de même d'Eliane. Si je sais me rendre utile, je pourrai prolonger mon service, tant qu'on voudra de moi... indéfiniment!

—Vous croyez alors que, ces deux jeunes femmes exceptées, personne ne pourrait attendre votre retour et... y penser souvent?

Jacqueline fit entendre son joli rire de jadis.

—A quel titre me désirerait-on, grand Dieu!... et dans quel but?

—Un homme qui serait certain de trouver son bonheur près de vous...

par vous! Ne m'avez-vous pas avoué dernièrement que certain soir, à Wilmègue, les confidences échangées entre Trémont et moi sont montées jusqu'à vous? Votre mémoire est bonne; cherchez dans vos souvenirs.

— Monsieur Rudolphe Weert! murmura aussitôt la jeune fille.

Ce nom fit tressaillir Jean Leriôt; mais surmontant son émotion:

— Si c'était lui? interrogea-t-il, avec calme.

Lentement Jacqueline répondit avec une belle dignité.

— Monsieur, lorsque je suivis mes amies sur votre yacht j'étais pauvre... pourtant, ce fût autre chose que l'ambition qui parlait dans mon rêve brisé. Et maintenant... maintenant que les mots bonheur et amour ont pour moi leur signification vraie, grande, sainte, je suis résolue à vivre seule si mon être moral n'entre pas en parfaite union de sentiments et d'aspirations avec l'homme qui demanderait ma main.

Un nuage voilait à demi la lune; dans la lumière incertaine qu'il tamisait, Jacqueline crut voir une émotion profonde se répandre sur les traits du jeune docteur.

— Je le sais, mademoiselle; je pose la question parce que je crois "maintenant l'union d'âmes parfaite entre vous et... celui dont il est question.

— Pas davantage que moi, vous ne connaissez M. Weert!

— Qui donc parle de lui? pense à lui? Ai-je prononcé son nom?...

Tout-à-l'heure il va falloir rentrer au salon, ou bien on viendra nous relancer ici; ne voulez-vous pas me comprendre? vous rappeler ma profession de foi, ce fameux soir.

Jacqueline étouffa un cri. Tremblante, craignant de se tromper, elle entendait confusément Jean déclarer

d'un ton ferme ce qu'il voulait et espérait trouver dans la femme qu'il aimerait.

Elle poignit les mains et balbutia d'un accent désolé:

— C'est impossible... impossible!

— Vous voulez dire que vous ne m'aimez pas; c'est vrai, je le sais.

Elle secoua la tête, puis avec une naïveté qu'il ne lui avait jamais vue:

— Oh! l'obstacle, n'est pas là! il est dans mon insuffisance. Pesez donc le peu que je suis... et tout ce que vous rêvez trouver... chez votre femme! Vous tombez dans une grande erreur!

La voix de Jean tremblait aussi, et se faisait si douce qu'elle en frissonna toute:

— C'est vous qui vous méconnaissez, disait-il; comparez nos goûts, nos aspirations, nos sentiments: y a-t-il maintenant une chose que vous aimiez, que vous estimiez, et qui me soit indifférente? Vous êtes montée à ce sommet où nos enthousiasmes se confondent, et, Jacqueline, vous êtes redevenue pieuse! Nous pouvons bâtir ensemble un foyer sur cette pierre fondamentale de la foi. La jeune fille frivole qui ne m'inspirait que pitié est devenue la femme forte que mon amour attendait.

Accoudée au balcon, près lui, la tête dans ses mains, sans oser le regarder, Jacqueline écoutait; le murmure de ces mots qui faisaient vibrer dans son âme des espoirs et des joies inexprimables!

— Pourquoi parlez-vous maintenant? dit-elle très bas; au prix du bonheur que vous me faites entrevoir, je dois remplir une tâche acceptée librement. Refuser de partir serait une défection, une lâcheté!

— Aussi je ne cherche pas à vous retenir; il fallait ce dernier acte de dévouement pour couronner vos deux

années de luttes et de labeurs. Allez où le devoir du moment vous appelle. Allez-y libre, entièrement libre d'arranger votre avenir comme votre coeur vous le dictera! Il fallait que je parle avant votre départ; mais je ne veux vous lier par aucun engagement; là-bas, vous allez trouver des héros, de jeunes hommes beaucoup plus séduisants que moi; l'un d'eux peut me prendre votre coeur, n'ayez pas de remords et soyez heureux!

Il avait suivi sa main et la pressa dans les siennes.

— Adieu! Jacqueline... si vous êtes la femme que je crois, vous me reviendrez... Adieu!

Quand Jacqueline rentra dans le salon, Jean avait disparu.

CHAPITRE XVIII

Jean Leriôt venait de terminer un article destiné à une revue scientifique et, assis devant son bureau, il semblait encore travailler. Travaillait-il réellement?

Sur une grande carte du Maroc, ses yeux erraient de l'un à l'autre, des noms semi-barbares que la gloire des armées françaises a illustrés. Il mesurait la distance de telle ville à tel village nouvellement soumis par nos troupes, puis relisait les lignes qu'avait tracées sur des cartes-postales une plume hative. Ils étaient onze, ces petits cartons, marquant les onze premiers mois écoulés depuis le départ de Jacqueline, et la concision des phrases qu'ils portaient faisait penser à la dépêche d'un chef militaire, un soir de combat, plutôt qu'à la missive d'une jolie femme.

— Avec cela, je dois me tenir pour satisfait pensait le jeune docteur; elle n'est liée avec moi par aucun engage-

ment; elle est partie libre, son avenir entre les mains!... Je l'ai voulu ainsi, quoiqu'il m'en ait coûté! C'est la dernière, la suprême épreuve! A quel titre alors, recevrais-je les lettres longues et intimes réservées au fiancé?... Mais la douzième carte aurait dû me parvenir, il y a huit jours au moins.

Les natures très fortes qui s'attachent à une idée, à un sentiment, ne peuvent plus s'en abstraire; Leriôt avait traversé des heures, des jours, des mois, l'âme tendue vers la fin de cette année qui lui paraissait interminable. Avidé des détails que Jacqueline ne lui donnait pas, il glanait comme il pouvait près de Brigitte et d'Éliane des bribes de confidences de l'exilée. Maintenant l'année était révolue, elle ne parlait pas de revenir, et l'absence de la douzième carte postale causait au jeune homme une vive inquiétude. Irait-il aux nouvelles?

— Ce sera probablement la confirmation de ce que je crains, pensait-il; nos héros du Maroc, nos braves officiers sont jeunes ou encore brillants; journallement elle a dû en soigner... et des plus glorieux!... et toi, mon pauvre Jean!...

Un coup fût frappé à la porte, et le domestique introduisit Raoul Damirol... un Damirol a l'air si consterné que Jean s'écria sans préambule:

— Qu'est-il arrivé, mon ami?

— Je viens de recevoir une lettre très inquiétante dans sa brièveté; elle est de Mme d'Abron, l'infirmière major sous les ordres de laquelle Jacqueline a débuté à Rabat. Ma belle-soeur avait, paraît-il, quitté Lalla-Morma, avec une équipe mobile; on l'a ramenée à Fez malade. Mme d'Abron ne dit rien du genre de maladie et de sa gravité, elle ne sait peut-être rien de

précis, mais si elle croyait à une indisposition sans gravité, elle n'aurait pas écrit.

Jean avait pâli.

—Envoyez une dépêche, s'écria-t-il.

—C'est déjà fait; mais la réponse se fera attendre; il y a, paraît-il, de grands mouvements de troupes entre Fez et Caza; on prépare une expédition contre des tribus rebelles. Hier, j'ai conduit ma femme et notre bébé en Normandie, chez Mme de Trémont; elle mourrait d'inquiétude si elle savait! Cependant, il s'agit de sa soeur; ai-je le droit de me faire, qu'en pensez-vous?

Jean parut se recueillir avant de répondre:

—Demain, à la première heure, je serai chez vous; si vous n'avez encore rien reçu, j'aviserais. Je voudrais vous retenir à dîner, mon cher; mais j'ai quelques préparatifs à faire... en vue d'une absence. Excusez-moi, et à demain; c'est entendu.

Le lendemain, il trouva Raoul en complet désarroi.

—Une dépêche vient d'arriver, oui; mais voyez: "Crois état toujours grave, d'Abron". Qu'en dites-vous?

—Que pour être mieux renseigné je prends le meilleur moyen: je pars.

—Vous allez là-bas! Vous feriez cela pour nous? Ah! comment vous remercier?

—Gardez vos effusions pour le retour, mon ami. Si elle est transportable... si elle y consent, je la ramènerai. Au revoir, l'heure me presse.

Leriot s'est jeté dans son auto, et fuit déjà vers la gare.

De cette longue traite en chemin de fer, de la traversée intéressante il ne devait pas conserver le moindre souvenir... Jacqueline était malade loin de la patrie, loin de sa famille, loin de

lui surtout qui, en cette heure d'angoisse, se jugeait seul capable de la soigner! Cette pensée torturante l'absorbe; l'énergique volonté de se rapprocher d'elle le possède uniquement! Il ne redevient lui-même qu'à Rabat devant madame d'Abron, une petite brune, aux yeux clairs pleins d'indulgence et de pitié.

—Monsieur Damirou! hélas! je n'ai pu vous communiquer que ce que je savais!

—Pardon, madame; je ne suis pas le beau-frère de mademoiselle Chamoiret, mais seulement un ami très dévoué à sa famille. Leriot s'empresse de se présenter comme docteur en médecine et membre de la Société admirable qu'elle sert vaillamment; la cordialité s'établit aussitôt entre eux, quoique madame d'Abron qui a senti un peu de gêne dans les explications du jeune homme réprime un sourire.

—Les nouvelles de Mlle Jacqueline sont à peu près les mêmes, dit-elle, l'état paraît stationnaire. Je crois qu'elle succombe simplement à la fatigue. L'une des nôtres qui l'avait vue à Lalla-Marnia l'avait trouvée exténuée; mais on ne peut pas modérer son zèle. Une infirmière parfaite, monsieur, c'est le seul éloge que nous nous permettions entre nous; d'autres la qualifiaient d'héroïque, mais il serait prudent de l'emmener; si la chose est possible... et si vous possédez quelque titre!

Elle sourit encore. Sur ses indications, Jean put arranger son voyage pour le lendemain. Du littoral à Meknes et à Tez, par la route, la piste et la voie ferrée, le trajet se fait sans grandes difficultés, surtout à prix d'argent.

Dans la dernière partie du chemin, l'auto qui roulait trop lentement au gré du jeune homme dut céder le pas

à des troupes allant former plus loin une importante colonne. Après les goumiers à cheval, les spahis, les Sénégalais, leur "chechia" fièrement campée sur leurs cheveux crépus, leurs fusils en bandoulière, leurs souliers à la mani, défilèrent une section d'artillerie, nos Coloniaux en kaki, puis les tirailleurs Algériens, dans leurs amples vêtements blancs. Soldats et officiers étaient superbes d'énergie; tous marchaient de bonne humeur.

Leriot avait mis pied à terre; ils le saluèrent en passant. Les convoyeurs fermaient la marche; blancs ou noirs, Français ou Arabes menaient des mulets et des chameaux qui allongeaient leurs maigres jambes en se balançant. De cette masse mouvante et bruyante se dégageait une grande impression de force: la force de la France!

Jean subitement exalté de patriotisme, pensa:

— Voilà les spectacles qu'elle a sous les yeux, à chaque instant! Comment s'étonner qu'elle ne songe pas à revenir? Ses compagnes lui tiennent lieu de famille; elle sent battre son coeur tout près du coeur de la Patrie! Enfin, comme elle ne m'aimait pas, il doit y avoir, parmi tant de braves, une âme pour vibrer à l'unisson de la sienne. J'ai été imprudent de la pousser à partir! Non, j'ai été loyal, guidé par un sentiment plus haut que mon désir de bonheur; je ne dois rien regretter!

La voiture l'entraînait rapidement sur une route praticable; de loin il aperçut encore les soldats qui faisaient halte; leurs rires et leurs chants arrivaient jusqu'à lui dans l'air pur d'une belle fin de journée... Enfin, sous le même ciel ardent et sans nuages, c'est Fez qui apparaît, sereine, impassible avec ses palais, ses maisons luxueuses, ses jardins dans lesquels s'épanouis-

sent tant de fleurs rares aux parfums exquis! avec aussi les "souks" et les rues tortueuses de son quartier marchand, et, sur le plateau dominant la ville Marocaine, le Camp marquant la place de la futur cité moderne.

Le chauffeur connaissait Fez; il conduisit son voyageur droit à la résidence des infirmières, abritée sous le drapeau de la croix-Rouge. La directrice, Mlle Cintrait s'y trouvait seule; les autres étaient occupées par le service de l'après-midi. Leriot reçut d'elle le même accueil aimable qu'à Rabat, quoiqu'elle le prit naïvement pour un touriste de passage, qui saisissait l'occasion de saluer Jacqueline.

— Le Ciel vous a inspiré de n'être pas venu la semaine passée, lui dit-elle, Mlle Chamoret était au lit; elle nous a causé beaucoup d'inquiétude pendant quinze jours; je m'étais même résolue à prévenir sa famille, malgré ses supplications...

— Et maintenant, madame?

— Oh! c'est fini; la fièvre a subitement disparu; nous en sommes quittes pour la peur. Hier elle a voulu absolument reprendre son poste. Puisque vous êtes médecin et ami de sa famille, faites-lui donc la morale! Je vais la remplacer, et vous l'envoyer tout de suite. Votre nom? Ah, je vois, vous préférez n'être pas annoncé... la surprendre? très bien, monsieur.

Par la fenêtre ouverte Jean vit l'aimable femme qui pressait le pas. Arrêtée au passage par un major, elle échangea quelques mots avec lui, puis l'officier, un grand garçon joufflu, s'approcha de la fenêtre et salua Jean en le devisageant.

— Tiens, tiens; je vous ai déjà vu, et vu souvent, j'en suis sûr, s'écria-t-il d'une voix sonore. Je ne me trompe pas, vous êtes Leriot!... Leriot, le prêcheur, qui nous enfonçait tous à

l'école. Ah! quel bonhomme redoutable pour vos concurrents! c'est égal, j'avais un béguin pour vous! Voyons, je suis Louis Lavigne, vous devez vous souvenir... Qu'est-ce qui t'empêche de me reconnaître, mon vieux?

—Tes joues! elles ont prospéré suffisamment pour égaler mes souvenirs, dit Leriote en riant et lui serrant la main; l'exercice ne doit pourtant pas faire défaut ici!

—Cela veut dire que dans une garnison j'aurais pris des proportions effrayantes; aussi j'aime le Maroc; j'y reste. T'y voilà venu, toi, et tu veux voir une des infirmières, m'a dit Mlle Cintraït.

—Oui; c'est moi qui ai poussé Mlle Chamoret dans cette voie; je ne suis pas fâché de voir comment elle s'en tire.

—Ah! ah! mes compliments! Si c'est Mlle Chamoret, tu as fait un riche cadeau à la Croix-Rouge. Ces dames sont toutes pour nous des auxiliaires précieuses; mais il en est dont le départ laissent un vide plus grand. Elle le laissera immense, Mlle Jacqueline sans compter les regrets... particuliers! Elle a été remarquée... très remarquée!...

Jean se crut mordu par un serpent, les sourcils froncés, il demanda:

—Que veux-tu dire?

—C'est très simple; nous entourons nos infirmières du plus grand respect, et elles le méritent; mais enfin elles n'ont pas fait l'entier sacrifice de leur vie, comme les religieuses; alors une femme trempée comme mademoiselle Chamoret, avec le physique que tu lui connais, c'est plus que séduisant pour un officier. Plusieurs l'ont pensé; mais je sais qu'ils se sont heurtés à un bloc de marbre. Cette jolie fille pense au couvent... ou bien elle a

oublié son cœur en France. Est-ce que tu l'aurais trouvé, par hasard?... Non, non; je ne veux pas être indiscret! D'ailleurs, la voici... Mademoiselle, reprit le major, avec un grand geste pour montrer la fenêtre qui encadrait Jean, permettez-moi de vous présenter un de mes condisciples quand j'étais étudiant: le docteur Leriote. Un aéroplane, je crois, l'a laissé tomber à Fez par mégarde; s'il s'est blessé dans sa chute, veuillez me rappeler. A tout-à-l'heure, mon cher; tu dînes avec moi, c'est entendu.

Jacqueline bénit la grosse voix du bon garçon qui avait couvert son cri de surprise; elle entra dans la petite salle. En écoutant Lavigne, Jean avait senti s'évanouir ses jalouses appréhensions; il vint à elle sans dissimuler sa joie émue, et l'attira au plein jour. Ce fut d'abord avec l'oeil exercé du médecin qu'il considéra ses traits pâlis et ses yeux encore cernés.

Sous ce regard, elle rougit faiblement, et balbutia:

—Pourquoi êtes-vous venu?

—Je n'ai pas reçu la petite carte de chaque mois, et j'ai voulu en savoir la raison.

—C'est que... je ne savais quoi vous dire!

—Jacqueline!!

Ressaisi par l'inquiétude le jeune homme la regardait, plein d'angoisse. Elle tira une lettre de sa poche, et lui désigna les dernières lignes. Sous la signature d'Eliane de Trémont, il lut en Post-Scriptum: "Vous aviez raison, chère, le docteur Leriote songe au mariage; une amie de ma belle-mère lui a même nommé la future Mme Leriote: c'est Mademoiselle d'Outreloot. Ah! j'avais espéré autre chose!"

—Voilà bien le monde et ses petites intrigues! s'écria Jean indigné; l'amie de la baronne, c'est une de

Fourtol; elle s'est accrochée à moi, m'a vanté, une heure durant, les charmes de cette jeune fille que je n'ai fait qu'apercevoir; sur mes réponses évasives, elle s'est crue victorieuse et s'en est vantée. Fallait-il donc que son mensonge vienne vous chercher jusqu'ici, colporté par votre innocente Eliane!

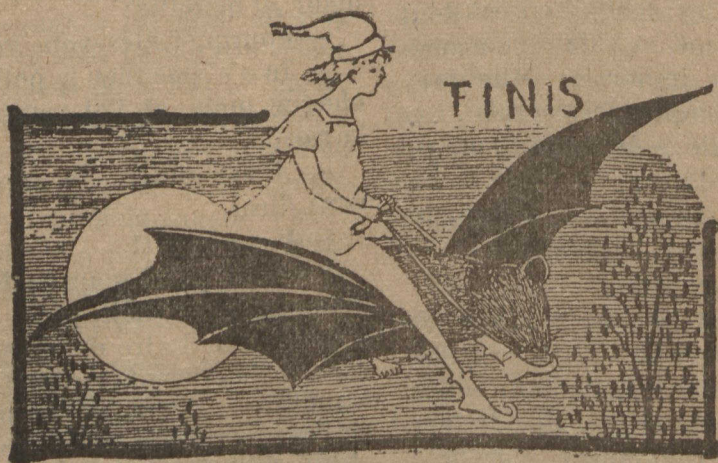
— Alors... ce n'est pas vrai? demanda ardemment Jacqueline.

— Comment avez-vous pu croire que j'ai oublié notre dernière soirée en France? Est-ce pour cela que vous gardiez le silence, que vous ne parliez plus de retour?

— Oui, c'était affreux! Je voulais croire à votre parole; mais après tout, aucun engagement ne nous liait et on me citait un nom. Je me disais que vous aviez rencontré ailleurs votre idéal... plus haut que moi!

Jean, dans un transport de joie, saisit les deux petites mains qui voulaient cacher le visage de Jacqueline tout inondé de larmes... et les porta tendrement à ses lèvres.

— Plus haut, ma chère fiancée, dit-il avec ferveur, plus haut... ce serait le Ciel!





CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

Si nous réussissions à faire de notre globe terrestre une puissante dynamo emmagasinant toute l'électricité contenue dans l'univers qu'il parcourt, le problème de la disparition du combustible serait vite réglé.

(Spécial pour la "Revue Populaire")

Entend-on assez souvent répéter que la terre n'est qu'une vaste et puissante dynamo, et la science elle-même ne semble-t-elle pas confirmer cette déclaration?

Toute dynamo électrique se compose de deux éléments essentiels: le champ magnétique et l'armature. Ordinairement, le champ magnétique est stationnaire, tandis que l'armature est mobile et évolue. Avec le soleil et la terre, nous sommes en présence de deux éléments identiques: la terre qui tourne, tandis que le champ magnétique est produit par la radiation électro-magnétique du soleil. Comme dans une véritable dynamo, la terre traverse un champ de force produit par la radiation ou les rayons du soleil.

Quant au champ magnétique créé par le Soleil, il est d'une puissance telle que chaque pied carré de notre planète ne reçoit pas moins de 200 H. P. au contact des rayons solaires. Chaque fois que le soleil passe par un de ses cycles d'incandescence (taches), il en résulte des perturbations électro-magnétiques telles que nos services de télégraphe, téléphone sont

désorganisés pendant des heures, alors que le courant-pression sur ces lignes métalliques s'élève parfois jusqu'à 500 volts.

Tout cela prouve que le soleil créé un colossal champ électro-magnétique, développant une somme d'énergies gigantesque.

Si seulement nous possédions le secret de nous emparer de cette force pour l'utiliser, non seulement nous pourrions mettre en mouvement nos trains, nos navires, et actionner nos usines, à l'aide de la force céleste, mais chaque foyer pourrait s'en servir pour des fins d'éclairage, de chauffage et de cuisine, sans rien déboursier et sans crainte d'épuiser jamais la source d'un tel bienfait.

Mais, comment nous emparer d'une telle force?

Il y a un siècle, Faraday a fait des expériences passablement concluantes, dans ce sens, et il prouva non seulement que la terre était une vaste armature-récepteur, mais qu'il était possible d'extraire les courants électriques propices de toute cette énergie électrique accumulée.

Il existe acutllement un moyen de s'emparer de la totalité des énergies

électriques produites par les rayons solaires, et bien que ce moyen puisse paraître fantastique et presque chimérique, il faut admettre qu'il sera peut-être praticable dans un avenir beaucoup plus rapproché qu'on ne le croit, étant donné les progrès immenses que nous faisons chaque jour, dans le domaine de la science. Et lorsque nous aurons épuisé nos réserves houillères et pétrolifères, il est à peu près certain que les hommes auront songé à substituer à ces facteurs d'énergie productrice, les rayons même du soleil.

Toujours en admettant que le globe terrestre n'est qu'une vaste dynamo, il nous reste à lui poser son armature conductrice du courant électrique. Pour cela, il suffirait d'encercler la terre de fils parallèles à ses méridiens, comme dans un énorme filet métallique. Ces fils seraient soutenus par une chaîne sans fin de poteaux solides ou petites tours d'acier.

Il ne serait pas nécessaire que les mailles de ce filet soient très serrées, car ce ne sont pas les plus grosses dynamos qui contiennent la plus grande quantité de fils, puisqu'elles tournent plus lentement et que les fils sont plus résistants.

Si l'on pouvait enrouler autour de la terre un unique fil, environ 250 fois, parallèlement aux méridiens nord et sud, cela suffirait amplement pour fournir aux deux hémisphères, plus de courant électrique que nous en aurions jamais besoin.

Ces fils n'auraient pas besoin d'être des câbles énormes. Des fils d'un pouce de diamètre feraient amplement l'affaire, même d'un demi-pouce, dans certains cas. Il faudrait les installer au-dessus de terre sur de solides poteaux d'acier, tout comme on fait des fils qui nous apportent le courant des usi-

nes génératrices. Il faudrait leur faire franchir les ruisseaux, les fleuves, les montagnes, les tunnels, et il serait possible de leur faire faire des courbes lorsque la conformation géographique du terrain l'exigerait.

Les courbes ne diminueraient pas l'intensité du courant, tant que la direction nord-sud resterait en fin de compte maintenue.

Quant aux océans il serait possible de les faire franchir audit câble, à condition de l'entourer d'un fort tube de caoutchouc ou isolateur.

On sait que le tube ainsi enfermé brûle parfois son isolateur lorsque la charge est trop forte, parce qu'il devient alors un condensateur, mais la science trouvera certainement le moyen d'obvier à cet inconvénient.

Il y aura aussi à considérer fortement la question de mise de fonds, mais depuis plusieurs années on s'est habitué à toujours trouver les fonds nécessaires aux plus colossales entreprises.

Une fois la terre ainsi encerclée de fils métalliques, rien de plus facile que de s'emparer de l'électricité contenue dans les rayons solaires. Nous n'avons pas besoin de commutateur spécial, puisque nous ne désirons pas nous servir du courant direct.

La terre ou l'amature produirait les courants alternatifs, la densité du voltage ne dépendant que de l'épaisseur et de la longueur du câble encercler. En utilisant un câble très épais et très résistant, le voltage devient comparativement bas, tandis qu'en utilisant un fil fort mince, le voltage devient si élevé que l'isolement ne peut alors se faire qu'avec la plus grande difficulté. D'autre part un câble trop épais coûterait un prix fabuleux; il vaudrait donc mieux se contenter d'un câble

comme ceux que nous avons actuellement.

Quant à s'emparer de ce courant passant par le fil à haute tension, la chose serait relativement facile.

A certains points déterminés du globe terrestre, le câble traverserait de puissantes usines génératrices où il s'enroulerait autour d'immenses noyaux, pour continuer ensuite son parcours du nord au sud. Ces noyaux gigantesques, on le comprend rempliraient les fonctions de transformeurs. Opposés à ces transformeurs, il faudrait installer de puissantes dynamos dont les fonctions seraient de réduire la trop haute tension du courant alternatif, de manière à ce que l'on puisse s'en servir sans danger. Il ne serait pas nécessaire d'avoir plus de trois de ces usines génératrices par cercle complet du câble, autour du globe, d'un pôle à l'autre.

Si nous en avons un plus grand nombre, nous pourrions provoquer ce que les électriciens appellent des étranglements; et l'on comprend que ces accidents ne sont pas désirables dans la transmission.

Naturellement, ces usines génératrices auraient ainsi une force formidable à distribuer partout, sur des rayons de milliers de milles de longueur, et dans toutes les directions.

Il est intéressant de remarquer que cette armature terrestre ne constituerait qu'une dynamo à polarisation simple, ou à un seul champ d'action. Ceci par le fait que le soleil n'éclaire et ne réchauffe qu'une seule hémisphère à la fois. Le résultat de ceci, c'est certainement une perte sensible en intensité dynamique, mais l'armature terrestre est réellement si formidablement puissante que même, en dépit de la déperdition, nous aurions toujours plus de pouvoir que nous

pourrions en utiliser. Ceci, par l'effet des câbles encercleurs transmettant la force motrice pendant la nuit, provenant de la partie éclairée pendant le jour. Ceci explique aussi pourquoi le câble encercleur doit être sans fin.

Il est impossible de dire maintenant l'exacte quantité de courant que nous pourrions obtenir par ce procédé. Nous ne savons pas encore la quantité de câble encercleur qui serait nécessaire, ni quelle proportion des rayons solaires nous pourrions ainsi transformer en puissantes et bienfaisantes colonies, mais nous sommes assurés d'avance de pouvoir trouver toute l'énergie électro-magnétique dont l'humanité toute entière aurait besoin.

Quelque fantastique, même chimérique que puisse paraître ce projet, c'est un projet d'ingénieur des plus sérieux, par conséquent possible et réalisable.

A ce propos, il est intéressant de noter ici certaines observations qui pourraient jeter une nouvelle lumière sur le mystère des canaux martiens.

Comme on le sait, sur la planète Mars, les océans sont desséchés depuis des siècles, peut-être des milliers de siècles, et toute l'eau nécessaire à la vie ne vient que des pôles de la planète. On ne doute plus maintenant, même chez les astronomes les plus réfractaires, de l'existence des canaux de Mars. On a même constaté que la majeure partie de ces canaux se dirigeaient du nord au sud, conduisant l'eau dans cette direction, selon les saisons. Pendant une saison, l'eau coule vers le sud, en passant par-dessus l'équateur, et la saison suivante, elle accomplit le même mouvement en sens inverse. On admet aujourd'hui que ces canaux sont partie d'un colossal système d'irrigation destiné à alimenter les terrains déserts. Actuelle-

ment, nous ne distinguons pas encore nettement ces canaux, mais les lignes droites que nous constatons, à l'aide des télescopes les plus puissants, indiquent leur présence. Ces lignes parallèles indiquent aussi la végétation qui croît sur les berges de ces immenses canaux.

On ne doute plus de tout cela, et le seul problème à cet effet, dont nous n'avons pas encore trouvé la solution, c'est de savoir comment les eaux des canaux de Mars parviennent à monter les côtes, à gravir les élévations, problème dépassant toutes les expériences terrestres faites jusqu'ici.

Ne serait-il pas admissible que les Martiens se servissent de leurs canaux, non seulement pour y conduire les eaux indispensables à la vie, mais aussi pour capter l'énergie électromagnétique des rayons solaires? La direction nord-sud de ces canaux parallèles, autorise et justifie même une telle supposition. En supposant même que les eaux de Mars ne seraient pas suffisamment salées, il est permis de croire que les Martiens ont appris à tourner la difficulté, en garnissant le fond de leurs canaux, larges et profonds, du sel de leurs gisements. Et en supposant que ce sel ne serait pas entièrement absorbé par les eaux, il se cristalliserait sûrement au fond des canaux, servant de base saline aux nouveaux parcours des eaux polaires, la saison suivante. Ce sel et la qualité géologique même des terres désertes constitueraient d'excellents isolateurs, ce qui ferait qu'il y aurait fort peu de déperdition de l'énergie électromagnétique des rayons solaires, à la surface de Mars.

Quelques uns prétendent peut-être que les eaux salines sont contraires, parce que non-potables, aux grands travaux d'irrigation. Mais à cette ob-

jection, le professeur M.-H. Pickering répond: "Et l'évaporation, qu'en faites-vous?"

Sur notre planète, nos eaux douces et nos pluies sont le fait de l'évaporation des océans. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi sur la planète Mars? L'évaporation des eaux des canaux se ferait dans une certaine proportion, pendant le jour, et le soir, elle retomberait en pluie dans des endroits préparés pour la recevoir, sur les berges mêmes des immenses canaux planétaires.

Quant à l'explication des eaux grim-pantes sur la planète Mars, on pourrait la trouver dans le fait que les eaux salines des canaux, charriera avec elle un courant électrique dérivé du soleil, suffisant pour les pousser vers et par de-là les cimes.

Une expérience de ce genre a été faite dernièrement à l'aide de l'électroscope de Lippman. On plonge un tube de verre fort pointu dans une solution d'acide sulphurique, après l'avoir rempli d'une solution colorée du même tacie. Alors, si on place dans l'acide un courant électrique seulement infinitésimal on constate immédiatement le relèvement ou l'ascension de la colonne liquide. La même expérience faite sur une plus grande échelle doit infailliblement donner le même résultat.

En d'autres termes, étant donnée une certaine densité de courant électrique, dans les canaux de Mars, il n'est que raisonnable de croire que les eaux de cette planète puissent s'élever de plusieurs milles par heure, dans les canaux artificiels. Il faut aussi se rappeler que sur Mars, cent livres d'eau ne pèsent que 35 livres, et qu'il suffirait d'une poussée de 35 p. c. pour faire élever le même volume d'eau sur la planète Mars que sur notre globe terrestre. A cause aussi de l'air raréfié

chez les Martiens, la pression atmosphérique est fort basse, ce qui explique qu'il faut sur Mars, une bien moins grande dépense d'énergie que sur la terre, pour pousser ou soulever un fardeau.

Toute cette digression intéressante au sujet de la planète Mars tendrait à prouver que les habitants de cette autre monde seraient de beaucoup plus avancés que nous ne le sommes. En tout cas, ils nous donnent l'exemple d'un travail gigantesque ou procédé, dans le but d'emprisonner et utiliser les rayons solaires pour les transformer en énergie électro-magnétique.

— o —

L'ART CHEZ LES TOUT-PETITS



Après avoir longuement parlé d'astronomie, de possibilités martiennes et de projets intermondiaux électro-magnétiques, repons-nous un peu les méninges en traitant d'une question beaucoup plus à la portée de chacun, mais non moins intéressante pour cela.

Essayons de comprendre un peu, à quoi peut bien se résumer le concept artistique chez les tout-petits.

Corrado Ricci, auteur d'un traité assez volumineux sur ce "vaste sujet", déclare que les tout-jeunes enfants d'environ quatre ans ont un art bien à eux, lorsqu'ils essaient de reproduire avec un crayon, les personnes ou les objets qui ont frappé leur imagination.

"Les tout-jeunes, déclare-t-il, ne varient presque pas dans leur méthode de dessiner. Leur oeil n'est pas as-

sez exercé et leur esprit, pas encore assez observateur pour leur permettre de tracer tout le détail des person-



nes et des choses qu'il voient. Ainsi, ils ne s'appliquent pas à vouloir rendre la caractéristique véritable du modèle qu'ils ont sous les yeux. Leurs dessins sont absolument illogiques qu'un caricaturiste d'expérience ne saurait inventer.

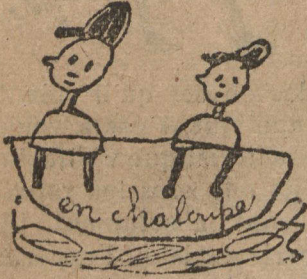
"Ainsi, un tout petit enfant, lorsque pour les premières fois, il tente de dessiner une personne, commence par tracer un carré, pour la figure, avec des points et une ligne, pour les yeux et la bouche. Il place immédiatement sur ce rectangle, des jambes et des bras, sans même s'inquiéter s'il est nécessaire de dessiner un corps ou un torse. Leur idée première, et même la seule, c'est d'abord de tracer les contours d'un homme. Le corps pour eux n'a pas d'importance. Ce qu'ils voient et ce qu'ils veulent d'abord, c'est un visage, des bras et des jambes. Par exemple, ils n'oublieront jamais de



placer un cigare ou une pipe dans le "bec" du pauvre monsieur infirme, ou un de ces chapeaux de soie (tuyaux),

démodés, de l'ancienne forme. L'enfant négligera plutôt de faire des bras et des jambes pourvu qu'il n'oublie pas la pipe et le cigare.

Si l'enfant dessine une maison, il pourra oublier d'y mettre des fenêtres, mais il n'oubliera jamais la cheminée. S'il dessine un paysage, il n'oubliera jamais de dessiner une église.



L'auteur tire une conclusion de tout ceci. "L'enfant, dit-il, si jeu soit-il, a d'abord une impression d'ensemble et de vérité. Il veut tout rendre ce qu'il voit mais sa mémoire et sa raison ou esprit d'observation sont en défaut parce qu'il est encore à un âge trop tendre. Par exemple, si l'enfant dessine un bateau, ce dont il est très friand ordinairement, il veut qu'il soit complet y compris son équipage, même si ses bonshommes sont plus volumineux que le bateau lui-même. En un mot, l'enfant qui aime à dessiner devrait être encouragé par ses instituteurs, même si ses dessins sont imparfaits, parce que d'ordinaire ces derniers font preuve de plus de jugement et mémoire que les autres."

— o —

POUR FAIRE DURER LES PRELARTS PLUS LONGTEMPS

Si vous frottez souvent votre pré-lart avec un mélange de cire d'abeille et de térébenthine, il durera beaucoup plus longtemps.

LE JAPONAIS CHANGE DE NOM

Les Japonais qui sont très attachés aux traditions ancestrales ont conservé de génération en génération, les coutumes les plus étranges, et la moins originale d'entre elles n'est certainement pas celle qui donne lieu à leur cérémonie du baptême d'un bébé.

En effet, quand le bébé a atteint l'âge d'un mois, on procède au choix de son nom. Alors les trompettes sonnent, et l'enfant est amené au temple, par les membres de sa famille. Le nouveau-né est lui-même emporté par des serviteurs ainsi que son garde-robe, qui fait parti du cortège.

Un serviteur ferme la procession, portant une boîte de mesurée, dans laquelle est placée l'obole qui doit être offerte au prêtre et trois morceaux de papier, sur chacun desquels est écrit un nom.

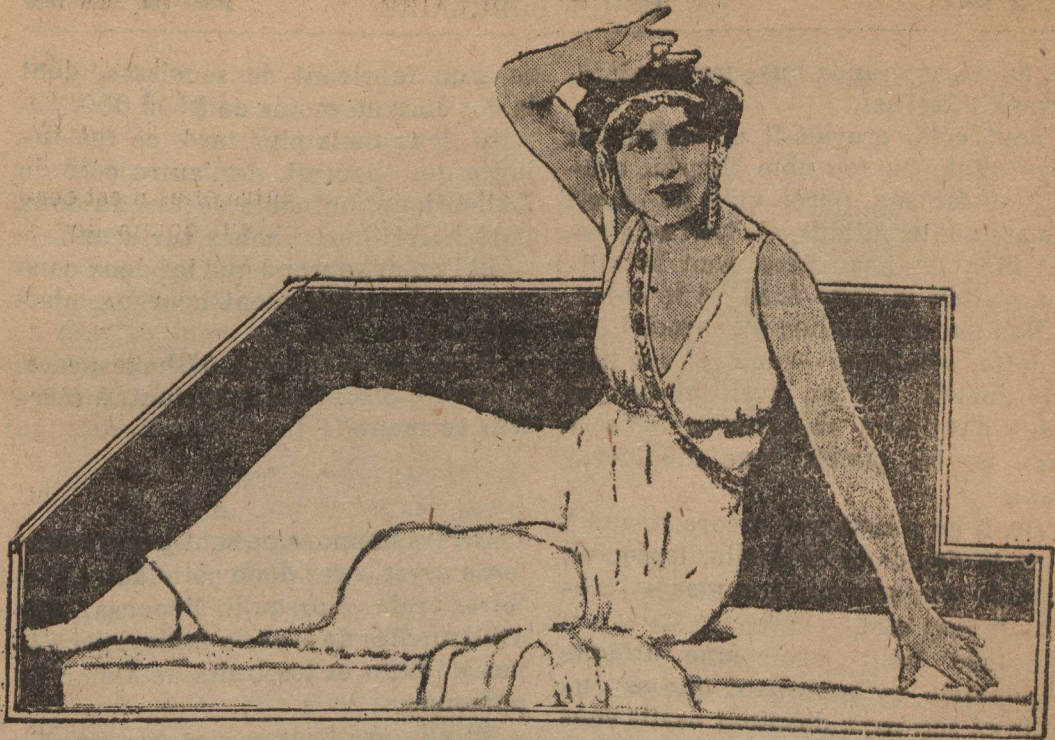
En entrant dans le temple, les papiers sont lancés dans l'air et le premier qui touche le plancher est le nom que devra porter l'enfant.

A l'âge de trois ans, l'enfant est rebaptisé, au milieu de cérémonies religieuses spéciales. A quinze ans, son éducation est supposée être complétée et quand il est considéré devenu homme, il doit être baptisé pour une troisième fois.

Quand il se lance dans le commerce, il reçoit son "nom d'affaires", et à chaque fois qu'il fait une étape dans la vie, on lui donne un nom nouveau.

S'il arrive qu'il porte le même nom que son maître, il doit être changé, parce qu'il diminue la dignité de son supérieur.

A son mariage, son nom est de nouveau altéré et le seul et véritable nom qu'il conserve est celui qu'il reçoit à sa mort et qui est inscrit sur sa tombe.



**Roméo et Juliette, modèles 1920.—Le bonheur est chose légère,
passagè-è-è-re pour les femmes qui prennent
trop d'embonpoint.**

Juliette Simplex était la fille d'un fabricant de corsets millionnaire.

Elle avait eu une belle éducation. A son lycée pour demoiselles de la haute, on lui avait appris à fumer la cigarette et à se frotter un bâton de rouge sur les lèvres, au cours d'un "petit cinq heures", ma chère! Mais cela n'empêchait pas que tout au fond de son petit cœur de dix-neuf printemps, terriblement tendre et ingénu, elle fut bel et bien la dernière survivante du romantisme.

Elle croyait au coup de foudre à première vue et même d'aussi loin que le regard pouvait le voir venir.

Elle croyait aussi aux cœurs brisés, à l'éternelle passion pour toute la vie, aux roses plus blanches que les neiges immaculées, aux boucles de cheveux et aux serments des hommes.

Enfin, elle croyait à tout ce qu'avaient bien pu écrire les poètes ou les nouvellistes sentimentaux.

Elle avait la foi aveugle et à toute épreuve,

Lorsqu'entra en scène Roméo du Dernier-Bateau, secrétaire privé de son millionnaire de père.

Juliette vit Roméo et Roméo vit Juliette.

Et Roméo aima Juliette, seulement il avait eu grand tort de s'imaginer que le ver de terre pouvait être amoureux de l'étoile dorée.

En toute justice, il faut dire qu'à ses propres yeux il ne se sentait pas aussi ver de terre que Ruy-Blas. Il avait confiance dans la coupe irréprochable de ses habits, le noeud savant de ses cravates et la longue lignée de

ses ancêtres grands buveurs de bière, devant l'Éternel.

Tout cela, croyait-il et répétait-il à son club, où son nom figurait souvent au tableau, parce qu'il ne payait pas ses contributions, — tout cela valait bien un beau-père dont le million sentait la colle-forte et le coton.

Non pas que Roméo n'appréciât pas Juliette, son cœur ardent et ses baisers furtifs, car on avait atteint ce point d'intimité amoureuse, mais le papa ne lui plaisait que médiocrement.

Or, il ne s'était pas encore risqué à faire la demande officielle, lorsqu'un coup de tonnerre vint troubler la sérénité de leur ciel.

Roméo faillit avoir une attaque d'apoplexie en apprenant que sa Juliette et son papa devaient partir sous peu, pour un long tour d'Europe.

L'amoureux prit alors deux ou trois cordiaux en dépit de la prohibition qui sévissait, — puis il fit ce qu'il devait faire: le serment sur les mânes de ses ancêtres, qu'il ne se résignerait jamais à vivre sans sa Juliette adorée. Il jura aussi à sa Juliette qu'il attendrait son retour, leur amour ne devait-il pas être éternel? Il embrassa longuement la rose qu'elle lui avait donnée, l'épingla soigneusement dans la poche de son habit, à côté de son étui à cigarettes, puis il envoya ledit habit chez le nettoyeur.

Il pensa à enlever l'étui à cigarettes, mais il oublia la rose.

Et Juliette partit pour l'Europe orgueilleusement convaincue qu'elle laissait derrière elle un être humain se consumant d'amour et qu'elle venait de sauver d'un "irréparable" trépas.

Or, l'amour à si grande distance, c'est bien fragile et dangereux.

En moins de quatre mois, l'infidèle Roméo était l'époux de la fille mineu-

re d'un fabricant de saucisses, dont la dot était au moins de \$100,000.

Et deux mois plus tard, ce fut Juliette qui épousait, de l'autre côté de l'Atlantique, un noble décavé du doux pays helvétique, Vaches sur azur!

Et l'on m'apprend que les deux couples sont parfaitement heureux, chacun de leur côté.

O Roméo, ô Juliette, ô Shakespeare, ô balcon, ô tombeau! Surtout, ô éternels serments!

* * *

Or, les hommes ne sont jamais contents. Oyez, oyez donc cette autre histoire vraie. Lorsqu'il l'épousa, elle avait au dire de tous, la taille de la Vénus de Milo et les traits de Junon en personne.

Si elle avait pu garder ces avantages, tout eut été pour le mieux, mais elle consulta des tailleurs pour dames; et ces sortes d'artistes sont surtout des tailleurs avant d'être de simples hommes. Ils la persuadèrent qu'elle paraîtrait encore plus divine si elle pouvait parvenir à avoir la ligne d'un bâton de spaghetti. "La même circonférence tenue, du haut en bas, lui disaient-ils, c'est ce que ces messieurs aiment le plus!"

Et, lorsqu'elle fut devenue presque diaphane, à force d'avoir maigri, elle ne put résister à une fatale passion, la pauvre petite chose; elle eut faim, elle eut faim, elle eut faim.

Et, comme notre archi-grand-mère Eve, elle succomba finalement.

Elle mangea, elle dévora:

Du chocolat, tant qu'elle put; des charlottes russes bien riches à la douzaine, des livres et des livres de petits fours glacés, de gâteaux de fantaisie, et elle mettait six morceaux de sucre et un petit pot rempli de crème dans chaque tasse de café qu'elle buvait.

Et, comme elle avait toujours faim, elle mangeait tout le temps.

Alors, le trop élégant bâton de spaghetti qu'elle était devenue commença à renfler, renfler. Elle ajoutait de la chair sur des os; mais elle en ajoutait par onces d'abord, puis par livres, chaque mois. Elle desserrait son corset tous les jours et était obligée d'en changer tous les quinze jours.

Enfin, elle devint si grasse qu'elle fut moins attrayante que jamais.

Vint un moment où elle décida de ne plus porter du tout de corset, parce que cela la fatiguait trop. Ce fut le bouquet. Elle souffrait de dégénérescences graisseuses au cerveau et avait le vertige parce que la terre tournait.

Pourtant, comme elle avait une bonne nature, — elle était trop indolente pour se permettre autre chose, — et bien qu'elle conservât, dans ses tissus adipeux, de la force, des émotions et de l'amour, mais toujours à l'état latent, il arriva que son mari, ce vampire,

S'enfuit avec une jeune personne à la taille élancée et aux traits divins, une combinaison de la Vénus et de Junon, et ne donna plus de ses nouvelles.

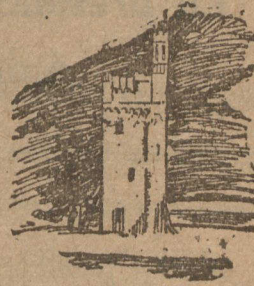
Et tout le monde plaignit la pauvre épouse abandonnée,

Tout le monde, excepté moi, car je prétends que la paresse et l'excès de chair ne sont pas excusables chez une femme.

Souvenez-vous que les femmes ont aussi leur ligne Hindenburg qu'elles ne doivent pas dépasser. Sûrement pas la ligne de coeur, mais celle de leur ceinture. Or, comme les hommes, ces montres, ne sont jamais contents, c'est encore en restant dans un juste milieu que vous aurez plus de chances de les garder le plus longtemps possible auprès de vous. Bonsoir.

Manon

LA TOUR AUX RATS

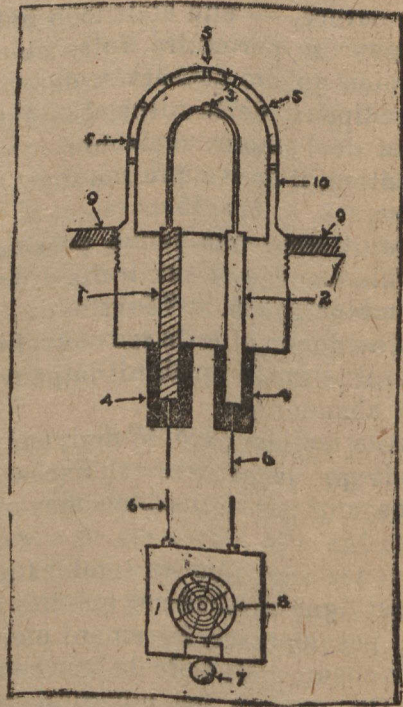


Le long des rives du Rhin allemand, dans la zone maintenant contrôlée par les Alliés, se trouve une tour fameuse dont la construction remonte aux premiers jours du Moyen-Age. On l'appelle la Tour aux Rats, et une légende entoure cette construction. On raconte qu'il y a fort longtemps, un cruel seigneur teuton, les uns disent un évêque apostat, fit mourir dans cette tour, des centaines et des centaines de ses sujets, qui n'avaient commis d'autre crime que celui d'être trop pauvres pour acquitter l'impôt. Un jour qu'il chercha abri dans cette tour au cours d'un ouragan, les âmes de ses victimes qui avaient pénétré dans le corps des rats, vinrent le dévorer, pendant son sommeil. Une variante de cette légende bien allemande veut que le cruel seigneur ne fut autre chose, qu'un vulgaire profiteur comme il en existe de nos jours, qui, dans un temps de disette, avait emmagasiné dans cette tour, tout le blé qu'il avait pu, afin que la multitude affamée ne le mangeât pas. Il appert qu'une nuit, des millions de rats vinrent manger tout le blé et le profiteur avec. Cette deuxième version est plus plausible que la première.

La présence des icebergs relevée à distance, en mer

L'iceberg est un des plus sérieux dangers de la navigation océanique, et depuis la terrible catastrophe du "Titanic", les inventeurs se sont ingénies à chercher les moyens d'éviter des abordages aussi désastreux. Or, voici que M. W. H. Bristol, un Américain, vient d'inventer un microthermomètre capable d'enregistrer les variations atmosphériques à un cinquième de degré Fahrenheit, en se basant sur le phénomène désormais connu des accouplements thermo-électriques. Lorsqu'on joint ensemble de demi-cercles de métaux différents, et qu'on chauffe ou refroidit soudainement l'un des deux à l'un des points de contact, un faible courant s'établit et dure jusqu'à ce que l'autre partie ait acquis la même température. On augmente la force du courant en augmentant le nombre d'accouplements, et l'on appelle thermopiles ou piles-thermos, tout groupe de ces accouplements superposés. M. Bristol a suggéré de placer au-dessous de la ligne de flottaison d'un navire en marche, un de ces thermopiles ultra sensibles et ressentant à distance la différence de température de l'eau. Le changement se transmet immédiatement à un appareil receveur placé dans la chambre des signaux et des cartes, et au moment où il se produit des cloches commencent à tinter et

des lumières s'allument dans ce poste d'observations maritimes. Alors, du moment qu'on est averti du voisinage d'un iceberg, surtout la nuit, on n'a qu'à modérer la vitesse du navire, afin d'éviter l'abordage.



1 et 2, métaux différents formant les éléments d'un accouplement; 3, point de contact; 4, 4, extrémités isolées; 5, 5, ouvertures vers la mer fermables si l'accouplement en contact avec le métal touche à 10; 6, 6, circuit de système d'alarme; 7, 8, l'enregistreur; 9, blindage extérieur du navire.

Histoire de la danse à travers les âges

La danse est un moyen d'expression des sentiments les plus intimes.

La danse est aussi vieille que le monde. Tout comme il a chanté avant de parler, l'homme a dansé pour exprimer ses émotions, sa joie ou sa douleur, et son admiration ou sa reconnaissance. Et comme le rythme de la danse est intimement lié à celui de la musique, c'est en chantant sans doute, que les premiers hommes accompagnaient leurs danses primitives, parfois aussi avec les battements de leurs mains; et plus tard ce fut au son du chalumeau qu'il réglèrent leurs mouvements, en attendant qu'ils eussent trouvé dans la lyre et la harpe des instruments plus harmonieux.

De tous temps, dans l'antiquité, la danse s'est produite sous deux formes: danse sacrée ou hiératique, participant aux cérémonies religieuses; et danse profane destinée aux divertissements populaires. Et, précisément, les peuples sauvages conservent ces deux caractères de danses; ils ont des danses religieuses et parfois funèbres, et des danses joyeuses.

La Bible nous apprend que la danse était d'un usage très fréquent chez les Hébreux. On sait que David dansa devant l'arche. Dès sa sortie d'Égypte, le peuple de Moïse avait des danses sacrées et régulières, danses mystérieuses qui faisaient partie du culte, ce que prouve d'ailleurs, par corruption,

celle à laquelle il se livrait dans le désert autour du Veau d'or. Les Hébreux avaient aussi des danses nobles, que les vierges d'Israël exécutaient dans les cérémonies publiques pour célébrer d'heureux événements, tels que les victoires remportées sur les ennemis, et pour exalter la gloire des héros de la patrie.



DANSES GRECQUES

Chez les Égyptiens aussi, la danse fut profondément en honneur. Mais ce fut chez les Grecs, peuple essentiellement artiste, où elle entraînait dans l'éducation nationale, qu'elle atteignit son plus haut point de splendeur. Elle faisait partie, non seulement de toutes les démonstrations solennelles, religieuses ou civiles, mais de toutes les réjouissances, les jeux publics, prenant toutes les formes et se prêtant à



ARLEQUINADES

RENAISSANCE DE LA DANSE.

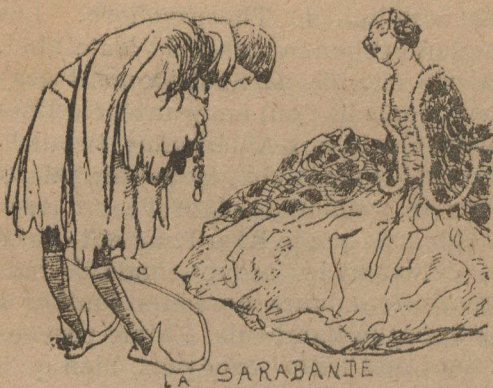
tous les sujets. Tous les monuments nous rappellent l'extrême variété et l'étonnante multiplicité des danses grecques. Il y avait des danses militaires, dont on attribuait l'invention à Minerve, se dansant avec le javelot, l'épée, le bouclier; les danses modestes des vierges de Laconie; les danses joyeuses comme l'Anagagie; les danses voluptueuses comme l'Ioniennes; les bachiques comme le Gymnopédie; les obscènes comme la Phallique, aussi en l'honneur de Bacchus. Il y avait aussi les danses sacrées, les danses lacédémoniennes; les danses des moissons, les danses nuptiales, les danses de l'Hymen, de l'Amour, de l'Innocence, etc.

Des Grecs, la danse passa chez les Romains, mais elle n'y passa que tard et combien dégénérée. Elle perdit chez ce peuple lourd et sans grâce, tout son charme et la fleur de sa poésie. Les Romains dédaignaient la danse pour eux-mêmes et ne l'admiraient que comme spectacle. Elle n'eut donc chez eux aucun caractère particulier et fut mêlée à la pantomime. Ils s'en

montrèrent friands au théâtre et au cirque, mais si un chevalier commettait la gaffe de s'y livrer il perdait du coup sa noblesse.

Avec l'invasion des Barbares, la danse disparut dans l'effroyable tourmente puis dans la nuit sombre du moyen-âge, et pour la voir reparaitre dans l'histoire, il faut attendre la Renaissance. Alors, en Italie d'abord, en France ensuite, elle retrouve tout à coup, sous des formes diverses, la splendeur que tant de siècles lui avaient fait perdre. Ce fut à la cour magnifique des Médicis, à Florence, qu'elle reparut d'abord, parée de grâces nouvelles, et bientôt à la cour de France, où tous les élégants et élégantes s'empressèrent de la recueillir à leur tour.

C'est ainsi que, dans le genre noble nous avons eu successivement: la Sarabande, la Pavane, la Courante, la Passacaille, la Gavotte et le Menuet; puis, dans le genre vif et gai: la Gaillarde, la Mariée, le Passe-Pied, les Canaries, le Rigaudon, le Tambourin, les Tricotets, le Trihori, la Volte; puis la



Chacone, le Loure, la Bocane, le Branle, la Guimbarde, la Romanesque, la Musette, les Manches vertes, la Babette, la Duchesse, la Tordion et la Trèche. Mais c'étaient là danses de villes, et dans les danses campagnardes il convient de citer: la Potevine, les Bourrées d'Auvergne, la Périgourdine, la Villanelle, la Provençale, les Olivettes, les Farandoles, les Brandons et la Saint-Jean.

O, Belles danses d'autrefois que reste-t-il de vous aujourd'hui, et combien plus lourd et plus acrobatique ou guindé ce qui en reste de nos jours?

Puis, vint la Contredanse et tous ses dérivés. La Contredanse devint si universelle qu'elle changea son nom en celui de Quadrille, et c'est de là que nous avons eu: le Pantalón, la Créole, la Poule, la Pastourelle, la Boulangère, l'Aurore, la Folâtre, la Bouquetière, la Financière, les Bacchantes, le Bon-Ménage, la Jolie Meunière, la Triomphante, la Belle Esclave, la Voisine, l'Inconnue, la Fillette, la Prude, la Veillée, la Mongolifière, la Sans-Souci puis les Tambourins, puis les Galops, puis les Cotillons, etc.

Il y avait le choix alors, et chose extraordinaire, aucune de ces danses n'était grotesque comme les "Cake-Walks", le "Jazz" et toutes les danses de plantations, véritables déclan-

chements ignobles, inélégants, inartistiques et anti-musicaux. On n'était pas obligé de se borner aux quelques danses passables que nous rencontrons dans nos salons, dont quelques unes ont encore de la grâce et du rythme pour ne nommer que la Valse, la Polka, le Tango, le Two-Step, la Gavotte, le Menuet et quelques "One-Step" et "Fox-Trots". Après cela, un point, c'est tout ce que nous avons à notre répertoire.

Chaque peuple a aussi ses danses particulières d'un caractère national bien déterminé. En Espagne, les danses à guitare, castagnettes et tambours de basque sont surtout le Fandango, le Bolero, le Tango, le Séguidille, etc. En Italie, nous retrouvons là Tarantelle, la Sicilienne, la Saltarelle. Quant à la valse on prétend qu'elle nous vient d'Allemagne et d'Autriche, mais il ne faut pas oublier que celui qui les mit le plus en honneur, ce fut surtout Chopin, dont les valse ont un caractère romantique et languissant, d'une poésie intense. Les valse de Strauss ne sont que de pâles reflets dégénérés de ces admirables chefs-d'oeuvre.





A quelqu'un qui nous disait: "Ça ne se danse pas, des valse de Chopin", nous avons répondu péremptoirement:

"— Non, ça ne se danse pas. Eh, bien, allez donc demander cela à Isadora Duncan et à toutes les autres grandes danseuses classiques. Parce que vous ne savez pas danser cette musique si noble et si belle, il ne faut pas en conclure que ça ne se danse pas. Seulement, ce dont nous manquons au Canada aussi bien qu'en Amérique, c'est de professeurs. Puis ces danses demandent des études longues et sérieuses sur le caractère des différentes époques. Or, comme nos danseurs de salon sont trop pressés, ils se contentent des danses modernes, la plupart insignifiantes, comparées aux grandes danses du passé."

C'est encore Chopin qui est le père des Polonaises, des Mazurkas et de quelques rares Ecossaises, genre gigue anglaise. En passant disons que la Gigue anglaise, ridicule et grotesque n'a

qu'une parenté bien lointaine avec l'art sublime de Therpsychore. Les Anglais réclament aussi la "Matelote", qui n'a rien de particulièrement gracieux, mais ils l'ont emprunté à la Hollande. Quant aux Américains, tirons le rideau, ils n'ont rien trouvé de mieux pour se spécialiser dans l'art chorégraphique, que le Rag-Time et le Jazz. Ils détestent les nègres, mais ils leur empruntent leurs horreurs sentant à plein nez la Bamboula. J'aime presque autant nos "rills" canayens, bien qu'il n'y ait rien d'artistique ou de caractéristique que ce tricotage vertigineux des jambes. Enfin, parmi les autres peuples qui ont de magnifiques danses citons les Hongrois, les Tziganes et même les Russes, avec leurs Czardas et autres grands ensemble, dans leurs ballets.

Oui, de toute antiquité, le peuple a dansé, comme il a chanté, comme il a souffert, comme il a ri, comme il a



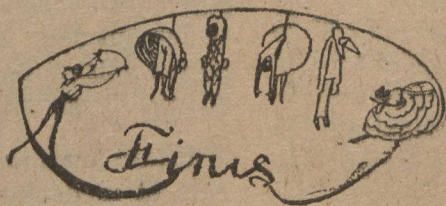
LA POLONAISE

aimé. Il y a toujours eu des Arlequins pour courir après les Colombines légères, et des Pierrots rêveurs pour chanter et mimer des sérénades à madame la Lune.

La danse n'est donc pas seulement un vain passe-temps, selon que le pensent plusieurs profanes mal renseignés; c'est toute l'histoire du monde et des peuples plus ou moins noblement exprimée par des mouvements rythmiques. La danse, c'est aussi la poésie, et dans bien des cas, c'est l'Amour, c'est le Baiser et c'est le ges-



te dont dépendra l'existence de l'humanité toute entière.



LES SOURDS-MUETS FINIRONT- ILS PAR ENTENDRE?

Les moyens thérapeutiques ne permettent guère, à l'heure actuelle, d'espérer une guérison de la cruelle infirmité que l'on nomme la surdité. Lorsque le cas est très grave, le mal est sans remède; et, alors, quelle affliction dans l'existence! Cependant, et fort heureusement, on peut lutter avec succès par des procédés mécaniques et électriques simples, dès lors qu'il y a une possibilité "d'entendre" et qu'il subsiste encore une certaine faculté d'audition pour les oreilles considérées comme incurables.

Voici comment le distingué docteur Laisné résout le problème: par un petit dispositif microphonique, qu'il nomme "parleur microphonique". Le microphone est maintenant connu et ses bienfaits ne se comptent plus. Il se compose d'un transmetteur amplificateur de petites dimensions que l'on peut poser à côté de soi sur la table, ou mettre dans sa poche; d'un récepteur à réglage, analogue aux récepteurs de téléphone ordinaires; et, enfin, d'une petite pile sèche portable.

Cet appareil amplifie étonnamment la voix dès lors que l'on met le récepteur à l'oreille, tellement qu'il faut procéder graduellement avec les sourds: déshabitués d'entendre, ils se trouvent déroutés lorsqu'ils perçoivent de nouveau, avec intensité, les ondes bienfaisantes. M. E. Laisné conseille, en conséquence, de procéder tout d'abord, avec son appareil, à une rééducation réglée et méthodique

de l'oreille; il y a des "exercices" à faire, fort élémentaires à la vérité, pour tirer tout le parti possible du microphone.

L'auteur pense que l'on peut même éduquer ainsi l'oreille des sourds-muets, et les amener, dans une mesure appréciable, à entendre la musique et à suivre une conversation: c'est un corollaire tout à fait humanitaire du théorème général d'audition.

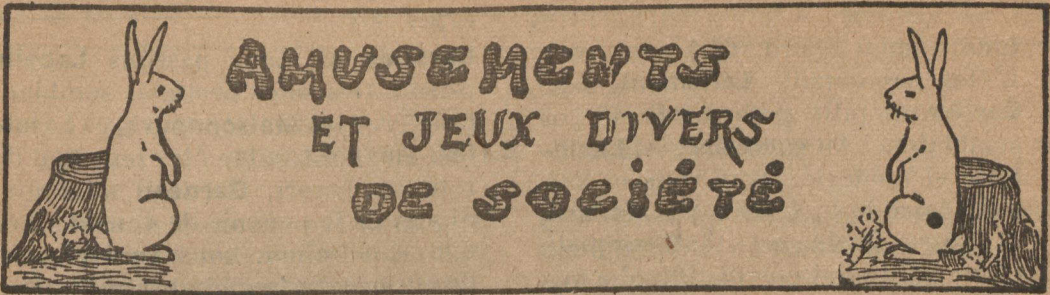
BIEN PAYES

On croyait que Sir John Gimon, qui tout dernièrement a accepté une commission dans l'armée anglaise, était l'homme le mieux payé du monde, si l'on excepte, le comédien Charlie Chaplin.

Cependant, cette prétention est absurde. En effet, il est reconnu que plusieurs avocats américains et certainement deux médecins de la République voisine ont gagné tout près de \$500,000 par année.

Il faut aussi remarquer que les avocats et médecins du pays de Washington ont une manière spéciale de préparer leurs comptes. Il charge proportionnellement aux revenus de leurs clients et leur tarif ordinaire est de 5%. On peut donc dire que le riche paye pour le pauvre.

Ainsi un homme valant \$100,00 payera pour une opération médicale \$5,000, tandis que celui qui n'aura qu'un revenu de \$200 ne payera que \$10.



Les célébrités cachées.—L'addition magique.—Le tir à la cible.—
Les titres mélangés.—Le jeu des lettres.

Nombre de nos lecteurs nous écrivent qu'ils suivent assidûment ce coin et ils nous félicitent de leur servir la solution en même temps que le problème, sans les faire attendre un mois pour la réponse, parfois difficile à trouver.

I.—LES CELEBRITES CACHEES

Problème

Ceci constitue un excellent délassement pour l'esprit. C'est de plus un moyen merveilleux de se rémémorer son histoire et surtout de se familiariser avec les innombrables tournures qu'on peut donner à une phrase. Il s'agit d'une lettre d'apparence inoffensive écrite par une jeune fille à son protecteur. Celle-ci veut lui faire comprendre qu'elle a bien étudié son histoire du Canada, et dans des phrases banales en apparence, elle a caché vingt noms célèbres dans notre histoire. L'orthographe n'y est pas et il ne faut s'occuper que de la consonnance. Voici cette lettre, tâchez d'y découvrir les vingt noms historiques dont il est question:

"Si j'étais en possession de tout mon calme, c'est envers, cher ami, que je voudrais pouvoir vous écrire

pour vous remercier de votre mansuétude à mon égard. Oh! non vous n'êtes pas comme l'Allemand, sans quartiers ni pitié pour les vies de vos semblables! Au contraire, tel la Violette si modeste, vous vous cachez pour faire le bien avec vos dollars, et votre geste est touchant, plein d'une bonté qui émeut. Quant à votre crème asiatique c'est la fontaine de Jouvence que vous m'avez envoyé là; elle est souveraine contre les maringouins qui pullulent dans la vallée où nous passons la belle saison. Ces sales bestioles semblent préférer les maisons neuves, et la salle à manger semble être leur lieu de réunion favori, gare nos aliments! Si j'avais le pouvoir de vous donner une bénédiction, vous l'auriez tout de suite, sans la moindre hésitation. En attendant, vive la France et bataillons ferme pour notre belle et chère langue!"

Solution

La lettre se lit comme suit, avec les noms mis bien en évidence:

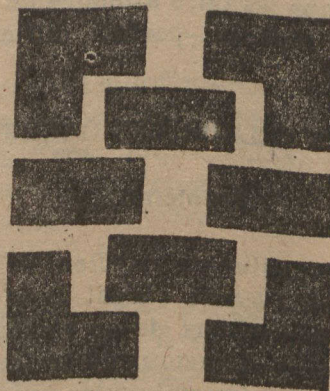
"Si j'étais en possession de **Montcalm**, c'est en **Verchères** ami, que je voudrais pouvoir vous écrire pour vous reMercier de votre **Mance-ué-**

tude à mon égard. Oh! non, vous n'êtes pas comme **Lallemant**, sans **Cartier** ni pitié pour **Lévis** de vos semblables! Au contraire, tel **Laviolette** si modeste, vous vous cachez pour faire le bien avec vos **Dollard**, et votre geste est tou**Champlain** d'une bonté qui émeut. Quant à votre **Crémazie**-atique, c'est **Lafontaine** de Jouvence que vous m'avez envoyée là; elle est souveraine contre les marin-**Gouin** qui pullulent dans

Lavallée où nous passons **Labelle** saison. Ces sales bestioles semblent préférer les **Maisonneuve**, et **Lasalle** à manger semble être leur lieu de réunion favori, **Garneau** aliments! Si j'avais le pouvoir de vous donner ma bénédiction, vous **Laurier** tout de suite, sans la moindre hésitation. En attendant, vive la France, et ba-**Taillon** ferme pour notre belle et chère langue."

II—L'ADDITION MAGIQUE—Problème

20	7	8	29	2	30	15	10
29	16	1	14	38	19	9	21
2	25	11	25	23	36	28	12
28	14	23	27	7	20	13	3
3	19	21	6	27	17	23	2
14	12	28	18	26	30	19	20
17	24	5	13	7	11	22	9
8	12	37	4	12	12	3	18



Placer les huit figures ci-dessus sur le carré de façon, en cachant certains nombres, à obtenir le même total dans toutes les colonnes verticales et horizontales.

Solution

Notre dessin e-contre montre comment devaient être placées les figures noires sur les petits carrés. L'addition donne le total de 90 dans toutes les colonnes, soit verticales, soit horizontales.

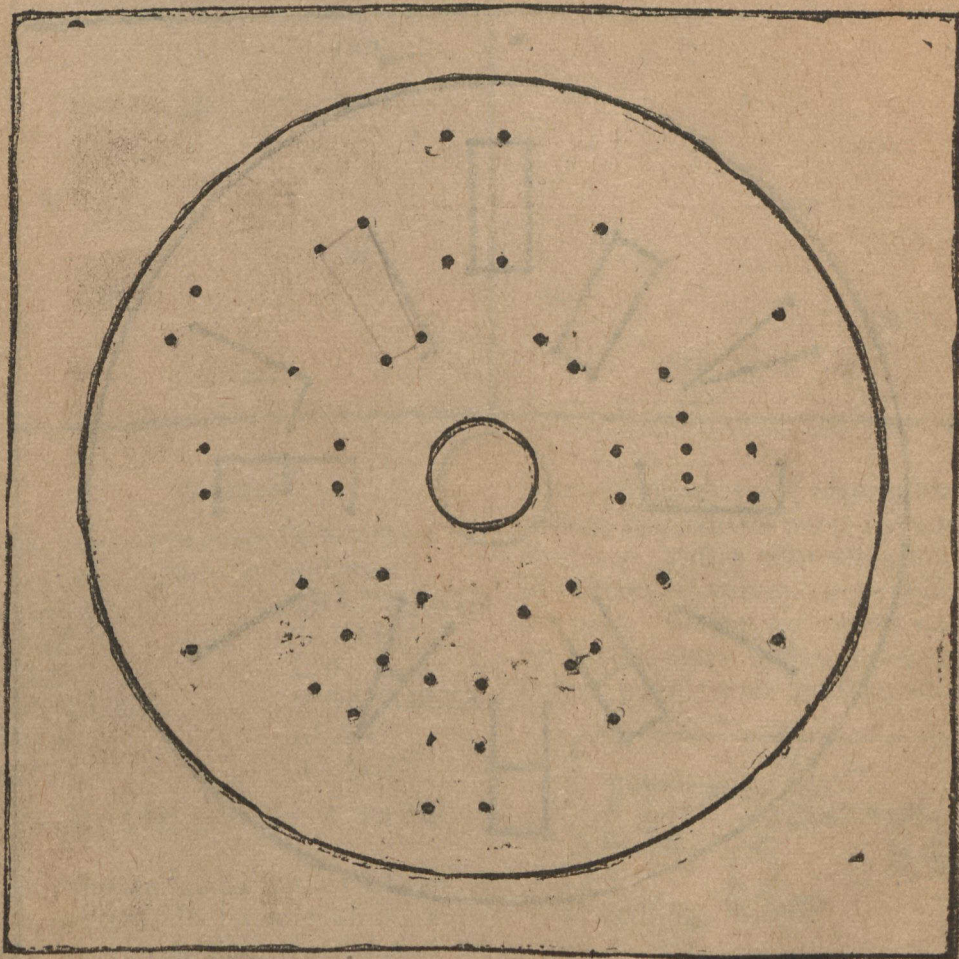
20	7	8			30	15	10
29	16	1	14			9	21
2			25	23		28	12
			23	27	7	20	13
			19	21	6	27	17
14	12		18	26			20
17	24				7	11	22
8	12	37				12	3
						18	

III—LE TIR A LA CIBLE—Problème

Les points marqués sur la cible ci-dessous représentent les empreintes des balles qui ont frappé cette cible.

Or, par un hasard étrange, ces empreintes sont disposées de telle sorte

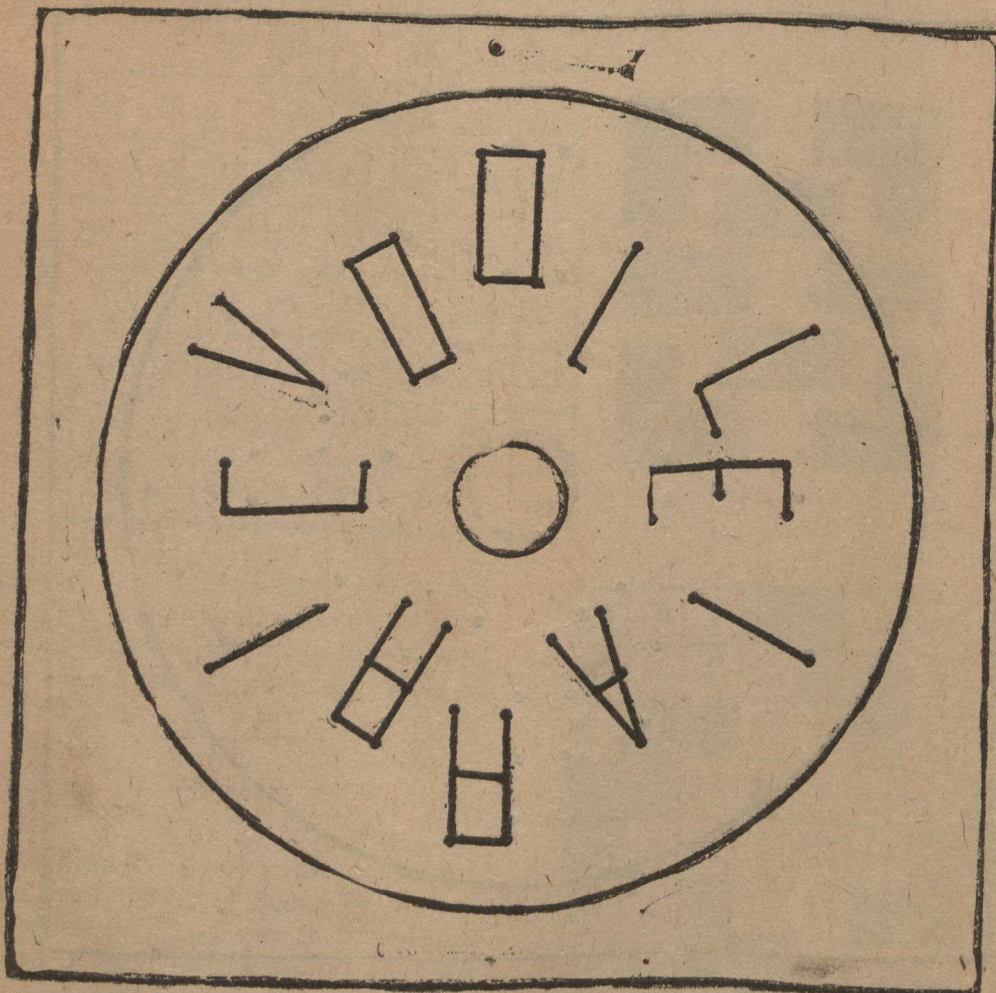
que, si on les réunit convenablement par des traits, on trouve, sur deux cercles concentriques, les noms de deux célèbres victoires françaises d'il y a longtemps.



SOLUTION

En se reportant à notre dessin, on constatera qu'en réunissant les points marqués sur la cible comme il est indiqué, on lit:

- 1° Sur le cercle extérieur:
RIVOLI
- 2° Sur le cercle intérieur:
ARCOLE



faire tenir chaque couteau sur chaque verre, seulement par une extrémité, l'autre extrémité devant porter dans le vide. Quelques-uns essaieront par le milieu, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Alors, quand personne n'aura réussi, faites comme vous le montre notre vignette, c'est-à-dire, croisez les bouts des couteaux et le tour est joué. Ce n'est pas bien malin, si l'on veut, mais c'est comme l'oeuf de Christophe Colomb, il fallait y songer. C'est très inoffensif et ça amuse un temps.

— 0 —

V—LE JEU DES LETTRES

Problème

A chacun des mots ci-dessous ajouter une lettre et former un nouveau mot (un nom commun); les lettres ajoutées donneront, dans l'ordre, un proverbe.

Laque, Brin, Don, Lie, Tiers, Misère, Banne, Date, Carat, Reps, Mare, Pouce, Rude, Canot, Pain.

Solution

Voici le proverbe que donnent les lettres ajoutées: **Force passe droit.**

En effet:

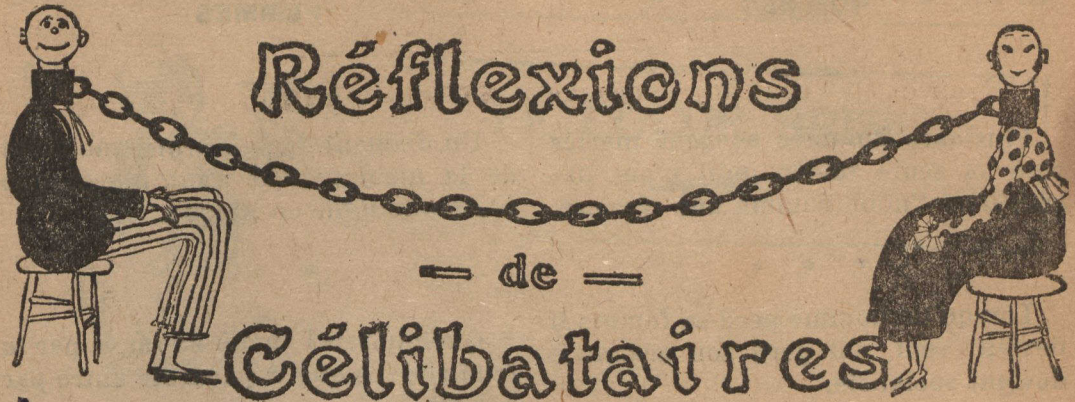
Laque	F O R C E	Flaque
Brin		Robin
Don		Nord
Lie		Ciel
Tiers		Setier
Misère	P A S S E	Méprise
Banne		Banane
Date		Stade
Carat		Tracas
Reps		Serpe
Mare	D R O I T	Drame
Pouce		Croupe
Rude		Odeur
Canot		Action
<u>Pain</u>		Tapin

ETRANGE BANQUE D'EPARGNES

Plusieurs de nos lecteurs se souviennent sans doute de "Jumbo", l'énorme éléphant qui visita quelquefois Montréal, avec le cirque Barnum. C'était probablement le plus gros des éléphants en captivité, il y a trenté au trente-cinq ans; un vrai mastodonte, puisqu'il mesurait dix-huit pieds de hauteur, du sol au sommet de son dos.



Or, Jumbo était un pachyderme malcommode et le nombre de ses cornacs qu'il massacra, dans ses moments d'humeur, fut fort considérable. Un seul devint son ami et son confident et trouva toujours grâce devant lui; ce fut un nommé Charles Miller qui fut son gardien pendant plusieurs années. Miller pouvait faire ce qu'il voulait de Jumbo, et notre vignette le prouve assez. Or, Miller avait eu une idée originale. Au bout de chaque défense de l'énorme pachyderme, afin de le rendre plus coquet (!) on avait vissé des tubes creux en or et formant boule. C'est dans ces tubes que Miller plaçait ses économies, au vu et au su de tout le monde. Il dévissait le tube, y plaçait l'argent, puis le revissait. Jamais un voleur s'osa cambrioler cette banque nouveau genre, car, on savait que l'audacieux aurait été immédiatement mis en charpie par le colosse peu endurant.

**HOMMES**

Un célibataire est comme une grenouille, il n'ose pas se jeter dans le mariage de crainte de ne pouvoir en sortir, tout comme la grenouille n'ose pas se jeter à l'eau de crainte de ne pouvoir sauter de nouveau.

* * *

L'amour est un incident dans la vie d'un homme, tandis qu'il est toute la vie d'une femme.

* * *

Lorsque l'homme et la femme sont paresseux, le diable se paie un pique-nique.

* * *

Souvent un homme pleure au mariage de sa fille, car il craint que son mari la traite comme il a lui-même traité sa femme.

* * *

Nous sommes tous des esclaves, les uns sont les esclaves de leur femme et les autres sont les esclaves des femmes.

* * *

Quand un célibataire veut faire une fin, il épouse une jeune fille puis après il s'efforce de la mériter.

FEMMES

L'amour est une maladie contagieuse si l'on en juge par le nombre de femmes qui en sont atteintes.

* * *

Avec le mouvement féministe, la femme qui brise les carreaux cesse de briser les coeurs.

* *

Les trois quarts des blagues que nous voyons représentées dans nos théâtres sont sur les veuves et les célibataires.

* *

Que devient la lune de miel lorsque l'éclipse arrive.

* * *

La femme est un grand point d'interrogation ambulante.

* * *

Cupidon est le seul maître dont la doctrine est la plus vieille tout en étant la plus nouvelle.

* * *

La femme qui gagne est celle qui laisse croire à l'homme qu'il a gagné.

HOMMES

Plusieurs hommes se sont mariés pour la seule raison qu'il n'ont pas considéré "non" comme une réponse.

* * *

Lorsqu'un homme perd sa femme il devient veuf, s'il perd son argent il devient socialiste.

* * *

Les femmes seraient moins souvent malades si nous les plaignions moins.

* * *

Il n'y a rien qui rend un homme impopulaire vis-à-vis de ses amis comme de leur dire qu'il est un bon mari.

* * *

Une femme et une automobile ne coûtent pas cher à avoir. Ce sont les mille petits accessoires qui comptent.

* * *

L'amour est la plus grande chose sur la terre et cependant 90 pour cent des gens courent après l'argent.

* * *

En amour, c'est l'homme qui doit faire la course, puis une fois qu'il a gagné il s'aperçoit qu'il est le perdant.

* * *

Le vin, la femme et la chanson sont les trois muses qui régissent la vie d'un célibataire.

FEMMES

Un diamant dans le troisième doigt de la main gauche vaut mieux que toute une mine en Arique.

* * *

Quelquefois l'amour se sauve par la fenêtre sans que la pauvreté entre par la porte.

* * *

Un homme qui nous aime est un monsieur qui nous connaît et qui malgré cela continue à nous aimer.

* * *

Une femme peut très bien croire son mari au-dessus de tout soupçon, mais cela ne l'empêchera pas de le surveiller.

* * *

Une femme qui croit en l'amour de l'homme qu'elle aime est une fantaisie de nouvelliste.

* * *

Lorsqu'une femme ne prononce que deux fois par jour le nom d'un jeune homme on peut douter de ses sentiments, mais si elle le prononce trois fois par jour...

* * *

Si les femmes pratiquaient un peu plus sur le poêle à gaz et un peu moins sur le piano, les hommes seraient peut-être plus heureux.



LE COEUR BRISE

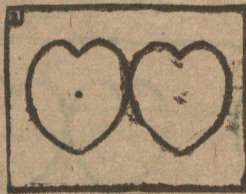
Légende

I



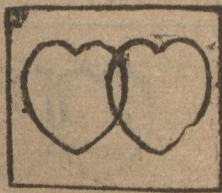
Y'avait un' fois deux coeurs tout neu's
Qui s'rencontrèr'nt, très amoureux...
L'amour, les rêv's et le ciel bleu...

II



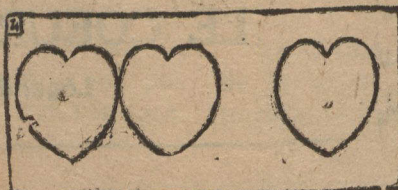
L'un vers l'autr' s'sentir'nt attirés,
Chantaient tout l'temps: Do, Mi, Sol, Ré...
L'amour qui nous fait nous serrer...

III



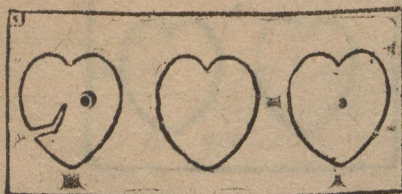
S'aimaient tell'ment ces deux pauv's coeurs
Qu'y n'faisaient plus qu'un uniqu' coeur...
Amour, extas's, rêv's et bonheurs...

IV



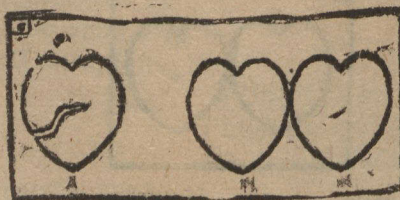
Un jour, l'horizon s'assombrit,
Et l'un des coeurs fut si meurtri
Qu'à sa paroi fêlur' se fit.

V



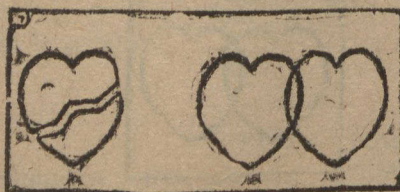
Car un voleur, tel un aimant,
Attirait l'coeur le moins constant;
Adieu projets, baisers, serments...

VI



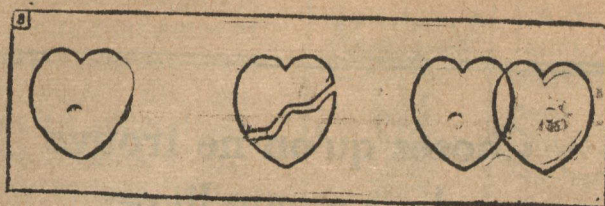
La meurtrissure grandissait
A mesur' qu'les autr's s'approchaient...
Et l'coeur délaissé languissait.

VII



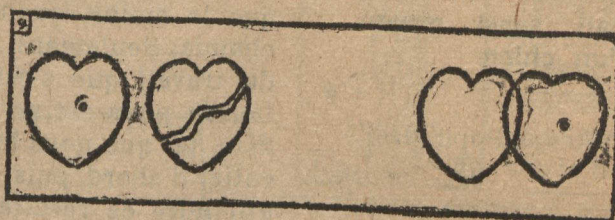
Quand il vit l'infidèle amant
Comblér l'autre d'enlacements,
Il se déchira complèt'ment.

VIII



Puis, il croyait qu'à tant souffrir
Valait autant tout d'suit' mourir...
Mais, tout's les pein's peuv'nt se guérir.

IX



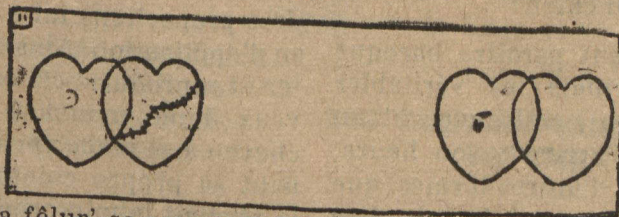
Le coeur brisé sentit soudain
Qu'un autre coeur, tout près du sien.
Se glissait, généreux, humain.

X



Passa le temps, revînt l'amour.
D'autres printemps, d'autres beaux jours...
Les yeux de pleurs furent moins lourds.

XI



La fêlur' se raccomoda;
On fut heureux, ici, là-bas...
Et, c'est ça la Vie, ici-bas...

Gustave Comte

Choses qu'on ne trouve dans aucun livre

**Qu'advierait-il si une simple
mouche était aussi grosse
qu'un chien**

(Spécial à la "Revue Populaire")

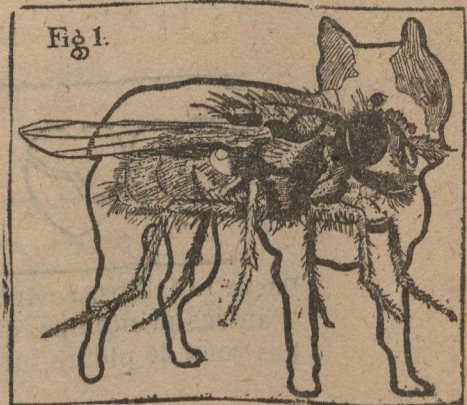
La guerre aux mouches!

Il y a longtemps qu'on nous prêche cette campagne, et la question qu'on vient de lire dans notre titre est de nature à nous encourager en ce commencement d'été, à faire la guerre la plus terrible à ces bestioles si dangereuses, si pernicieuses.

Le modèle de la "Musca domestica" ou mouche domestique, ou véhicule de typhoïde et autres fléaux, que nous illustrons ci-contre, a été préparé par M. Ignaz Matusch, pour le Musée d'Histoire Naturelle, à New-York. On lui avait posé la question: "Qu'advierait-il si une simple mouche était aussi grosse qu'un chien?"

La question peut paraître baroque pour plusieurs, mais les véritables partisans de l'hygiène trouveront au contraire qu'elle arrive à son heure. Cela veut dire, en d'autres termes, que si une mouche ne peut jamais être aussi grosse qu'un chien, et heureusement, — cent mille mouches peuvent causer autant de mal à l'humanité qu'un mouche qui aurait la taille d'un chien ordinaire.

Or, les mouches, c'est ce qui manque le moins, quand vient la saison chaude. Seulement, on n'a pas d'idée du travail que s'est imposé M. Matusch pour arriver à faire son modèle, tel que nous le reproduisons, en entier d'abord, puis, par sections. Pour atteindre ce résultat, il a du grossir une mouche ordinaire 64,000 fois, et ce travail méticuleux dans ses moindres proportions



lui a coûté plus d'un an d'application. Ainsi, il a fallu compter et reproduire chacun des 900 cheveux d'une mouche, plaçant chaque cheveu à sa place véritable et lui donnant sa propre coloration, selon que le révélait le microscope.

Il a aussi fallu donner à cette mouche géante ses douze cents yeux ou particules d'yeux, car la mouche en a autant que cela, ne vous en déplaise. Chacun sait qu'une mouche respire et

souffle fort souvent, qu'elle dépose 120 oeufs à chaque couvée, et que dix jours plus tard, ces oeufs sont éclos et qu'une nouvelle légion de mouches est là menaçante. Autrement dit, une mouche femelle voit 13 générations, et celles, de ses descendants, à chaque printemps. Tenez compte, maintenant, que chacune de ces mouches porte dans ses antennes les germes des maladies les plus contagieuses, recueillis dans les poubelles et les im-

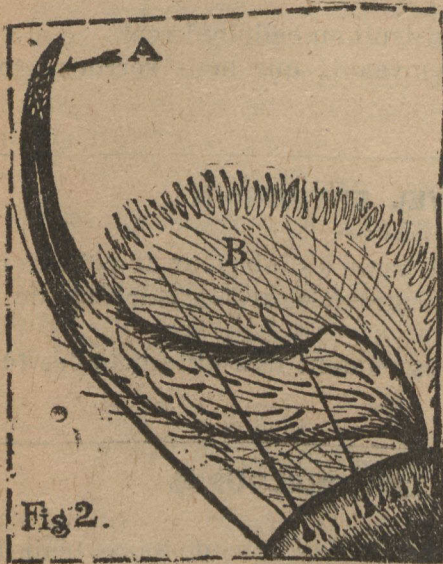


Fig 2.

mondices, et vous aurez une faible idée du fléau qui dévasterait notre planète s'il fallait qu'une seule mouche fut aussi grosse qu'un chien.

Dans toute l'histoire du monde nous ne saurions trouver un seul fléau comparable à celui qui nous dévasterait alors. La population mondiale serait décimée en une seule saison.



Fig 3.

Sur l'une des pattes du modèle Mas-tauch, grossi de 1500 diamètres, (fig 2) on peut voir quelques points blancs. Ce sont les bacilles de la typhoïde, tout simplement, et chaque point blanc compte exactement 23 de ces bacilles. La vignette A figure 2, montre clairement qu'il y a exactement 46 germes sur chaque patte. Multipliez maintenant par six, le nombre de pat-

tes et vous arrivez à un total de 276 germes pour les pattes seulement. Mais, il y a les autres pattes ou pieds, (voir fig 3) et là nous trouvons à chaque coup, 500 germes ou un total de 30,000 germes contagieux. Cela veut dire qu'une mouche qui aurait seulement la taille d'un petit Bull Terrier, apporterait chez vous le modeste total de 192,000,000 de germes de typhoïdes.

Le monde entier succomberait alors au fléau avant qu'on ait eu le temps d'entreprendre une campagne aussi vigoureuse contre ces mouches pernicieuses de la taille d'un chien.

Donc, guerre aux mouches, guerre impitoyable et sans merci à ces propagatrices de fléau et de mort.

— 0 —

LES TACHES D'HUILE SUR LES VETEMENTS

Déposer sur la tache un petit amas de farine de froment; brosser au bout de quelques heures et renouveler l'opération jusqu'à ce que la tache ait disparu.

NOUVELLES INVENTIONS

EVENTAIL ELECTRIQUE

Cet éventail est monté sur un fil de fer et va et vient dans la pièce en suivant le fil.

Le chariot est arrangé de telle manière que dès qu'il est rendu à une extrémité du fil, il revient de lui-même sur sa route.

Un petit moteur fait actionner l'éventail.

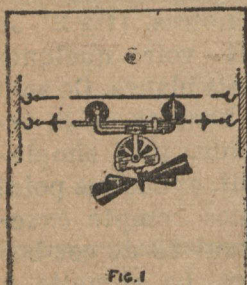


Fig. 1



Fig. 3

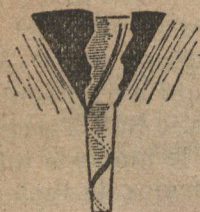


Fig. 5

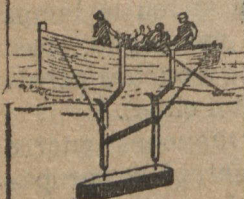


Fig. 7



Fig. 9

CONTRE LES RAYONS DU SOLEIL

L'éventail est maintenu au chapeau par des petites pinces.

Cet éventail est construit en celluloïd vert.

C'est une petite nouveauté que nous verrons probablement cet été.

NOUVEL ENTONNOIR

Un tuyau en spirale passe à l'intérieur de cet entonnoir et permet à l'air que se trouve à l'intérieur de la bouteille de sortir.

Cet entonnoir est également très utile pour les fûts et les tonneaux.

POUR LES CHALOUPES

Voici une petite suggestion afin de faire tenir en équilibre les petites embarcations, par les gros temps.

Un poids est placé sous le canot ou la chaloupe et les empêche ainsi de chavirer.

BROSSE A DENTS

Voici une brosse à dents rotative qui est excessivement pratique.

Cette brosse rotative s'actionne avec la main; à chaque tour de main elle accomplit une dizaine de tour sur elle-même.

Cette brosse est hygiénique et peu dispendieuse.

NOUVELLES INVENTIONS

CONTRE LES MAUVAISES HERBES

Voici un petit appareil pour lever les mauvaises herbes dans les jardins et les parcs. L'appareil plonge dans le sol, saisit la mauvaise herbe par la racine et la sort de terre.



Fig. 2

SUR UNE BERCEUSE

Cette chaise fait mouvoir deux éventails à chaque mouvement qu'on lui donne. Cette appareil paraît à première vue assez compliqué, cependant si on jette un coup d'oeil sur notre vignette on s'apercevra qu'il est excessivement simple.



Fig. 4

POUR TAILLER LES ALLEES DES JARDINS

Ce couteau ne se compose que d'une pièce d'acier trempé fixée au bout d'un long bâton.

On taille les allées des jardins en le poussant devant soi.



Fig. 6

POUR CONSERVER LES FLEURS

Cette cloche se place sur les fleurs que l'on veut protéger contre les rayons du soleil ou que l'on veut maintenir à l'humidité. Lorsqu'on la met dans l'eau ses côtés gardent l'eau et donnent l'humidité à la plante.



Fig. 8

NOUVEAU TRAMWAY

Dans ce tramway, le garde-moteur est placé au sommet du tramway.

Il peut ainsi voir devant lui et sur les côtés.

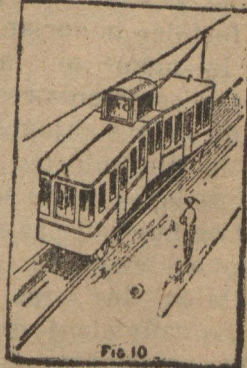


Fig. 10

LE CENTRE SURFACIEL DE LA TERRE.—UNE ANERIE

Voici un exemple frappant des âneries qu'on peut écrire lorsqu'on veut se montrer trop chauvin. En nous parlant des origines de la ville de Londres,— la première ville du monde, vous pensez bien,—une petite revue anglaise, regrettant que la métropole britannique ne soit pas la plus ancienne du royaume uni, s'empresse de consoler ses lecteurs en leur faisant croire que Londres se trouve située "à peine à un mille du centre exact de la surface de la terre."

Avez-vous déjà entendu dire qu'une boule avait un centre exact à sa surface? Nous avons toujours cru, jusqu'ici que le centre à la surface d'une sphère, se trouvait à chaque point composant cette surface. Pour une ânerie, c'est une ânerie pommée qu'a servi la revue anglaise à ses lecteurs.

A part cela, le reste du renseignement vaut la peine d'être cité. Donc Londres n'est pas la plus ancienne ville de l'Angleterre. C'est Cantorbéry ou Lincoln, et lorsque Jules César envahit les îles Britanniques, ce n'est pas d'hier, Londres n'était qu'un modeste hameau. A cette époque lointaine, Lincoln était par contre une place fortifiée importante. C'est Jules César lui-même qui nous en parle dans ses commentaires. A l'endroit exact où s'élève aujourd'hui la cathédrale de Westminster s'élevait dans ce temps-là, le chêne sacré des Druides. Il ne faudrait pas s'imaginer non plus qu'au temps de César, les Bretons étaient des êtres à demi civilisés. Ils raffolaient des courses de chariots semblables aux chariots romains. Ils connaissaient aussi assez la métallurgie pour entourer leurs vil-

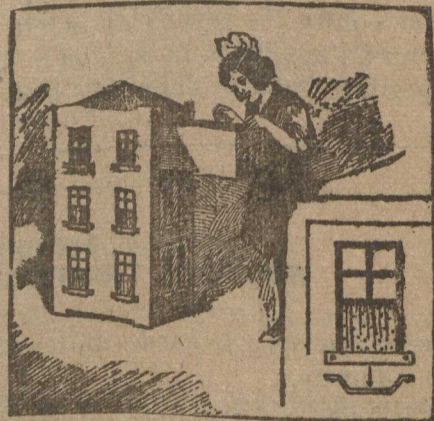
les comme Lincoln et Cantorbéry de remparts d'airin. Cantorbéry était la ville des Druides et sa fondation était aussi ancienne que celle de Rome elle-même.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que Londres prit de l'importance comme centre stratégique. Puis, grâce à une constante immigration de Bretons, de Phéniciens, de Romains, de Saxons, de Danois et de Normands, véritable origine bâtarde du peuple anglais actuel, Londres devint peu à peu la première Cité du royaume des îles de la Manche.

UNE MAISON DE POUPEE POUR LA FILLETTE

Une série de tiroirs dans une petite armoire ressemblant à une maison de poupée intéressera sûrement une fillette.

Cette armoire doit être peinte en blanc avec les châssis verts ou noirs. Une armoire ainsi peinte présentera un très joli coup d'oeil.



Les tringles des fenêtres serviront à ouvrir les tiroirs. Chaque tiroir représente un étage de la petite maison.

On peut placer le linge ou les joujoux des enfants dans cette armoire.

La vérité à propos de la vie en Chine

Toutes les blagues qu'on nous raconte à propos de ce pays lointain

Il est temps de mettre un peu ordre à toutes les légendes démodées qui ont encore cours, même parmi notre population, au sujet de la Chine. A Montréal et dans l'est du Canada, nous sommes fort mal placés pour nous renseigner sur les moeurs et coutumes de la société et de la bourgeoisie, en Chine. Nous ne voyons d'ordinaire que des propriétaires de buanderies, ayant coupé leur natte et s'habillant, le dimanche, à l'Européenne, mais ne parlant qu'un incompréhensible jargon, lorsqu'ils tentent de s'exprimer dans une autre langue que le chinois, dont, du reste nous ne connaissons pas le premier mot.

De ces êtres primitifs aux dignes représentants de la véritable société chinoise des grandes villes célestes, il y a une distance énorme à franchir. Depuis quinze ou vingt ans, on s'est absolument modernisé en Chine. Il y a une belle lurette que les hommes comme les femmes de la bourgeoisie de Shanghai, par exemple, s'habillent à l'Européenne, et suivent même les dernières modes de Paris.

La légende des petits pieds elle-même n'est plus qu'un cauchemar barbare du passé et les plus élégantes Chinoises ont maintenant des pieds normaux. Elles se chaussent même as-

sez grandement pour ne pas endurer la moitié des tortures de nos grandes coquettes montréalaises.

Pour manger, il y a déjà plusieurs années qu'on a abandonné les bâtons pour les remplacer par des couteaux et des fourchettes, et au lieu de s'asseoir par terre, comme jadis, dans les festins ou les réceptions, on s'installe maintenant confortablement dans des fauteuils Louis XV, Louis XVI, Empire, Renaissance et même Mission.

Les danses païennes ont été remplacées par les danses modernes en vogue et hélas! le "cake-walk" le Tango, le "Shimmie" ou le "Jazz" ont actuellement leur vague, dans la société Chinoise de Tokio ou Shanghai.

S'il y a quelque chose d'extraordinaire à constater, c'est qu'à Shanghai, on est moins en tutelle qu'à Montréal. Il y a de beaux et bons théâtres français qui font de l'argent, car le français est la première langue que l'on apprend; il y a aussi du vaudeville américain et des cinémas, tant qu'on veut.

En Chine, on ne s'est pas laissé imposer l'hypocrite prohibition et s'il eut fallu qu'un ministre d'état eut songé comme chez nous, à fermer les cafés ou les lieux de divertissements le dimanche, il eut été lynché sans merci.

Dans la Chine moderne et modernisée, il y a des courses, des tournois sportifs en plein air, de grands bals et

des fêtes qui ne le cèdent en rien aux fêtes américaines ou européennes, sous le rapport du confort, de l'élégance et de l'art. Des journaux rédigés en langue française y font même leur vie, et très honorablement.

Les anciennes coutumes barbares dont on nous corne les oreilles n'existent plus que dans les endroits les plus éloignés des grands centres. Le Japon a donné l'exemple de la civilisation, puis la Chine a emboîté le pas, et l'on a marché tellement vite qu'aujourd'hui on voyage partout en automobile, en aéroplane et presque plus en chemin de fer. Quant au palanquin, aux caravanes et même aux équipages "à chevaux", c'est de la légende, de la très vieille légende. Les grands magasins, les cafés, les théâtres, les restaurants, les bals, tout est ouvert le soir, et l'étranger se croit arrivé, à peine descendu du paquebot, dans un pays de liberté et de civilisation.

Avec les lois stupides qu'on nous impose actuellement, c'est à croire que c'est nous qui retournons aux ténèbres du Moyen-Age ou à la barbarie, alors que les anciens barbares se sivement de riz et de poisson, c'est en fait nous-mêmes, dans les bonnes années.

Et quand on vient nous dire que les Chinois se nourrissent presque exclusivement de riz et de poisson, c'est encore une fameuse blague. D'abord, il y a fort longtemps qu'il n'y a presque plus de poisson dans les rivières de l'intérieur du pays. Sur les côtes, la pêche est encore florissante et l'on mange du poisson, mais pas plus que dans notre Gaspésie, toutes proportions gardées. Pourtant, on ne dit pas de nous que nous nous nourrissons exclusivement de poisson.

Le fait est que même en France et même pendant les premières années

de la guerre il s'est trouvé des Académiciens pour peupler notre pays de Peaux-Rouges. On est donc quelque peu excusable de donner encore libre cours à tant de légendes idiotes au sujet de la Chine, si loin de nous. Quant au riz, on en mange certainement, mais dans une proportion fort modérée. On mange surtout des volailles parce que le boeuf, les veaux et les moutons y sont rares; même qu'on y mange actuellement mieux que chez nous, parce que la vie est moins dispendieuse qu'ici. On mange aussi beaucoup de légumes indigènes et de miel, — ô grand jamais, de pâtés de serpents ou d'araignées ou autres cochonneries inventées par des menteurs ou des voyageurs de fantaisie.

Il ne faut rien croire de ce dernier type de touristes. Il ne cherche qu'à se payer la tête des gogos. A preuve cette histoire idiote racontée par l'un d'eux dans un petit journal de Londres:

"Un jour que j'étais à Pékin, un incendie se déclara chez un voisin du logis que j'habitais. Je me précipitai pour porter assistance, mais on m'arrêta et l'on me condamna subséquemment à l'amende pour intervention avec le travail des pompiers. Quarante minutes plus tard, les pompiers arrivèrent enfin, mais ayant constaté les progrès des flammes, ils délibérèrent et décidèrent qu'il n'y avait rien à faire. C'eût été gaspiller de l'eau en vain. Donc ils s'en retournèrent. Une fois la maison bien rasée par le feu, on battit le propriétaire parce qu'il avait failli mettre en danger les maisons avoisinantes."

N'importe qui se rend compte facilement qu'il s'agit là d'une histoire faite à plaisir et que ça ne tient pas debout. Le journal qui a publié cette nouvelle comme sérieuse est un pau-

vre journal; il en existe même à Londres.

Non, quand on viendra vous raconter d'aussi incroyables chinoiseries au sujet de la Chine, dites-vous bien qu'on a voulu vous prendre pour des bonnes "poires". Dites-vous surtout

que la Chine des grands centres est tout autant civilisée que notre pays, et même bien plus lorsqu'il s'agit de protéger les droits du peuple, au lieu de chercher à les piétiner. Répondez: "Zu!" avec un "Z" majuscule et vous serez dans le vrai.

— 0 —

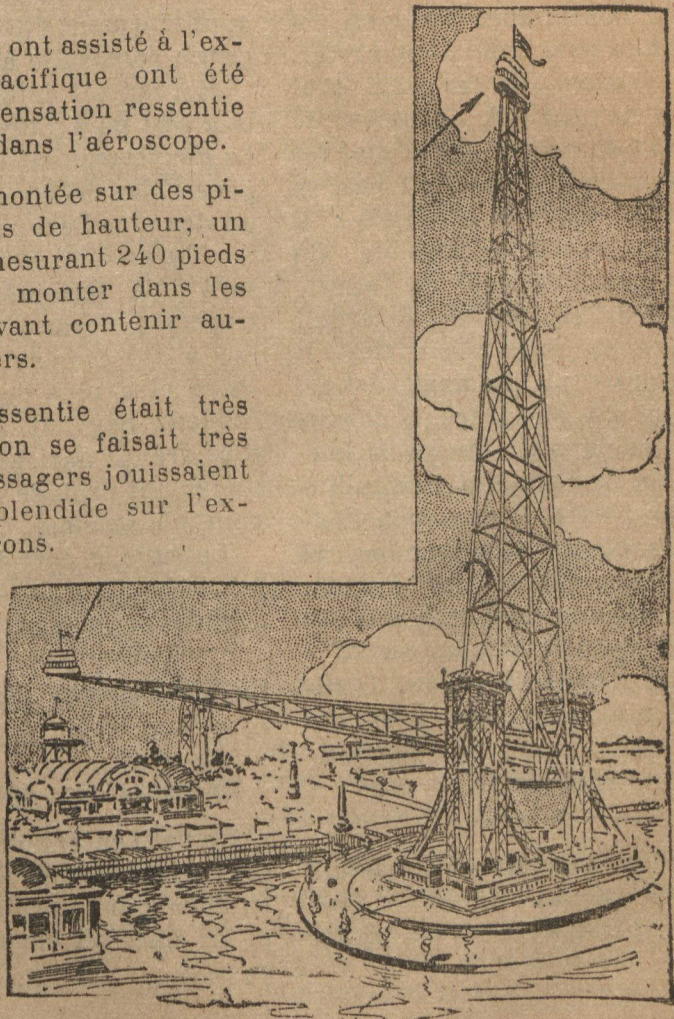
L'AEROSCOPE

Nous donnons ici une photographie représentant l'aéroscope.

Les personnes qui ont assisté à l'exposition Panama-Pacifique ont été émerveillées de la sensation ressentie par une ascension dans l'aéroscope.

Cette tour était montée sur des piliers ayant 50 pieds de hauteur, un grand bras d'acier mesurant 240 pieds de longueur faisait monter dans les airs une cage pouvant contenir au-delà de 100 passagers.

La sensation ressentie était très agréable. L'ascension se faisait très lentement et les passagers jouissaient d'un coup d'oeil splendide sur l'exposition et les environs.



SUPERSTITIONS EN ANGLETERRE LE PLUS GRAND TERMINUS OCEANIQUE DU MONDE

Dans le nord de l'Angleterre on est encore bien plus superstitieux que dans les confins de notre chère province. A Tyneside, par exemple, on est fermement convaincu qu'il suffit d'entendre prononcer le mot "Cochon" pour être voué à une malchance sans pareille. Si nous ajoutions foi à une telle niaiserie, notre population toute entière se composerait de malchanceux. Mais, à Tyneside, il y a paraît-il un moyen de conjurer le mauvais sort. Dès qu'on entend quelqu'un prononcer le mot "Cochon", il suffit de toucher un morceau de fer froid. C'est facile; seulement on n'a pas toujours du fer froid à sa portée. Or, si l'on n'a pas de fer froid tout près, il suffit, paraît-il, de parler de cet article et de prononcer le mot fer froid. Seulement, il ne faut pas se contenter de penser à la chose; il faut crier aussi fort que possible. Un jour, dans une hôtellerie de Tyneside, l'auteur de cet article, regardait des jeunes gens jouer aux cartes. Il remarqua qu'à un moment donné, tous les joueurs se levèrent, coururent à une colonne de fer qu'ils touchèrent, puis ils revinrent tranquillement à leur partie. Il demanda l'explication de ce curieux manège, et on lui expliqua qu'un des joueurs avait eu le malheur de dire à son adversaire qu'il jouait comme un "Cochon". Ainsi s'écrit l'histoire. D'autre part, il n'y a pas à nous le cacher, nous avons aussi des superstitions tout aussi baroques.

— 0 —

Pour bouillir les oeufs—Pour bouillir des oeufs qui ont la coquille fendue, enveloppez-les dans du papier mou.

Le port d'Halifax est appelé à devenir le plus grand port terminus océanique du monde entier. La ville historique d'Halifax a le meilleur havre naturel de toute l'Amérique du Nord; de plus, Halifax présente une particularité: c'est que le port y est ouvert 12 mois par année.

Le grand avantage d'Halifax c'est que son port est situé à 600 milles plus près de l'Europe que le port de New-York.

La marine marchande canadienne actuellement mise en chantier par le gouvernement d'Ottawa est en grande partie construite à Halifax.

Halifax est déjà à l'heure actuelle le grand port d'hiver du Canada. Le gouvernement a l'intention de dépenser des millions pour faire du port un des plus beaux et des plus modernes du monde. Deux quais immenses sont déjà terminés et plusieurs entrepôts. Le grand bassin ou le terminus a été construit, mesure un mille carré et a plus de 70 pieds de profondeur pouvant ainsi recevoir les plus grands navires. Le port est complètement protégé par les vents et les courants marins.

Lorsque le port de Halifax sera terminé, le Canada possèdera deux grands ports sur l'Atlantique pouvant rivaliser avec New-York, Liverpool et Londres, Montréal et Halifax.

— 0 —

Une enveloppe comme entonnoir

Un petit entonnoir pour remplir les salières et les poivrières peut être fait en découpant le coin d'une enveloppe et en enlevant ensuite l'extrémité de ce coin

LES BIJOUX

L'usage des bijoux, (qui remonte à l'antiquité la plus reculée, puisqu'on trouve des colliers de coquillages, à côté des haches en silex de l'homme préhistorique,) est intimement lié à l'histoire de l'humanité. Tel détail de bague, de chaîne, ou de bracelet, précise souvent mieux, à l'archéologue, une date ou un fait, que tel monument grandiose en son ensemble.

De tous les bijoux, le plus anciennement connu est, sans conteste l'anneau. Les plus anciens que possèdent les musées, viennent des Egyptiens.

La bague fut, à l'origine, une mince tige de métal précieux (de l'or presque toujours) aplatie et percée aux deux bouts; cette tige, courbée aux trois quarts, retenait, entre ses deux spatules, un chaton de pierre dure, représentant d'ordinaire, un scarabée. La forme et les détails ont beaucoup varié depuis, mais le principe est resté le même.

Après les Egyptiens, les Grecs et surtout les Etrusques, laissèrent, en fait de bijoux, des joyaux dans toute l'acception du terme.

Les Romains, chez lesquels l'anneau eut une certaine importance dans la vie publique, ont cependant laissé que des bijoux assez peu intéressants, au point de vue artistique.

En France, la bijouterie originale ne date guère que de l'époque mé-

rovingienne encore subit-elle l'influence de la tradition romaine; son ornementation est presque toujours assez fruste, quoique parfois relevée de délicatesses bien particulières.

L'époque carlovingienne n'est que la continuation de l'époque mérovingienne; les seules pièces de ces temps, véritablement remarquables, sont les bijoux israélites, les bagues de mariage, en particulier, niellées, gravées et même émaillées; encore pourrait-on leur faire le reproche d'être assez souvent exagérées comme dimensions.

La véritable époque du bijou, en France, fut la Renaissance, au souffle de laquelle René Boyvin, Voëriot et bien d'autres, enfantèrent des chefs-d'oeuvres.

La mode imposait alors les colliers, les bagues, les bracelets et les pendants d'oreilles, aussi bien portés par les hommes que par les femmes: Henri II avait l'oreille gauche ornée d'une grosse perle rose. (Sous son règne, par une bizarrerie, qui d'ailleurs ne dura point, le pendant ne se portait qu'à une seule oreille).

Henri III, en outre de deux pendants en diamants, oeuvre célèbre d'un bijoutier espagnol renommé, avait des bagues à tous les doigts, des bracelets, non seulement aux poignets, mais encore aux chevilles.

C'est à cette époque que les pierres précieuses, taillées selon les règles à peu près fixes, entrèrent définitivement dans la décoration du bijou.

La mode en fit fureur; on en incrustait jusqu'aux boutons des vêtements; Louis XIII, ayant rendu un édit somptuaire, presque prohibitif à l'égard des gemmes, dut se résigner à le voir fouler aux pieds par sa cour elle-même.

La figure humaine, les représentations d'animaux, de poissons, d'insectes et de fleurs, entrent alors dans la composition du bijou avec Jean Collaerts et Androuet du Cerceau, pour ne citer que les deux plus célèbres; on teinte les métaux précieux par de savants allages; enfin, l'invention des montres, des oeufs de Nuremberg, comme on disait alors, à cause de leur forme, ajoute une branche nouvelle à l'art de la bijouterie.

Sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, cet art, peu à peu, fait place à l'industrie.

Sous la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire, le bijou, devenu commun (sa fabrication utilisant aussi bien le fer, le cuivre et le plomb que l'argent et l'or), se contente d'imiter le bijou romain, égyptien ou grec; la verroterie empiète même sur le domaine des pierres précieuses.

Sous la Restauration, la seconde République, le second Empire et les quinze premières années du régime actuel, le bijou n'a plus de style, plus de caractère, il faut arriver aux vingt-cinq dernières années pour trouver un style particulier avec le ciseleur Provost-Blondel, dont l'exemple, d'ailleurs, fut si rapidement suivi, que, depuis, nous avons assisté, si nous n'y assistons pas encore, à une véritable Renaissance du bijou.

Des interprétations nouvelles d'animaux, d'insectes, de fleurs et de feuil-

les, donnèrent des motifs de décoration nouveaux; on employa l'émail avec plus de hardiesse et plus de science: un "art nouveau" fut créé; art empruntant, il est vrai, à l'art égyptien et à l'art étrusque, mais ayant quand même son style particulier: le "new style", comme disent les Anglais, grâce auquel les noms des Granet, Lalique, Robert Nou, Tiffany et d'autres, iront peut-être un jour de pair, en l'histoire du bijou, avec ceux de Boivin, Collaerts, Androuet, sinon des Benvenuto Cellini.

— o —

LES ROIS QUI HYPOTHEQUAIENT LEUR COURONNE

Peu de gens s'imaginent qu'une couronne royale soit un objet susceptible d'être mise au Mont-de-Piété ou tout au moins d'être hypothéquée.

Tel fut cependant le cas pour la couronne britannique elle-même, et l'histoire nous démontre le fait que d'anciens rois d'Angleterre furent aussi dans la détresse, comme de simples Guillaumes.

Henry III, Henry V, Edouard III et Richard II ne trouvèrent pas d'autres moyens, de se procurer les fonds dont ils avaient besoin. Les marchands flamands l'eurent une fois en leur possession; la ville de Londres la garda en garantie d'une avance de 2000 livres au roi. Un peu plus tard, on prêta au souverain 20,000 livres pour ce joyau. Edouard III, un jour qu'il avait besoin d'argent, donna sa couronne en garantie à l'évêque de Winchester, pour 13,500 livres. Quant à Charles II, on lui refusa l'autorisation d'hypothéquer sa couronne à plusieurs reprises.

Il était toujours "cassé", à sec

Une dame obligeante

(Sketch par Paul Coullée)

L'EMPLOYÉ, imberbe, prévenant, comme ils sont tous.

UNE DAME d'un certain âge.

(Dans une banque. Le guichet est ouvert. L'employé imberbe et prévenant compte des liasses de papier-monnaie. La dame d'un certain âge se présente au guichet.)

LA DAME

Pardon, monsieur, je voudrais avoir un compte de banque à mon nom.

L'EMPLOYÉ

Bien, madame; si vous voulez bien avoir l'obligeance de me donner votre nom.

LA DAME

Pourquoi faire, monsieur?

L'EMPLOYÉ

Pour l'inscrire sur les registres.

LA DAME

C'est juste, alors j'aurai l'obligeance. Je me nomme madame Tilleur.

L'EMPLOYÉ

Etes-vous mariée?

LA DAME

Oui, monsieur.

L'EMPLOYÉ

Avez-vous des preuves?

LA DAME

Mais puisque je suis madame...

L'EMPLOYÉ

Vous pourriez être veuve, madame.

LA DAME

Mon mari est vivant, monsieur.

L'EMPLOYÉ

Vous avez des preuves sur vous pouvant attester la véracité de vos déclarations?

LA DAME

Certainement, monsieur.

L'EMPLOYÉ

Si vous voulez les montrer, madame?

(La dame d'un certain âge montre des preuves à l'employé imberbe et prévenant; des lettres, des cartes de visite, des bleus sur les bras, etc., l'employé imberbe est satisfait.)

L'EMPLOYÉ

Bien, madame, cela suffit. Si vous voulez être assez bonne pour me dire votre âge?

LA DAME

Vous avez dit?

L'EMPLOYÉ

Je vous demande votre âge. Il est indispensable de connaître l'âge des déposants.

LA DAME

Mon âge. Alors vous avez besoin de mon âge pour prendre mon argent?

L'EMPLOYÉ

C'est indispensable, madame.

LA DAME

Eh, bien, si vous avez besoin de connaître tous les détails de ma vie privée pour accepter mon argent, vous pouvez me le remettre. Pourquoi ne me demandez-vous pas aussi si mon mari est chauve et si j'ai de fausses dents?

L'EMPLOYÉ

Mais, madame, je...

LA DAME

Peut-être aimeriez-vous à savoir si je porte des chichis, si j'ai déjà attrapé la picote? Voulez-vous que je vous dise si j'ai été vaccinée et où je l'ai été?

L'EMPLOYÉ

Il est d'usage de demander l'âge de...

LA DAME

Aimeriez-vous que je vous donne la pointure de mon soulier et la mesure de mon buste. Peut-être que la sécurité de votre établissement serait augmentée si je vous disais que je me suis mariée en robe de mousseline rose, garnie de noeuds d'amour? Voulez-vous que je vous apporte la liste complète des cadeaux de noces que nous avons reçus? Voulez-vous mettre dans votre registre que je ne bois ni thé ni café? Peut-être vous plairait-il de savoir que mes quatre enfants sont...

L'EMPLOYÉ

Mais, madame, je n'ai pas voulu vous insulter!

LA DAME

Oh! je ne suis nullement insultée ni offensée. J'aime à voir un parfait étranger comme vous l'êtes me demander mon âge, s'informer si mon mari fait usage d'alcool ou de narcotique, s'il me bat matin, midi et soir, si je suis une femme respectable et comment je paie pour mes chapeaux. Si je fais mes robes moi-même, si ma servante sait faire la cuisine et si je mange mon roastbeef saignant ou bien cuit; si je préfère le théâtre à l'Opéra, si mon poulx bat régulièrement et si je suis sujette aux vapeurs! Allez, allez, monsieur, posez vos questions. Laissez-moi vous dévoiler le secret de mon âge et le déposer dans vos registres.

L'EMPLOYÉ

Mais, madame...

LA DAME

Si je ne puis pas déposer dix dollars chez vous sans être obligée de vous montrer mon arbre, mon arbre généalogique depuis Adam jusqu'à moi; de vous donner mon poids et ma mesure exacts, de vous dire si je me sers de poudre de riz pour mon visage et de carmin pour mes lèvres, si mes sourcils sont passés au Rimmel, je... Au revoir, monsieur, mon numéro de téléphone est 229 W, vous n'oublierez pas le W. Si vous trouvez encore quelque chose que vous aimeriez à savoir, téléphonez-moi, cela vous évitera le trouble de vous déranger. Appelez-moi à toute heure du jour ou de la nuit. Il n'y a rien que j'aime comme d'obliger les gens. Au revoir, monsieur, au revoir!

(La dame d'un certain âge sort en laissant l'employé imberbe et prévenant consterné, abasourdi, pendant que lentement le rideau tombe sur les spectateurs endormis.)



JEAN-BAPTISTE, LE CANADIEN

par Théodore Botrel (*)

Lorsqu'à Montréal, Jean-Baptiste
 Apprit nos premiers insuccès.
 Il sentit soudain, lourd et triste
 Son coeur de Canadien-Français:
 "En entendant râler la France,
 —S'écria-t-il,—je crois, vraiment,
 Que, par-delà la mer immense,
 J'entends râler ma grand'maman!"

Tournant comme un loup dans sa cage
 Il serait mort parmi nos gens,
 Aussi, le voilà qui s'engage
 Dans le premier des contingents.
 "Ah! certes, j'aime l'Angleterre,
 —Disait-il,—filialement...
 Mais c'est aimer deux fois sa mère
 Que d'adorer sa grand'maman!"

Et voici la troupe hardie,
 Le grand chapeau gris sur les yeux,
 Qui jette l'ancre en Normandie
 Dans le doux pays des aïeux;
 Et Jean-Baptiste, sur la rive,
 S'agenouille dévotement,
 Baise le sol et dit: "J'arrive!
 Ne pleure donc plus grand'maman!"

* Le barde breton est un ami du Canada-français et il est trop connu à Montréal pour qu'il soit nécessaire de publier ici des détails biographiques à son sujet. Cette poésie, écrite par lui au début de la guerre, est tout de même d'actualité, à cause de la fête nationale qui approche; et elle n'est pas assez connue par plusieurs de nos lecteurs.

Or, en Artois, l'autre semaine,
 En courant à l'assaut d'un bois,
 Il fut renversé dans la plaine,
 Par un éclat d'obus sournois;
 Dans la bataille, faisant rage,
 On l'entendit crier, gaîment:
 "Hurrah! les Canadiens! Courage!
 Vengez, vengez la grand'maman!"

Puis, écoutant, dans l'air farouche,
 Monter de joyeuses clameurs,
 Il mourut, le rire à la bouche,
 Présument ses amis vainqueurs...
 ...Il dort dans la terre française,
 bercé pour éternellement,
 Aux accents de la Marseillaise,
 Sur le coeur de Sa Grand'Maman!"

L'ENDURANCE DES CHAMEAUX

On ne le dirait pas, mais un simple chameau a plusieurs fois l'endurance d'un boeuf pour porter les fardeaux. Comme c'est un sobre et un travailleur il peut porter une charge ordinaire de 400 livres pendant treize ou quatorze jours, sans eau, ne faisant qu'un repas le soir, en fournissant des étapes de 40 milles par jour. Comme le chameau commence jeune à travailler, — cinq ans, — à vingt-cinq ans ses forces commencent à décliner, ce qui ne l'empêche pas de vivre ordinairement jusqu'à 40 ans. Vers la trentième année, le chameau est bon à engraisser, alors que sa chair devient excellente pour l'alimentation; on dirait du boeuf, au goûter. Les Tartares élèvent un grand nombre de chameaux, et les familles à l'aise en possèdent jusqu'à 1,000 et plus. La Bible nous apprend que le patriarche Job, avant de tomber dans la purée, ne possédait pas moins de 3,000 chameaux. Les chameaux de la race dite de Tombouctou ou Menarri sont remarquables pour leur vitesse; ils couvrent aisément huit cents milles en huit jours, se contentant, toujours sans boire, d'un peu de dattes et de céréales au repas du soir. On s'en sert comme courriers. Ce fut à dos de chameaux que Napoléon Bonaparte traversa le désert, avec 1500 fantas-

sins, du Caire à Saint-Jean-d'Acre. On se demande pourquoi les humains se traitent parfois de chameaux, alors qu'ils veulent souvent qualifier des fainéants et des ivrognes.

LES MARIAGES A L'HUILE ET LA DESTINEE

C'est aux Indes Orientales, chez les Kerrias, que ces sortes de mariages ont lieu. Après une foule de préliminaires rituels plus ou moins bizarres, les prêtres hindous ramènent les cheveux des époux, sur le front, de manière à ce que leur pointe touche le pont du nez. Alors, ils versent de l'huile sur le sommet de la tête des conjoints et regardent glisser les gouttes le long des cheveux. Si l'huile atteint sans déviation, le centre du pont nasal, c'est grande chance pour la vie; mais si elle se répand au contraire de chaque côté du nez ou à tort et à travers sur le front, c'est la guigne noire, pendant toute l'existence conjugale. Inutile d'ajouter que ceux qui ont les cheveux frisés ou rebelles sont prédestinés pour la guigne. A la fin de la cérémonie nuptiale afin de conjurer le sort si l'expérience oléagineuse a été défavorable, les époux n'ont qu'à se peindre le front de vermillon, à condition qu'ils procèdent à cette opération ensemble et sans se regarder. Et voilà.

PROTECTION DE NOS FORETS ET JOURNAUX

On devrait cultiver l'intérêt populaire pour les forêts afin d'assurer la durée de la pâte à papier

Les journaux, pour leur existence, dépendent complètement des forêts par l'intermédiaire du papetier.

Il n'est pas surprenant, par conséquent, que les éditeurs soient activement intéressés à cette source de leur matière première. Depuis son origine, la Commission de la Conservation, a prêché la protection des forêts contre le feu, la réglementation de la coupe, le brûlage des débris, les permis pour les feux d'abattis des colons, et a demandé aux compagnies de chemins de fer de prendre des précautions suffisantes contre les incendies qu'elles causent ou contribuent à propager. Avec l'adoption de ces mesures déjà en bonne voie de progrès, la forêt a quelque chance de subsister. Elle arrivera à se reproduire et continuera à fournir tout le bois de pulpe requis. Cependant, il reste encore beaucoup à faire pour atteindre ce but.

Dans notre pays, nous avons d'immenses régions propres à la sylviculture seulement. On devrait réserver ces régions, protéger la jeune croissance et replanter les étendues déboisées. La récolte—car la forêt est une moisson, bien que provenant d'un placement à long terme—serait rémunératrice et assurerait la continuation d'un approvisionnement de pâte à papier. Le prix de ce bois et de son produit, le papier à journal, est aujourd'hui très élevé, et il en sera probablement ainsi à l'avenir à cause de la grande demande et du coût plus élevé de la production. La coupe in-

tensive des forêts qu'on fait pour répondre à cette demande exige que toutes les précautions soient prises pour protéger ce que nous avons, et qu'on adopte les mesures nécessaires à la reproduction et au reboisement des forêts déjà coupées ou brûlées.

Pour leur propre protection, les journaux devraient faire tout en leur pouvoir pour guider l'opinion du public et lui faire comprendre la nécessité de prendre soin de nos forêts.

ORIGINES DE LA LOI DU LIBELLE

Voici une petite enquête qui intéressera plusieurs lecteurs, surtout chez les journalistes. La loi du libelle remonte au Moyen-Age. A la bataille de Lewes, au XIII^{me} siècle, alors que les barons, sous la conduite de Simon de Montfort, combattaient pour la liberté de la charte anglaise, l'infortuné roi Richard, oncle du prince Edouard, qu'on surnommait le "roi des Romains", dût se cacher toute une journée dans un moulin à vent rural, afin de sauver sa vie menacée. Les soldats furieux entourèrent le moulin, sans oser y pénétrer, de crainte d'une malédiction, et ils débitèrent au "roi des Romains" qui était à l'intérieur, toutes sortes d'injures. Le roi Richard ne passait pas pour brave, malgré ses surnoms et il trouva le temps long et critique, dans sa cachette. Une fois la bataille terminée, on n'oublia pas l'incident et le roi Richard fut l'objet d'une chanson satirique qui eut un grand succès. Le souverain s'en offusqua et fit adopter une loi prohibant les rapports, chansons, ballades et satires de nature à causer des malentendus entre le souverain et son peuple. La loi du libelle avait vu le jour; on la compliqua plus tard, mais son principe ou son origine se trouvait établi.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires* de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'*abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :



- { SEPT ou HUIT chansons;
- { DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- { Aussi Musique de Violon;
- { Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue/Craig - Est, — — Montréal.

 Demandez notre catalogue de primes. 

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
: : EN 25 JOURS GRACE AU : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi, de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
 DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
 de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.



Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



LES PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer et creux des
les angles disgra-
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée!"

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

COMMENT J'AI GUÉRI MON RHUMATISME

PAR PIERRE SAVALA

J'ai trouvé une méthode nouvelle et sûre de
guérir le rhumatisme. Elle est simple et facile,
les effets en sont étonnants. Elle adoucit la
douleur presque à l'instant même. Elle chasse
définitivement le mal que j'avais aux nerfs
et aux muscles. Dans l'espace de sept jours,
je mis au rancart mes béquilles, et en deux mois
j'avais recouvré la santé, j'étais débarrassé
des maux affreux qui me torturaient, et depuis,
je n'ai jamais eu la moindre trace de rhumatisme.

C'est une ancienne prescription grecque.
Tous les médecins de la Grèce en connaissent
les propriétés merveilleuses, et la prescrivent
dans les cas les plus obstinés de rhumatisme.
Je vous en donnerai, GRATIS, tous les détails;
je vous dirai comment je devins perclus par
le rhumatisme, et dans quelles circonstances
je trouvai le remède qui m'a débarrassé d'une
manière définitive de cette terrible maladie.

Quelque enflées ou tordues que soient vos
jointures; quelque vives que soient vos douleurs,
quelque découragé que vous soyez, je suis certain
que j'ai exactement le remède qui dans l'espace
de quelques jours vous soulagera, et dans quelques
semaines à peine, vous guérira d'une façon
permanente.

Écrivez-moi personnellement: "Dites-moi com-
ment vous avez guéri votre rhumatisme, et
comment je puis guérir le mien."

Adressez votre lettre ou carte postale à

PIERRE SAVALA, 230 rue Craig Ouest, R.
34 Montréal, P.Q.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
quinze pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
10 cents, il donne au moins
quarante-huit pages grand
format et est un véritable
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



PROTEGEZ LA SANTE DE VOTRE BEBE CET ETE



Le LAIT CONDENSE marque "EAGLE"

Le lait Borden, marque "Eagle" est le meilleur allié de la mère durant l'été. Simplement parce qu'il est absolument pur, de qualité uniforme et facilement digestible. L'aliment modèle du Bébé pendant 63 étés et 63 hivers.

Si l'alimentation naturelle vient à faire défaut, choisissez le lait condensé, marque "Eagle" c'est le produit le plus pur, le plus économique. Une boîte dure longtemps et se conserve mieux que les autres marques.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

THE BORDEN MILK COMPANY LIMITED
MONTREAL